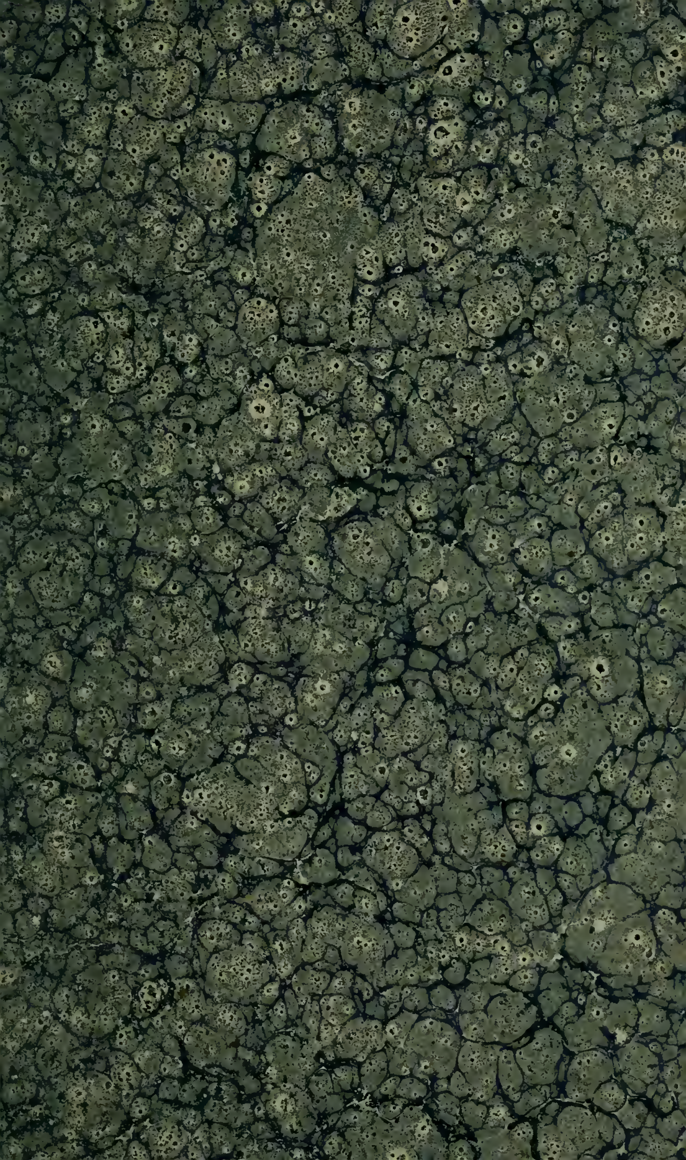

U d'/of OTTAWA
39003002438553





COLLECTION MICHEL LÉVY

GENEVIÈVE

HISTOIRE D'UNE SERVANTE

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

Publiés dans la Collection Michel Lévy

ANTAR	1 vol.
BALZAC ET SES ŒUVRES	1 —
BENVENUTO CELLINI	1 —
BOSSUET	1 —
CHRISTOPHE COLOMB	1 —
CICÉRON	1 —
LES CONFIDENCES	1 —
LE CONSEILLER DU PEUPLE	6 —
CROMWELL	1 —
FENÉLON	1 —
LES FOYERS DU PEUPLE	2 —
GENEVIÈVE, histoire d'une servante	1 —
GRAZIELLA	1 —
GUILLAUME TELL	1 —
HÉLOÏSE ET ABÉLARD	1 —
HOMÈRE ET SOCRATE	1 —
JACQUARD. — GUTEMBERG	1 —
JEANNE D'ARC	1 —
J.-J. ROUSSEAU	1 —
MADAME DE SÉVIGNÉ	1 —
NELSON	1 —
RÉGINA	1 —
RUSTEM	1 —
TOUSSAINT LOUVERTURE	1 —
VIE DU TASSE	1 —

CLICHY. — Impr. de MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

GENEVIÈVE

HISTOIRE D'UNE SERVANTE

PAR

A. DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1863

PRÉFACE

I

Avant d'ouvrir par l'histoire de Geneviève cette série de récits et de dialogues à l'usage du peuple des villes et des campagnes, nous devons dire dans quel esprit ils ont été conçus, à quelle occasino ils ont été composés, et pourquoi nous dédions ce premier récit à M[lle] Reine Garde, couturière et servante à Aix, en Provence. Le voici :

II

J'étais allé passer une partie de l'été 1846 dans cette Smyrne de la France qu'on appelle Marseille, ville digne par son activité commerciale de servir d'*échelle* principale à la navigation marchande et de rendez-vous aux caravanes de feu de l'Occident, nos chemins de fer ; ville digne, par son goût attique pour toutes les cultures de l'esprit, de s'honorer, comme la Smyrne d'Asie, des souvenirs de grands poëtes. J'étais logé hors de la ville, trop bruyante

pour des malades, dans une de ces *villas*, autrefois *bastides*, sorties de terre dans toute la circonférence de son sol pour donner, avec le loisir du dimanche, la vue de ses voiles et les brises de sa mer à cette population avide de plaisirs naturels, et qui boit la poésie de son beau climat par tous les sens.

Le jardin de la petite villa que j'habitais ouvrait par une petite porte sur la grève sablonneuse de la mer, à l'extrémité d'une longue avenue de platanes, derrière la montagne de Notre-Dame de la Garde, et tous près de la petite rivière voilée de lentisques qui sert de ceinture au beau parc et à la villa toscane ou génoise de la famille Borelli. On entendait de nos fenêtres les moindres mouvements de la vague sur les bords de son lit et sur son oreiller de sable, et, quand on ouvrait la porte du jardin, on voyait les franges d'écume s'avancer presque jusqu'au mur, et se retirer alternativement comme pour tenter et pour tromper dans un jeu éternel la main qui aurait voulu se tremper dans l'onde. Je passais des heures et des heures assis sur une grosse pierre, sous un figuier, à côté de cette porte, à contempler cette lumière et ce mouvement qu'on appelle la mer. De temps en temps, une voile de pêcheur, ou la fumée rabattue comme un panache sur la cheminée d'un bateau à vapeur, glissait sur la corde de l'arc que formait le golfe, et interrompait la monotonie de l'horizon.

III

Les jours ouvriers, cette grève était à peu près déserte; mais, les dimanches, elle s'animait de groupes de marins, de portefaix riches et oisifs et de familles de négociants de la ville, qui venaient se baigner ou s'asseoir entre l'ombre du rivage et le flot. Un murmure d'hommes, de femmes et

d'enfants, heureux du soleil et du repos, se mêlait aux babillages des vagues légères et minces comme les lames d'acier poli sur le sable. De nombreux petits bateaux doublaient à la voile ou à la rame la pointe du cap de Notre-Dame de la Garde, ombragée de pins maritimes. Ils traversaient le golfe en rasant la terre, pour aller aborder sur la côte opposée. On entendait les palpitations de la voile, la cadence des huit rames, les conversations, les chants, les rires des belles bouquetières et des marchandes d'oranges de Marseille, filles de Phocée, amoureuses des golfes et qui aiment à jouer dans les écumes de leur élément natal.

IV

A l'exception de la famille patriarcale des Rostand, ces grands armateurs qui unissent Smyrne, Athènes, la Syrie, l'Égypte à la France par leurs entreprises, et à qui j'avais dû tous les agréments de mon premier voyage en Orient; à l'exception de M. Miége, agent général de toute notre diplomatie maritime sur la Méditerranée ; à l'exception de Joseph Autran, ce poëte oriental qui ne veut pas quitter son horizon parce qu'il préfère son soleil à la gloire, je connaissais peu de monde à Marseille. Je ne cherchais pas à connaître, je cherchais l'isolement pour le loisir et le loisir pour l'étude ; j'écrivais l'histoire d'une révolution sans me douter qu'une autre révolution regardait déjà par-dessus mon épaule pour m'arracher les pages à peine terminées, et pour me permettre un autre drame de la France, non sous la plume, mais dans la main.

V

Mais Marseille est hospitalière comme sa mer, son port

et son climat. Les belles natures ouvrent les cœurs. Là où sourit le ciel, l'homme est tenté de sourire aussi. A peine étais-je installé dans ce faubourg, que les hommes lettrés, les hommes politiques, les négociants a grandes vues, les jeunes gens qui avaient un écho de mes anciennes poésies dans l'oreille, les ouvriers même, dont un grand nombre lit, écrit, étudie, chante, versifie et travaille à la fois des mains, affluèrent dans ma retraite, mais avec cette réserve délicate qui est la pudeur et la grâce de l'hospitalité. J'avais les plaisirs sans les gênes de cet empressement et de cet accueil : mes matinées à l'étude, mes journées à la solitude et à la mer, mes soirées à un petit nombre d'amis inconnus, venus de la ville pour s'entretenir de voyages, de littérature et de commerce.

VI

Ces questions de commerce, Marseille ne les rétrécit pas en questions de petit trafic, de mesquine épargne et de parcimonie de capital ; Marseille les voit en grand comme une dilatation et une expansion du travail français et des matières premières de ce travail importées ou exportées de l'Europe à l'Asie. Le commerce, pour les Marseillais, est une diplomatie lucrative, locale et nationale à la fois. Il y a du patriotisme dans leurs entreprises, de l'honneur sur leurs pavillons, de la politique dans leurs cargaisons. Leur commerce est une bataille éternelle qu'ils livrent à leurs risques et périls sur les flots, pour disputer l'Afrique et l'Asie aux rivaux de la France, et étendre la patrie et le nom français sur les continents opposés de la Méditerranée.

VII

Une rencontre inattendue donnait en ce moment une

fermentation morale de plus à ces entretiens sur le commerce à Marseille. Un grand économiste, dont le nom venait de surgir nouvellement en France, et qui promettait ce qu'il tient aujourd'hui, bon sens, courage et conscience, M. Frédéric Bastiat, était à Marseille. Il y avait été appelé pour y traiter, dans des réunions publiques, la question du libre échange, cette révolution du commerce, cette insurrection pacifique de l'intérêt général contre les monopoles partiels, cette liberté des dix doigts de la main contre l'arbitraire du travail. M. Bastiat, que je connaissais de nom et d'œuvre, vint me voir. Il m'engagea à ces réunions. Je connaissais ces questions. Je partageais en grande partie ses opinons sur le libre échange; je ne différais que sur l'application plus ou moins rapide et plus ou moins révolutionnaire de ses théories. Je les voulais lentes, graduées et transformatrices, pour donner au travail protégé lui-même le temps de se transformer sans périr. J'assistai à de magnifiques séances où M. Bastiat, M. Reybaud, les députés les académiciens, les grands négociants de Marseille, luttèrent de bon sens et d'éloquence. Je fus amené à y prendre la parole. On me traita en hôte du pays; Marseille me nationalisa par son accueil. Cette belle ville devint une patrie de reconnaissance pour moi, comme elle était déjà une patrie de mes yeux. Ces séances accomplies, je repris ma solitude et mon travail dans mon faubourg.

VIII

Un dimanche, au retour d'une longue course en mer avec Mme de Lamartine, on nous dit qu'une femme, d'un extérieur modeste et embarrassé, était arrivée par la diligence d'Aix à Marseille, et qu'elle nous attendait depuis quatre ou cinq heures dans une petite serre d'orangers qui faisait

suite au salon de la villa sur le jardin. Je laissai Mme de Lamartine entrer dans la maison, et j'entrai dans l'orangerie pour recevoir cette pauvre étrangère. Je ne connaissais personne à Aix, et j'ignorais complétement le motif qui pouvait avoir amené cette voyageuse d'une patience si obstiné à nous attendre toute une demi-journée.

En entrant sous l'orangerie, je vis une femme, jeune encore, d'environ trente-six ou quarante ans. Elle était vêtue en journalière de peu d'aisance ou de peu de luxe : une robe d'indienne rayée, déteinte et fanée; un fichu de coton blanc sur le cou; ses cheveux noirs proprement lissés, mais un peu poudrés, comme ses souliers, de la poussière de la route en été. Ses traits étaient beaux, gracieux, de cette molle et suave configuration asiatique qui exclut toute tension des muscles du visage, qui n'exprime que candeur et qui n'inspire qu'attrait; de grands yeux d'un bleu noirâtre, une bouche un peu affaissée aux coins par la langueur; un front pur de tout pli comme celui d'un enfant; les joues pleines vers le menton et se joignant par des ondulations toutes féminines à un cou large et un peu renflé au milieu comme le cou des statues grecques; un regard de clair de lune réfléchi dans une vague plutôt que du soleil de son pays; une expression de timidité mêlée de confiance dans l'indulgence d'autrui, émanant de l'abandon de sa propre nature : en tout, l'image de la bonté, qui la porte dans son attitude comme dans son cœur, et qui espère la trouver dans les autres. On voyait que cette femme, encore agréable, avait dû être très-attrayante dans sa jeunesse. Elle avait encore ce que le peuple, qui définit tout sans phrase, appelle le *grain de beauté*, ce prestige, ce rayon, cette étoile, cet aimant, ce je ne sais quoi qui fait qu'on attire, qu'on charme et qu'on retient. Son embarras et sa rougeur devant moi me donnèrent le temps de la bien regarder et de me sentir moi-même à l'aise, en paix et en bien-être avec cette

inconnue. Je la priai de s'asseoir sur une des caisses d'oranger recouvertes d'une natte d'Égypte, et, pour l'y encourager, je m'assis moi-même sur une caisse en face. Elle rougissait de plus en plus, elle balbutait, elle passait sa belle main potelée et un peu massive sur ses yeux. Elle ne savait évidemment quelle attitude prendre ni par où commencer. Je la rassurai, et je l'aidai par quelques questions pour lui ouvrir la voie de l'entretien qu'elle paraissait à la fois désirer et craindre.

IX

— Madame... lui dis-je.

Elle rougit davantage encore.

— Je ne suis pas mariée, monsieur, me dit-elle, je suis fille.

— Eh bien, mademoiselle, voulez-vous me dire pourquoi vous êtes venue de si loin, et pourquoi vous avez attendu si longtemps notre retour pour m'entretenir? Est-ce que je puis vous être utile à quelque chose? Est-ce que vous avez une lettre à me remettre de la part de quelqu'un de votre pays ?

— Oh! mon Dieu, non, monsieur, je n'ai rien à vous demander, et je me serais bien gardée de me procurer une lettre des messieurs de mon pays pour vous, ou de laisser connaître seulement que je venais à Marseille pour vous voir. On m'aurait prise pour une vaniteuse qui voulait se rendre plus grande qu'elle n'est en allant s'approcher des hommes qui font du bruit. Oh! ce n'est pas cela.

— Eh bien, alors, que venez-vous me dire?

— Mais rien, monsieur!

— Comment, rien? Mais rien, cela ne vaut pas la peine de perdre deux jours pour venir d'Aix à Marseille, de m'at-

tendre ici jusqu'au coucher du soleil, et de retourner demain d'où vous venez?

— C'est pourtant vrai, monsieur; vous devez me trouver bien simple. Eh bien, je n'ai rien à vous dire, et je ne voudrais pas pour un trésor que l'on sût à Aix que je suis venue ici!

— Mais enfin, quelque chose vous a poussée à venir; vous n'êtes pas comme ces vagues que vous voyez qui vont et viennent sans savoir pourquoi. Vous avez une pensée; vous paraissez spirituelle et vive; voyons, cherchez bien, quelle a été votre idée en prenant une place dans la diligence d'Aix et en vous faisant conduire à ma porte ici?

— Eh bien, monsieur, dit-elle en passant ses deux mains sur ses joues comme pour en faire disparaître la rougeur et l'embarras, et en rejetant ses belles boucles de cheveux noirs humides de sueur derrière son cou, c'est vrai, j'avais une idée; une idée qui ne me laissait pas dormir depuis huit jours. Je me suis dit: « Reine! il faut te contenter! » tu ne diras rien à personne, tu fermeras ta boutique le » samedi soir de bonne heure, tu prendras la diligence de » nuit, tu passeras le dimanche à Marseille, tu iras voir ce » monsieur, tu repartiras pour Aix le dimanche soir, tu se» ras le lundi matin à ton ouvrage, et tout sera fini; tu te » seras contentée une fois dans ta vie, sans que tes voisins » ou voisines se doutent seulement que tu es sortie de la » rue ou du Cours. »

X

— Mais pourquoi teniez-vous tant à me voir, et comment saviez-vous seulement que j'étais ici?

— Oh! monsieur, répondit-elle, voilà: il y a un monsieur à Aix qui est bien bon pour moi, parce que je suis coutu-

rière de ses filles et que j'ai été autrefois servante à la campagne dans la maison de sa mère. La famille a toujours conservé de l'amitié et des égards pour moi, parce qu'en Provence les nobles et le pauvre peuple, ça ne se méprise pas, au contraire; les uns en haut, les autres en bas, mais tous de bon cœur sur le même pavé. Donc, ce monsieur et ses demoiselles, qui savent mon inclination pour la lecture et que je n'ai pas les moyens de me procurer des livres et les papiers, me prêtent quelquefois la gazette quand il y a quelque chose qu'ils pensent pouvoir m'intéresser, comme des gravures de modes, des modèles de chapeaux de femme, des romans bien intéressants ou des vers comme ceux de Reboul, le boulanger de Nîmes, ou de Jasmin, le coiffeur d'Agen, ou des vôtres, monsieur; car ils savent que c'est tout mon plaisir de lire des vers, surtout des vers qui chantent bien dans l'oreille ou pleurent bien dans les yeux!

— Ah! j'y suis, dis-je en souriant; vous êtes poëte comme vos brises qui chantent dans vos oliviers, ou comme vos rosées qui pleurent dans vos figues!

— Non, monsieur, je suis couturière, une pauvre couturière de la rue ***, à Aix, et même, je ne rougis pas de vous le dire, je ne me fais pas plus dame que ma mère ne m'a faite; j'ai commencé par être domestique, et j'ai été dix-huit ans servante et bonne d'enfants chez M. de ***. Ah! les braves gens! Demandez-leur : ils me regardent toujours comme étant de la famille, et moi de même. Ce n'est que ma santé qui m'a obligée d'en sortir et de prendre l'état de couturière en gros, seule dans ma chambre avec mon chardonneret. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous me demandiez pourquoi j'étais venue, et comment j'étais venue et comment j'avais su que vous étiez ici. Voilà, monsieur.

XI

— Il y a huit jours que je lus, dans le journal de Marseille, les vers superbes de M. Joseph Autran adressés à M. de Lamartine. Ces vers m'inspirèrent le désir passionné de voir la personne qui avait inspiré de si belles choses au poëte de notre province. Je demandai s'il était bien vrai que vous fussiez en ce moment à Marseille; on me dit que vous y étiez en effet. Je n'eus plus de cesse ni de repos que je n'eusse accompli mon désir. Je suis venue sans penser seulement que je n'avais ni une robe neuve, ni une coiffure décente, ni rien du costume qu'il m'aurait fallu pour me présenter chez des personnes d'une condition au-dessus de la mienne; et, maintenant que me voilà, je ne sais plus que dire, et je reste là devant vous comme une aventurière qui vient pour duper d'honnêtes gens. Je ne suis pas cela cependant, monsieur, soyez-en bien sûr, et la preuve, c'est qu'à présent que je vous ai vu et que vous m'avez reçue avec tant de politesse et de prévenance, je m'en vais contente sans rien vouloir de plus de vous que votre réception.

— Oh! soyez bien tranquille, mademoiselle, lui dis-je, je ne vous ai pas prise une seule minute pour ce que vous n'êtes pas; votre physionomie est la meilleure des recommandations. Les oreilles se laissent duper quelquefois, c'est vrai, mais les yeux ne trompent jamais; votre visage est trop transparent de candeur et de bonté pour servir de masque à une intrigante. La nature ne fait pas de si gros mensonges sur les traits. Je me sens aussi confiant avec vous que si je vous connaissais depuis votre berceau. Mais je ne permettrai pas que vous vous en alliez ainsi sans avoir causé un peu plus amicalement avec vous, et même sans vous avoir donné un petit moment d'hospitalité à notre table de

campagne. Ma femme, qui s'habille pour dîner, sera aussi enchantée que moi de vous accueillir. Restez la soirée avec nous, et, en attendant l'heure du dîner, racontez-moi un peu comment est né en vous ce goût pour la lecture, ce sentiment pour la poésie et cette passion de connaître les hommes dont vous avez entrelu les ouvrages.

— Je le veux bien, monsieur, dit-elle ; mais ça ne sera pas long. Ma vie se compose de deux mots : travailler et sentir.

XII

— Je m'appelle Reine Garde ; je suis née dans un village des environs d'Aix, en Provence. Je suis entrée toute jeune en condition chez Mme de ***, qui avait des jeunes demoiselles. J'ai été bonne d'enfants dans le château ; j'ai grandi avec les jeunes personnes et je les ai vues grandir. Elles me traitaient plutôt comme leur sœur que comme leur servante ; le père et la mère me traitaient presque aussi, à cause d'elles, comme un de leurs enfants. Je n'ai jamais voulu me marier pour ne pas quitter la famille. Pendant que les demoiselles faisaient leur éducation, en allant et venant dans la salle j'attrapais un bout de leurs leçons. Je lisais dans leurs livres ; enfin, j'étais comme la muraille qui entend tout et qui ne dit rien. Cela fit que j'appris de moi-même à lire, à écrire, à compter, à coudre, à broder, à blanchir, à couper des robes, enfin tout ce qu'une fille apprend dans un cher apprentissage. Je leur taillais moi-même leurs habits ; je les coiffais, à Aix, pour les soirées ou pour les bals ; elles ne trouvaient rien de bien fait que ce que j'avais fait, et, en récompense, quand elles sortaient bien belles et bien parées pour le bal, et que j'étais obligée de les attendre souvent jusqu'à des deux ou trois heures du matin dans leurs

chambres pour les déshabiller à leur retour, elles me disaient : « Reine, tiens, voilà un de nos livres qui t'amusera » pendant que nous danserons. » Je le prenais, je m'asseyais toute seule au coin de leur feu et je lisais le livre toute la nuit, et puis, quand j'avais fini, je le relisais encore jusqu'à ce que je l'eusse bien compris ; et, quand je n'avais pas bien compris tout, à cause de ma simplicité et de mon état, je leur demandais de m'expliquer la chose, et elles se faisaient un plaisir de me satisfaire. C'est comme cela, monsieur, que j'ai lu l'histoire de la pauvre *Laurence* dans votre poëme de JOCELYN. M'a-t-il fait pleurer, une nuit que ces demoiselles l'avaient laissé tout ouvert sur leur table ! Ah ! je disais en moi-même : Je voudrais bien connaître celui qui l'a écrit ! Vous savez, monsieur, comme dit la complainte :

Qui est-ce qui a fait cette chanson ?
Un marin sous sa toile
Pendant qu'il carguait sa voile
En revoyant sa maison. Etc., etc.

— Oui, lui dis-je, je connais cette complainte du matelot qui signe en action sa poésie, et qui met son nom dans son dernier vers, comme Phidias l'écrivait sous la plante du pied de sa statue, ou comme Van Dyck l'écrit au pinceau sur le collier du chien de tous ses tableaux, afin que le nom de l'artiste vive autant que l'œuvre, n'est-ce pas ? Mais continuez ; comment êtes-vous sortie de cette bonne maison, et que faites-vous maintenant ?

XIII

Elle reprit :

— Quand les demoiselles se marièrent et que leur mère

vint à mourir, il fallut bien me déplacer faute de place. Je ne voulus pas rentrer en condition ; j'avais été trop heureuse dans celle-là, toutes les autres m'auraient paru dures : mon cœur n'y était plus. Le monsieur me fit une petite pension de cinquante écus en mémoire de sa femme ; les jeunes dames me dirent : « Sois tranquille, nous ne te laisserons pas mendier ton pain. » J'avais du courage, j'étais connue et je puis bien dire estimée dans toutes les bonnes maisons d'Aix ; je louai une chambre, avec une petite boutique au-dessous, dans une petite rue écartée où les loyers ne sont pas chers, et je me fis couturière. Je gagne ma vie avec mon aiguille ; on m'aime bien dans l'endroit ; on me donne autant d'ouvrage que j'en peux faire ; je n'ai pas d'ambition ; je vis petitement ; je ne demande que ma nourriture et à épargner quelque petite chose pour le temps où mes yeux s'affaibliront et où je ne pourrai plus coudre aussi vite. J'ai mon oiseau qui me tient compagnie, ou plutôt, reprit-elle, je l'avais, car il est mort ; mais on m'en a donné un autre que j'aimerai peut-être aussi, pas tant que l'autre pourtant. Le dimanche et les jours de fête, je lis ; enfin, monsieur, le temps ne me dure pas. Et puis on est très-bon pour moi à Aix. Croiriez-vous que des messieurs comme vous, des messieurs du quartier d'en haut, des hommes instruits, des personnes de l'Académie même, qui savent que j'aime la lecture et que j'ai même écrit dans l'occasion quelques bêtises, quelques vers pour des fêtes, pour celle-ci ou celui-là, croiriez-vous qu'ils ne rougissent pas de s'arrêter quelquefois en passant devant ma porte, d'entrer dans ma boutique, de m'apporter tantôt un livre qu'ils me prêtent, tantôt un journal, et de causer familièrement avec moi comme si j'étais quelqu'un ? Ah ! c'est un bon pays pour le monde que notre pays d'Aix ! Je ne crois pas qu'il y en ait deux comme celui-là.

XIV

— Ah ! vous écrivez des vers, mademoiselle Reine, lui dis-je en souriant ; je m'en serais douté rien qu'à vos beaux yeux rêveurs. Il n'y a jamais de ciel sans nuages ; les rêves et les vers sont les nuages colorés de ces beaux yeux. Eh bien, voyons ; je n'en écris plus, moi, mais je les aime toujours, les vers ; c'est le bon temps de la pensée, on aime toujours à y revenir. Vous souviendriez-vous par hasard de quelques-uns de ceux que vous avez composés, et seriez-vous assez complaisante pour me les réciter en attendant le dîner ? Voyez, la place est belle pour cela : le soleil qui se couche, la mer qui résonne dans l'oreille en roulant et en remportant à chaque vague ses coquillages, bruissant comme une jeune fille qui chante en s'accompagnant de ses castagnettes ; ces orangers qui laissent tomber sous la brise leurs gouttes de fleurs blanches sur vos cheveux noirs, et un étranger qui fut autrefois poëte, seul avec vous et assis devant vous pour vous écouter, et qui aime d'avance votre voix : cela ne vaut-il pas tout un auditoire d'académie à Aix ou à Marseille, ou même à Paris ?

— Je n'oserai jamais, dit Reine en levant le globe de ses yeux vers les feuilles sombres de l'oranger, comme si elle eût cherché un oiseau dans les branches. Ah ! non, jamais je n'oserai ! Mais tenez, monsieur, j'en ai là quelques-uns que j'ai écrits dans différents temps à mon loisir pour les montrer à M. Autran, s'il m'en demande. J'aime mieux que vous les lisiez vous-même que si je les lisais de vive voix ; cela me fera moins honte : le papier ne rougit pas.

Et elle tira de sa poche trois ou quatre petites pièces de vers alignés sur du gros papier et froissés par son étui, son dé et ses ciseaux dans le voyage. Pendant que je les lisais

tout bas, elle s'essuyait le front avec son tablier et détournait la tête en regardant le fond de l'orangerie, de crainte de lire quelque impression défavorable sur ma figure.

XV

J'étais étonné et touché de ce que je lisais. C'était naïf, c'était gracieux, c'était senti, c'était la palpitation tranquille du cœur devenue harmonie dans l'oreille ; cela ressemblait à son visage modeste, pieux, tendre et doux ; vraie poésie de femme, dont l'âme cherche à tâtons, sur les cordes les plus suaves d'un instrument qu'elle ignore, l'expression de ses sentiments. Cela n'était ni déchirant ni métallique comme les vers de Reboul ; ni épique et étincelant tour à à tour de paillettes et de larmes comme Jasmin ; ni mignardé comme les strophes de quelques jeunes filles, prodiges gâtés en germe par l'imitation, ce Méphistophélès du génie naissant et avorté. C'était elle, c'était l'air monotone et plaintif qu'une pauvre ouvrière se chante à demi-voix à elle-même en travaillant des doigts auprès de sa fenêtre pour s'encourager à l'aiguille et au fil. Il y avait des notes qui pinçaient le cœur et d'autres qui ne disaient que des airs vagues et inarticulés. L'haleine s'arrêtait à la moitié de l'aspiration, mais l'aspiration était forte, juste et pénétrante jusque dans l'âme et jusqu'au ciel. On était plus ému encore qu'étonné. C'était la poésie à l'état de premier instinct, la poésie populaire telle qu'elle est partout où elle commence dans le peuple, même quand on ne lui prête pas encore la voix de l'art. Une monotonie triste, une romance à trois notes, sept ou huit images pour exprimer l'infini.

XVI

Je remis les papiers à Reine, en lui disant la simple vérité pour toute flatterie; c'est-à-dire qu'il y avait des choses charmantes dans ses vers, et qu'elle avait reçu véritablement de Dieu deux dons excellents : le don de sentir juste et d'exprimer gracieusement, et puis le don des dons, le don des larmes dans la voix, mais que j'étais bien loin de lui conseiller d'imprimer encore un recueil de ses poésies, qui n'étaient, comme certaines eaux, bonnes à boire qu'à la source.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, que dites-vous là? je n'y ai jamais pensé. Moi, faire des livres! Mon bon ange lui-même se moquerait de moi. Je n'ai écrit cela que le dimanche pour me désennuyer, au lieu d'aller à la promenade. Ces messieurs d'Aix ne le savent seulement pas. Quand on vit toute seule comme moi dans sa chambre, on a quelquefois besoin de se parler tout haut pour se convaincre qu'on vit. Eh bien, monsieur, ces vers, c'est mon parler tout haut à moi seule. Lorsque je suis trop triste, je me reconsole un moment ainsi.

XVII

— Vous êtes donc quelquefois triste? lui demandai-je avec un véritable intérêt.

— Pas souvent, monsieur; grâce à Dieu, je suis de bonne humeur; mais enfin, tout le monde a ses peines, surtout quand on n'a ni parent, ni famille, ni mari, ni enfants, ni nièce autour de soi, et qu'on remonte le soir toute seule dans sa chambre pour se réveiller toute seule le matin, et

n'entendre que les pattes de son oiseau sur les bâtons de sa cage!

Encore s'ils ne mouraient pas, monsieur! s'ils étaient comme les perruches ou les perroquets qu'on voit sur le quai du port, à Marseille, et qui vivent, à ce qu'on dit, cent et un ans, on serait sûr de ne pas manquer de compagnie jusqu'à la fin de ses jours! Mais vous vous y attachez, et puis cela meurt; un beau matin vous vous réveillez et vous n'entendez plus chanter votre ami près de la fenêtre; vous l'appelez des lèvres, il ne répond pas; vous sortez du lit, vous courez pieds nus vers la cage, et qu'est-ce que vous voyez? Une pauvre petite bête, la tête couchée sur la planche, le bec ouvert, les yeux fermés, les pates raides et les ailes étendues dans sa pauvre prison! Adieu! tout est fini! Plus de joie, plus de chansons, plus d'amitié dans la chambre; plus personne qui vous fête quand vous rentrez! Ah! c'est bien triste, monsieur, croyez-moi!

Et elle refoula deux larmes qui se formaient sous sa paupière.

— Vous pensez à votre chardonneret, mademoiselle Reine? lui dis-je.

— Hélas! oui, monsieur, dit-elle avec honte, j'y pense toujours depuis que je l'ai perdu comme cela. Quand on n'a pas beaucoup d'amis, voyez-vous, on tient au peu que le bon Dieu nous en laisse! celui-là m'aimait tant! Nous nous parlions tant, nous nous fêtions tant tous les deux! ah! on dit que les bêtes n'ont pas d'âme! Je ne veux pas offenser le bon Dieu; mais si mon pauvre oiseau n'avait pas d'âme, avec quoi donc m'aurait-il tant aimée? avec les plumes ou avec les pattes peut-être? Bah! bah! laissons dire les savants; j'espère bien qu'il y aura des arbres et des oiseaux en paradis, et je ne crois pas faire mal pour cela encore. Est-ce que le bon Dieu est un trompeur? Est-ce qu'il nous ferait aimer ce qui ne serait que mort et illusion?

— Est-ce que vous n'avez rien écrit, Reine, sur ce chagrin qui paraît vous serrer le cœur?

— Si, monsieur; pas plus tard que dimanche dernier, en regardant sa cage vide et le mouron séché qui y pendait encore, et en me sentant pleurer, je me suis mise à lui écrire des vers, à mon pauvre chardonneret, comme s'il avait été là pour les entendre. Mais je n'ai pas pu les finir, cela me faisait trop de mal.

— Dites-moi ces vers, ou du moins ceux dont vous vous souvenez, ici, là, peu importe, c'est le sentiment que j'en veux, ce ne sont pas les rimes.

Elle chercha un moment dans sa mémoire, puis elle dit d'une voix émue et caressante, comme si elle avait parlé à l'oiseau lui-même :

VERS A MON CHARDONNERET

Toi dont mon seul regard faisait frissonner l'aile,
Qui m'égayais par ton babil,
Hélas! te voilà sourd à ma voix qui t'appelle,
Cher oiseau! la saison cruelle
De ta vie a tranché le fil!

Ne crains pas que l'oubli chez les morts t'accompagne,
O toi le plus doux des oiseaux!
Tu fus pendant six ans ma fidèle compagne,
Oubliant pour moi la campagne,
Ta mère et ton nid de roseaux!

Moi je fus avec toi si vite accoutumée!
Nos jeux étaient mon seul loisir;
Lorsque tu me voyais dans ma chambre enfermée,
Tu chantais. A ta voix aimée,
Mon ennui devenait plaisir!

Dans ta captivité je semblais te suffire,
Tu comprenais mes pas, ma voix,

Mon nom même, en ton chant tu savais me le dire;
Dès que tu me voyais sourire,
Tu le gazouillais mille fois !

Oh ! notre vie à deux ! qu'elle était douce et pure !
Oh ! qu'ensemble nous étions bien !
Le peu qu'il nous fallait pour notre nourriture,
Je le gagnais à la couture;
Je pensais : Mon pain est le sien !

Je variais tes grains; puis en forme de gerbe
Cueillie au bord des champs d'été,
Tu me voyais suspendre à ta cage superbe
Un cœur de laitue, un brin d'herbe
Entre les barreaux becqueté !

Que ne peux-tu savoir combien je te regrette !
Hélas ! ce fut à pareil jour
Que tu vins par ton vol égayer ma chambrette,
Où maintenant je te regrette
Seule sous cette ombre d'amour !

. . . .
. . . .

Et cela finissait par deux ou trois strophes plus tristes encore, et par un espoir de revoir au ciel son oiseau enseveli pieusement par elle, dans une caisse de rosier, sur sa fenêtre, fleur qui inspirait tous les ans au chardonneret ses plus joyeuses et ses plus amoureuses chansons. Je regrette de les avoir égarées en quittant Marseille.

XVIII.

Je remerciai Reine de la complaisance qu'elle avait eue de m'ouvrir ainsi son cœur, où l'amour d'un oiseau tenait une si grande place. Mme de Lamartine entra, l'accueillit avec cette cordialité tendre qui enlève toute timidité à une

étrangère, et la mena dîner avec nous sous un lentisque où le vent de mer rafraîchissait et chantait des airs aussi doux que l'ombre du chardonneret de Reine dans son oreille de poëte. Accoutumée à vivre avec les paysannes de Saint-Point et de Milly, ma femme n'avait qu'à changer de paysage pour se croire encore avec ces compagnes habituelles de sa vie des champs. Reine l'aima du premier coup d'œil, s'y attacha par la conformité des bons cœurs, et n'a pas cessé de lui écrire depuis, une ou deux fois chaque année, pour lui envoyer des vœux et des souvenirs renfermés dans de petits ouvrages à l'aiguille de sa main.

XIX.

Après le dîner, nous allâmes nous asseoir tous les trois sur les bancs d'une barque vide échouée au bord de la mer. Nous reprîmes notre conversation de vieille connaissance avec Reine Garde, tout en jouant avec l'écume qui venait mourir contre la quille ensablée du bateau.

— Vous aimez donc beaucoup à lire, et il faut que vous ayez beaucoup lu pour avoir appris ainsi toute seule à si bien parler votre langue et à exprimer en vers si harmonieux vos expressions?

— Oh! oui, madame, dit Reine; lire est mon plus grand plaisir après celui de prier Dieu et de travailler pour obéir à la loi de la Providence. Quand on s'est levé avec le jour et qu'on a cousu jusqu'à ce que l'ombre ne vous laisse plus distinguer un fil noir d'un fil blanc, on a bien besoin de reposer un peu ses doigts et d'occuper un peu son entendement. Nous n'avons pas de sociétés, nous autres; nous n'avons que quelques bonjours et bonsoirs sur le pas de la

porte avec les voisins et les voisines, et puis tout le monde rentre, les uns pour préparer le souper, les autres pour coucher ou allaiter leurs enfants; ceux-ci pour se délasser en famille, ceux-là pour s'endormir et se préparer au travail du lendemain. Il y en a aussi qui s'en vont dans les lieux où l'on perd son temps et sa jeunesse, les guinguettes, les cabarets, les cafés. Que voulez-vous que les filles honnêtes comme nous fassent alors du reste de la soirée, surtout en hiver, quand les jours sont courts? Il faut bien lire ou devenir pierre à regarder blanchir ses quatre murs ou fumer ses deux tisons dans le foyer.

— Mais que pouvez-vous lire? demanda ma femme.

— Ah! voilà le mal, madame, répondit Reine; il faut lire, et on n'a rien à lire. Les livres ont été faits pour d'autres. Excepté les Évangélistes et celui qui a écrit l'*Imitation de Jésus-Christ*, les auteurs n'ont pas pensé à nous en les écrivant. C'est bien naturel, madame, chacun pense à ceux de sa condition. Les auteurs, les écrivains, les poëtes, les hommes qui ont fait des poëmes, des tragédies, des comédies, des romans, étaient tous des hommes d'une condition supérieure à la nôtre, ou du moins qui étaient sortis de notre condition obscure et laborieuse pour s'élever à la société des rois, des reines, des princesses, des cours, des salons, des puissants, des riches, des heureux, des classes de loisir et de luxe, dans leur temps et dans leur pays.

— Ils devaient naturellement vous oublier, lui dis-je, vous laisser de côté, et s'attacher à écrire ou à chanter pour plaire aux personnes des conditions qu'ils fréquentaient; par conséquent, ils devaient avoir leurs idées, s'élever à la hauteur de leur science et de leur goût, parler leur langue, peindre leurs mœurs. Or cette intelligence, cette science, ce goût perfectionné, délicat et capricieux des hautes classes; cette langue, ces mœurs, ce ne pouvaient

pas être les vôtres, à vous, pauvres gens, surtout au commencement et avant que l'éducation donnée au peuple vous eût apprivoisés aux belles choses. Les anciens avaient bien des esclaves, Épictète, Ésope ou Térence, qui devenaient littérateurs, philosophes et poëtes; mais ils n'avaient pas une littérature des esclaves. Ils avaient Socrate, mais qui avait besoin d'être expliqué au peuple par Platon; Platon, qui avait besoin d'être débrouillé par des disciples encore bien savants; Cicéron, qui n'écrivait que d'après Platon et pour les Scipion, les Atticus, les lettrés les plus consommés et les plus fins de Rome; Virgile, qui récitait ses pastorales aux princesses de la cour d'Auguste, mais que les vrais bergers et les vraies bergères n'auraient pas comprises; Horace, qui ne chantait que le vin, le loisir, l'amour licencieux, pendant que le peuple de son Tibur buvait ses propres sueurs avec l'eau de ses cascades. Il en buvait le murmure, lui, par ses oreilles; mais les laboureurs, les ouvriers, les tailleurs de pierre romains, n'en buvaient que l'eau claire. Ses vers étaient si contournés, si remplis de doubles sens et de figures empruntées à la Grèce et à l'histoire, que le peuple de son temps ne pouvait ni le chanter ni le comprendre. Il en a été de même depuis presque partout.

— C'est vrai, dit Reine, excepté *Robinson* et la *Vie des saints*, qu'est-ce donc qui a été écrit pour nous autres?... Ah! il y a encore *Télémaque* et *Paul et Virginie*, ajouta-t-elle; c'est vrai, c'est bien amusant et bien touchant, surtout *Paul et Virginie*. Mais, cependant, *Télémaque* traite de la manière dont il faut s'y prendre pour gouverner un peuple, et cela ne nous regarde guère; et ce livre a été écrit pour l'éducation du petit-fils d'un roi; ce n'est pas notre état à nous, n'est-ce pas, madame? Quant à l'autre, il touche bien le cœur de tout le monde; il dit bien comment on s'aime, comment on ne peut pas vivre l'un sans l'autre,

comment on désire se marier ensemble pour être heureux, et comment on est séparé par des parents ambitieux qui veulent plus de biens que de bonheur pour leurs enfants. Mais enfin M[lle] Virginie est la fille d'un général; elle a une tante qui en veut faire une femme de qualité; on la met au couvent pour cela; toutes ces aventures, bien belles cependant, ne sont pas les nôtres. Ce sont des tableaux de choses que nous n'avons pas vues et que nous ne verrons jamais chez nous, dans nos familles, dans nos ménages, dans nos états. C'est plus haut que notre main, madame, nous n'y pouvons pas atteindre. Qui est-ce donc qui fait des livres ou des poëmes pour nous? Personne! excepté ceux qui font des almanachs, mais encore qui les remplissent de niaiseries et de bons mots balayés de l'année dernière dans l'année nouvelle; ceux qui font des romans que les filles sont obligées de cacher aux mères de famille honnêtes, et ceux qui font des chansons que les lèvres chastes se refusent à chanter. Je ne parle pas de M. Béranger, qui en a bien, dit-on, quelques-unes sur la conscience, mais qui met maintenant la sagesse et la bonté de son âme en couplets qui sont trop beaux pour être chantés! Ah! quand viendra donc une bibliothèque des pauvres gens? Qui est-ce qui nous fera la charité d'un livre?

XX

Elle dit cela avec un bon sens supérieur à son éducation et avec un accent si pénétré de l'indigence intellectuelle des classes auxquelles elle appartenait, que cela me fit réfléchir un moment à la vérité et à la gravité de son observation.

— J'y avais déjà pensé quelquefois, dis-je en m'adressant à ma femme et à Reine, mais jamais tant qu'en écou-

tant ce que vous venez de dire. C'est vrai pourtant! le peuple qui veut s'instruire, se distraire, s'intéresser par l'imagination, s'attendrir par le sentiment, s'élever par la pensée, va mourir d'inanition ou s'enivrer de corruptions, si on n'y prend garde. Il faut que la société s'en occupe, ou il faut que Dieu suscite un génie populaire, un Homère ouvrier, un Milton laboureur, un Tasse soldat, un Dante industriel, un Fénelon de la chaumière, un Racine, un Corneille, un Buffon de l'atelier, pour faire à lui seul ce que la société égoïste ou paresseuse ne veut pas faire, un commencement de littérature, une poésie, une sensibilité du peuple!

Je passe en revue par la pensée en ce moment tous les rayons d'une bibliothèque bien composée. Je mets en idée la main sur tous les principaux noms qui la meublent, et je cherche à y grouper une collection de volumes qui puissent alimenter la vie intérieure d'une honnête famille de laboureurs, de serviteurs, d'ouvriers, hommes, femmes, enfants, jeunes filles, vieillards ; livres à laisser sur la table et avec lesquels chacun puisse causer en silence, le dimanche ou le soir, sans avoir besoin qu'on les traduise ou qu'on les lui explique pour les entendre. Voyons qu'est-ce que je trouve sous la main?

XXI

— Voilà la Bible : c'est un beau livre, plein de récits populaires comme l'enfance du genre humain, mais plein de mystères, de scandales de mœurs, de crimes et de férocités qui dépraveraient l'esprit, le cœur et les mœurs, si on la jetait non commentée et non châtiée dans les mains des enfants et dans l'inintelligence historique des masses. Voilà Homère, Platon, Sophocle, Eschyle! Mais ce sont d'autres

époques, d'autres mœurs, une autre langue ; c'est du grec. Rien ! Voilà Virgile, Horace, Cicéron, Juvénal, Tacite ! Mais c'est du latin ! le peuple ne le sait pas. Rien ! Voilà Milton, Shakspeare, Pope, Dryden, lord Byron, Crabbe surtout ! C'est de l'anglais. Rien ! Voilà le Tasse, le Dante, Pétrarque, trois admirables poëtes. Mais c'est de l'Italien. Rien ! Voilà Schiller, Gœthe, Wieland, Gessner ! Il y a en eux de belles pages pour le peuple, car la poésie allemande y descend parce que le peuple monte à elle. Mais c'est en allemand. Rien ! Voilà Cervantès, Caldéron, Lope de Véga ! Mais ce sont des parodies du génie chevaleresque dont ce temps-ci n'a pas à se corriger ; d'ailleurs, c'est en espagnol. Rien ! Voilà les grandes et sublimes poésies orientales, indiennes, persanes, arabes. Il y a des trésors enfouis d'imagination et de sagesse humaine dont on pourrait monnayer des lingots pour l'humanité à venir ! Mais c'est en persan, en arabe, en sanscrit ; il faut des mineurs et des monnayeurs de ces poëmes ; ils ne sont pas venus encore. Rien !

Voilà nos vieux poëtes français. Ce ne sont que romans de chevalerie, aventures cyniques, rimes galantes et fades à des Amaryllis de fantaisie ou à des beautés de cour. Rien ! Voilà Pascal : des polémiques scolastiques sur des raffinements de dogmes inintelligibles au simple bon sens, ou quelques pensées sublimes d'expression, mais sublimes comme l'abîme est sublime d'inconnu, de profondeur, de désespoir ! Ce livre ferait des fous s'il ne faisait pas des anachorètes ! Rien ! Voilà Bossuet : langue prophétique, éloquence biblique, histoire systématique, faisant rouler les mondes autour d'une peuplade du désert, orateur tonnant sur la tête des rois, mais faisant luire avec une complaisance à la fois sévère et habile ses éclairs sur les cours, et ne foudroyant que le peuple qu'il livre corps et âme au moderne Cyrus ; un choix des fragments, des échantillons du génie de la langue et du discours. Rien autre ! Voilà

Fénelon : beaucoup à prendre dans *Télémaque* et dans les *Correspondances :* l'âme religieuse, la philosophie humaine, la grâce, l'onction, l'odeur de vertu ; mais des pages, et pas de livre pour le peuple ! Voilà Corneille ; mais c'est un génie politique et résumeur, qui éclate trop haut pour le cœur humain. Quelques scènes, quelques maximes, quelques explosions en vers ! Rien de plus. Le peuple vit de détails de sentiments et non de résumés. Le génie, pour lui, est dans l'âme ; celui de Corneille est comme celui de Tacite, dans le mot ! Voilà Racine : celui-là était né pour devenir le poëte du peuple ; malheureusement, il n'y avait pas de peuple de son temps. Les cours l'ont pris, qu'elles le gardent. On ne peut extraire de lui pour les masses que ses deux tragédies bibliques, *Athalie* et *Esther*, parce que là sa poésie s'est faite populaire en se faisant religieuse. Le reste est aux salons.

Voilà Voltaire : esprit encyclopédique, mais toujours esprit, bon sens, lumière, critique, satire, finesse, raillerie, enjouement, quelquefois cynisme ! Jamais âme, tendresse, amour, pitié et piété, ces dons du génie à ceux qui souffrent. Philosophe des heureux, aristocrate des intelligents, poëte de demi-jour, peu à prendre pour les simples de cœur, lustre des bibliothèques s'éteignant dans le champ en plein soleil, ou déplacé dans la mansarde de l'indigent !

Voilà tous nos historiens. Pas un pour le peuple depuis nos chroniqueurs. Montesquieu, trop haut ; Rollin, excellent, mais trop servile traducteur de l'antiquité et trop long pour des lecteurs qui comptent le temps !

Voilà nos romanciers. Tous prenant leurs personnages dans les rangs élevés de la société, et donnant au sentiment le jargon du salon, au lieu de la langue de la nature illettrée ! Rien, ou presque rien !

Voilà nos philosophes : Descartes, Malebranche, Condillac, et tous les modernes ; vous pouvez les réimprimer tant

que vous voudrez, je vous défie de les faire lire au peuple, parce que la philosophie du peuple ne raisonne pas, elle sent. Sa dialectique, c'est un instinct ; sa logique, c'est une impression ; sa conclusion, c'est une larme ! Il n'y en a point là pour lui. Il ne connaît de J.-J. Rousseau que les cent premières pages du *Vicaire savoyard* et quelques chapitres des *Confessions*, où il voit un horloger de génie aux prises avec ses misères et des sentiments qu'il reconnaît en lui-même. De Chateaubriand il ne lit que *René* et *Atala*, où la philosophie est délayée de larmes, et où la piété est fondue dans l'amour. Rien !

Voilà nos théâtres : ils ont été écrits pour les cours ou pour les classes exclusivement lettrées. La preuve que le peuple ne les sent pas assez faits pour lui, c'est qu'il les laisse aux scènes académiques et qu'il a inventé pour lui les mélodrames, parce que son vrai drame n'a pas encore été inventé pour lui. Rien !

Voilà nos savants : ils sont écrits en algèbre et voilés d'une terminologie gallo-grecque qui laisse les sciences naturelles à l'état de mystères pour tout ce qui n'est pas initié. Celui qui mettra la science usuelle en langue vulgaire et sensible aux ignorants n'est pas encore venu. Je me trompe, il commence à poindre en Angleterre dans le fils d'Herschell. Rien encore ici !

XXII

Ainsi, de tout ce qui compose une bibliothèque complète pour un homme du monde ou pour une académie, à peine pourrait-on extraire cinq ou six volumes français à l'usage et à l'intelligence des familles illettrées, à la ville ou à la campagne, et cet extrait même n'est pas fait avec le sens et dans les mœurs de cette partie négligée de la popula-

tion. On lui apprend à lire cependant, mais sans lui donner après la possibilité de lire autre chose, si ce n'est les livres faits pour d'autres lecteurs, ou les feuilles rougies de vices et de cynisme qu'on lui jette en pâture, comme on ne donnerait à un enfant que des armes pour se blesser.

XXIII

Ces réflexions m'attristèrent profondément en regardant la figure noble et souffrante de la pauvre Reine, âme altérée cherchant en vain les sources où elle pût étancher cette soif naturelle à tous de connaître et d'aimer. Je lui dis :

— Mais, selon vous, Reine, quelle serait la bibliothèque qu'il faudrait composer pour les familles de votre condition ? Voilà un catalogue : voyons, essayez de la choisir vous-même.

Nous essayâmes ensemble et nous ne pûmes jamais arriver qu'à cinq ou six ouvrages que j'ai déjà cités.

— Il faudrait les inventer, monsieur, car décidément ils n'existent pas dans la langue. Il y a des centaines, des milliers de livres pour vous ; pour nous autres, il n'y a que des pages.

— Peut-être bien, lui répondis-je, que le moment de les écrire est venu en effet, car voilà que tout le monde sait lire ; voilà que tout le monde, par une moralité évidemment croissante dans les masses, va donner au loisir intellectuel le temps enlevé aux vices et aux débauches d'autrefois ; voilà que l'aisance générale augmente aussi par l'augmentation du travail et des industries ; voilà que le gouvernement va être contraint de s'élargir et d'appeler chacun à exercer une petite part de droit, de choix, de volonté, d'intelligence appliquée au service du pays ; tout cela suppose et nécessite aussi une part de temps infiniment

plus importante consacrée à la lecture, cet enseignement solitaire dans l'intérieur de chaque famille. La pensée et l'âme vont travailler double dans toutes les classes de la société. Les livres sont les outils de ce travail moral. Il vous faut des outils adaptés à votre main.

— C'est encore vrai, dit-elle.

XXIV

— Or, pendant que le besoin de lire s'accroît par tant de motifs chez le peuple, le besoin et la faculté d'écrire s'accroissent aussi dans une égale proportion dans les classes lettrées. Pour un écrivain qu'il y avait autrefois, il y en a cent ou mille aujourd'hui.

— Pourquoi donc ? me demanda-t-elle avec un air d'é-d'étonnement.

— Par la raison qui vous a fait écrire vous-même vos vers au chardonneret et vos autres petites compositions ; parce qu'il y a plus de pensée, plus de sentiment, plus d'inspiration, plus d'instruction, plus de loisir, plus de nécessité de produire dans la masse lettrée du pays, qu'il n'y en avait il y a un siècle. La Révolution a défriché plus de parties incultes du sol de l'humanité. Ce qui ne végétait pas végète ; ce qui ne produisait pas produit. On a semé des idées, il a poussé des intelligences.

Et puis, comme l'éducation classique s'est immensément multipliée, il est sorti d'année en année des études une élite de jeunes hommes de talent, de pensée, de style, qui ne savent que faire de tous ces dons, à moins d'en faire de la réputation, de la fortune, de la gloire. L'Église, qui les absorbait en grande quantité dans l'ancien régime, qui les enrichissait par ses bénéfices et ses fonctions lucratives de toute espèce, ne les absorbe plus ; l'Empire, qui les dévo-

rait dans ses armées, ne les fauche plus en coupes réglées. Ils n'ont que deux carrières : les fonctions publiques ou la littérature. Ils font des journaux, des articles, des romans, des poésies, des livres. La grande multitude de ces écrivains qui se pressent ainsi aux portes de la renommée empêche de remarquer combien il y a de talents de toute espèce noyés dans cette foule, et combien ce siècle, qu'on accuse de stérilité, comme on a accusé ainsi tous les siècles, est plein de séve nouvelle, de vigueur, de variété, d'originalité et de génie. Il se dépense chaque matin aujourd'hui en France et en Europe plus de travail et plus de talent littéraire dans les fragments qui jonchent, le soir, le pavé d'un café ou d'un cabinet littéraire, qu'il n'en faudrait pour faire un excellent livre et pour fonder la renommée d'un grand écrivain. Moi qui vous parle, je reçois par semaine plus de poésie, plus de politique ou plus de philosophie confidentielles par la poste, qu'un gros volume n'en contiendrait dans ses pages. La tête humaine et le cœur humain sont deux ateliers en activité et en formation plus grands qu'ils ne l'ont été peut-être à aucune époque de l'humanité. Eh bien, tout ce travail intellectuel cherche naturellement son emploi. Il ne l'a pas trouvé encore, et voilà pourquoi souvent il remue, il inquiète, il menace d'explosion le pays ; mais il le trouvera, car il y a une providence des esprits comme il y a une providence des saisons, ne l'oubliez pas : Dieu ne fait pas naître plus de bouches qu'il n'y a d'épis, ni plus d'épis qu'il n'y a de bouches. Tout se correspond dans la nature physique. Quand vous voyez apparaître un grand besoin, soyez certaine que vous allez voir apparaître une grande force pour le satisfaire ; et, quand vous voyez naître une grande force sans emploi, soyez sûre aussi que vous allez voir naître un grand besoin pour l'employer.

Les livres pour le peuple, aussitôt qu'on aura compris

que le peuple a besoin de lire, vont être, sous toutes les formes, l'emploi utile, honorable et sain de cette multitude de talents qui ont besoin d'écrire. De même que les droits politiques prendront leur niveau par les institutions libérales, électorales, constitutionnelles, républicaines, de même les intelligences prendront aussi leur niveau par l'éducation, l'instruction, la littérature populaires.

— Tiens! c'est juste, dit Reine, je n'y avais jamais pensé. Pourquoi donc, en effet, à présent que nous savons tous lire, n'écrirait-on que pour les salons et pour les académies? Est-ce que le peuple des villes et des campagnes n'est pas un plus grand public que l'autre, puisqu'on dit que nous sommes tant de millions de laboureurs, d'artisans, d'ouvriers, de domestiques, de femmes et d'enfants dans le pays?

XXV

— Oui, Reine n'en doutez pas, repris-je, l'ère de la littérature populaire approche; et quand je dis populaire, vous m'entendez bien, je veux dire la plus saine et la plus épurée des littératures, car j'entends par peuple ce que Dieu, l'Évangile, la philosophie, et non pas les démagogues, entendent par ce mot: la partie la plus nombreuse et la plus importante, par conséquent, de l'humanité. Avant dix ans, si les institutions nouvelles n'ont pas d'éclipse qui les stérilise et qui les change en tyrannie momentanée, vous urez une librairie du peuple, une science du peuple, une philosophie, une poésie, une histoire, des romans du peuple, une bibliothèque approprié aux esprits, aux cœurs, aux loisirs, aux fortunes du peuple à tous ses degrés!

— Mais qui est-ce qui nous fera cela? dit-elle avec une expression mêlée de joie et d'incrédulité.

— Qui est-ce qui vous fera cela? répondis-je; les plus grands parmi ceux qui savent, qui pensent, qui chantent, qui écrivent. De même que c'était un honneur, il y a quelques siècles, d'instruire les cours, de parler aux rois, de plaire aux sommités seules alors éclairées du monde; de même ce sera un honneur, et une vertu bientôt, d'instruire les petits, de parler aux masses, de plaire au peuple honnête, où le goût du bon et du beau se propagera avec l'instruction et par la lecture. La gloire se retournera avec l'auditoire, voilà tout. Elle était en haut, elle sera en bas. Le génie se tourne aussi toujours par sa nature du côté où est la gloire. La gloire, ce sera alors le nom d'un écrivain sur les lèvres de vos femmes, de vos enfants, de vos vieillards, dans vos chaumières, dans vos mansardes, dans vos métiers! Pourquoi veut-on être lu? C'est pour être admiré quelquefois; mais plus souvent c'est pour être compris, senti et aimé de ceux qui nous lisent. Eh bien, ne sera-t-il pas plus doux pour un poëte d'avoir ses vers dans la mémoire de trente à quarante millions d'hommes que dans les rayons de luxe de cinq ou six mille bibliothèques? Ne sera-t-il pas plus doux pour un écrivain d'être de la famille de ces quarante millions d'hommes, sur leur table, sur leur métier, sur leur charrue, à leur foyer, que d'avoir un siége dans une Académie de quarante écrivains comme lui, et une pension d'une cour, ou sur le budget d'un ministre? Qu'en pensez-vous pour vous-même? Voyons, interrogez-vous! Qu'aimeriez-vous mieux, de savoir vos vers dans la bouche d'un million de petits enfants récitant vos strophes à la fin de leurs prières ou devant les genoux de leurs mères, ou de les savoir imprimés sur beau papier et reliés de beau maroquin sur les rayons de quelques amateurs de poésie?

— Oh! j'aime mieux la mémoire des enfants et des pauvres gens! s'écria-t-elle; c'est une édition vivante!

— Ajoutez : et aimante ! repris-je.

— Oui, au bout du compte, il n'y a que cela, madame, n'est-ce pas? répondit-elle en se tournant vers ma femme. Toute gloire qui ne se convertit pas en amitié, c'est du grain qui ne germe pas, c'est de la lumière qui ne chauffe pas; monsieur a raison.

XXVI

Je voulus aller plus loin, et tâter le vrai goût et le vrai sentiment littéraires du peuple, dans le cœur même de cette excellente femme, neé parmi les domestiques et vivant parmi les artisans.

— Comment, lui demandai-je, mademoiselle Reine, concevriez-vous la nature d'ouvrages qui conviennent aux mœurs, aux sentiments, à l'esprit des personnes de votre condition? Quels seraient les premiers et les meilleurs livres qu'il faudrait, si on en avait le talent, composer en commençant, pour les paysans, les domestiques, les artisans, les ouvriers, leurs femmes, leurs enfants, enfin pour tous ceux qui ont peu à lire et qui ont peu lu jusqu'à présent ?

— Ah! monsieur, je ne sais pas trop; c'est bien difficile à dire. On n'a pas de goût quand on ne l'a pas encore exercé.

— Mais enfin, jugez par vous-même et répondez-moi quel est l'ouvrage qui enlèverait, qui attacherait, qui impressionnerait vivement et puissamment votre âme telle qu'elle est ou telle qu'elle était avant d'avoir lu ce qu'on vous a prêté?

Serait-ce une belle philosophie, à la fois religieuse et rationnelle, établissant en maximes courtes, sublimes

claires comme des rayons de soleil, les grands principes de la sagesse humaine et de la vertu perfectionnée de siècle en siècle dans l'intelligence et dans la conscience du genre humain ; un catéchisme de la pensée des hommes ?

— Oui, dit-elle sans enthousiasme, cela ne ferait pas de mal. Mais les maximes... c'est un peu froid, monsieur, pour nous ; ce sont des morceaux de pensées qu'on tourne et retourne bien un moment dans ses mains pour les voir briller, mais ce ne sont pas des personnes. Nous autres, nous ne nous attachons qu'aux personnes, parce qu'on peut les aimer ou les haïr ; mais des pensées... ça n'aime ni ça ne hait ; c'est mort ! Nous aimerions mieux autre chose.

— Une belle histoire universelle, lui dis-je, bien claire, bien déduite, bien racontée, ramifiée comme les branches de ce platane devant vous, où les racines sortiraient de terre, le tronc des racines, les branches du tronc, les rameaux des branches, et qui vous ferait suivre de l'œil toutes les grandes familles de l'espèce humaine, depuis les temps primitifs jusqu'à aujourd'hui, avec les progrès, les décadences, les morts et les renaissances des races d'hommes, des idées, des religions, des institutions, des arts, des métiers ? Cela vous irait-il ?

— Pas à tous, monsieur ; ça ferait bien tout de même pour les jeunes gens un peu instruits et pour les vieillards curieux du temps passé ; mais la masse, les femmes, les filles, les enfants, ne liraient pas beaucoup ce livre. C'est trop loin de nous, cela ne nous regarde pas, cela passe devant l'œil comme un torrent qui éblouit et qui noie notre esprit ; nous aimerions mieux une pleine main d'eau puisée dans une plus petite source à notre portée. Ce qui est grand est grand, mais c'est comme le ciel, c'est confus ; et, comme on dit, on n'y voit que des étoiles.

— Un abrégé de toutes les sciences et de tous les arts,

expliqué simplement et nettement, de manière à vous faire connaître tout ce que l'homme a découvert, inventé, imaginé, perfectionné en tout genre d'art et d'industrie, cela serait bon. Cela vous donnerait une idée de vous-même, un respect pour vos facultés, une espérance et un désir d'arriver toujours à mieux, une émulation de siècle à siècle; et puis cela détruirait beaucoup d'idées fausses que vous avez sur quantité de phénomènes naturels ou artificiels que vous prenez pour sortiléges?

— Oui, encore; mais cela ne plairait qu'aux studieux parmi nous, et nous n'avons guère le temps d'étudier pour étudier. Et puis, quand nous aurions lu cela, que nous resterait-il dans l'âme? Un nuage de mots, de lignes, de choses, de faits et de machines qui s'embrouilleraient dans l'esprit. Nous avons assez de notre métier, nous n'avons pas besoin de savoir les métiers de chacun.

— De beaux poëmes comme ceux de Virgile, d'Homère, du Tasse, qui racontent en vers les batailles des héros, les assauts, les incendies des villes, les destructions d'armées, les conquêtes des peuples?

— Nous ne lirions pas cela du tout, monsieur. C'était bon du temps des Grecs ou des Romains, où les nations ne pensaient qu'à se battre et où les peuples croyaient à toutes sortes de fables, de dieux, de déesses, de gens descendus du ciel pour se battre avec ceux-ci contre ceux-là. Maintenant le peuple ne croit pas à ces imaginations de poëtes; il veut que ses poëtes lui chantent du vrai et du bon, ou bien il n'écoute pas.

— Et de beaux romans où l'on voit des messieurs et des dames qui s'aiment, qui se parlent, qui s'écrivent des lettres d'amour, qui se trompent, qui se brouillent, qui se raccommodent, et qui finissent, après quatre volumes de malentendus et d'aventures, par se marier et par vivre riches et heureux dans un magnifique hôtel à Paris ou à Londres?

— C'est comme si on nous parlait la langue de la Chine ou du Japon, monsieur ; nous n'y comprenons absolument rien. Les romans de femmes de chambre ou de couturières, oui, nous les lirions bien avec plaisir, ceux-là. Il y a bien des écrivains qui nous en font plus que nous n'en voulons de ceux-là ; mais plût à Dieu qu'ils ne nous en fissent pas ou qu'ils en fissent d'autres ! car c'est là, monsieur, la peste des pauvres mères de famille honnêtes ; elles sont toujours à chercher dans les poches de leurs fils ou de leurs filles pour y surprendre ces vilains petits livres et pour les jeter au feu. Est-il possible qu'il y ait des écrivains d'esprit qui s'amusent à jeter comme ça du poison dans des jeunes cœurs, comme on sèmerait de l'arsenic dans les boutons d'un bouquet pour faire respirer la mort en croyant s'embaumer la bouche ? Oh non ! Justement voilà le malheur, c'est qu'on nous fait bien des livres, mais ce sont des livres contre nous ! Et puis ces messieurs parlent après de pauvres gens qui vendent leurs enfants ! mais la monnaie avec laquelle on les achète, qui est-ce donc qui l'a faite, si ce n'est pas eux, avec leurs romans à deux sous ?

— Mais de simples histoires vraies et pourtant intéressantes, prises dans les foyers, dans les mœurs, dans les habitudes, dans les professions, dans les familles, dans les misères, dans les bonheurs et presque dans la langue du peuple lui-même ; espèce de miroir sans bordure de sa propre existence, où il se verrait lui-même dans toute sa naïveté et dans toute sa candeur ; mais qui, au lieu de réfléchir ses grossièretés et ses vices, réfléchirait de préférence ses bons sentiments, ses travaux, ses dévouements et ses vertus, pour lui donner davantage l'estime de lui-même et l'aspiration à son perfectionnement moral et littéraire ; qu'en pensez-vous ?

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, je pense que ce sont véritablement là les livres qui attacheraient les artisans, sur-

tout les femmes et les filles des artisans. Et comme vous savez bien que c'est la femme qui est le sentiment de toute la famille, par conséquent, lorsque la femme ou la jeune fille de la maison lit un livre, c'est comme si son père et ses frères l'avaient lu. Nous sommes le cœur du logis, monsieur : ce que nous aimons, les murailles l'aiment. L'instituteur de l'esprit est à l'école, mais l'instituteur de l'âme est au coin du foyer. C'est la mère, la femme, la fille ou la sœur de l'ouvrier honnête qui sont ses véritables *muses*, comme on appelle ces inspirations intérieures à l'Académie de Marseille. Ce qu'elles soufflent est respiré par tous les parents et par tous les amis par-dessus tout. Ce sont elles, comme je l'ai vu tant de fois dans les soirées de famille d'ouvriers, ce sont elles qui choisissent le livre, qui allument la lampe le dimanche, et qui disent : « Je vais vous lire une histoire ; écoutez-moi bien ! »

— Il faudrait, n'est-ce pas, que ces histoires fussent prises dans la condition même de ceux qui les lisent ?

— Oui, monsieur, sans cela pas d'attention ; on dit : « Cela est plus haut que nous, n'y regardons pas ! »

— Il faudrait qu'elles fussent vraies ?

— Oui, monsieur. Nous n'aimons pas beaucoup les imaginations, parce que nous n'en avons pas beaucoup nous-mêmes. Nous ne nous intéressons qu'au vrai, parce que nous vivons dans les réalités, et que la vérité, c'est notre poésie à nous.

— Il faudrait qu'elles fussent très-simples et très-naturelles, ces histoires ; qu'il n'y eût quasi points d'événements ni d'aventures, pour ressembler au courant ordinaire des choses ?

— Oui, monsieur, parce qu'il n'y a quasi pas d'événements ni d'aventures dans notre vie, et que tout consiste en deux ou trois sentiments qui forment toute notre existence.

— Il faudrait qu'elles fussent en prose, n'est-ce pas, encore ?

— Oui, monsieur, c'est plus simple pour nous ; nous aimons qu'on nous parle comme nous parlons. Les auteurs devraient garder les vers pour les cantiques, pour les prières, ou bien comme je fais, moi, pour pleurer les morts, pour regretter les absents, pour rappeler les vieux souvenirs, pour gémir sur les séparations éternelles ; parce que les vers, savez-vous, ça ne parle pas, ça ne raconte pas bien, mais ça pleure, et ça chante, et ça prie en nous comme une voix qui ne sort pas tous les jours du cœur, mais qui n'en sort que quand il est extraordinairement frappé ou ému.

— Il faudrait que ces livres ne coûtassent presque rien à acheter, n'est-ce pas, encore, afin qu'une semaine de lecture ne coûtât pas à l'artisan ou au laboureur autant qu'une soirée au cabaret ?

— Oh ! oui, surtout, dit Reine en approuvant d'un geste de tête, il faudrait qu'un livre comme ceux dont nous parlons ne fût pas plus cher qu'une bouteille de vin, un jeu de cartes, une tasse de café ou une pipe à fumer. Alors le père ou le frère dirait : « Voilà une bouteille que je vais » boire ou une pipe que je vais fumer tout seul, et il ne » restera rien dans le verre ou dans la terre cuite quand » ça sera fini ; et voilà à côté, pour le même prix, un vo- » lume à lire qui fera passer le temps à ma femme, à mes » enfants, à moi, et qui restera à la maison après, avec du » plaisir dans la mémoire, de douces larmes dans les yeux, » de bons sentiments dans le cœur. Voyons, lequel faut-il » acheter ? » Et il achètera le volume, monsieur, à moins qu'il ne soit un égoïste, un homme dur ou un débauché. Et puis encore, il fera un calcul tout simple, s'il calcule bien. Il dira : « Si je vais passer ma soirée hors de chez » moi, dans les lieux publics, il m'en coûtera peut-être une

» journée ou deux de mon salaire, et si je la passe à la » maison avec mes enfants et mes voisins à écouter lire un » bon livre, il ne m'en coûtera que la chandelle, et j'au- » rai économisé sur mon petit pécule en enrichissant mon » intelligence et en polissant mes mœurs. » N'est-ce pas vrai, cela ?

— Parfaitement vrai, et cette réflexion ne pouvait venir que de vous, qui savez le prix du temps de l'ouvrier. Aussi il faudrait que ces livres fussent courts, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, longs comme la durée d'une chandelle, à peu près, pas davantage, parce que les hommes de travail n'ont guère d'autre temps à consacrer aux livres que le dimanche, et que si l'histoire n'était pas finie avant qu'on se couche, la semaine, en passant dessus, la ferait oublier. On ne saurait plus où on en est, on ne se rappellerait plus, le dimanche suivant, le nom et les choses. Il n'y a que les gens de loisir qui peuvent lire des livres en beaucoup de volumes; ils prennent leur plaisir en gros comme leurs provisions chez l'épicier. Pour nous, nous ne pouvons le prendre qu'en détail : une once de sel, une page de sentiment, une goutte de larmes ! Sou par sou, voilà le peuple : il faut le prendre comme Dieu l'a fait !

XXVII

Cette conversation me fit venir la pensée d'essayer de remplir bien imparfaitement le programme de cette intéressante fille, par quelques récits en prose et par quelques chants populaires en vers, pour les dimanches du peuple affamé de lecture et qui n'a pas encore d'écrivains à lui. J'ai beaucoup vécu avec les paysans, avec les matelots, avec les ouvriers, avec les bons et fidèles domestiques qui

font partie de nos familles, j'ai passé bien des heures dans les chaumières, dans les casernes, sur le pont des bâtiments, sur le bord des routes, sur les montagnes avec les bergers, derrière la charrue avec le laboureur, dans les sentiers de la vigne avec l vigerons, le long des fossés sur les grandes routes, à causer intimement avec toutes ces intelligences naïves, simples et bonnes, dont la langue, les mœurs, les sentiments, me sont plus familiers que ceux des salons. J'ai été témoin ou confident de sept ou huit vies obscures, mais pleines d'intérêt, de douleurs ou de bonheurs cachés, qui, s'ils étaient racontés comme ils ont été sentis, seraient de véritables petits poëmes vrais du cœur humain. J'en connais les sites, les événements, les acteurs. Je vais tenter de les écrire aussi simplement qu'ils m'ont été racontés. Je les publierai un à un, en volumes détachés, à bas prix, sans luxe de papier, ni d'impression, pour les rendre accessibles aux plus pauvres familles d'artisans. Je n'y mettrai ni prétention de style, ni effort de talent, ni esprit de système ; la nature, la nature, et encore la nature : voilà tout le génie pour ces sortes de productions. Le peuple s'en inspire de plus près encore que nous. S'il la retrouve dans ces tableaux sans art, il s'y plaira et il en désirera d'autres. Des mains plus libres et plus fraîches les lui prodigueront. La littérature populaire sera ébauchée ; elle ne peut commencer et finir que par des ouvrages de sentiment, car les classes lettrées de la population sont intelligence ; mais les classes illettrées ne sont que cœur ! C'est donc par le cœur qu'il faut élever le peuple au goût et à la culture des lettres. L'évangile du sentiment est comme l'évangile de la sainteté : il doit être prêché d'abord aux simples et dans un langage aussi simple que le cœur d'un enfant !

XXVIII

Ces idées, que je pensais tout haut devant la couturière d'Aix, me rappelèrent quelques pages que j'avais écrites quelques années avant, comme par pressentiment, sur la manière de concevoir et d'écrire l'histoire pour le peuple. Je cherchai ces pages dans mon portefeuille et je les lui lus. Les voici :

Jusqu'à présent on a beaucoup flatté le peuple. C'était montrer qu'on ne l'estimait pas encore assez, car on ne flatte que ceux qu'on veut séduire. Pourquoi l'a-t-on a flatté ? C'est qu'on faisait du peuple un instrument et non un but. On disait : La force est là ; nous en avons besoin pour soulever des gouvernements qui nous gênent, ou pour absorber des nationalités que nous convoitons ; appelons le peuple à nous, enivrons-le de lui-même ; disons-lui que le droit est dans le nombre ; que sa volonté tient lieu de justice ; que Dieu est avec les gros bataillons ; que la gloire est l'amnistie de l'histoire ; que tous les moyens sont bons pour faire triompher les causes populaires, et que les crimes mêmes s'effacent devant la grandeur et la sainteté des résultats ; il nous croira, il nous suivra, il nous prêtera sa force matérielle ; et, quand, à l'aide de ses bras, de son sang, et même de ses crimes, nous aurons déplacé la tyrannie et bouleversé l'Europe, nous licencierons le peuple et nous lui dirons à notre tour : Tais-toi, travaille et obéis !... Voilà comment jusqu'à présent on lui a parlé ; voilà comment on a transporté dans la rue les vices des cours, et donné au peuple un tel goût d'adulation et un tel besoin de complaisance et de caresses, qu'à l'exemple de certains souverains du Bas-Empire, il n'a plus voulu qu'on lui par-

lât qu'à genoux. Ce n'est pas cela; il faut lui parler debout, il faut lui parler de niveau, il faut lui parler en face. Il ne vaut ni plus ni moins que les autres éléments de la nation. Le nombre n'y fait rien. Prenez un à un chacun des individus qui composent une foule, que trouvez-vous? mêmes ignorances, mêmes erreurs, mêmes passions, souvent les mêmes vices qu'ailleurs. Y a-t-il de quoi s'agenouiller? Non. Multipliez tant que vous voudrez toutes ces ignorances, tous ces vices, toutes ces misères par millions d'hommes, vous n'aurez pas changé leur nature; vous n'aurez jamais qu'une multitude, laissons donc le nombre et ne respectons que la vérité.

C'est devant la vérité seule qu'il faut vous placer en écrivant l'histoire à l'usage du peuple; et ne croyez pas que vous serez moins lu, moins écouté, et moins populaire pour cela. Le peuple a deux goûts dépravés : l'adulation et le mensonge; mais il a deux goûts naturels : la vérité et le courage. Il respecte ceux qui osent le braver; ceux qui le craignent, il les méprise. Il y a des animaux féroces qui ne dévorent que ceux qui fuient ou qui tombent devant eux. Le peuple est comme le lion, qu'il ne faut pas aborder de côté, mais en face, les yeux dans ses yeux, la main dans sa crinière, avec cette familiarité ferme et confiante qui prouve qu'on se livre, mais qu'on s'estime, et qui dit aux multitudes : Comptez-vous tant que vous voudrez; moi je me sens.

Cela dit, quel point de vue choisiriez-vous pour écrire cette histoire populaire? Il y en trois principaux auxquels vous pouvez vous placer : le point de vue de la gloire, le point de vue du patriotisme, le point de vue de la civilisation ou de la moralité des actes que vous allez raconter. Si vous écrivez au point de vue de la gloire, vous plairez beaucoup à une nation guerrière, qui a été éblouie bien avant d'être éclairée, et que cet éblouissement a aveuglée si sou-

vent sur la valeur des hommes et des choses qui brillaient dans son horizon. Si vous vous placez au point de vue exclusif de son patriotisme, vous passionnerez beaucoup un peuple qui a pour son sublime égoïsme l'excuse même de son salut et de sa grandeur, et qui, en se sentant si grand et si fort, a pu croire qu'il était seul et que l'Europe se résumait en lui. Mais ni l'un ni l'autre de ces points de vue ne vous donneront la vérité vraie, c'est-à-dire la vérité générale; ils ne vous donneront que la vérité française; or la vérité française n'est qu'à Paris; passez la frontière, c'est un mensonge. Ce n'est pas à cette vérité bornée par les limites d'une nation que vous voulez consacrer votre enseignement, ni réduire l'intelligence du peuple. Que vous reste-t-il donc à choisir? Le point de vue universel et permanent c'est-à-dire le point de vue de la moralité des actes individuels ou nationaux que vous avez à décrire. Tous les autres sont éclairés par un jour faux et conventionnel; celui-là seul est éclairé par un jour complet et divin; celui-là seul peut guider l'incertitude des jugements humains à travers le dédale des préjugés, des opinions, des passions, des égoïsmes personnels et nationaux, et faire dire au peuple : Ceci est bien, ceci est mal, ceci est beau. En un mot, si vous voulez former le jugement des masses, les arracher à l'immorale théorie du succès, faites donc quelque chose qui n'a pas encore été fait jusqu'ici : *donnez une conscience à l'histoire*. Voilà le mot du temps, voilà l'œuvre digne du peuple, et l'entreprise digne de vous! Avec un tel procédé historique, vous plairez moins immédiatement peut-être à l'imagination passionnée des masses; mais vous servirez mille fois mieux leur cause, leurs intérêts et leur raison. Vous trouverez partout ces trois aspects : l'aspect purement individuel, la gloire; l'aspect exclusivement national, le patriotisme; enfin l'aspect moral, la civilisation. Et, en pressant le sens de chacun de ces événements dans la main

d'une logique rigoureuse, vous arriverez partout et toujours à ce résultat : que la gloire et le patriotisme même, séparés de la moralité générale de l'acte, sont stériles pour la nation et pour le progrès réel du genre humain, et qu'en un mot il n'y a point de gloire contre l'honnête, point de patriotisme contre l'humanité, point de succès contre la justice.

Quel beau commentaire de la Providence qu'une histoire ainsi écrite à l'usage des masses ! et j'ajoute : quel bienfait pour le peuple, et quel gage de sa future puissance mis ainsi dans sa main avec un pareil livre ! Apprendre au peuple, par les faits, par les dévouements, par le sens caché de ces grands drames historiques, où les hommes ne voient que les décorations et les acteurs, mais dont une main invisible combine le plan ; lui apprendre, dis-je, à se connaître, à se juger, à se modérer lui-même ; le rendre capable de discerner ceux qui le servent de ceux qui l'égarent, ceux qui l'éblouissent de ceux qui l'éclairent ; lui mettre la main sur chaque homme, sur chaque grand événement de sa propre histoire, et lui dire : Pèse-toi toi-même, non pas au faux poids de tes passions du jour, de tes préjugés, de tes colères, de ta vanité nationale, de ton étroit patriotisme, mais au poids juste et vrai de la conscience universelle du genre humain et de l'utilité de l'acte pour la civilisation le convaincre que l'histoire n'est point un hasard, une mêlée confuse d'hommes et de choses, mais une marche en avant à travers les siècles, où chaque nationalité a son poste, son rôle, son action divine assignée, où chaque classe sociale elle-même a son importance aux yeux de Dieu ; enseigner par là au peuple à se respecter lui-même pour ainsi dire religieusement ; avec conscience de ce qu'il fait, à l'accomplissement progressif des grands desseins providentiels ; en un mot, lui créer un sens moral et exercer ce sens moral sur tous ces règnes, sur tous ces grands

hommes et sur lui-même : j'ose dire que c'est là donner au peuple bien plus que l'empire, bien plus que le pouvoir, bien plus que le gouvernement; c'est lui donner la conscience, le jugement et la souveraineté de lui-même; c'est le mettre au-dessus de tous les gouvernements. Le jour où il sera en effet digne de régner, il régnera. Les gouvernements ne sont que le moule où se jette la statue du peuple et où elle prend la forme que comporte sa nature plus ou moins perfectionnée. Tel peuple, tel gouvernement, soyez-en sûr; et, quand un peuple se plaint du sien, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un autre. Voilà l'arrêt que Tacite portait déjà de son temps, il est encore vrai de nos jours.

Mais une tentative pour populariser l'histoire a réveillé en moi une pensée qui dort depuis dix ans dans mon âme, pensée que j'ai présentée à réaliser tour à tour aux grands partis et au gouvernement de mon pays, et qu'ils ont laissée tomber à terre avec indifférence, parce que ce n'était pas une arme de guerre pour se combattre, mais un instrument d'amélioration et de paix pour façonner la nation. Cette pensée la voici :

Je me suis dit : Notre liberté de la presse, notre gouvernement de discussion et de publicité, notre mouvement industriel, notre enseignement primaire surtout, institué dans nos quarante mille communes, répandent, avec une profusion croissante, l'enseignement élémentaire dans les régions inférieures de la population; c'est-à-dire que tout cela donne la faculté, l'habitude et le besoin de lire à des masses considérables du peuple; mais, après leur avoir créé ce besoin, que leur donne-t-on pour le satisfaire? qu'écrit-on pour elles? Rien. Notre éducation à nous, fils du riche, privilégiés du loisir, se continue sans lacune toute notre jeunesse et même toute notre vie. Après l'enseignement élémentaire que nous suçons sur les genoux de notre mère,

les colléges nous reçoivent; nous passons de là aux grands cours des universités; nous entendons les maîtres célèbres que l'État salarie pour nous dans les capitales; science, philosophie, lettres humaines, politique, tout nous est versé à pleines coupes; et, si ce n'est pas assez, des bibliothèques intarissables s'ouvrent pour nous; des revues, des journaux sans nombre, auxquels notre aisance nous permet de nous abonner, travaillent pour nous, toute la semaine ou toute la nuit, pour venir nourrir notre intelligence chaque matin de la fleur de toutes les connaissances humaines, et provoquer notre esprit à un travail insensible et à une perpétuelle réflexion. A un pareil régime, il ne meurt que ce qui ne peut vivre : l'incapable ou l'indifférent. La vie est une étude jusqu'à la mort. Pour les enfants du peuple, au contraire, rien de tout cela. Cependant ils ont leur part de loisir aussi. Les jours de fête et de repos, les veillées d'hiver, les temps de maladie, les heures perdues, il n'y a pas de professions où une part quelconque de la journée ou de la vie ne puisse être consacrée à la lecture. Combien d'heures oisives pour vos cinq cent mille soldats dans leurs garnisons, pour vos soixante mille marins sur le pont de leurs navires, quand la mer est belle, le vent régulier! combien pour vos innombrables ouvriers qui se reposent ou se fatiguent d'oisiveté habituellement quarante-huit heures par semaine! combien pour les femmes, les vieillards, les enfants à la maison, les gardiens des troupeaux dans les champs! Et où est la nourriture intellectuelle de toute cette foule? Où est ce pain moral et quotidien des masses? Nulle part. Un catéchisme ou des chansons, voilà leur régime. Quelques crimes sinistres racontés en vers atroces, représentés en traits hideux et affichés avec un clou sur les murs de la chaumière ou de la mansarde, voilà leur bibliothèque, leur art, leur musée à eux! Et, pour les plus éclairés, quelques journaux exclusivement politiques qui se

glissent de temps en temps dans l'atelier ou dans le cabaret du village, et qui leur portent le contre-coup de nos combats parlementaires; quelques noms d'hommes à haïr et quelques popularités à dépecer, comme on jette aux chiens des lambeaux à déchirer, voilà leur éducation civique! Quel peuple voulez-vous qu'il sorte de là?

Eh bien, j'avais pensé à combler cette immense lacune dans la vie morale et intellectuelle des masses, non pas seulement par des livres qu'on prend, qu'on lit une fois et qu'on ne relit plus, mais par le seul livre qui ne finit jamais, qui recommence tous les jours, qu'on lit malgré soi, pour ainsi dire, et par cet instinct insatiable de curiosité et de nouveauté, qui est un des appétits naturels de l'homme, c'est-à-dire par le livre quotidien, par le journalisme populaire; car le journalisme, ce n'est pas un caprice, c'est la succession même du temps marquée, heure par heure, sur le cadran de l'esprit humain.

Créer un journal des masses, quotidien, à grand format, à un prix d'abonnement qui ne dépasse pas cinq journées de travail; convier tous les hommes qui, en France ou en Europe, marchent à la tête de la pensée, de la philosophie, de la science, de la littérature, des arts et même des métiers; demander à chacun d'eux un certain nombre d'articles sur chacune des hautes spécialités où ils règnent : à celui-ci, la philosophie morale; à celui-là, l'histoire; à l'un, la science; à l'autre, la poésie; à un autre, la politique, mais la politique générale seulement et dans ses principes les plus unanimes, sans aucune polémique vive et actuelle contre les hommes et les gouvernements; les engager à faire descendre toutes ces hautes pensées de l'intelligence jusqu'à la portée des esprits les moins abstraits, en termes clairs, précis, substantiels; à se traduire, à se monnayer pour ainsi dire eux-mêmes de la langue savante dans la langue vulgaire; associer à cet enseignement élémentaire,

successif et varié, le récit des principaux faits nationaux ou européens, le procès-verbal complet de la journée dans l'univers entier; faire pénétrer ainsi la clarté générale par toutes les portes, par toutes les fenêtres, par toutes les fissures des toits du peuple, et faire participer ces masses d'hommes, dans leur proportion et sans frais, à l'activité de la vie religieuse, philosophique, scientifique, littéraire et politique, comme elles participent à la vie physique par des aliments moins chers, mais aussi nourrissants : voilà cette pensée. Je n'ai pas le temps de vous la développer ici; mais qu'il vous suffise de savoir que, pour la réaliser, il ne faudrait qu'un million par an. Oui, il suffirait qu'un million de citoyens bien intentionnés souscrivissent à ce subside des masses pour un franc par an seulement, pour une de ces petites pièces de monnaie qui glissent entre les doigts sans qu'on les retienne, ou que la distraction jette mille fois par an à la moindre fantaisie du jour; et cette pensée se réaliserait, et la civilisation descendrait comme le nuage sur les lieux inférieurs pour verser partout sa pluie et sa rosée. Quelle révolution morale n'opérerait pas en dix ans sur l'intelligence, sur les idées, sur les mœurs, sur le bien-être des masses, cette infiltration quotidienne et universelle de la lumière dans les ténèbres de la pensée, dans leur assoupissement!

Elles sont à l'ombre, et vous les mettriez au soleil; tout fermenterait, tout germerait, tout fructifierait. Je ne crains pas d'affirmer qu'en peu d'années votre peuple politique serait changé. Mais, me direz-vous, pourquoi ne l'exécutez-vous pas? Parce que je n'ai pas le million à moi tout seul, parce qu'il n'y a pas, en ce temps-ci en France, une idée qui pèse contre un écu. Que les bons citoyens trouvent un million, moi je me charge de trouver les hommes.

Ces hommes seraient, au fond, le véritable pouvoir mo-

ral de la nation, les administrateurs de la pensée publique, le concile permanent de la civilisation moderne : n'y a-t-il pas là de quoi tenter les nobles et ambitieux dévouements? Oui, il y a aujourd'hui partout deux espèces de gouvernements : celui qui administre et celui qui règne. Celui qui règne, c'est celui qui pense : il est au dessus du premier; mais ce gouvernement de la pensée publique a besoin, comme l'autre, d'unité d'action et d'organes. Le journal populaire, ainsi conçu, serait le code de ce gouvernement par la pensée; l'association en serait le budget et l'armée; les premiers écrivains du siècle en seraient les ministres. Réfléchissez-y; il y a en ce temps-ci quelque chose de plus beau que d'être ministre de la Chambre ou de la couronne, c'est d'être ministre de l'opinion.

XXIV

— Eh bien, dis-je à Reine, voilà les idées que je me faisais de la littérature, histoire, poésie, philosophie, science, théâtre, pour le peuple, bien avant l'époque où je vous parle. Il faut en arriver là. Rien n'est trop haut, rien n'est trop beau pour les masses. Ce sont les écrivains qui manquent au peuple, ce ne sont pas les lecteurs qui manquent aux écrivains. Ah! si j'avais le talent de tels et tels écrivains de nos jours, et leur jeunesse, et leurs loisirs, et leur plume, que ne ferais-je pas dans cet ordre d'idées! Il y a un nouveau monde à découvrir, sans aller, comme Christophe Colomb, traverser l'Atlantique. Ce monde nouveau, c'est la sensibilité et la raison des masses. La géographie de l'univers moral ne sera complète que quand ce continent populaire sera découvert, conquis et peuplé d'idées par les

navigateurs de la pensée. On l'entrevoit déjà; il ne reste qu'à l'aborder.

— C'est bien poétique, savez-vous pourtant ce que vous me dites là, monsieur! repartit en soupirant la couturière, et cependant je le comprends.

— Pardonnez-moi, lui dis-je; je n'aurais pas parlé ainsi devant une autre femme de votre état; mais vous êtes poëte aussi : vos vers m'ont fait oublier vos ciseaux ! D'ailleurs, il n'y a pas besoin d'être toujours plat pour être populaire; le peuple est un grand poëte aussi, car il est l'enfant pas encore sevré de la nature, et la nature ne parle qu'en images comme Dieu!

XXX

Cependant la brise de mer tombait insensiblement sur les flots pour faire place à la brise de terre qui commençait à respirer à travers les pins maritimes de la côte; les vagues devenaient roses à leur sommet comme les neiges quand le dernier rayon de soleil les effleure en se retirant. La nuit tombait sans que nous nous en fussions aperçus, tant nous nous trouvions à notre aise avec cette simple fille de village. La diligence d'Aix allait partir; ma femme embrassa Reine comme une ancienne connaissance. Elle nous remercia de notre accueil sans façon et partit contente de sa journée, en nous assurant bien qu'elle n'en dirait rien à ses voisines le lendemain, de peur qu'on ne la crût une *intrigante*. Hélas! il suffisait de voir sa timide et candide physionomie pour qu'il fût impossible de voir en elle autre chose que ce qu'elle était : une jeune fille simple, douée d une imagination sensible sur un immense fond de bonté.

Au moment où elle passait le seuil de la porte du jardin pour monter dans la diligence, je la rappelai et je lui dis : « Reine ! si jamais j'écris un ou deux de ces récits populaires dont vous m'avez donné l'idée, vous me permettrez de vous dédier le premier, n'est-ce pas ? Votre nom lui portera bonheur. »

GENEVIÈVE

I

L'imagination est le miroir de la nature, miroir que nous portons en nous et dans lequel elle se peint. La plus belle imagination est le miroir le plus clair et le plus vrai, celui que nous ternissons le moins par le souffle de nos propres inventions, celui que nous colorons le moins par les teintes artificielles et trop souvent fausses de notre propre fantaisie, que nous appelons notre génie. Le génie ne crée pas, il retrace ; Dieu s'est réservé en tout la création. Homère, la plus vaste et la plus pathétique imagination qui ait jamais décrit la nature et fait palpiter le cœur humain, n'est qu'un copiste parfait. Ces couleurs qu'il délaye avec nos larmes sur sa palette ne sont que les couleurs que nous voyons tous et les larmes que nous versons tous. Il les a mieux vues et mieux senties, voilà son génie. Les poëtes, qu'on accuse d'être des assembleurs de fictions et des récitateurs de mensonges, sont les plus vrais de tous les hommes. Ils observent, ils sentent et ils écrivent : ils

changent les noms de leurs personnages : voilà toute leur invention ; mais, si ces personnages n'étaient pas réels dans la nature, ils ne les auraient pas conçus, et, s'ils ne les avaient pas conçus réellement dans leur imagination, ils ne les enfanteraient pas, ou ils n'enfanteraient que des monstres ou des fantômes. Tout poëme est donc une vérité.

J'ai raconté, dans les *Confidences*, quelle était l'aventure vraie que j'avais récitée ou chantée à demi-voix dans le poëme domestique de *Jocelyn*. Les lecteurs des *Confidences* connaissent le pauvre et intéressant vicaire de village à qui j'ai donné, dans mes vers, le nom de Jocelyn ; ils connaissent la belle et touchante enfant du château de*** à qui j'ai donné le nom de Laurence. Je ne me suis guère permis d'autre altération de la vérité dans ce petit drame, tableau de cheminée qu'on suspend à un clou de laiton dans sa chambre ou dans sa mansarde, et qu'on regarde par distraction quand on a envie de se rappeler sa jeunesse de rêver, de pleurer ou de prier.

Beaucoup d'oisifs, de jeunes hommes, de jeunes filles, m'ont écrit, de tout les coins du monde, à l'occasion de ce poëme, qui a eu le seul succès qu'il pouvait avoir, un succès de cœurs malades, une gloire d'intimité, une immortalité de coin du feu, *musa pedestris!* Tous ces cœurs touchés, toutes ces voix émues, toutes ces plumes tremblantes, me demandaient si ce drame était vrai, si Jocelyn avait vécu, si Laurence avait aimé et était morte ainsi, si je les avais connus, si j'avais eu en moi ou autour de moi les tristes et saintes confidences de leurs amours et de leurs malheurs ; s'il fallait s'y intéresser seulement comme à des personnifications imaginaires de sentiments nés de mes rêves, ou s'il fallait véritablement pleurer et prier sur leur deux tombeaux, et s'y attacher comme à deux êtres qui avaient réellement vécu parmi nous, et qu'on pouvait espérer retrouver un jour aimants, aimés, heureux, dans

une autre vie. O sainte naïveté des cœurs sensibles! ils ne veulent pas perdre leur sensibilité sur une fiction, et ils ont raison. Les larmes sont trop précieuses pour qu'on les répande ainsi sur des chimères, et sans qu'une ombre réelle au moins les entende tomber et les recueille là-haut. Tromper ces cœurs-là, c'est le péché contre le Saint-Esprit, le crime sans rémission des poëtes, car c'est le crime contre la nature; c'est tendres un piége à la mélancolie pour lui rire au visage ensuite; quand elle pleure, c'est faire pleuvoir des larmes sur le sable pour arroser une illusion. C'est mal, et cela fait souvent un mal réel aux imaginations tendres que vous trompez ainsi. Car les âmes neuves et simples, et ce sont les plus belles, prennent souvent à cœur et au sérieux les sentiments avec lesquels le poëte joue ainsi. On connaît les sept ou huit suicides que *Werther*, cette ironie de Gœthe, fit accomplir en Allemagne après l'apparition de ce beau livre.

On sait que Bernardin de Saint-Pierre fut obsédé toute sa vie par des interrogations épistolaires sur Paul et Virginie, et que les pèlerinages ont tracé un sentier à leur tombeau imaginaire sous les lataniers. Moi-même, dont les écrits sont bien loin d'avoir sur l'imagination de l'Europe cette contagion, j'ai eu cependant ma part de cette correspondance avec les âmes désœuvrées et méditatives de mon temps. J'ai reconnu à des signes certains que j'avais touché quelquefois juste et fort. Le contre-coup a été souvent jusqu'à la passion et à la colère. C'est ainsi qu'après avoir publié, l'année dernière, l'épisode de *Graziella*, histoire véritable, où je me peins avec l'impartiale sévérité de la distance et du temps, j'ai reçu une foule de lettres signées ou anonymes, pleines de reproches sanglants, de malédictions et d'imprécations contre la dureté, la sécheresse et la légèreté de cœur dont je m'accuse moi-même dans ce récit envers cette belle et malheureuse enfant.

Après que les *Confidences* ont répondu sur Laurence et sur Jocelyn, on m'a interrogé sur les détails accessoires du drame, sur les paysages, sur les personnages secondaires, sur le tisserand, sur l'évêque, sur l'ami, sur la servante, sur le chien enfin, et sur les oiseaux ; on a voulu savoir d'où venait cette pauvre Marthe, et où elle était allée après la mort du curé, et si Marthe était son vrai nom, et si sa bonté et son dévouement pour son maître n'étaient pas une invention aussi du poëte, une couleur grise et douce à l'œil dans le tableau, une harmonie calculée avec cette nature alpestre et cette vie sans espoir. J'ai répondu vingt fois en causant ; voici l'occasion de répondre plus explicitement, et à un plus grand nombre de curieux de sentiments. Non, Marthe n'était pas le vrai nom de la servante de Jocelyn, pas plus que Jocelyn, n'était le vrai nom du curé de B..., pas plus que Valneige n'est le nom du village. Elle s'appelait et s'appelle encore Geneviève, car elle n'a pas suivi son jeune maître au tombeau, et je la vois encore de temps en temps dans la cour, sous les tilleuls, les jours d'été, quand je passe devant la grille de l'hospice de C... Voici son histoire uniforme, courte et pâle comme une journée d'hiver qui n'a qu'une heure de soleil entre deux longs crépuscules.

Je me souviens de l'entretien dans lequel elle me la raconta comme si c'était hier. J'ai reçu du ciel une mémoire des lieux, des visages, des accents de voix, pour laquelle le temps n'existe pas. Vingt ans pour moi, c'est une nuit. Cette mémoire est celle des choses extérieures. Mais, pour les impressions, pour les attachements, les sentiments, les coups et les contre-coups reçus une fois au cœur, je n'ai pas besoin de mémoire. Cela ne cesse pas de retentir en moi. Cela n'a pas été, cela est ; cela n'est pas un temps de la langue pour ma nature, tout y est présent. Une secousse donnée à ma faculté de sentir se perpétue, se ré-

percute et se renouvelle à tout jamais sans s'affaiblir. Le balancier de mon souvenir, sans avoir besoin d'être remonté, a toujours la même oscillation. J'ai véritablement dans ma fibre intérieure ce mystère du mouvement perpétuel que les mécaniciens cherchent si vainement hors de Dieu. C'est cela qui m'a donné de bonne heure la conviction et comme la sensation de l'immatérialité de l'âme et de l'infini. Je suis sûr que je ne me tromperai pas d'une circonstance, pas d'un détail, pas d'un mot, pas d'un son de voix, en me rappelant aujourd'hui pour vous ma conversation avec Geneviève. Mais, d'abord, faisons son portrait. Cela est plus difficile, car les mots disent, mais le pinceau seul peint. Je n'ai qu'une langue et point de pinceau.

CONVERSATION AVEC GENEVIÈVE

II

Je passai quelques jours au bresbytère de B..., après la mort et la sépulture de l'abbé D..., que j'ai nommé Jocelyn dans mes vers. J'avais à y remplir les devoirs bien tristes, mais bien faciles, d'exécuteur testamentaire, et même d'héritier, car le mourant m'avait chargé de payer ses petites dettes sur la terre pendant qu'il irait en recevoir l'intérêt au ciel. Elles avaient toutes été contractées pendant l'année de l'épidemie et de la disette pour acheter des médicaments chez les pharmaciens et du riz et du sucre chez es épiciers de la petite ville voisine de G..., pour les maades. Mais il y avait un inventaire à dresser, des livres à trier, des papiers à parcourir, quelques pauvres meubles à vendre ou à distribuer, la servante, le chien, l'oiseau à

recueillir, la maison enfin, et le jardin à mettre en ordre et en culture, afin que tout présentât un air de décence, de soin et de propreté aux yeux du vicaire qui viendrait occuper sa place, et qu'aucune mauvaise herbe, aucun brin de paille ou aucune plume oubliée par la négligence ne souillassent le nid d'où le cygne des neiges s'était envolé.

Pendant ces journées employées à ces soins pieux pour la mémoire de mon ami, je n'avais d'autre compagnie que Geneviève. Elle allait et venait tout le jour, de la cour au jardin, du puits au bûcher, de la cave au grenier, de la cuisine à la salle, de la niche du chien au pigeonnier, à la cage des poules, des colombes et des oiseaux. Elle prenait la bêche et le râteau dans les carrés du jardin, pour sarcler les choux et les laitues, ou pour niveler un peu les allées, dont le sable s'était incrusté de mousse verdâtre pendant la maladie de Jocelyn; elle jetait bientôt ses outils de jardinage pour prendre le balai et pour nettoyer de la moindre poussière les recoins les plus reculés de l'escalier ou des corridors: puis elle déposait le balai pour prendre l'époussetoir et pour épousseter et frotter les meubles et les jambages de pierre des cheminées, jusqu'à ce que le noyer des armoires et l'épiderme ciré des tables de sapin devinssent des miroirs où son bras se réfléchissait; puis elle laissait encore les meubles et reprenait le fil et l'aiguille pour faire des reprises aux chasubles, aux nappes de l'autel, aux petites serviettes fines avec lesquelles le prêtre essuie les bords du calice après qu'il a bu le vin mystique ; puis elle se relevait comme en sursaut de sa chaise, jetait sur le bras le linge de la sacristie et allait rallumer le feu, écumer la marmite de terre du foyer, ouvrir la porte de la cour et regarder du côté de la sacristie pour voir si son maître ne revenait pas comme à l'ordinaire pour l'heure du repas. Le chien, qui sortait avec elle, allait en flairant jusqu'à la fosse fraîchement recouverte de terre. Il jetait

deux ou trois hurlements au bord de la fosse pour éveiller son maître. Il revenait lentement, en s'arrêtant et en se retournant souvent; la tête basse, l'œil consterné, les oreilles dressées, l'une en avant l'autre en arrière, comme étonné de ne pas ramener derrière lui quelqu'un qu'on attendait toujours. Geneviève alors appelait le chien, d'un accent de triste impatience, le faisait rentrer dans la cour, et remontait elle-même, les yeux rouges, l'escalier extérieur.

Pendant quelques minutes on n'entendait plus son pas dans la maison. Elle pleurait seule dans la cuisine, puis elle ressortait pour aller faucher de l'herbe à la chèvre. On eût dit qu'un esprit inquiet la chassait d'une place à l'autre, comme pour chercher malgré elle quelque chose qu'elle ne trouvait plus nulle part. Oh! Dieu seul connaît le vide que la disparition d'un solitaire creuse dans le cœur d'une pauvre femme, d'un seul ami, d'un chien, d'une cage d'oiseau, d'un jardin et de la nature même, vivants ou morts dans le petit cercle immédiat autour de lui! Pendant que personne ne se doute qu'il manque un souffle au monde, il manque l'air et la vie à deux ou trois êtres qui vivaient de l'être évanoui. Tout se tient dans ce ciment de vieilles et chères habitudes; ôtez un grain de sable, le mur s'écroule; le mur écroulé, que devient la mousse qui le drapait? la mousse séchée, que deviennent le nid de l'insecte et la fente du lézard? Autour du cœur de l'homme le plus isolé il y a un monde invisible qui vivait de lui. Quand ce cœur est froid, que devient-il?... Ce que devenait la servante, une âme en peine, un regard sans voir, un pas éternel sans but, une activité sans repos, une vie machinale, une mort qui vit. Telle était Geneviève.

III

J'ai toujours contemplé avec un pieux respect et avec un sourire d'attendrissement ce qu'on appelait l'esclave ou l'affranchi dans l'antiquité, la nourrice en Grèce, ou dans le moyen âge le *domestique*, c'est-à-dire la partie vivante de la maison, *domus* en France, la *famille* en Italie et en Espagne, véritable nom de la domesticité, car le domestique n'est, au fond, que le complément, l'extension de cette chère et tendre unité de l'association humaine qu'on appelle la famille; c'est la famille moins le sang, c'est la famille d'adoption, c'est la famille viagère, temporaire, annuelle, la famille à gages si vous voulez; mais c'est la famille souvent aussi incorporée, aussi aimante, aussi désintéressée, aussi payée par un salaire de sentiments, aussi dévouée à la considération, à l'honneur, à l'intérêt, à la perpétuité de la maison, que la maison même; que dis-je? souvent bien plus. J'ai été frappé de bonne heure de cette phrase de l'historien des prescriptions sanglantes du triumvirat romain d'Octave, d'Antoine et de Lépide. Il raconte les spoliations, les massacres, les fuites nocturnes, les refuges cherchés dans les antres, dans les forêts, chez les amis; les ingratitudes, les lâchetés, les perfidies, les ventes des proscrits par ceux chez qui ils cherchaient l'hospitalité, le secret, le salut; les victimes attirées aux piéges, marchandées, vendues, livrées par les délateurs aux glaives des bourreaux d'Octave, et il termine cette énumération de ces trois ou quatre mille assassinats par ce résumé, qu'on n'a pas assez lu quand on apprécie la nature humaine, non au cœur, mais à la condition sociale :

« Chose éternellement notable, dit Velléius Paterculus, » pendant ces proscriptions, la fidélité des mères et des » femmes fut complète et sublime; celle des affranchis, » douteuse et médiocre; celle des fils, nulle : beaucoup » trahirent par cupidité leurs pères; celle des esclaves do- » mestiques, admirable et presque générale. »

Ainsi fut-il pendant les proscriptions françaises de 1793 et 1794; sur dix proscrits, neuf furent cachés par les dévouements domestiques. La famille fut sauvée par les serviteurs. L'humanité devrait un monument éternel à la domesticité. Et le cœur des familles, des enfants, des vieillards, que ne lui doit-il pas? Et la politique elle-même, que que ne lui devrait-elle pas, si elle savait considérer le domestique à sa vraie place dans la civilisation?

Aussi, pendant le peu de jours que j'ai passés au pouvoir, quand il a été question, dans les conseils de gouvernement, de donner ou de retirer le droit électoral aux domestiques, j'ai été loin d'imiter à leur égard le stupide rigorisme de la Convention, qui excluait du droit de citoyen et de suffrage les individus en état de domesticité : législation brutale et aveugle, qui refaisait des esclaves là où la nature a fait plus que des hommes libres : des enfants, des fils, des frères, des amis d'adoption. J'ai dit : Honorez le domestique, vous fortifierez la famille, ce pivot de toute démocratie morale; car le domestique est à la famille ce que la cour intérieure est à la maison. Voulez-vous donner des millions de voix à la sainte influence de la famille? voulez-vous que vos élections soient inspirées par l'esprit de la famille? voulez-vous que les intérêts de conservation prévalent sur l'esprit de désordre? Voulez-vous contre-balancer par un suffrage réfléchi, religieux, coïntéressé au sol et aux mœurs, les suffrages irréfléchis, turbulents, tumultueux de ces masses flottantes qui fermentent ou divaguent sur la surface de vos populations? Voulez-vous faire plus? voulez-vous mettre du cœur dans vos institutions électorales, et

donner au sentiment le rôle qu'il a dans la nature humaine et qu'il doit avoir dans une législation populaire? Donnez le suffrage aux domestiques, vous donnerez ainsi dix voix pour une au père de famille, vous donnerez une voix aux femmes, aux vieillards, aux enfants, à la propriété, aux mœurs, aux habitudes; une voix à la maison! C'est le suffrage électoral donné aux habitués du foyer qui sera le salutaire correctif des abus et des égarements du suffrage universel dépaysé. Si l'aristocratie antique ne l'avait pas compris, c'est qu'elle n'avait que des esclaves; si la féodalité ne l'avait pas compris, c'est qu'elle n'avait que des serfs, et que nous, nous avons une domesticité libre, c'est-à-dire des serviteurs, des hommes et des femmes greffés sur le tronc de la famille par la cohabitation, par l'attachement mutuel, par la fidélité, égale souvent à celle des filles ou des fils. Car, s'il y a des liens dans le sang, il y en a de presque aussi forts dans la flamme du même foyer.

La domesticité, dans le moyen âge, donna les mêmes preuves de parenté et de dévouement à la famille que le vieux serviteur Eumée en donne, dans Homère, au fils de la maison, Ulysse, visitant ses foyers usurpés. Il y a dans la belle et pathétique histoire de Marie Stuart, par M. Dargaud, un récit, d'une servante ou *nourrice*, comme on les appelait alors, que je n'ai jamais lu sans bénir et sans glorifier dans mon cœur la domesticité. Le voici :

Le duc de Norfolk, parent et héritier du trône de la reine Élisabeth, se prend d'amour pour la Cléopâtre moderne, pour la captive d'Holyrood, pour la belle et infortunée Marie Stuart, reine d'Écosse. Il conspire avec ses vassaux pour l'enlever de son cachot et pour lui rendre un trône avec son cœur. Élisabeth découvre le mystère de ces amours, rompt la trame, arrête Norfolk et le fait condamner à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé dans la Tour de Londres. Le duc, accompagné de ses amis, à qui

il était permis alors de faire cortége au mourant, s'avance fièrement vers le lieu du supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, il a soif et demande à boire. « Une femme âgée » et voilée qui l'avait suivi tout en pleurs, dit l'historien, lui » présente une coupe que le duc reconnut aussitôt. C'était » sa propre coupe, celle de ses ancêtres; et cette femme » prévoyante et attentive jusqu'à la mort était sa nourrice, » la servante de ses châteaux. Elle versa de l'ale dans la » coupe; le mourant y trempa ses lèvres. Lorsqu'il tendit » la coupe vide à la pauvre femme, elle saisit et baisa en » pleurant la main de son maître. — Que Dieu te bénisse! » lui dit le duc, et que nos enfants te vénèrent à cause de » ce que tu as fait! Puis, comme il sentit qu'il s'attendris- » sait à l'heure où l'homme a besoin de sa force, il monta » rapidement les degrés de l'échafaud, appuyé sur le bras » du doyen de Saint-Paul. »

L'antiquité n'a rien de plus naïf et rien de plus touchant que cette coupe reconnue à l'heure où on laisse tout sur la terre, et cette main de servante tendant au seigneur le coup de l'échafaud.

IV

Geneviève paraissait avoir trente-cinq ou quarante ans à cette époque. L'âge n'était pas lisible sur ses traits usés par la fatigue. On sentait que la misère avait soufflé là de bonne heure, comme la bise qui gèle une plante au printemps et qui la laisse plutôt languir que vivre le reste de la saison. Elle était grande, mais un peu voûtée, la poitrine très-enfoncée et très-creuse, par l'attitude habituelle d'une fille qui coud du matin au soir. Ses bras étaient maigres, ses doigts longs et effilés; bien que ses mains fussent d'une blancheur

et d'une propreté parfaites, l'ongle du troisième doigt de la main droite était cerné à l'extrémité par une tache bleuâtre : c'était la trace du dé de cuivre qu'elle portait presque toujours, et qui avait déteint sur sa peau. Elle portait le costume des paysannes de ces montagnes : une robe de grosse laine bleue galonnée sur les coutures d'un passe-poil de velours amarante. Une coiffe blanche, bordée de dentelles très-larges qui battaient ses joues, laissait à peine apercevoir les racines de ses cheveux, relevés sur les tempes et cachés sous sa coiffe. Ses traits délicats et maladifs n'avaient aucune carnation. Sous sa peau fine et transparente, on ne voyait ni rougir ni circuler aucun sang; les petites veines bleues qui se ramifiaient sur ses tempes étaient aplaties comme des canaux que la séve, un peu tarie, n'a pas la force de gonfler. Ses joues étaient à peine revêtues d'un épiderme imperceptiblement ridé par le frisson habituel de la peau dans cet air des neiges. Ses yeux, frangés de très-longs cils noirs, étaient largement fendus, quoique profondément encaissés sous les paupières. Ils étaient bordés au-dessous d'un ourlet noir, comme des yeux qui ont beaucoup veillé et beaucoup pleuré. Leur couleur était un bleu pâle sans aucun éclat; ils se laissaient regarder sans mouvements, comme de l'eau à l'ombre; on voyait jusqu'au fond et l'on n'y voyait que simplicité, sensibilité et langueur. Ces beaux jeunes yeux de femme de haute et fine race avaient l'air comme dépaysés dans le cadre d'un visage déjà vieilli et fané. Ses lèvres un peu grosses et déprimées vers les coins étaient légèrement plissées quand elle les fermait; mais, aussitôt qu'elles s'ouvraient, soit pour parler à ses oiseaux, soit pour saluer les pauvres femmes du village qui passaient en l'appelant sous sa fenêtre, ses lèvres détendues laissaient voir des dents blanches comme les cailloux de la fontaine, et un sourire où la mélancolie se fondait dans la bonté.

Toute l'expression de ce visage était dans cette bouche par où son cœur semblait s'ouvrir et se répandre sur tous les traits. Le timbre de sa voix révélait ce tremblement intérieur d'une fibre brisée par une perpétuelle émotion du cœur. C'était une complainte d'accents qui semblait toujours chanter en parlant.

Cette voix reposait et touchait à la fois. Je n'en ai jamais entendu de pareille que dans les chalets du Valais, en demandant autrefois mon chemin ou du lait aux vieilles femmes des montagnes. Les passions et les continuels commérages des villes donnent quelque chose de dur et de rauque à la voix des femmes; la solitude et la sérénité des montagnes la rendent douce comme un soupir, accentuée comme un sentiment, sonore et timbrée comme une cloche dans le lointain à travers les bois. Telle était la voix de Geneviève. Pendant que je lisais dans le jardin, sans qu'elle me vît, je ne me lassais pas de l'entendre parler à ses poules, ou chanter à demi-voix en tricotant près de la fenêtre, pour distraire les oiseaux, qui lui répondaient.

V

Au bout de huit ou dix jours, elle s'était tellement accoutumée à ma présence dans la maison, que je ne lui inspirais plus aucun embarras. Elle savait que j'avais été l'ami le plus cher de son maître. Elle reportait tout naturellement sur moi l'attachement respectueux qu'elle avait pour lui. D'ailleurs, elle avait besoin de servir quelqu'un et d'aimer celui qu'elle servait. Tout son service n'était qu'inclination naturelle et satisfaite à obliger. Elle se rendait heureuse elle-même en prévenant les moindres désirs de ceux auxquels son état de servante la dévouait moins encore que son

cœur. Ma jeunesse aussi l'intéressait; elle était fière de remplacer autant qu'elle pouvait son maître mort dans l'accueil qu'il aurait fait vivant à ce jeune homme pour qui elle connaissait sa tendresse. Elle tenait à l'honneur de la maison et à la grâce de l'hospitalité, même après que la maison était vide et que l'hôte était parti pour un autre séjour. Elle s'empressait à tout. Elle savait par son maître la simplicité de mes goûts. Jamais, chez ma propre mère, ils n'avaient été si complétement et si gracieusement prévenus par les bonnes femmes du ménage et du jardin. Jamais les livres et les papiers n'avaient été plus religieusement retrouvés à leur pli ou à leur page marquée sur ma table de bois; jamais les tisons dormant le jour sous la cendre n'avaient été plus soigneusement rapprochés le soir, pour donner une douce tiédeur à la veillée; jamais mes chiens n'avaient eu une natte de paille plus épaisse pour se coucher au pied de mon lit, ni une eau plus limpide pour boire dans leur jatte de terre vernie; jamais je n'avais trouvé plus exactement, au retour de mes longues chasses dans les bois, la farine de maïs bouillottant à petit feu dans la marmite sous sa croûte dorée, la pomme de terre sous la cendre, le chou, la rave, la courge du jardin cuits au four et le pain de seigle plus savoureux et plus frais sous la serviette de chanvre écru dans la huche; jamais le beurre ou le miel de la plaine n'avaient été si jaunes, si onctueux, si attentivement battus dans l'étable ou si proprement servis dans le rayon de cire. C'était le régime auquel j'avais été habitué à la campagne, pendant mon enfance, chez une mère sobre et tendre, le régime des chartreux assaisonné par la tendresse et par la grâce de la femme.

VI

Selon l'habitude de ces montagnes, nous prenions nos repas du soir dans la cuisine, sur la seule table de noyer massif longue et étroite qu'il y eût dans la maison. A l'extrémité de cette table, Geneviève, comme du temps de son maître, étendait la nappe, mettait mon assiette, mon couvert d'étain, et posait les plats, le pain et le vin. Je m'asseyais sur un des bancs de bois qui règnent des deux côtés de la table. A l'autre bout, il n'y avait point de nappe, il n'y avait qu'une écuelle et une assiette de terre dans lesquelles la servante prenait sa soupe et sa portion de lard, de courge, de salade ou de choux en même temps que moi; mais, selon les rites du pays, elle mangeait debout, son écuelle à la main, continuant à me servir, allant et venant, comme le reste du jour, dans la cuisine, attisant le foyer, battant le beurre, grillant les châtaignes, jetant des morceaux de son pain au chien qui l'épiait, assis devant son tablier, et qui ne perdait pas sa main de l'œil. Je ne cherchais nullement à la contraindre dans ses habitudes respectueuses et familières à la fois de ménagère, je l'aurais plutôt embarrassée et humiliée en la forçant de s'asseoir vis-à-vis de moi. Seulement, je causais avec elle, tout en soupant lentement, les coudes sur la table, à la façon des montagnards désœuvrés.

Après le souper, je me rapprochais du foyer, où elle jetait de moment en moment des équarrissures petillantes de sapin. Je faisais sécher à la flamme le canon et les bassinets huilés de mon fusil entre mes jambes; je détachais mes guêtres de cuir, je les ramollissais au feu pour le lendemain. Geneviève levait le couvert, distribuait le fond des

plats à ses chiens ou à ses poules, repliait la nappe, remettait, soigneusement enveloppé, le pain dans la huche, allumait la lampe au bec de fer suspendue à côté de l'âtre, au manteau de pierre noire de la haute cheminée, puis elle s'asseyait un peu en arrière de moi pour tricoter des bas de grosse laine blanche qu'elle avait filée dans l'autre saison.

Nous causions alors plus longuement et plus familièrement que le reste de la journée, au seul bruit de la cascade dehors et du feu qui petillait dedans; nous parlions du mort, de ses vertus, de ses charités, de sa pauvreté, de sa résignation dans ce désert où on l'avait relégué comme pour cacher son éclat naturel et ses talents enfouis à tout autre œil qu'à l'œil de Dieu et des pauvres; de ses habitudes, de ses méditations, de ses prières, du mystère de sa jeunesse à demi révélé par les pèlerinages qu'il faisait de temps en temps au tombeau ou à la grotte des Aigles; de sa dernière maladie, de ses suprêmes paroles, de sa joie quand il avait senti que Dieu consentait enfin à abréger sa pénitence et à le rappeler à lui; puis, de la douleur inconsolable de ses paroissiens, des femmes et des vieillards qui venaient déjà de loin s'agenouiller sur sa fosse comme sur celle d'un saint; de la nudité de son presbytère; de ce qu'allaient devenir les colombes, le chien, les oiseaux, les arbres qu'il taillait, la source qu'il dirigeait, les pots de fleurs qu'il soignait, l'été, au jardin, et qu'il abritait, l'hiver, dans sa chambre; des hirondelles même, dont il respectait les nids sous les corniches du chœur, et qui ne les retrouveront plus au printemps.

Dans ces conversations la pauvre fille ne me parlait jamais d'elle. Elle paraissait s'inquiéter bien plus de ce que deviendraient le chien, les oiseaux, les meubles, les plantes, que de ce qu'elle deviendrait elle-même. Peut-être pensait-elle que le nouveau curé la prendrait à son service,

comme le sonneur ou l'enfant de chœur de Jocelyn, ou que quelqu'une des familles du village la recueillerait pour être *sarcleuse*, et lui donnerait le pain et l'asile gratuits dans l'étable des vaches ou des moutons. Elle avait un petit mobilier à elle, consistant dans un coffre à tiroirs en bois de noyer, que je la voyais ouvrir quelquefois, et qui contenait un peu de linge, ce trésor des servantes; sa robe des dimanches et une petite écuelle de porcelaine cassée, pleine de petite monnaie d'argent, de gros sous, d'un collier de grains de *jais* enfilés par un fil de cuivre, de deux ou trois bagues d'or qui lui venaient de sa mère, et d'un beau chapelet de noyaux de cerises, sculpté à jour par un chartreux que l'évêque lui avait donné en passant quelques jours dans la cure pendant sa visite pastorale. Le tout pouvait bien valoir six écus. C'était là toute sa richesse. Elle la regardait souvent avec une complaisance visible dans la physionomie. Mais, depuis que Jocelyn était mort, et qu'elle n'avait plus la bourse et le pain du prêtre à donner en son nom, elle puisait assez souvent dans sa coupe, et les gros sous diminuaient sensiblement.

Le sort de cette pauvre fille m'inquiétait, car je n'étais pas riche alors, et je voyais bien qu'une fois le mobilier vendu pour payer les dettes, la maladie, la sépulture, l'héritage se réduirait à deux charges : son chien et ses oiseaux. Mais Geneviève n'y pensait pas; elle était, au contraire, sans cesse occupée à rechercher bien loin dans sa mémoire si monsieur le curé ne devait pas une mesure d'orge à celui-là, un char de fagots à celui-ci, une poignée de foin pour la chèvre à l'un, un disque de pain de seigle emprunté le dernier hiver et non rendu à l'autre. Elle ne voulait pas laisser un brin de paille ou un grain de sel sur la conscience ou sur la mémoire de son maître.

Mais moi, j'y pensais. Je l'avais toujours vue depuis mon enfance au presbytère, je ne m'étais jamais informé com-

ment elle y était venue, encore moins comment elle en sortirait ; le curé, la servante et la maison se confondaient à mes yeux en un seul être et en un seul tout indivisible qui me paraissait avoir existé ainsi toujours et devoir toujours de même exister. La mort venait de me poser un problème auquel je n'avais jamais réfléchi : D'où vient la servante, et que deviendra-t-elle ?

A la fin, il fallut bien lui en parler. C'était un soir après souper, à la clarté de la lampe, au petillement du foyer; j'avais le coude encore appuyé sur la table, la tête sur la main ; elle avait fini de ranger le pain et la nappe, elle était assise à l'ombre dans l'angle que forme le jambage noir de la cheminée avec le mur de la cuisine, place où les paysans mettent le coffre à sel. Elle remuait en tricotant avec un léger cliquetis de fer, l'un contre l'autre, en relevant la maille, les deux bouts luisants de ses aiguilles de bas. Ce bruit vivant, paisible et monotone comme celui du balancier d'une pendule au coin du feu, me tira de ma rêverie et m'enhardit à lier une conversation sérieuse avec elle.

VII

— Geneviève, lui dis-je, vous ne vous reposez donc jamais ?

— Oh ! monsieur, me dit-elle, je n'ai pas été faite par le bon Dieu pour me reposer. J'ai commencé à travailler le jour où j'ai pu me tenir sur mes jambes, et je travaillerai jusqu'au jour de ma mort. Nous avons bien le temps de nous reposer là-bas, ajouta-t-elle en me faisant un geste de la tête et du coude vers le cimetière pour ne pas perdre une des mailles de son tricot en dérangeant sa main.

— Comment ? repris-je vous avez travaillé si jeune !

Vous n'avez donc jamais été enfant, jamais joué avec les autres, jamais perdu le temps dans la rue, à la fenêtre, le long des buissons ? Votre mère était donc bien dure ou bien avare de badinage et de désœuvrement avec ses enfants ? Mais, alors, comment avez-vous, vous-même, l'air si doux et enjoué avec les enfants du village, que vous laissez jouer tous les jours dans la cour, arracher vos fleurs et tirer vos aiguilles sans les gronder ?

— Ah ! monsieur, ceux-là, c'est différent, voyez-vous ; ils ont leur père et leur mère qui leur cuisent le pain ; mais moi, je n'étais pas comme eux. Je n'ai eu un peu de bon temps dans ma vie qu'ici et depuis que monsieur le curé a consenti à me prendre à son service. Jusque-là, je ne savais pas ce que c'était que de s'asseoir et de regarder le soleil, le feu ou les passants.

— Comment, répliquai-je, avez-vous mené si jeune une vie si rude ?

— Oh ! monsieur, elle n'était pas rude ; elle était pénible et toujours debout, c'est vrai ; mais elle était bien douce, au contraire, et, si Dieu voulait ressusciter ma mère, je la recommencerais bien cette vie, et je serais bien heureuse encore de la recommencer.

— Contez-moi donc cela, puisque vous n'avez rien à faire, que j'ai fini de lire mon livre, et que nous avons une longue veillée devant nous. Je voudrais savoir l'histoire de tout le monde, lui dis-je en souriant ; car voyez-vous, Geneviève, l'esprit n'est qu'une grande curiosité comme la science. Il y a un enseignement, pour celui qui comprend, dans la vie de chacun.

— Mais je ne suis qu'une pauvre servante, et je n'ai jamais été autre chose : que voulez-vous que je vous dise ? Cela vous ennuierait comme le bruit de mes aiguilles de bas ennuie les enfants.

— Vous seriez la fourmi du plancher, le grillon de la

cheminée, l'araignée de la poutre, que cela m'intéresserait, répondis-je, et que j'aimerais à connaître leur histoire, d'où ils sortent, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils deviendront. Il y a un commencement, une fin, un sens à toute chose vivante. Si l'on connaissait tout, on ne serait indifférent à rien.

— Oui, on serait comme Dieu, me dit-elle en éclairant son sourire d'un rayon de claire et tendre intelligence. Monsieur le curé le disait bien, quand il recommandait de ne pas maltraiter les animaux et de ne pas s'impatienter contre les mouches. « Vous n'avez pas le droit de rien mépriser et de dire : Ce n'est rien, puisque Dieu l'a fait, » qu'il disait.

— Précisément, ma pauvre Geneviève, repris-je en retrouvant dans ces paroles toute l'âme de Jocelyn ; tout est intéressant, tout est respectable dans les moindres destinées du plus obscur et du plus insignifiant de tous les êtres. Les orgueilleux sont des sots, le dédain n'est qu'une ignorance ; voilà pourquoi je serais reconnaissant si vous vouliez bien me raconter ce que je ne sais pas de votre vie, où vous êtes née, ce que vous avez fait, comment vous êtes venue ici, et où vous comptez aller après.

— Je vous obéirai, monsieur, dit-elle en rougissant, si cela vous amuse. Vous vous moquerez peut-être de moi !

— Ah ! Geneviève, répondis-je d'un accent fâché, est-ce que Jocelyn se moquait jamais de la plus naïve confidence d'une vieille femme ou d'un enfant ? Est-ce que je ne suis pas son ami ?

— Oui, c'est vrai, dit-elle en se repentant, j'ai tort, je vais tout vous dire.

Je me rapprochai du feu ; elle ne releva pas ses yeux de ses aiguilles ; elle ne perdit pas une maille ; elle me dit en continuant de travailler :

VIII

— Je suis de Voiron en Dauphiné. C'est une belle bourgade au pied des montagnes ; les eaux y sont douces pour blanchir les toiles ; le pain y est bon ; les châtaignes n'y sont pas chères pour les pauvres gens ; le peuple y est gai, remuant, entendu au commerce et un peu rieur comme en Dauphiné ; les filles et garçons y ont de belles couleurs sur les joues, comme si le froid des neiges voisines les pinçait. On ne dirait pas que j'en suis, moi, quand on voit comme je suis pâle ; mais c'est que, voyez-vous, je n'ai jamais été à l'air, j'ai toujours vécu à la maison ; cela enlève les couleurs : c'est comme ces plantes que monsieur le curé tenait à l'ombre sous l'escalier...

— Ses *hortensia ?* achevai-je.

— Oui, dit elle, c'est comme les *hortensia ;* cela reste violet comme une lune sur la neige ; cela ne devient jamais rouge comme le soleil, parce que cela ne le voit pas.

— Mais pourquoi ne voyiez-vous pas le soleil comme les autres enfants de Voiron ?

— Vous allez voir, monsieur !

Et elle continua :

— Mon père était menuisier-vitrier ; il allait en journée ici et là pour raccommoder les tables, les croisées, les vitraux d'église. Il n'était pas riche ; il avait cinq enfants, un garçon de douze ans, qui travaillait déjà à l'établi avec lui, qui l'accompagnait en ville et dans les villages de la montagne, portant les outils légers, les vitres, le mastic, le petit couteau pour l'étendre. Il avait quatre filles : deux d'une première femme, plus âgées que moi de quelques années, moi qui avais huit ans à l'époque dont je me sou-

viens, et une petite sœur de trois ans qu'on appelait Josette. Ma mère était blanchisseuse en gros, c'est-à-dire qu'elle blanchissait des toiles écrues pour les tisserands du pays avant de les mener aux foires. Nous avions pour cela, derrière la maison, le long de la rivière, un grand morceau de pré qu'on ne fauchait pas, mais qui était toujours couvert de pièces de toile qu'on trempait pour que le soleil les séchât et que la rosée amollît le fil. C'était si joli au milieu du jour de voir de notre fenêtre toutes les jeunes filles, les pieds nus, dérouler ces longs rubans gris et blancs sur l'herbe humide, et y jeter des gouttes d'eau qui reluisaient au soleil, qui leur retombaient sur les cheveux et qui leur trempaient les pieds ! Ah ! j'avais tant désiré de courir comme elles sur les toiles.

— Et qui est-ce qui vous en empêchait ? lui dis-je.

— Ah ! vous allez savoir, monsieur. Mais laisse-moi dire. Ma pauvre mère, quoiqu'elle n'eût encore que trente-deux ans, ne quittait pas le lit depuis la naissance de ma petite sœur. Elle n'avait point de maladie apparente, point de toux, point de fièvre, point de mal d'estomac ou de mal de tête ; elle avait le visage aussi frais, l'œil aussi vif, la peau aussi blanche qu'une jeune fille ; mais elle ne pouvait plus se servir de ses jambes, même pour se retourner dans son lit. On disait que son lait s'était tourné par quelque peur en nourrissant Josette, ou bien qu'elle était sortie trop tôt après son accouchement pour aller mouiller ses toiles, et que c'était l'humidité du pré qui avait fait cela. Si vous l'aviez vue assise sur son lit, au soleil, appuyée sur son oreiller, travaillant de ses mains librement tout le jour à ourler, à plier, à raccommoder ses toiles ou à éplucher les herbes pour la soupe du père et des enfants, vous auriez cru que c'était une jeune accouchée qui allait se lever dans deux jours, ou une femme paresseuse qui restait au lit jusqu'à midi. Ah ! monsieur, ce n'était pas cela ; elle n'étai

jamais sans un ouvrage à la main, elle pensait à tout, elle veillait sur tout, elle travaillait encore entre ses rideaux à la lueur du *crésieu* suspendu à la colonne du lit quand tout le monde dormait déjà dans la maison ; elle essayait chaque matin de se lever quand tout le monde dormait encore, espérant toujours que les forces lui seraient peut-être revenues dans les jambes pendant la nuit ; et puis, quand elle sentait que c'était comme la veille, elle pleurait un peu ; mais elle se consolait vite et faisait semblant d'être gaie pour ne pas attrister mon père et mon frère sortant pour l'ouvrage.

Mes deux grandes sœurs sortaient aussi pour aller aux toiles le matin et à la fabrique après. On ne les revoyait qu'à midi pour le dîner et le soir pour souper. Elles étaient mises comme des demoiselles ; elles aimaient bien ma mère, qui avait eu soin d'elles comme de ses trois enfants ; mais elles avaient du bien du côté de leur mère, et elles nous méprisaient un peu parce que nous étions petits et que notre mère, à nous, n'avait rien eu que sa beauté, sa bonté et ses dix doigts. Je les entendais quelquefois, le dimanche matin, dire dans le cabinet où elles s'habillaient pour aller à l'église : « Je ne veux plus de ce fichu ; cette robe est trop usée ; donnons cela pour la petite ; c'est bien bon pour elle. » Elles n'étaient pas méchantes pourtant, mais elles étaient un peu fières pour les filles d'un vitrier.

IX

Notre père était trop pauvre pour donner une servante à ma mère, et j'étais trop petite pour faire toute seule le ménage. Les voisines venaient bien de bon cœur, quand je les priais, tirer pour nous le seau du puits, mettre la grosse bûche au feu et pendre la marmite à la crémaillère ; mais

ma mère et moi nous faisions tout le reste. Aussitôt que j'avais pu marcher seule dans la chambre, j'avais été la servante-née de la maison, les pieds de ma mère, qui n'en avait plus d'autres que les miens. Ayant sans cesse besoin de quelque chose qu'elle ne pouvait aller chercher au jardin, dans la cour, dans la chambre, au feu, sur l'évier, sur la table, sur un meuble, elle s'était accoutumée à se servir de moi avant l'âge, comme elle se serait servie d'une troisième main ; et moi j'étais fière, toute petite que j'étais, de me sentir nécessaire, utile, serviable comme une grande personne à la maison. Cela m'avait rendue attentive, mûre, sérieuse, raisonnable, avant l'âge de huit ans. Elle me disait : « Geneviève, il me faut cela, il me faut ceci ; apporte-» moi Josette sur mon lit, que je lui donne à teter ; rem-» porte-la dans son berceau et berce-la du bout de ton pied » jusqu'à ce qu'elle dorme ; va me chercher mon bas, ra-» masse mon peloton ; va couper une salade au jardin ; va » au poulailler tâter s'il y a des œufs chauds dans le nid » des poules ; hache des choux pour faire la soupe à ton » père ; bats le beurre ; mets du bois au feu ; écume la mar-» mite qui bout, jettes-y le sel ; étends la nappe ; rince les » verres ; descends à la cave, ouvre le robinet, remplis au » tonneau la bouteille de vin. » Et puis, quand j'avais fini, qu'on avait dîné et que tout allait bien, elle me disait : « Ap-» porte-moi ta robe que je te pare, et tes beaux cheveux » que je les peigne. » Elle m'habillait, elle me parait, elle me peignait, elle m'embrassait, elle me disait : « Va t'amu-» ser maintenant sur la porte avec les enfants des voisines : » qu'ils voient que tu es aussi propre, aussi bien mise et » aussi bien peignée qu'eux. » Et j'y allais un moment pour lui faire plaisir, mais je n'allais jamais plus loin que le seuil de la cour, pour pouvoir entendre si ma mère me rappelait, et je n'y restais pas longtemps, parce que les enfants se moquaient de moi et disaient entre eux : « Tiens, la sé-

rieuse, elle ne sait jouer à rien, laissons-la. » J'aimais mieux rentrer et me tenir debout auprès du lit de ma mère, épiant dans ses yeux ce qu'elle pouvait avoir à demander. Tous les jours se passaient ainsi ; je me levais la première, je me couchais la dernière. Je ne respirais l'air que par la fenêtre, je ne voyais le soleil que sur le seuil de la porte, et voilà pourquoi, monsieur, j'avais le visage blanc. On disait à ma mère : « Votre petite a donc les pâles couleurs ? — Oh ! non, répondait-elle ; mais c'est qu'elle a la pâle vie ! » Je n'allais pas même à l'école

X

Cette longue infirmité de ma mère, en la retenant tant d'années ainsi immobile et désœuvrée du corps dans son lit, l'avait rendue instruite comme une dame et dévote comme une sainte; les fils de nos voisines, qui allaient en classe ou qui revenaient en vacances chez leurs parents, prêtaient leurs vieux livres par charité à la pauvre vitrière infirme, par l'entremise de mon jeune frère, pour lui abréger le temps.

Le soir, à la veillée, quand mon père, mon frère, mes deux grandes sœurs étaient rentrés à la maison de leur ouvrage, elle nous rassemblait tous autour de son lit pour nous lire à haute voix les belles histoires qu'elle avait lues tout bas dans la journée, et qui étaient propres à instruire mon petit frère, à amuser mes sœurs et à consoler mon père. C'étaient des chapitres de la Bible où il était parlé de pauvres gens exerçant honnêtement des états pénibles, comme nous, et cependant aimés et visités du Seigneur; des paraboles de l'Évangile avec des réflexions par des savants pour en faire comprendre la beauté aux simples; les

histoires de l'enfant Jésus étonnant sa mère, devant les docteurs, par sa science; lui obéissant ensuite humblement à la maison, et maniant les outils et le bois autour de l'établi d'un charpentier; puis ses conversations et ses amitiés avec les jardiniers et les pauvres femmes des faubourgs de Jérusalem; c'étaient, d'autres fois, des livres en mots qui faisaient voir les choses comme des images ou des tableaux devant les yeux, et qui chantaient dans l'oreille comme une musique.

Ces livres racontaient les histoires d'un fils, nommé Télémaque, qui cherchait son père d'île en île, et qui était toujours arrêté par des naufrages, des aventures, des tentations et des malheurs qui faisaient pleurer, et qui pourtant faisaient plaisir; ou bien encore, c'était l'histoire d'un pauvre malheureux, appelé Robinson, qui était jeté par la tempête dans un désert, au milieu de la mer, seul avec un chien et un oiseau, et qui trouvait dans son esprit et dans la grâce de Dieu les moyens de se bâtir une maison, de se faire un jardin, de s'attacher des troupeaux apprivoisés et de bénir la Providence dans sa solitude.

Ces histoires nous divertissaient, pendant que mon père aiguisait ses varlopes sur une pierre imbibée d'huile, et que mon frère coupait ses vitres, comme nous déchirions de la toile, avec son poinçon de diamant. Quand l'*Angelus* sonnait dans le clocher, on fermait le livre et on allait se coucher pour se lever de grand matin, et on regrettait toujours que l'histoire ne fût pas finie.

Voilà comment nous passions les soirées d'hiver. Mais dans le jour, quand tout le monde était sorti, que la chambre et l'escalier étaient balayés et que la marmite bouillait à petit feu dans les cendres chaudes, ma mère me lisait, à moi toute seule, des passages plus sérieux et plus saints, qui lui plaisaient bien davantage, puisqu'ils ne parlaient rien que de Dieu et rien qu'à Dieu. C'était l'*Imitation de Jésus-*

Christ, des *Méditations* sur les maladies, sur les afflictions, sur la mort, sur le ciel, et des livres de prières dont les pages étaient tachées de ses larmes et usées de ses doigts. C'est dans ces pages qu'elle m'apprenait à lire et à prier. Toute petite que j'étais, j'aimais mieux ces livres que les autres, parce que ma mère prenait un visage bien plus recueilli et bien plus consolé quand elle les recevait de ma main, et que dès que je la voyais s'attrister ou pleurer tout bas sur son état, un de ces livres ouvert séchait ses larmes et lui rendait son sourire. Cela me faisait faire mes prières avec bien plus de componction et bien plus de plaisir au pied de son lit. Je m'imaginais toujours que Dieu était là, qu'il nous entendait, et qu'en relevant mon front appuyé sur ses couvertures, j'allais voir ma mère, soulagée et guérie, me demander sa robe et marcher comme moi à travers la maison. Mais la volonté de Dieu n'était pas ma volonté d'enfant. Ma mère continuait à languir et je grandissais.

Elle priait pourtant avec une ferveur qui aurait fait envie aux anges. Elle jouissait surtout quand elle me voyait prier du bout des lèvres avec elle. Quelquefois elle me disait : « Geneviève, Dieu aime les enfants parce qu'ils n'ont pas encore péché. Je ne puis aller à l'église ; je suis sûre que, si je pouvais y aller, je le toucherais et reviendrais guérie : vas-y pour moi ; demain, tu te lèveras de grand matin, tu iras entendre à ma place la première messe que le vieux prêtre dit avant le jour, pour les pauvres gens qui n'ont pas une demi-heure à perdre au pied des autels, celle qu'on appelle la messe des servantes ; tu réciteras mon chapelet que voilà, comme si c'était moi. Le bon Dieu prendra peut-être a présence et la prière de l'enfant pour la présence et la prière de la mère. Va, mon enfant. »

Et j'allais, monsieur, je me levais sans faire de bruit ; je prenais mes sabots à la main pour qu'on ne m'entendît pas jusqu'au bas des escaliers ! j'entrais dans l'église, où il fai-

sait encore nuit. Les servantes et les vieilles dames se disaient tout bas : « Voyez donc, que cette petite est sage.— C'est la fille de la vitrière malade, disaient les autres ; elle vient pour sa mère : pauvre enfant ! Elle apprend de bonne heure la misère ; elle a bien besoin de la grâce de Dieu ! » Moi, je ne m'arrêtais pas pour les écouter ; j'allais à la place que ma mère m'avait indiquée vers un pilier au coin de la grille du chœur, où il y avait une chapelle qu'on appelait la chapelle des guérisons ; j'entendais la messe dans l'église froide et sombre, éclairée seulement par les deux petits cierges de l'autel, je récitais sept ou huit fois le chapelet de ma mère, espérant toujours que ce serait le dernier grain qui serait le bon ! Je pleurais dessus d'impatience et d'ardeur comme un enfant. Puis je reprenais mes sabots et je rentrais en courant à la maison. « Merci, Geneviève, me disait ma mère ; je ne suis pas guérie, mais je me sens mieux ; l'heure de Dieu n'est pas notre heure, vois-tu ; mais toutes les heures que nous lui consacrons nous sont comptées, ou pour ceci, ou pour cela ! Attendons patiemment son moment. Celui qui nous donne les jours ne nous les compte pas. Peut-être qu'il m'en garde un qui en vaudra mille contre celui qu'il n'a pas voulu me donner aujourd'hui. » Et nous reprenions toutes deux plus contentes le petit trafic de la journée. C'est cela, je pense, monsieur, qui m'a donné, tout enfant et plus tard, un grand goût pour les églises, une grande envie de servir les ministres de Dieu, et qui m'a fait faire mon vœu, comme je vais vous le raconter. Mais je vous ennuie, n'est-ce pas, monsieur ? Dites-le-moi naturellement, et je vais tout vous dire en un seul mot.

— Non, non, lui dis-je, rien ne m'ennuie de ce qui sort avec vérité et simplicité du cœur ; racontez-moi tout, comme cela vous revient en mémoire à vous-même ; les détails, ma pauvre Geneviève, ne sont que les morceaux dont Dieu a

fait l'ensemble. Qu'est-ce que serait votre vie si vous en retranchiez les jours?

— Ah! c'est vrai, dit-elle, monsieur le curé le disait bien. Un million de brins d'herbe, ça fait un pré; des millions et des millions de grains de sable, ça fait une montagne. L'Océan est fait de gouttes d'eau, la vie est faite de minutes... Je vais tâcher de me souvenir. Et elle réfléchit un moment, en suspendant le mouvement de ses aiguilles de bas et en fermant les yeux. Puis elle les rouvrit et reprit à la fois la conversation et le tricot; mais son visage avait pris tout à coup une expression plus grave et plus mélancolique. On voyait qu'elle allait rouvrir quelque coin fermé, et peut-être saignant, de sa mémoire.

XI

Nous vécûmes ainsi, monsieur, environ dix ans sans qu'il survînt aucun grand changement dans la maison de mon père. Mes deux demi-sœurs s'étaient mariées avec des employés de la fabrique ; elles avaient emporté toute l'aisance et une partie des meubles de la maison, qui leur appartenaient par leur mère. Elles ne venaient quasi plus nous voir ; elles étaient honteuses de notre pauvreté ; elles nous méprisaient. Mon frère avait atteint l'âge du service militaire. C'était le seul ouvrier de mon père : un bon et gentil ouvrier qui travaillait comme deux, qui ne se dérangeait jamais et qui servait sans gages. Nous avions accumulé toutes nos économies, vendu nos chaînes et nos croix d'or, depuis cinq on six ans, pour lui acheter un remplaçant à l'armée s'il venait à tomber au sort ; nous avions fait dire bien des messes à Voiron et à la chapelle de la Grande-Chartreuse pour qu'il tirât un bon numéro et que notre seul soutien ne nous fût pas enlevé ; mais il avait tiré un

numéro partant; Dieu voulait nous affliger; il est le maître, et il est plus sage que le sort. Les hommes, cette année-là coûtaient seize cents francs; nous ne pûmes jamais en réunir que quatorze cents : faute de ces deux cents francs, le pauvre garçon partit. Ce fut une désolation dans la maison ; mon père en perdit le courage, ma mère en maigrit et en pâlit de tristesse; ma pauvre petite sœur Josette, qui n'avait que onze ans et demi, était sa seule consolation, mais c'était aussi son mortel souci.

Cette petite, monsieur, que ma mère avait un peu plus gâtée que nous, comme les mères gâtent toujours davantage leur dernier enfant, méritait bien cette préférence. Elle était jolie comme un ange, vive comme un oiseau, gaie et capricieuse comme un cabri. C'était bien la plus fine enfant de tout Voiron. Nous l'habillions, ma mère et moi, avec complaisance, comme une vraie demoiselle, du peu que nous avions : coiffe, robe, dentelles, souliers à boucles, bas blancs. Quand je la menais ainsi, le dimanche, à l'église, les dames s'arrêtaient et disaient :

« Voyez donc, quelle belle enfant ! dirait-on que c'est la fille de la pauvre vitrière malade? » La petite entendait tout cela, elle en prenait un peu de vanité, elle le répétait en rentrant à sa mère; elle aimait à sortir et à se faire belle pour être ainsi admirée : c'était naturel. C'était comme le petit paon qui regarde traîner et briller ses plumes sur l'herbe au soleil; mais elle avait si bon cœur, si bon cœur qu'elle ne nous méprisait pas pour cela; au contraire, elle nous embrassait, ma mère et moi, pendant des heures entières; elle disait qu'elle était bien heureuse, bien heureuse, parce que les autres petites filles, nos voisines, n'avaient qu'une mère et qu'elle en avait deux! Ah! je l'aimais bien! je l'aimais tant, monsieur! c'était comme ma fille; elle couchait avec moi depuis qu'elle était sevrée. J'étais comme notre père, je lui passais tout.

Ici, Geneviève s'attendrit visiblement, sa voix se brisa dans sa gorge, ses yeux brillèrent d'une légère humidité où le rayon de la lampe se trempa un peu comme une étoile dans l'eau. Moi-même je soupirai involontairement, car je pressentais quelque malheur.

XII

Hélas! monsieur, continua Geneviève, notre pauvre mère avait bien raison d'avoir du souci pour Josette, car elle se sentait dépérir tous les jours. Son infirmité n'était pas douloureuse, mais l'ennui la tuait; et puis elle voyait vieillir mon père et venir la misère depuis que mon frère ne gagnait plus que sa paye de soldat. Quelquefois elle m'appelait la nuit, pendant que le père et la petite dormaient, sous prétexte de me demander à boire, ou de rallumer la lampe, ou de retourner son oreiller sous sa tête, ou de lui dire une prière dans son livre d'Heures. Mais je voyais bien que ce n'était pas pour cela; c'était pour parler avec moi, et pour ne pas pleurer seule, monsieur. Elle me disait : « Pardonne-moi, ma pauvre Geneviève de troubler ton sommeil, que la misère fait déjà si court; je n'ai que toi à qui ouvrir mon cœur, je le sens éclater comme cela dans la nuit. Est-ce qu'il ne fait pas bientôt jour?... » Et puis elle me parlait comme quelqu'un qui a la fièvre, les yeux brillants, les joues rouges, les lèvres sèches, la parole précipitée; elle me parlait de mon frère, des inquiétudes qu'elle avait de mourir avant qu'il eût son congé et qu'il pût suffire à notre existence par son état; de mon père, qui devenait moins actif, moins adroit à son ouvrage, dont la vue baissait, qui tailladait et perdait les vitres, et que ses pratiques de la campagne

abandonnaient ; mais surtout, surtout de la petite, qui était plus de la moitié de sa pensée. Je cherchais à la consoler, en lui disant que j'étais jeune, que j'étais forte, bien que je n'en eusse pas l'air ; que j'étais accoutumée à la peine ; que je me mettrais en condition ou à la journée chez les blanchisseuses de toile ; que peut-être je me marierais avec un honnête garçon du pays ; que nous prendrions la petite chez nous, et que nous en aurions soin comme de notre propre enfant.

— Oh ! oui, me disait-elle, Geneviève, promets-moi bien, jure-moi, par la croix de ton chapelet, que tu lui serviras de mère, et que tu feras pour elle tous les sacrifices qu'une mère ferait à sa fille.

Et je n'avais pas de peine à le lui jurer, monsieur, car je ne mentais pas ; c'était mon idée, c'était mon cœur ! Cette petite, voyez-vous, c'était notre folie à toutes deux.

Ensuite, ma mère m'embrassait, et j'allais me recoucher plus contente auprès de ma sœur, qui ne se doutait seulement pas que nous venions de parler d'elle et de pleurer.

XIII

Quand l'automne fut venu, à la chute des feuilles, aux premières neiges qui tombèrent sur les toiles, dans les prés, ma mère m'appela, une nuit, d'une voix que je ne reconnaissais pas et qui me fit toute tressaillir. Je courus, les pieds nus, vers son lit. — « Geneviève, me dit-elle, va chercher le vicaire quand il fera jour ; éloigne ton père et Josette sous un prétexte quelconque ; je ne veux pas qu'ils voient mon agonie ; je sens là, ajouta-t-elle en prenant ma main et en l'approchant de son cœur, que je vais mourir dans la journée ! Ne crie pas, ne pleure pas, mon enfant

tu les réveillerais ; ferme mes rideaux, et dis-leur, quand ils se lèveront, que je vais dormir ! »

Je descendis dans la cour pour sangloter contre le mur sans qu'on m'entendît. Je fis ensuite comme elle avait dit. J'emmenai Josette chez une voisine qui lui enseignait à faire la dentelle sur un coussinet de soie verte ; je dis à mon père que ses pratiques de là-haut l'avaient fait demander, parce que la dernière grêle devait avoir cassé bien des croisées ; il prit son étui de vitres derrière son dos, et il s'achemina vers les montagnes. Le vicaire vint, il confessa et communia ma mère ; elle n'eut point d'agonie, sa vie en était une depuis si longtemps ! elle s'éteignit tranquillement, seule avec moi dans la chambre, en me recommandant encore Josette. « J'aurais bien voulu la voir, me dit-elle, mais tu t'embrasseras pour moi. » Puis, je lui mis le crucifix sur les lèvres ; en l'embrassant, elle m'embrassa les doigts. Quand je ne sentis plus de souffle sur ma main, je tombai à terre au pied du lit : elle était morte ! je veillai et je l'ensevelis seule aussi dans la maison.

XIV

Les voisins retinrent Josette et mon père jusqu'après l'enterrement. Je remis tout en ordre dans la maison, comme nous faisons à présent. Puis ils rentrèrent. Ah ! que ce fut triste de voir toujours là ce lit de serge verte, avec ces rideaux fermés, et de ne plus entendre sortir cette douce voix qui disait à tout moment : « Geneviève ! » Je ne l'aurais pas dit à d'autres, monsieur ; mais je vous le dis. En vérité, bien des fois, pendant les premiers mois, quand j'étais seule dans la chambre, j'allais m'entr'ouvrir ces

rideaux et crier tout bas : « Me voilà, ma mère, que désirez-vous ? »

Le pauvre Geneviève, à ces mots, n'y put plus tenir, elle sanglota un moment ; puis elle s'essuya les yeux avec le bas de laine qu'elle tricotait. Je sentis moi-même une larme rouler de mes yeux sur le canon de mon fusil, que j'essuyais au feu entre mes jambes.

XV

Mon père, reprit la servante, ne résista pas à cet isolement. Ma mère était sa conscience, son intelligence et sa volonté. Quand elle ne fut plus là, ce ne fut plus qu'un corps sans âme. Il ne se tint plus à la maison, le soir, pour veiller auprès de ce lit vide. Il sortit après son travail pour aller se distraire ailleurs. Il fit de mauvaises connaissances : il fut entraîné, le pauvre homme ! dans les cafés et chez les marchands de vin ; il s'adonna au jeu, il se livra à la boisson ; il rentrait tard, il n'avait plus de cœur au métier ; il mangea ou il perdit les quatorze cents francs que nous avions épargnés dans le temps pour racheter mon frère ou pour marier plus tard moi et Josette ; il ne tarda pas à s'abrutir par l'eau-de-vie. Quand je lui faisais quelque représentation respectueusement à son réveil : « Bah ! me disait-» il, tu as raison ; mais c'est plus fort que moi. Depuis que » je n'ai plus ton frère avec moi à l'établi, et ta mère dans » la chambre, l'atelier et la maison me pèsent ; je ne suis » content que quand je ne me sens plus ; j'ai mon âme dans » le verre ! Allons, laisse-moi boire la lie, ça ne sera pas » long, va ; le tonneau baisse et tant mieux ! la vie est » amère ! » Quelquefois il nous disait : « Soyez bien sages,

» je vais prier aujourd'hui au cimetière, à la croix de votre » mère ; je reviendrai de bonne heure, et je travaillerai » demain. » Et il sortait. Il était souvent trois ou quatre jours sans rentrer. Une fois, il resta huit jours sans reparaître. Nous apprîmes qu'il avait été trouvé mort sous la neige, dans le ravin de Saint-Laurent qui mène au couvent, son étui de vitres encore sur le dos, et des sous dans sa poche. On ne savait pas s'il était tombé endormi sur la route, en sortant de l'auberge des colporteurs, à Saint-Laurent, ou s'il avait été surpris par la nuit et enseveli par l'avalanche. Nous restâmes seules, Josette et moi. Les voisines nous appelaient, en riant, la mère et la fille.

XVI

Ma mère ne m'avait point fait apprendre d'état, et pourtant il fallait vivre et faire vivre et élever Josette. Je pris une boutique de mercerie, je m'y installai avec ma sœur, qui tenait le comptoir à côté de moi en apprenant à faire des dentelles noires pour les paysannes du haut Dauphiné et du Valais. On m'avança à crédit une petite quantité de marchandises que je vendais aux colporteurs des montagnes : des boutons d'os, des boucles de souliers et des jarretières, des guêtres de grosse laine blanche qui montent jusque par-dessus les genoux, comme vous les voyez ici ; du papier, de l'encre, des plumes, des sabots et quelques aunes de grosses étoffes rouges, blanches et bleues dont les montagnardes se font leurs robes. Comme j'étais prévenante et que la petite était jolie, nous ne manquions pas tout à fait de pratiques. Les villageois d'en haut, qui connaissaient anciennement mon père, venaient s'approvisionner de préférence chez nous pour les neiges. Une fois

l'hiver venu, par exemple, nous ne vendions presque plus rien. Nous avions peine à vivre; mais pour gagner quelque petite chose, je faisais le ménage de pauvres voisines absentes, malades ou en couche, pour la nourriture et trois ou quatre sous par jour, ce qu'on voulait me donner. On aimait mon service, parce que j'avais si bien appris autour du lit de ma mère comment on désennuie une malade et comment on la retourne dans son lit! Je rentrais plusieurs fois par jour, pour voir ce que Josette faisait toute seule à la maison, et pour la faire souper et coucher; puis, je retournais veiller toute la nuit mes malades, assise sur une chaise.

XVII

Cela dura deux ans ainsi, et tout allait bien; mais je commençais à me sentir triste sans savoir pourquoi. C'est que j'avais vingt ans, monsieur, et que je voyais toutes les filles de mon âge courtisées par de jeunes garçons du pays, puis fiancées, mariées avec celui qu'elles avaient préféré parmi tous les autres. J'étais souvent appelée dans les maisons pour habiller l'épousée ou préparer le repas des noces; pendant que les autres jeunes filles de mon âge allaient à l'église, jasaient à table avec leurs connaissances, ou dansaient dans les granges, je raccommodais les robes, je cuisais les galettes, ou j'étendais la nappe, seule avec les vieilles femmes à la maison. Cela me faisait rêver pourtant de voir le bonheur sur les visages de ces jolies filles toutes rouges du bal, qui s'en allaient chuchoter avec leurs fiancés auprès du puits de la cour ou contre le buisson en fleur du jardin. Je me disais : « Elles auront bien du mal dans la vie, c'est vrai; mais elles ne seront pas seules à la maison, seules à

l'ouvrage, seules dans leur jeunesse, seules sur leurs vieux jours, comme moi, quand j'aurai élevé et marié Josette; elles auront autour d'elles de jolis enfants comme ma petite sœur, qui chaufferont leurs mains l'hiver à la cendre du foyer, qui se pendront à leurs tabliers, qui les appelleront vers leur berceau le soir et le matin pour les embrasser !... Mais moi ! je n'aurai rien, quand Josette sera partie, que les quatre murs blancs de la chambre, le bruit du tison, l'hiver, se consumant dans l'âtre, et le bourdonnement des mouches l'été, contre les vitres ! » Cela me faisait respirer quelquefois plus fort que pour avoir mon souffle ; la petite, qui me voyait rêver et qui m'entendait soupirer, me disait : « Qu'est-ce que tu as donc, Geneviève ? Est-ce que je t'ai » fait du chagrin ? — Non, que je lui disais en l'embrassant, » ma petite; bien au contraire, tu me fais trop de plaisir, » je t'aime trop; mais c'est que je pense au temps où tu ne » seras plus là. — Et pourquoi plus là ? me répondait-elle; » est-ce qu'il y aura un temps où tu ne m'aimeras plus ? » — Oh ! non, répondais-je; mais c'est qu'il viendra un » temps où tu en aimeras d'autres. » Elle ne comprenait pas, la pauvre innocente, et nous reprenions notre ouvrage, elle en regardant par la fenêtre et en folâtrant, moi en regardant mon aiguille et mon fil, et en cachant un peu d'eau sous mes cils baissés.

XVIII

Ces tristesses devenaient toujours plus fréquentes et plus longues vers la fin de l'automne, monsieur, au moment où les jeunes colporteurs de la montagne, qui venaient s'approvisionner l'hiver de petites marchandises à la maison, d'aiguilles, d'épingles, d'étuis, de dés, remontaient dans leurs

villages, pour ne plus redescendre avant le printemps. Vous me demanderez pourquoi. Je ne le savais pas moi-même au commencement; je l'ai bien su plus tard, pour mon malheur; je vais vous le dire franchement.

Elle fit une courte pause; elle respira plus fort qu'à l'ordinaire, comme elle respirait à côté de Josette, et elle reprit :

XXI

Voici, monsieur; je vais vous le dire comme à mon confesseur. Il n'y a pas de mal, du reste; mais ça fait toujours de la peine de toucher au cœur, où il a saigné. Excusez-moi; mais si je ne vous avouais pas cela, vous ne comprendriez pas le reste, ni pourquoi je suis restée fille et j'ai servi monsieur le curé.

Eh bien, monsieur, poursuivit Geneviève avec un certain effort, c'est qu'il y avait un jeune colporteur qui me plaisait.

— Et à qui vous plaisiez, lui dis-je en souriant; toute sage et toute frileuse, et toute vêtue de noir que vous êtes vêtue aujourd'hui, on voit bien à votre physionomie que vous avez dû avoir votre mois de mai aussi et votre floraison.

— Eh bien, oui, monsieur, je lui plaisais. Depuis la mort de ma mère, que j'avais moins de peine, que je n'étais pas réveillée vingt fois par nuit, que je voyais le soleil, que j'allais et que je venais au grand air, j'étais devenue comme les autres, j'avais repris des couleurs, j'avais un peu engraissé ; il y avait des rayons de soleil dans mes yeux, qui jusque-là avaient toujours été à l'ombre. Cela ne dura pas, je le sais bien; mais il y eut deux ou trois ans où je ne fus pas déplaisante. Les garçons de Voiron s'arrêtaient pour me regarder à travers la vitre de la devanture, le diman-

che, et j'entendais qu'ils se disaient : « Tiens, regarde donc Geneviève ; on dirait qu'elle fleurit comme son œillet rouge sur sa fenêtre, et qu'elle ose enfin être jolie. » Que voulez-vous que je vous dise monsieur? Il y a un coup de soleil d'été pour toutes les plantes, même sur les Alpes, où l'été ne fait que passer. C'est ce coup de soleil qui dore les orges pâles au moment de la moisson. J'étais comme ces pailles d'orge, et j'avais eu, comme elles, mon court soleil de beauté. Mais il ne brilla pas plus de deux ou trois saisons sur mon visage ; et je ne le regrette pas, ajouta-t-elle bien vite, oh ! non, je ne le regrette pas: j'ai trop souffert.

XX

Il y avait donc un jeune colporteur d'ici, monsieur, de ce village, où je vous raconte si mal tout cela, parce que cela vous désennuie ; il y avait un jeune colporteur, fils de l'instituteur du pays et de cette vieille femme qui demeure là-bas, dans le hameau des Trois-Mélèzes, et que vous voyez venir quelquefois causer avec moi à la porte de l'église. Il s'appelait Cyprien ; il devait remplacer son père comme instituteur, pour apprendre à lire et à écrire aux enfants, et, en attendant, il était enfant de chœur et chantait à l'église, et il courait les montagnes et les chalets pendant la semaine pour vendre des almanachs, du fil, des aiguilles, des miroirs et des livres d'Heures aux villageois. Mon père l'avait connu tout petit, en venant raccommoder les châssis et les vitraux de l'église de Valneige ; il se fournissait chez nous de tous les objets de son petit commerce, et quand il descendait de sa montagne, il s'arrêtait toujours à la maison, comme si nous avions été ses parents. Mes grandes

sœurs riaient de lui, parce qu'il était simple comme un montagnard et qu'il n'était pas vêtu à la mode de Voiron. Mais ma mère l'aimait bien, parce qu'il était rangé et modeste comme une jeune fille, qu'il rougissait au moindre mot, et qu'au lieu d'aller courir aux fêtes et se déranger aux auberges avec les autres, il restait tout le soir auprès de notre feu, à écouter lire ma mère quelques-unes de ces belles et honnêtes histoires, ou à m'aider à tirer l'eau au puits, à pétrir le pain, à porter les grosses bûches au feu. Je m'étais accoutumée à le regarder comme un frère plus âgé que le mien. Il était de deux ans plus vieux que moi, grand, élancé, un peu mince, comme les sapins de ces montagnes maigres ; il avait les yeux plus noirs que les miens, mais aussi doux que des yeux de femme ; un visage plus long et plus délicat que ceux des enfants de la plaine, une bouche qui ne riait pas, des couleurs comme du velours rouge, des cheveux noirs qui lui tombaient carrément le long des joues et sur le cou ; il était vêtu d'une longue veste de gros drap blanc qui descendait jusqu'à ses jarretières de cuir, d'une large ceinture à petites poches où il mettait sa monnaie, et de longues guêtres boutonnées au-dessus du genou. Il avait aux pieds de gros souliers, dont les clous luisaient devant le feu comme des diamants, et quand il marchait dans la chambre, on entendait sonner les dalles. Il mettait son bâton et son havre-sac derrière la porte, comme s'il eût été chez lui. Il avait une voix douce et forte et un peu traînante, comme un orgue dans l'église de Grenoble.

A mesure que je grandissais, il venait plus souvent à la maison, je ne savais pas pourquoi, ni lui non plus, le pauvre garçon. Il ne me disait jamais plus haut que mon nom, je ne lui disais jamais plus haut que le sien ; seulement, ça me faisait plaisir à voir son ombre sur le mur de la chambre, à la lueur de la flamme du fagot, quand j'allumais le feu

pour préparer le souper de la famille. Ce jour-là, il y avait toujours quelque chose de plus qu'à l'ordinaire sur la table, comme des gaufres de froment ou des crêpes de sarrasin, et quand, le lendemain, je ne voyais plus son sac et son bâton derrière la porte, j'étais fâchée sans savoir de quoi : voilà tout.

XXI

La mort de mon père et de ma mère n'avait pas interrompu ces voyages de Cyprien à Voiron et ses relations avec moi. Au contraire, il y venait un peu plus souvent, et il y séjournait un peu plus de temps ; seulement, il ne logeait plus à la maison ; il allait demander asile pour la nuit à un de ses pays, qui sciait du bois les hivers, aux portes des messieurs, pour les maisons riches, et qui tenait chez lui des petits garçons de la montagne pour ramoner les cheminées.

Mais les deux ou trois jours que Cyprien passait chaque voyage chez son pays, il ne faisait que passer et repasser, sous un prétexte ou sous un autre, tout le jour, devant notre échoppe, et il trouvait toujours une raison pour y entrer, pour y revenir, pour y rester un ou deux moments. Tantôt il avait oublié sa provision de boutons de manches, tantôt des épingles, tantôt des écheveaux de fil ; d'autres fois, il avait une commission à me faire de la part de son père ou de sa mère, qui lui avaient recommandé de me rappeler les ornements d'église ou les almanachs qu'il fallait faire venir de Grenoble pour Noël prochain ; tantôt il était fatigué d'avoir tant marché dans Voiron depuis le matin, pour marchander du chanvre ou des étoupes, et il me demandait la permission de s'asseoir un moment devant la

comptoir, pendant que je causais ou que je pesais aux petits enfants pour deux liards de sel ou du pain d'épice dans mes balances de laiton poli. Ce moment durait des heures, et nous ne nous en apercevions ni lui ni moi.

Les voisins qui passaient et qui le voyaient assis, son coude sur mon ouvrage, ses cheveux luisants comme des ailes de corneille déroulées sur le comptoir, son bâton ferré entre ses jambes, son sac sur ses genoux, disaient: « Voilà un beau montagnard qui s'apprivoise avec les filles » de la plaine. Regardez donc, on dirait toujours qu'il » va parler, et il ne fait rien que regarder le bout de ses » souliers. »

C'est qu'en vérité, monsieur, il ne me disait quasi rien, ni moi non plus; ou bien il me parlait de choses qui étaient à mille lieues de ses vraies pensées et des miennes : du temps qu'il faisait, de l'heure qu'il était, des vaches de sa mère qui avaient *vélé*, du mulet de son père qui s'était égaré dans les sapins, des fromages qui ne s'épaississaient pas bien dans les métairies cette année, des orges qui avaient verdi trop vite et qui avaient été mordues à la pointe par les précoces gelées, enfin de tout, excepté de lui et de moi. Et moi, monsieur, je faisais tout de même; ou je ne disais rien, ou je répondais oui et non, ou je lui disais des choses qui n'avaient aucun intérêt, ni pour moi ni pour lui. Mais c'était égal, il suivait des yeux ma main, qui allait de mes genoux à mon front, en ourlant un mouchoir ; je regardais ses cheveux roulés là à côté de moi comme un écheveau de fil noir sur le comptoir; il avait l'air d'être content, et moi je me sentais si bien, que j'aurais voulu passer des années dans ce silence ou dans ces entretiens insignifiants. Quand il se levait pour retourner aux montagnes, qu'il passait ses bras dans les bretelles de cuir de son sac, et qu'il dessinait à terre des zigzags pensifs avec la pointe de fer de son bâton nous nous disions simplement : « A revoir, à la

saison prochaine! » Il se retournait deux ou trois fois avant de tourner la rue; je le suivais des yeux comme une sœur suit un frère qui part, et je rentrais seule à la maison Seulement, je m'apercevais bien plus que j'étais seule, et jusqu'à ce que la petite fût revenue le soir de chez la voisine, où elle apprenait la dentelle, je ne faisais qu'aller et venir, je ne pouvais pas tenir sur ma chaise, je n'avais pas de repos, mais je ne savais pas pourquoi.

Je ne pensais pas qu'il m'aimait, je ne pensais pas que je l'aimais moi-même; seulement je commençais à prendre un peu de vanité; je m'habillais à l'air de mon visage; je me peignais devant un petit miroir où je ne m'étais jamais regardée auparavant; je portais des bas blancs et des souliers fins : je me voyais passer avec contentement les dimanches devant les devantures en vitres des magasins qui faisaient glace pour les pauvres filles comme moi, et qui retraçaient depuis les pieds jusqu'à la tête leur taille, leur démarche et leur toilette des jours d'oisiveté. Ah! monsieur, nous avons été toutes pécheresses, plus ou moins, dans notre jeune temps. Je m'en suis bien confessée depuis. Pourtant je n'avais aucune envie de plaire à personne. Mais j'étais comme le serin de mon maître qui se lisse les plumes, qui se lave dans son eau, qui se caresse le cou avec son bec et qui se regarde dans le miroir, bien qu'il soit seul dans sa cage. Que voulez-vous? le péché a réjailli sur toute la création; les bêtes mêmes ont de la vanité! Hélas! oui, monsieur, j'en avais dans ce temps-là.

XXII

Le moment approchait où j'avais l'habitude de voir descendre Cyprien à Voiron. Je m'étais fait moi-même une

belle robe ; je m'étais acheté une chaîne de jais noir avec une croix d'or que j'ai toujours là, ajouta-t-elle en me faisant un geste de la main gauche vers son armoire ; je ne sais pas pourquoi je tenais plus qu'à l'ordinaire à être un peu belle ; je les portais tous les jours, de peur que, par hasard, Cyprien n'arrivât un jour où je serais moins bien mise et où je ne flatterais pas tant ses yeux. « Ma sœur, » me disait la petite, c'est donc tous les jours dimanche, » cette semaine? » Je ne savais que lui répondre, et ça me faisait rougir.

XXIII

Toute la semaine se passa ; les jours m'en parurent plus longs que ceux des autres mois. Le samedi arriva, la nuit vint, et il ne vint pas. C'était le lendemain le saint jour de Pâques fleuries ; il n'avait jamais laissé passer cette semaine, les autres années, sans venir à Voiron chercher les cierges d'église, les fleurs de papier pour l'autel, les fichus de printemps pour la saison. Je ne savais pas ce qui se serait passé de nouveau là-haut. Je vis venir quelques-uns de ses pays que je connaissais au costume. Je les arrêtai sous un prétexte ou sous un autre, je leur demandai : « Cyprien est-il malade? — Non, qu'ils me dirent ; nous » l'avons vu dimanche qui relevait son mur autour de la » fontaine du pré. — Est-ce qu'il ne viendra pas à la plaine, » cette année? — Nous ne savons pas, » qu'ils me répondirent. Je me couchai bien triste ; je ne dormis pas de la nuit, excepté le matin un moment, et, en me réveillant, je sentis une place mouillée sur mon traversin : j'avais pleuré en rêvant, sans me dire à moi-même pourquoi.

XXIV

Je rentrais toute pâle et toute brisée de la messe, la petite jouait avec d'autres enfants dans la rue, je venais de serrer mon livre d'Heures dans le tiroir, et je me tenais la tête lourde entre les mains, accoudée sur le comptoir en ne pensant à rien. Un montagnard que je ne connaissais pas de vue entra dans ma boutique et me demanda des petits miroirs à acheter. Je les lui donnai poliment, il me les paya au-dessus du prix que je lui avais demandé, et il sortit. En comptant les sous pour les mettre au tiroir, je vis qu'il y en avait douze de trop; je les pris dans ma main et je courus après lui. « Père, lui dis-je, vous vous êtes » trompé, vous n'avez acheté que deux miroirs, et vous » m'en avez payé trois; voilà douze sous de trop, reprenez- » les, ou bien prenez un miroir de plus. » Il me regarda de la tête aux pieds avec un fin rire que je ne comprenais pas, et qui me fit honte, parce que je crus qu'il se moquait de moi. « Eh bien ! mademoiselle, qu'il me dit, ce n'est » pas de cela qu'il s'agit; vous êtes une jolie fille, ma foi ! » aussi honnête que brave; mon fils n'a pas menti, vous » ne tromperiez pas un enfant pas encore sevré; ça me » fait plaisir. — Votre fils! » lui répondis-je en rougissant jusqu'au blanc des yeux, parce qu'à la ressemblance et au son de voix je me doutais de quelque chose; « votre fils, » qui est-il donc? je ne le connais pas. — Oh! que si, que » vous le connaissez, reprit-il, et que lui il vous connaît » bien! Vous ne connaissez donc pas Cyprien, le beau mon- » tagnard, et le bon montagnard, que je dis, moi ? Eh bien ! » c'est mon enfant! — Ah! vous êtes le père de Cyprien! »

lui répondis-je en tremblant, les yeux baissés, et je n'en pus dire davantage, tant je me sentais toute tremblante, toute froide, toute de bois, devant ce vieillard. C'était pourtant un vieillard bien comme il faut, monsieur, pour sa condition; le visage grave, la voix douce, le bonnet à la main, les cheveux blancs, l'air honnête, les paroles de son âge, me parlant comme il aurait parlé à sa fille ou à une dame. — « Oui, c'est moi qui suis son père, continua-t-il en me » reconduisant jusqu'à la porte, un vieil ami de votre père, » une ancienne et fidèle pratique de la maison; il ne logeait » jamais ailleurs que chez moi, quand il montait pour tra- » vailler, l'été, sur nos hauteurs; nous parlions ensemble » de sa pauvre femme malade et des trois enfants qu'il en » avait. Le brave homme, il a trop pris le chagrin à cœur; » il s'est noyé lui-même; mais cela n'empêche pas que » c'était un brave homme, allez, et dont le nom ne fera pas » honte à porter à ses enfants. »

En parlant ainsi, il entra sans façon derrière moi, et s'assit sur la chaise où Cyprien s'était assis si souvent tout près de moi.

« — Eh bien! mademoiselle, me dit-il, en me voyant as- » seoir, toute rouge et toute troublée, devant le comptoir, » vous croyez donc qu'à mon âge je ne sais pas compter » jusqu'à trente-six, et que je donne mes pauvres liards » pour une révérence de jeune fille? N'en croyez rien, con- » tinua-t-il d'un air bon et fin. Mon fils me disait toujours: » Il n'y a pas une fille plus honnête dans Voiron, elle ne sur- » ferait pas d'un sou ses pratiques, pas même un passant, » pas même un inconnu. — Ah bah! que je lui disais, Cy- » prien, tu ne connais pas le beau monde; je ne m'y fierais » pas tout de même. — Eh bien! allez-y voir, qu'il me dit. » Je ne la préviendrai pas; je ne lui ferai rien dire, et si » elle vous trompe... Eh bien! je ne m'arrêterai plus ja- » mais devant sa porte, ça sera fini, quoi! car toute jolie

» qu'elle est, si elle n'était pas honnête, je ne l'aimerais » plus, voyez-vous. »

Il m'aime donc! que je me dis tout bas, dans le cœur, sans oser lever les yeux.

Le vieillard continua :

« Alors j'ai dit : Allons-y voir nous-même. J'ai mis mes » guêtres; j'ai laissé Cyprien chanter à ma place au chœur; » j'ai demandé la boutique de Geneviève; je suis entré chez » vous, j'ai marchandé pour avoir le temps de vous bien re- » garder; j'ai fait semblant de me tromper de douze sous » dans le compte, vous m'avez couru après comme si j'a- » vais été le voleur et vous la volée, pour me rapporter » mes douze sous, et voilà!

» — Je n'ai fait que mon devoir, père Cyprien, lui dis-je? » il n'y a pas de quoi être fière.

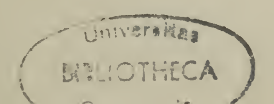
» — C'est vrai, dit-il, mais il n'est pas moins vrai que si » vous voulez m'entendre, ces douze sous m'auront acheté » une belle-fille, et à vous, Geneviève, vous auront acheté » un bon mari. »

J'étais tellement secouée, monsieur, par les paroles de ce vieillard, que je n'ouvrais pas la bouche, et que je n'osais pas seulement remuer le pied. Il avait l'air embarrassé, dans ce moment, lui-même, de ce qu'il allait dire. Il retournait sa langue sur ses lèvres, il balbutiait un peu, il se levait, il s'asseyait, il toussait. A la fin, comme s'il avait pris son courage à deux mains :

« Bah! dit-il, autant vaut un mot dit que cent mots à » dire. Je vous dirai donc tout : Cyprien vous aime depuis » sept ans. »

Il me sembla qu'on m'ouvrait le cœur avec des paroles, et qu'on y faisait couler une chose douce qui ne tarissait plus, comme la félicité éternelle.

« Oui, il y a sept ans qu'il vous aime, et nous n'avons » jamais pu lui en faire aimer une autre, ni dans les mon-



» tagnes, ni dans la plaine. Il aura du bien : les sapins, la
» maison et le pré de la fontaine sont à lui après moi ; il
» est doux et humble comme une jeune fille ; il est aimé des
» garçons, il plaît aux filles, et il n'est pas plus fier qu'un
» enfant. Et malgré cela, il nous a toujours dit : Je n'épou-
» serais que Geneviève, si j'osais jamais être son courtisan.
» — Eh bien ! lui disions-nous, sa mère et moi, contente-
» toi, descends à la plaine, fais la cour à Geneviève, puis-
» que ton bonheur est là ; mais enfin il faut que tu te ma-
» ries, l'ouvrage est large et nous nous faisons vieux. —
» Alors il partait bien résolu de s'expliquer avec vous, ma-
» demoiselle ; et puis, quand il remontait et que nous lui
» demandions : Que lui as-tu dit, et qu'est-ce qu'elle t'a ré-
» pondu ? — Rien, disait-il ; je n'ai jamais osé ; c'est une
» fille de la plaine, et moi, je suis un garçon des monta-
» gnes ; c'est une demoiselle de la ville, et moi, je suis un
» paysan du village. J'ai eu peur d'être méprisé, et puis, si
» on m'avait dit non, je serais tombé de chagrin sur la
» route. Je n'ai pas parlé, mais je serai plus hardi la saison
» qui vient, laissez-moi faire. — La saison qui vient s'en al-
» lait toujours de même, et le pauvre garçon séchait sur
» pied, et nous le voyions dépérir de l'été à l'automne. A
» la fin, je lui ai dit : Veux-tu que j'y aille, moi ? Ta mère
» est boiteuse, elle ne pourrait jamais descendre si bas et
» remonter si haut. Je suis vieux, mais je suis hardi, va ;
» je chercherai une chose ou l'autre à acheter dans sa bou-
» tique, je serai un rusé montagnard pour lier la conversa-
» tion avec elle ; je m'informerai dans Voiron, je saurai si
» c'est une brave fille, je verrai si elle est avenante, si elle
» est jolie, si elle est bonne pour le pauvre monde, et je lui
» dirai : Cyprien vous aime ! — J'ai fait comme j'avais dit,
» mademoiselle Geneviève ; ne m'en voulez pas ; et mainte-
» nant, vous, dites-moi franchement, à votre tour, aimez-
» vous Cyprien ? »

XXV

Je ne répondis que par un gros soupir, et il le comprit.

« Eh bien! c'est bien, dit-il; puisque vous l'aimez, vou-
» lez-vous l'épouser et être notre fille là-haut? »

Je ne répondis pas davantage; mais je me mis à pleurer.

« — Eh bien! c'est bien, dit-il encore, nous ferons la noce
» à la Saint-Jean. Je vais remonter là-haut et réjouir le
» cœur de mon fils. Cyprien viendra à présent vous faire la
» cour librement, jusqu'au jour des fiançailles; il n'aura pas
» l'embarras de vous dire que vous lui plaisez, ni de vous
» demander si vous êtes contente. J'ai parlé pour lui, tout
» est dit. Adieu, mademoiselle Geneviève, je ne prendrai
» pas même un verre de vin à Voiron, de peur de retarder
» le bonheur de Cyprien. Je suis sûr qu'il m'attend à moitié
» chemin, et qu'il compte mes pas dans sa pensée. »

Et le vieillard partit, aussi leste que s'il avait emporté pour lui-même le premier aveu de sa fiancée.

XXVI

Le dimanche suivant, monsieur, je vis revenir Cyprien à la maison, comme à l'ordinaire. Il avait l'air bien heureux et bien honteux tout ensemble, et moi de même. Il me prit la main en tremblant, par-dessus le comptoir, où je repliais une aune de serge, et il me la serra doucement en regardant sur mon visage si j'étais fâchée. Je ne dis rien et je n'eus pas l'air en colère; ça l'encouragea : « Vous n'êtes

» donc pas fâchée contre moi, qu'il me dit, Geneviève? » Je lui répondis seulement : « Non, » d'une voix très-douce, et je ne retirai pas ma main. Alors nous restâmes comme cela tous les deux longtemps, longtemps, sans rien nous dire; mais mon cœur battait si fort, et le sien aussi, contre le comptoir, qu'on les entendait comme des balanciers d'horloge.

« — Geneviève, dit-il enfin, mon père vous a donc » parlé?

» — Oui, que je lui répondis; et rien de plus.

» — Eh bien, alors, il faut nous fiancer le mois qui vient.

» — Le mois qui vient, dis-je.

» — Vraiment? qu'il me dit, en se levant et en retirant » sa main pour la battre de joie contre l'autre.

» — Vraiment! répliquai-je avec gravité, comme si j'a- » vais fait un serment.

» — Eh bien, alors, allons nous promener dans les prés, » me dit-il, car je ne peux pas me tenir en place. Les plan- » tes des pieds me font mal du désir de sortir avec vous, » Geneviève, et de dire à tous mes pays que nous rencon- » trerons et qui se demanderont : Avec qui donc est Cy- » prien? C'est ma *promise.* »

Et nous sortîmes.

Nous nous promenâmes tout le soir, bien loin, bien loin, dans les prés, sur le bord de la rivière. La petite était avec nous, qui n'y comprenait rien et qui jouait devant ou derrière avec les papillons sur l'herbe et les petits poissons sous l'eau. Nous ne disions guère plus qu'à la maison; mais nous nous tenions les mains tout le temps, par le bout des doigts, comme des enfants qui vont à l'école. Ça lui faisait plaisir et à moi aussi, et nous soupirions si fort, si fort, que la petite me disait par moments tout bas : « Tu as donc du » chagrin, Geneviève? Pourquoi ce vilain M. Cyprien est-il » venu te faire de la peine? »

Cela faisait rire Cyprien, à qui je le redisais quand la petite était loin, et je me mettais les bords de mon tablier sur les yeux, comme si j'avais pleuré; mais c'était pour sourire et pour regarder, en souriant, Cyprien, qui me serrait le doigt. Puis la petite venait me tirer mon tablier de dessus les yeux et disait : « Ah! vous riez; c'est un badinage! »

XXVII

Nous ne rentrâmes que bien tard à la maison, ce jour-là, après être convenus de tout. Cyprien repartirait la même nuit; il ferait ses foins pendant les deux semaines; il viendrait me chercher à Voiron pour que les fiançailles se fissent dans le village et dans la maison de son père, à cause de sa mère boiteuse qui ne pouvait pas descendre ; il me ramènerait le même jour à Voiron, et nous nous marierions après les orges rentrées, la semaine d'avant l'Assomption.

Il est parti content comme si nous eussions été déjà l'un à l'autre. Il croyait à ma parole, le pauvre garçon, comme si c'eût été parole d'Évangile. Ah! monsieur, que j'ai été traître ! dit-elle en se frappant la poitrine avec ses aiguilles de bas, comme si elle eût voulu se les plonger dans le cœur; mais c'était pour un bon motif pourtant, reprit-elle avec un accent de conviction qui parut la consoler elle-même.

— Comment, Geneviève ! lui dis-je avec étonnement, vous avez été traître, vous ?

— Ah ! monsieur, quand je dis traître, je veux dire étourdie ; mais bien malheureusement étourdie, vous allez voir. Mais avant de commencer à vous conter tout cela, laissez-moi jeter quelques éclats de sapin sur le feu qui va s'éteindre, et regarder dans la marmite si les pommes de terre

que j'ai promis de porter avant le jour aux enfants de la pauvre Marguerite cuisent bien.

Elle jeta des éclats sur le feu, elle ouvrit le couvercle d'étain, elle remit une poche d'eau sur les pommes de terre, qui brûlaient un peu, et elle vint se rasseoir sous la lampe. Je profitai de l'interruption pour délier le cordon de mon chien qui faisait du bruit avec ses grelots en prenant des mouches, et pour étendre une goutte d'huile de plus sur les bassinets de mon fusil. Geneviève continua ainsi :

XXVIII

L'histoire des douze sous, que le père Cyprien avait racontée aux cabarets et sur la route en s'en allant, pour se vanter de sa finesse, et la promenade que j'avais faite dans les prés avec son fils le dimanche d'après, avaient fait du bruit dans Voiron. Les voisines et les jeunes filles mes amies faisaient semblant de se moquer de ce que j'allais épouser un jeune homme de la montagne, qui portait des guêtres de cuir et des cheveux longs ; mais au fond elles me portaient envie toutes ; je le comprenais bien quand on me disait qu'elles disaient entre elles : « Tiens ! puisque le beau montagnard voulait se marier en plaine, il aurait bien pu en » trouver d'aussi jolies et de plus riches que Geneviève ! » Les plus sages me faisaient compliment ; elles me disaient : « Tu as bien fait, Geneviève, l'habit n'y fait rien, va ; tu » entres dans une bonne famille : le bon Dieu te devait ça » pour toutes les peines que tu t'es données avec ta mère. » Elle sera bien contente, dans le paradis, de te savoir » établie avec un si beau, si riche et si honnête garçon. » Moi, j'écoutais tout cela, et je songeais à me faire la plus

belle que je pourrais le jour de nos fiançailles, pour faire honneur à Cyprien.

XXIX

J'avais amassé une petite économie en petites pièces, après avoir vécu et payé l'apprentissage de la petite chez la dentellière ; j'avais mis cela dans le coffre à sel, à côté de notre lit. Je me dis : Il faut acheter du linge, une robe neuve, une coiffe, des souliers de peau de chèvre et une bague d'or pour Cyprien, des boîtes de dragées pour les parents et les voisines. Je dépensai tout à me faire un trousseau, puisque ma mère n'avait pas pu m'en faire un avant de mourir. Mais aussi, j'étais aussi bien nippée qu'une fille qui aurait eu père et mère. Tout cela était étalé sur le coffre à sel, à la tête du lit. J'y allais bien vingt fois par jour pour le regarder et pour me dire : « A quoi ressembleras-» tu, Geneviève, quand tu seras là dedans ? » Vraiment, monsieur, je n'osais pas l'essayer, tant j'avais peur de ne pas me reconnaître. J'aurais rougi de me parer ainsi, même devant la petite Josette.

A la fin, il fallut bien m'endimancher, car c'était le matin du jour où Cyprien devait venir me prendre pour les fiançailles. Je menai Josette de grand matin chez sa maîtresse, je priai cette femme de la garder deux jours et de la faire coucher avec ses enfants. Je lui recommandai d'être bien sage, je l'embrassai et je revins m'habiller.

A peine avais-je fini de boucler mes souliers et d'épingler mon fichu rouge devant et derrière ma robe de soie verte, que j'entendis le pas d'un mulet qui s'arrêtait devant

la porte. On frappa, j'ouvris : c'était Cyprien en habits neufs, en souliers neufs, en chapeau neuf à grands bords tombant sur les épaules, presque aussi longs et aussi noirs que ses cheveux. Il ne faisait pas encore bien jour, bien que ce fût trois semaines après Pâques. Il n'y avait personne encore aux fenêtres ni dans la rue.

Cyprien avait marché de nuit pour m'emmener dès le point du jour, afin d'arriver à l'heure de la messe au village. Le mulet mangeait sur la porte, dans une résille de chanvre cordé qui lui passait autour du cou et qui lui rapprochait son herbe de la bouche. Il avait un panache rouge sur le front, un collier de grelots qui sonnaient gaiement à chaque mouvement de son encolure, un poitrail de cuir garni de plaques luisantes comme de l'or, une selle large, rembourrée, couverte d'un beau tapis de laine de couleur sur le dos, avec un gros pommeau de cuir et de cuivre pour s'appuyer sur le devant, et deux étriers de fer suspendus à des courroies courtes, au milieu de la selle, pour qu'une femme y pût mettre ses pieds.

« Allons, Geneviève, me dit Cyprien, ne perdons pas un » coup de l'horloge ; la route est longue, le soleil marche » vite une fois qu'il sort des sapins, la famille nous attend. » Je fermai la porte, je lui donnai les clefs comme s'il eût été déjà mon mari. Il me prit dans ses bras comme si j'avais été une javelle d'orge verte ; il m'assit sur la selle, il passa mes pieds dans les étriers, il me mit la bride dans une main, il me dit de me tenir de l'autre main au pommeau de la selle : « N'ayez pas de crainte, Geneviève, qu'il me dit, je » vais marcher à côté, un peu en avant, en tenant le mulet » par le licou, et s'il fait un faux pas, ou si vous avez peur » criez librement, et jetez-vous de mon côté, je ne vous » laisserai pas tomber à terre, allez ! »

XXX

J'avais bien peur; mais je ne dis rien et je me rassurai en regardant les épaules et les cheveux de Cyprien, qui touchaient presque à mon genou et qui balayaient la poussière de mon soulier. Je me dis : « Je n'ai rien à craindre si près de lui. » Il n'était pas tout à fait jour encore quand nous traversâmes le petit pont au milieu des prés et que nous commençâmes à gravir le sentier qui mène aux montagnes.

Cyprien, sans me regarder et sans me rien dire, se mit à chanter de toute sa force, et avec une si belle voix que les rochers de la route en sonnaient, la chanson des fiançailles dans la montagne. Vous savez bien, monsieur, cette chanson qui dit :

> Belle, ouvrez-moi la porte,
> A l'heure de minuit.

Les grelots et les fers du mulet sur les roches luisantes accompagnaient la chanson de Cyprien, et les rossignols qui s'éveillaient, et les alouettes qui partaient, et la chute des cascades qui bruissaient, et les jeunes filles qui sortaient du lit et qui se mettaient sur les portes de leurs chalets pour nous voir passer, tout cela était si gai, monsieur, que je ne me sentais plus le cœur de contentement, et qu'il me semblait qu'on m'enlevait au troisième ciel. Je me souvenais d'avoir vu dans la Bible, sur le lit de ma mère, la figure d'une sainte Vierge, assise avec l'enfant Jésus sur un mulet qu'un ange menait par la bride, pour voir sa cousine. Je me di-

sais : « Tu es comme une sainte Vierge, mais qu'as-tu fait de l'enfant? » Et je me sentais un petit moment le cœur triste en pensant que j'avais laissé Josette en arrière; mais ça ne durait pas. Cyprien tournait un autre rocher, tournait dans un autre bois, traversait un autre torrent à gué, ses jambes nues dans l'eau ou bien en croupe derrière moi sur le mulet, et tout redevenait surprise, joie et rire comme avant.

XXXI

J'étais si neuve à la vue des pays, monsieur, du ciel, des montagnes, des bois, des eaux, de toutes ces choses qui couvrent la terre! je n'étais jamais sortie de Voiron et presque jamais de ma chambre; tout cela m'entrait dans les yeux comme un feu d'artifice. J'admirais tout, j'interrogeais Cyprien sur tout, je criais de tout, et cependant je n'avais peur de rien, parce que j'étais avec lui. Mais, s'il faut vous l'avouer, monsieur, deux ou trois fois je fis semblant d'avoir trop peur au bord des ravins et au bruit du torrent; je poussai un cri et je me jetai, ma main sur son épaule, autour de son cou, pour qu'il me soutînt à demi et qu'il m'entourât de son bras robuste, sous lequel je ne craignais plus rien.

— Et il n'en profita pas pour vous embrasser une seule fois, Geneviève?

— Oh! non, monsieur, je vous le jure, dit-elle, il était trop honnête homme pour cela; il ne m'embrassa pas plus que mon ange gardien sur la route. Il était plus rouge de honte que moi; il ne me toucha pas du bout des lèvres jusqu'à ce qu'il fût devant tout le monde, à table, dans la

maison de sa mère, et que son père lui dît : « Allons, Cy-
» prien, embrasse ta fiancée ! »

XXXII

Nous nous arrêtâmes bien quelquefois pour faire souffler le mulet à l'ombre, dans le creux du rocher, au bord des eaux qui écumaient. Il cassait des branches de jeunes sapins qu'il me donnait pour m'éventer ou pour chasser les mouches de mes joues ; même, une fois que j'avais soif, il alla me chercher de l'eau au torrent dans le creux de ses deux larges mains, qu'il arrondit comme une coupe ; il les éleva vers moi, et j'y bus en me penchant comme à la source. Je ne pouvais pas me rassasier d'y boire ainsi ; il me semblait que ça me familiarisait avec celui qui devait être mon mari, et que je buvais véritablement sa sueur et sa vie. Je prolongeais le jeu au delà de ma soif, et lui riait et me disait : « Bien, mademoiselle Geneviève, ne vous
» pressez pas ; c'est comme cela que nous buvons à la mon-
» tagne quand nous fanons le foin. » Puis, quand j'avais fini, il buvait après moi, ouvrait les mains et me jetait quelques gouttes au visage pour me rafraîchir le front. Voilà tout ce qui nous arriva en chemin.

Mon Dieu ! que je trouvais donc tout cela beau ! les gorges dans les quelles il semblait que le mulet ne pourrait jamais passer, tant les rochers et les sapins se rapprochaient comme pour murer la route ; les neiges fondues qui bondissaient, comme des agneaux qui se noient, de rocher en rocher, en jetant des cris, en hurlant, en sifflant comme des personnes ; les bras des sapins qui s'étendaient sur le chemin et qui me forçaient à baisser la tête sur le cou de

la bête, de peur d'y laisser ma coiffe et mon peigne; les précipices tout garnis de fleurs rouges, bleues, jaunes, que je n'avais jamais vues dans les jardins de Voiron; l'écume blanche qu'on voyait au fond, comme des écluses de lait qui auraient coulé du ciel, les arcs-en-ciel qui formaient des ponts d'un des côtés du précipice à l'autre, et qu'on voyait en bas au lieu de les voir en haut; par moments, de petits brouillards qui sortaient en fumée des sapins, qui devenaient nuages, qui éclataient en éclairs, en tonnerres, en ondées d'un quart d'heure, et puis qui se dissipaient, comme les bulles d'air de Josette, en soufflant dessus, et qui laissaient revoir après un ciel sans tache, aussi bleu que l'eau du lavoir quand les blanchisseuses y ont délayé de la céruse; je ne pouvais pas me lasser de regarder, je me disais : « Que le monde est grand ! » J'aurais voulu ne jamais arriver et toujours attendre. Cyprien avait vu cela toute sa vie, monsieur, lui; eh bien, il n'avait pas l'air plus pressé que moi. Il me disait : « Geneviève, vous allez croire que » je mens, eh bien, le pays ne m'a jamais paru aussi beau » que cette fois avec vous. Je ne sais pourquoi, mais c'est » comme ça. » Et il trouvait toujours que la monture allait trop vite, parce qu'elle sentait le pré, disait-il, et il trouvait toujours une raison pour l'arrêter, tantôt pour resserrer les sangles, tantôt pour lui enlever un taon sur le cou, tantôt pour lui ôter un caillou du pied. Ah! il aimait bien son mulet, allez!

XXXIII

Voilà que quand nous fûmes arrivés à un long pont de bois peint en rouge, sur le gave qui sépare les bois de

Montagnol des bois de Valneige, nous entendîmes des coups de fusil qui roulaient dans le ravin comme des tonnerres. « Ne bougez pas, me dit Cyprien : ce sont les parents qu » viennent au-devant avec les garçons et les filles du pays » pour vous faire fête. »

Nous les rencontrâmes au milieu du pont. Ils étaient bien trente, tant garçons que filles, tant d'hommes d'âge que petits enfants. Le père Cyprien était en avant, son fils lui donna la bride du mulet. Les enfants jetaient des grains de blé et des coquelicots sous les pieds de la bête, que les planches du pont en étaient toutes rouges; mais j'étais plus rouge que les coquelicots moi-même, de honte de me voir ainsi honorée comme une reine qui ferait son entrée dans Jérusalem! moi pauvre servante, qui n'avais pas vingt ans, voyez-vous; n'est-ce pas pour m'humilier?

On me conduisit ainsi de porte en porte jusqu'à l'église. où le curé, avec l'enfant de chœur, nous attendait pour bénir les fiançailles, et de là au chalet du père Cyprien, pour saluer la mère et goûter le pain. Devant toutes les maisons disséminées que nous rencontrions, il y avait auprès de la porte une petite table couverte d'une nappe de chanvre, avec des beignets, des crêpes sucrées, des gâteaux, du vin blanc et des bouquets dans un pot à l'eau, dessus. Les mères et les filles étaient sur le pas de leur porte : il fallait goûter de tout en passant, c'était la coutume. Après cela, on était du pays.

La mère de Cyprien me présenta le banc de sapin à trois pieds pour descendre du mulet. Elle me prit par la main, toute boiteuse qu'elle était, et me mena gravement d'abord à l'étable, puis à la grange, au grenier à blé, à la laiterie, à la fontaine, au lavoir, au four, enfin dans la maison. Il y avait une longue table couverte de pain de brioche, de plats cuits au four et de brocs de vin. Elle me conduisit près du foyer; on y voyait une quantité de marmites fumantes; elle

me fit toucher la crémaillère et les chenets, puis elle m'embrassa et me dit deux ou trois mots du pays que je ne compris pas.

Je n'osais lui répondre, et, si je n'avais pas vu Cyprien, qui était avec ses parents, toujours derrière moi, je me serais sauvée. Les hommes se mirent à table; la mère, les femmes et moi nous les servions; seulement, de temps en temps le père me faisait asseoir sur le banc, manger un morceau sur le pouce et boire une tasse de vin blanc avec lui; le reste du temps, je relevais ma robe de soie à l'agrafe de ma ceinture, je retroussais mes manches, j'ôtais ma coiffe et j'allais dans l'évier à côté, avec les femmes, pétrir les galettes, récurer les plats et emplir les bouteilles pour les invités. « Elle n'est pas fière, et elle est ouvrière, disaient les vieilles à la mère Cyprien; vous avez du bonheur, ça » fera une bonne servante à la maison. »

XXXIV

Quand le dîner fut fini, et qu'il ne resta que les pères à table, devisant de choses et d'autres en buvant, Cyprien me mena promener dans le domaine, dans les sapins et dans le pré de son père; les vaches paissaient dans l'herbe, qui leur montait jusqu'aux genoux. Il me les nommait l'une après l'autre, en me disant leurs défauts et leurs qualités: « Celle-là, c'est la Rousse, me disait-il; elle vient d'elle- » même tendre son pis deux fois par jour pour qu'on la sou- » lage de son lait; celle-là donne deux pintes par soleil; » celle-là laboure comme un bœuf, mais elle est toujours » maigre et ne broute guère au râtelier : nous l'appelons la » Servante; celle-là est bariolée de noir et de blond, c'est

» la plus belle, mais elle est fière et capricieuse comme une » chèvre; celle-là a la corne de travers : il faudra prendre » garde, Geneviève, jusqu'à ce qu'elle vous connaisse, elle » vous regardera de mauvais œil. » Il m'avertissait de tout, monsieur, et me disait comme il fallait faire pour être agréable à sa mère et pour me faire aimer à la maison. Je le remerciais et je lui disais : « Soyez tranquille, Cyprien; n'ai-je » pas servi toute ma vie? » Puis j'admirais les sapins, les orges, les arbres fruitiers, les ruches couvertes de leurs toits pointus de paille grise pour que la neige glissât dessus; les canards dans la mare, les poules dans le verger, enfin tout, quoi! et je pensais : « Je n'aurais pas besoin de tant avec Cyprien! » Il me ramena toute contente à la maison, où les vieillards buvaient encore, quoique le soleil fût déjà haut dans le milieu du ciel, et me fit voir la chambre que j'aurais avec lui au-dessus de l'étable : on y montait par une échelle de sapin, et il y avait une petite galerie devant, toute tapissée de maïs luisant, comme si la muraille eût été de l'or. La chambre était basse et petite, tout en bois de sapin poli comme un coffre. « Ah! que nous serons bien là, que je me dis; c'est bien assez grand pour deux. » Je pensais laisser la petite en apprentissage à Voiron, parce que Cyprien m'avait dit en route que sa mère ne voulait absolument que moi. « Et puis, me disais-je, cette pauvre enfant-là a toujours été dorlotée; ça ne connaît pas la peine, ça souffrirait trop d'être paysanne dans sa vie, après avoir été quasi demoiselle étant enfant. »

Nous redescendîmes l'échelle sans en avoir plus dit. Le mulet tout harnaché nous attendait en bas. Le père Cyprien me remit dessus. Tout le pays me fit la conduite jusqu'au pont rouge, et nous redescendîmes, Cyprien et moi, fiancés et contents, par où nous étions montés le matin.

XXXV

Nous étions plus gais, monsieur, et plus accoutumés ensemble, parce que maintenant nous ne pouvions plus nous dédire, et que nous avions bu et mangé ensemble et mis notre main dans notre main. Le temps nous durait, en idée, jusqu'au grand jour; mais Cyprien me promettait de venir tous les dimanches me conduire à la messe de Voiron et me promener dans les prés; ça nous ferait patienter.

Ah! mon Dieu, que j'étais heureuse! et lui aussi, qu'il était content! Ce n'était plus le même garçon que le matin, voyez-vous; il me regardait, il me regardait, nous nous regardions! Il cassait des branches à tous les buissons en fleur pour en ombrager la tête du mulet; il parlait à tous les passants d'un air de joie et de bonne grâce, comme un homme qui aurait voulu ouvrir son cœur où il y aurait trop de contentement, pour en donner une part à tout le monde. Et quand on lui demandait : « Qu'est-ce que tu mènes donc » là si joyeux à la ville, Cyprien? veux-tu vendre la charge » de ton mulet? — Oh! que non, qu'il disait; c'est mon » cœur : je ne le vends pas, mais je le laisse prendre. » Et puis on riait ensemble en buvant un coup à sa gourde, et les passants disaient en s'en allant : « Voyez donc Cyprien, » il ramène sa fiancée, la Geneviève, la fille du vitrier. Un » beau brin et bon brin de fille, ma foi! » C'est ainsi qu'on disait, monsieur. Pardonnez-moi si je me vante; mais il y a si loin, si loin de cela!

XXXVI

Nous nous amusâmes si longtemps en route, qu'il était

nuit close depuis deux grandes heures, qui ne nous avaient pourtant pas duré, quand nous arrivâmes au bas des montagnes, sur le pont des prés de Voiron. Cyprien, que la nuit rendait plus hardi, s'arrêta sur le pont, tout près de la maison de la ville : « Nous voilà arrivés, Geneviève, me dit-il » tristement; il faut nous dire adieu avant d'entrer dans la » rue, où tout le monde vous écoute. — Eh bien, oui, Cy- » prien, disons-nous adieu là, lui répondis-je, et quand vous » m'aurez descendue du mulet sur ma porte, où vous m'a- » vez prise, vous n'entrerez seulement pas; vous repartirez » sans me dire plus haut que mon nom, pour que les mau- » vaises langues n'aient rien à dire. »

Alors, monsieur, il mit ses deux bras sur le cou du mulet arrêté, comme un homme qui prie Dieu les deux coudes sur son banc à l'église; il tourna le tête de mon côté, j'approchai mon visage du sien; il me dit : « Adieu donc, mademoiselle Geneviève ! » Je lui dis : « Adieu donc, monsieur » Cyprien ! » Et puis il soupira bien fort, je soupirai bien fort aussi, et puis il répéta : « Adieu, mademoiselle Gene- » viève ! » Et je répétai : « Adieu, monsieur Cyprien ! » et nous répétâmes bien cinquante fois chacun : « Adieu, Gene- » viève ! adieu, Cyprien ! » et autant de fois nous soupirâmes sans en dire ni plus ni moins; et à la fin il releva le bras gauche pour le passer autour de mon corps et m'attirer un peu vers lui, et il m'embrassa en me serrant un peu sur son cœur, et ça fut dit. Il reprit la bête par la bride, marcha sans plus se retourner et sans souffler jusque devant ma porte, me descendit sur le banc de pierre, retourna la tête de son mulet et partit sans s'arrêter ni se retourner. Mais j'avais bien vu qu'il pleurait en dedans, et moi je restai un moment toute seule assise sur le banc de pierre dans l'ombre près de la porte, à pleurer aussi tout bas.

XXXVII

Quand je n'entendis plus le bruit des fers du mulet sur le pavé, je pris la clef de la maison que j'avais dans la poche de mon tablier, et j'entrai en refermant la porte derrière moi. J'allumai du feu, et j'entrai, ma lampe à la main, dans l'arrière-boutique, où étaient mon armoire et mon lit, pour me déshabiller. Je ne faisais point de bruit en marchant, parce que je croyais que la petite, que la voisine avait dû venir coucher, était déjà endormie, et que je ne voulais plus bavarder ce soir-là, ayant le cœur trop gros.

XXXVIII

J'entrai donc à pas de loup, sans faire craquer mes souliers; mais en m'avançant vers le lit, monsieur, je vis deux beaux yeux bien ouverts, qui me regardaient en s'ouvrant toujours davantage par l'étonnement, à mesure que ma lampe m'éclairait mieux. C'était Josette, qui était sur son séant, appuyée contre la têtière du bois de lit, en chemise, mais qui ne dormait pas et qui me regardait sans rien dire, tout effrayée, la pauvre enfant, monsieur, comme si elle avait vu un fantôme ou une vision! Mais elle me reconnut à la voix.

« Tiens! c'est toi, Geneviève? » qu'elle s'écria en m'ouvrant ses petits bras et en déplissant son front et ses lèvres, qui passèrent tout à coup de l'effroi au sourire.

« — Eh! oui, que c'est moi, lui dis-je; qu'as-tu donc à » me regarder comme ça? Est-ce que je ne suis pas la » même qu'hier? » J'avais oublié, monsieur, d'ôter mes beaux habits qui me changeaient toute.

« — Eh! non, que tu n'es pas la même, dit-elle en boudant un peu des lèvres, est-ce que tu veux te moquer de » moi? Est-ce que tu avais hier cette belle robe de soie qui » brille, qui luit et qui change comme les gorges des pi- » geons sur un toit au soleil, ces souliers qui craquent » comme ceux des dames à l'église, ce fichu de dentelles, » cette ceinture de ruban, cette coiffe dont les ailes te bat- » tent sur les joues, ces boucles d'oreilles qui pendent » commes deux poires d'or, ce beau collier avec cette croix » sur la poitrine? Est-ce que nous sommes en carême en- » trant carnaval? Ou bien est-ce qu'il est venu une fée avec » sa baguette, comme dans le livre où tu m'apprends à lire, » qui t'a changée, dans ton voyage, en demoiselle, et qui » t'as donné de si belles nippes que je n'oserais pas seule- » ment t'embrasser?

» — Tiens! c'est vrai, que je pensai en moi-même; cette » pauvre enfant, elle ne m'a jamais vue comme ça; ça doit » l'étonner tout de même. » Je n'avais pas songé que j'avais ma robe de noces!

« — Pourquoi donc, continua-t-elle, as-tu fait faire de si » beaux habillements? »

J'étais embarrassée :

« — C'est que je viens de me fiancer, lui dis-je, et que » je vais me marier. » Et je me mis à me déshabiller tout en parlant, à ôter les agrafes de mes souliers fins, à dénouer les nœuds de ma ceinture, à désépingler ma coiffe de dentelles, à détacher mes boucles d'oreilles ⁺ mon collier, à dénouer mon fichu de mes épaules, à dépouiller ma robe de soie, à replier tout cela avec soin et à le ranger dans l'armoire pour la noce. La petite me regardait faire en s'é-

merveillant de tant de belles choses. Puis, quand j'eus fini et fait ma prière et que je fus en chemise, les pieds nus, pour me coucher :

« Oh ! à présent, dit-elle, je t'aime bien mieux et j'ose-
» rais t'embrasser ! »

Elle me fit place, je soufflai la lampe, et je me couchai à côté de l'enfant.

« — Oh ! bien, à présent, c'est bon, » dit-elle en me passant ses deux bras autour du cou, comme elle avait l'habitude de faire quand elle allait s'endormir. Mais elle était si agitée par la vue de mes beaux habits, par mon absence de toute la journée, et moi j'étais si éveillée par l'impression de tout ce que j'avais vu et fait dans la journée et par l'image de Cyprien, que nous nous empêchions de dormir l'une et l'autre.

« — Eh bien, me dit la petite malicieuse, je ne m'endormirai pas et je ne te laisserai pas dormir que tu ne m'aies tout dit. Tu vas donc te marier, Geneviève ?

» — Oui.

» — Et avec qui ?

» — Avec M. Cyprien, que tu connais bien, et qui te tient, quand il vient, sur ses genoux.

» — Oh ! tant mieux ! dit-elle ; mais M. Cyprien, il est
» de la montagne. Est-ce qu'il va demeurer avec nous ! »

Je me sentis toute honteuse devant l'enfant, et je m'embarrassai pour répondre. A la fin je pensai : Bah ! il vaut autant lui dire tout de suite.

« — Non, que je lui dis, il reste à la montagne.

» — Mais toi, reprit-elle, tu ne resteras donc pas avec
» lui ?

» — Si ! lui dis-je.

» — Tu resteras à la montagne ?

» — Eh ! oui, puisque j'y serai mariée.

» — Et moi, ajouta-t-elle en desserrant ses mains d'au-

» tour de mon cou et les battant l'une contre l'autre, j'irai
» donc rester à la montagne? Oh? que je suis aise! J'aime
» tant M. Cyprien, son chien et son mulet, le lait, les pom-
» mes, les oiseaux, les papillons! On dit qu'il y en a tant
» là-haut! Quand est-ce que nous y allons?

» — Mais toi, répondis-je de plus en plus embarrassée
» de répondre, toi, tu n'y viendras pas, mon enfant; tu
» resteras à Voiron, chez ta maîtresse, qui t'apprend la
» dentelle. Elle t'élèvera avec ses enfants; elle aura bien
» soin de toi; je viendrai te voir souvent, souvent; tu seras
» bien heureuse!

» — Méchante! s'écria l'enfant, tu me laisserais? tu au-
» rais bien le cœur de t'en aller sans moi, sans moi, qui ne
» t'ai pas plus quittée que ta chemise depuis que je suis
» venue au monde; sans moi, qui ai toujours vécu, mangé,
» couché avec toi, comme si j'étais ta fille; sans moi, qui
» n'ai pas seulement pu m'endormir une heure aujourd'hui,
» parce que je n'étais pas couchée là avec toi? Méchante?
» répéta-t-elle avec un accent de colère et en me frappant
» le sein avec sa petite main, si tu avais bien le cœur de
» me faire cela, tu n'aurais pas besoin de revenir ni sou-
» vent ni une fois à Voiron, va! tu ne me retrouverais pas:
» je serais bientôt au cimetière, à côté de ma mère, et je
» lui dirais que tu m'as laissée, comme une menteuse, toi
» qui disais toujours que tu lui avais promis, quand elle est
» partie pour l'église, de tenir sa place auprès de moi! »

Et puis elle se mit à pleurer.

XXXIX

Vous sentez, monsieur, que je n'étais pas à mon aise en écoutant cette simple petite parler ainsi; je commençais à

me douter que j'avais agi légèrement et par emportement d'amour avec Cyprien; car, enfin, l'enfant avait raison. Je lui avais servi de mère, je ne l'avais jamais quittée que ce jour-là dans toute sa vie; je lui avais dit cent fois ce que j'avais dit à notre mère : que je mourrais plutôt que de l'abandonner; et voilà que j'allais me marier et la laisser comme une orpheline aux soins d'une étrangère ! Oh ! le remords me serrait la gorge, que je ne pouvais ni parler ni respirer, ni sangloter. Je commençais à me repentir de ce que j'avais promis à Cyprien; et puis, cependant, je l'aimais tant, que je ne pouvais me repentir de l'aimer. D'un côté la petite, de l'autre mon fiancé, puis mes promesses à l'église le matin, en face de tout le village, et puis ma promesse à ma mère là-haut en face de la mort et de Dieu ! Je me retournais en moi-même et je me retournais dans le lit sans pouvoir trouver une bonne place, ni échapper à l'enfant, ni échapper à l'image de Cyprien, ni échapper à l'ombre de ma mère, ni échapper à mon propre cœur !... Ah ! monsieur, la terrible nuit !... Il n'y en a pas de pire, j'en suis sûre, dans l'enfer. Je rougissais, je pâlissais, j'avais la sueur froide sur les membres, je brûlais, j'étais transie, j'avais la fièvre, et la petite se retournait pour m'éviter et continuait à me reprocher toujours. « Mais, que je lui disais en l'embrassant et en lui prenant » les mains dans les miennes, tu seras si bien chez la dentellière ! bien couchée, bien nourrie, bien parée, bien instruite comme ses propres enfants. Elle est à son aise, » ce n'est pas comme chez nous : il y a des meubles, il y » a des chambres, il y a une servante qui fait tout le gros » ouvrage. Que veux-tu de mieux ? Est-ce que je peux te » nourrir avec du pain blanc, moi ?

» — Qu'est-ce que ça me fait, ton pain noir ou blanc, » répondit l'enfant, la robe vieille ou neuve, la chambre, » les meubles, la servante ? Ne me nourris qu'avec du pain

» de paille si tu veux; mais emmène-moi partout avec toi; » loin de toi je serai si malheureuse, si malheureuse! Tu » parles de la dentellière; elle les nourrit bien, oui, mais » si tu savais comme elle les bat, ses enfants! Ah! je ne » resterais pas seulement trois jours chez elle qu'elle m'au- » rait battue, et que je me serais sauvée dans les prés et » jetée, comme la petite de la bohémienne, dans la rivière, » où on l'a retrouvée hier! Qu'est-ce que tu dirais quand » tu apprendrais ça? Serais-tu bien contente là-haut avec » ton Cyprien? Ah! je le déteste maintenant. Et qu'est-ce » que ma mère penserait de toi dans son lit de terre? »

Je me mis à pleurer plus fort à ces mots; alors elle redoubla de parler de ma mère. Les enfants, voyez-vous, c'est plus fin que ça n'en a l'air. Elle s'apercevait de l'impression que faisait sur moi ce reproche au nom de notre mère. Elle y revenait toujours. Ça m'attendrissait, et, quand elle vit que je pleurais bien et que j'étais ébranlée, alors, monsieur, elle s'entortilla autour de moi comme un serpent, les bras à mon cou, la bouche sur ma poitrine, les membres contre mon corps, en m'embrassant avec fureur, en se collant à moi comme ma peau et en criant tout bas: « Non! » non! non! tu n'auras pas le cœur de me déchirer les » membres, pour m'arracher de toi et pour me jeter là » comme une vieille robe en morceaux, pour qu'on marche » dessus! Non, Geneviève, ma sœur, ma nourrice! mon » autre mère! deux fois ma mère, puisque tu l'as été après » la mort de la première comme avant. Je serai si sage, si » bonne, si obéissante! Je t'aimerai tant, je t'embrasserai » tant, le jour et la nuit! Oh! dis-moi, dis-moi que tu ne » me quitteras pas! »

J'allais le dire, monsieur, tant cette enfant me remuait jusqu'au fond du cœur en m'étouffant dans ses petits bras, quand je vins à penser à Cyprien, qui venait de me quitter si joyeux et qui n'était pas encore peut-être au pied des

montagnes. « Oh ! Dieu ! me disais-je, il m'a été fiancé ce
» matin, il m'a embrassée il n'y a pas une heure, il a encore
» l'odeur de la rose de mon front sur les lèvres, et déjà sa
» maîtresse est traîtresse ! Non, non, Josette, que je lui dis
» en lui dépliant les bras de mon cou et en me dégageant
» le corps de son corps pour me retourner de l'autre côté
» du lit et pour réfléchir; non, une honnête fille doit tenir
» sa parole, et j'ai fait serment à Cyprien. Laisse-moi !

» — Un serment ! qu'elle me dit en se levant toute
» droite sur le lit; tu n'en as donc point fait à ma mère !
» Eh bien, oui, laisse-moi tout de suite; je ne veux plus
» coucher avec toi : je veux aller coucher sur sa pierre et
» lui demander si c'est Cyprien ou moi qu'elle t'a mis
» dans les bras en mourant ! Nous verrons ce qu'elle ré-
» pondra !... »

En disant ces mots, monsieur, cette petite fille, folle de tendresse et de colère, fit un pas pour me passer par-dessus le corps à travers le lit et pour sauter sur le plancher; mais, s'étant embarrassé les pieds dans les plis du drap qui était déjà tout tordu par ses convulsions, elle tomba la tête la première sur le carreau, jeta un cri et resta sans mouvement au pied du lit !

Ah ! j'entendrai toute ma vie ce cri et le coup sourd de sa chute sur le plancher. Je m'élançai, je la pris dans mes bras, je l'appelai : « Josette ! Josette ! » Je la portai vers la fenêtre pour lui faire respirer l'air de la nuit; rien n'y fit, elle était comme morte dans mes bras ! Je l'étendis sur le lit, je lui jetai de l'eau sur les tempes, je pris ses mains dans les miennes, je mis ma bouche contre sa bouche; elle ne respirait toujours pas; elle devenait froide, comme j'avais senti ma mère en l'ensevelissant.

« — Malheureuse que tu es ! m'écriai-je en me parlant
» à moi-même, tu as tué ta sœur ! » Et je tombai sans connaissance sur le plancher.

Je ne sais pas combien de temps j'y restai; mais, quand je repris mes sens, ma sœur était encore immobile et sans souffle sur le lit ! Je me remis à genoux devant, la tête sur son corps, priant Dieu, priant tous ses anges et tous ses saints, priant ma mère surtout de la ressusciter et de me prendre à sa place ! J'étais comme dans un rêve, monsieur, et cependant j'étais éveillée ! C'est alors que j'entendis là, comme je m'entends, la voix de ma mère dans mon oreille ; mais sa voix plus sévère que je ne l'avais jamais entendue pendant sa vie, qui me dit : « Caïn, Caïn! qu'as-tu fait de ta sœur ? » comme elle m'avait lu ces mots dans sa Bible !

On m'a bien dit depuis que c'était une illusion, un écho de ces paroles que j'avais entendues d'elle autrefois, et qui sonnait de loin dans ma tête troublée par le désespoir; mais j'entendis pourtant si bien ces paroles, que j'y répondis tout de suite, comme je réponds quand on m'appelle.

« Ma mère ! ma mère ! répondis-je, ne me condamnez » pas ! Je jure que, si vous rendez le souffle et la parole à » la petite, je ne me marierai pas, et que je me sacrifierai » entièrement à votre enfant ! »

Et je fis un vœu, monsieur, un vœu irrévocable, en dedans de moi.

La preuve que ma mère m'avait bien parlé, monsieur, et qu'elle avait bien entendu ma réponse, c'est qu'à peine mon vœu était fait dans mon cœur que la petite commença à respirer, à étendre les bras, à ouvrir les yeux aussi doucement que si elle sortait d'un sommeil, et qu'elle me dit, sans plus de colère :

« — Geneviève, tu ne te marieras plus, tu ne me laisse» ras jamais, n'est-ce pas ?

» — Non, jamais ! jamais ! jamais ! » dis-je en la couvrant de baisers, en me recouchant à côté d'elle et en la

chauffant sur mon corps. « Mais comment le sais-tu ? » lui dis-je.

« — Quelque chose me le dit dans le cœur, » dit-elle.

Alors elle m'embrassa de nouveau, et nous nous embrassâmes tout le reste de la nuit, elle en riant, moi en pleurant.

Le malheureux Cyprien, il n'était pas encore au pont rouge, et il n'avait plus de maîtresse ! et il chantait peut-être, avec son mulet, sans se douter de rien !...

Ce que c'est que de nous pourtant, monsieur ! Ah ! ne m'en parlez pas ! le monde est une marche les yeux bandés : on croit aller à droite, on va à gauche. C'est Dieu seul qui voit clair pour nous !

XL

Josette finit par dormir aussi tranquillement que dans son berceau quand elle était petite et que je la berçais du pied en chantant de la voix ; moi, non. Le jour commençait à glisser sur le lit ; j'étais contente en la regardant si jolie, si jolie, avec ses beaux cheveux, où il y avait un peu de sang, tout déroulés et tout mêlés sur le traversin par l'agitation de la nuit ; et puis, quand je revenais à penser à Cyprien, le cœur me fondait, et je devenais tout eau dans mes yeux.

Je n'aurai jamais le courage de lui dire : « Cyprien, votre Geneviève est une traîtresse ! » Les paroles m'étoufferaient de chagrin et de honte ! Non ; il faut pourtant l'avertir, le pauvre garçon ! Je vais le lui écrire, le papier ne rougit pas ; allons !

Je me levai doucement, doucement, pour ne pas réveiller Josette, qui avait besoin de se refaire, et je me mis à écrire

à Cyprien vers la fenêtre d'où l'on voit la montagne. Ah j'usai bien des feuilles de papier ce jour-là, monsieur; car je pleurais tant, je pleurais tant, que chaque fois qu'une ligne était faite, il fallait en faire une autre, parce que le papier était tout mouillé, et que j'aurais mis à la boîte de la poste mes larmes au lieu d'encre! Cela arriva bien dix fois; tant que j'eus de l'eau dans les yeux. Enfin, à la fin des fins, j'en fis une qui était assez sèche.

— Comment, sèche! lui dis-je en l'interrompant, Geneviève, et pourquoi? Était-ce donc la faute du pauvre Cyprien?

— Quand je dis sèche, monsieur, répondit Geneviève, je veux dire que le papier n'était pas si mouillé que les autres. Cependant il y avait bien encore trois ou quatre grosses taches d'eau.

— Ah! bien, répliquai-je, je vous comprends. Mais qu'est-ce que vous pouviez lui dire pour vous justifier dans cette lettre? Je voudrais bien le savoir. Vous en souvenez-vous?

— Ah! monsieur, si je m'en souviens! Je n'ai jamais écrit que celle-là dans toute ma vie, et même je l'ai conservée, ajouta-t-elle en me montrant du coin de l'œil son armoire; c'est-à-dire le brouillon, car la lettre, c'est la mère Cyprien qui l'a avec les effets de son fils.

— Je voudrais bien la lire alors, si ça ne vous fait pas de peine, Geneviève; car cette lettre est une partie principale de votre histoire, et puis elle n'était pas facile à écrire celle-là, et moi qui en écris tant, comme vous dites, j'aurais été bien embarrassé à votre place pour écrire celle-là.

— La voilà, monsieur, me dit-elle après avoir fouillé un moment dans son armoire et tiré un papier caché entre deux chemises de femme.

Elle me remit la lettre et reprit sa chaise et son tricot.

XLI

C'était du gros papier, un peu gris, avec lequel les détaillants et les merciers enveloppent les boîtes de dragées ou les joujoux des enfants qu'ils vous vendent. On voyait qu'il avait été trempé d'eau à sept ou huit places, car l'eau avait délayé et élargi les lignes de la plume. L'écriture était ronde, à grands traits, à lignes très-espacées, mais peu horizontales. Elle était pliée d'une trentaine de plis compliqués, bizarres, inextricables, comme les lettres des pauvres gens qui ne savent pas comment fermer une lettre simplement quand elle est écrite, et qui se torturent l'esprit pour inventer un pliage inusité. Elle n'avait jamais été cachetée. Je la lus tout bas pour ne pas faire de la peine inutile à la pauvre fille. La voici :

« Monsieur Cyprien,

» Celle-ci est pour vous dire que vous ne pensiez plus à » moi pour votre femme... Pourtant, si vous pensez comme » j'y pense, ça me fera toujours plaisir, attendu que nous » n'avons rien à nous reprocher, du moins vous, ni moi non » plus ; mais tout est dit. Le bon Dieu ne veut pas que je » me marie avec vous. Je n'en épouserai pas d'autre. Je » vais vous dire pourquoi. Allez, je vous plains bien ; mais » ce n'est pas ma faute.

» Cette nuit, la petite est tombée du lit par terre. Elle a » été morte pendant je ne sais combien de temps. Pour » lors, je l'ai ramassée et j'ai été morte aussi. Ma mère est » revenue ; elle m'a dit comme ça : Caïn, qu'as-tu fait de ta » sœur ?

» Pour lors, la petite m'a dit : N'est-ce pas, que tu ne te » marieras pas avec M. Cyprien ? J'ai dit : Non, ma mère, » et j'ai fait le vœu ; c'est fini, il n'y a plus à y revenir. » Ah ! mon Dieu, monsieur Cyprien, qu'allez-vous penser » de moi ?... Moi qui aimais tant vos vaches et le mulet ! » Parlez-leur de moi. Renvoyez-moi le bouquet et la bague ; » voici votre ganse de chapeau, en fil de tresse, que vous » avez oublié sur le comptoir. Mon Dieu ! que j'ai de cha- » grin !... Non, je n'y survivrai pas... Mais vous, ne vous » faites pas d'ennui pour cela, ça n'en vaut pas la peine.

» Je suis bien aise de vous dire que tout va bien à la » maison. Dites-en de même chez vous. Votre père et votre » mère ont été bien honnêtes vis-à-vis d'une pauvre fille » comme moi. C'est dommage qu'il n'y eût pas deux cham- » bres au-dessus de l'écurie. La petite n'aurait pas coûté » beaucoup à votre mère. Ça se nourrit de rien. Tout le » malheur vient de là. Faites-leur bien mes compliments. Je » suis fâchée de la dépense. Excusez-moi.

» Adieu, monsieur Cyprien, n'y pensez plus et portez- » vous bien !

» GENEVIÈVE.

» Quand vous viendrez à Voiron, ne passez plus jamais » par notre rue, ça me ferait peine rien que d'entendre les » pas de votre mulet.

» Adieu, monsieur Cyprien... » — (Une pluie de larmes et d'encre délayées. On lit encore, à travers ce brouillard, deux ou trois fois : « Adieu monsieur Cyprien... »)

XLII

Je lui rendis la lettre, sans rien dire, et elle la serra de nouveau dans son armoire, entre les deux chemises.

Pauvre fille! voilà pourtant le résumé écrit d'un monde d'impressions d'amour, de souvenirs, d'espérances vivantes et anéanties dans un cœur! Le sentiment existe ; mais il est sourd et muet dans l'âme illettrée du peuple.

XLIII

Geneviève continua :

Après avoir écrit la lettre à Cyprien, je la remis à un des petits ramoneurs de la montagne qui logeaient chez le pays de mon fiancé, et je le chargeai de la porter à Valneige. Je lui donnai pour cela une paire de sabots garnis. Quand je lui remis la lettre dans sa poche, le pauvre enfant, je sentis bien que tout était dit, et il me sembla que mon cœur me tombait des mains avec la lettre.

XLIV

Puis je rentrai sans savoir ce que je faisais ; la petite dormait encore, j'allai droit à l'armoire. Je pris mes souliers fins, mes boucles, ma ceinture à nœuds de ruban, ma coiffe de dentelles, mes boucles d'oreilles, mon collier de grains de jais, ma belle robe de soie gorge de pigeon, j'en fis un paquet bien plié dans une serviette blanche qui n'était pas marquée, j'emportai tout cela à l'église de Voiron pendant qu'il n'y avait personne, et je le déposai, sans avoir été aperçue par le sacristain, sur l'autel de la sainte Vierge. J'avais attaché sur la serviette, avec une épingle,

un petit morceau de papier où j'avais écrit: *Vœu!* On savait que cela voulait dire dans le pays, une offran depour habiller la sainte ou la madone. Je me disais: « Il ne faut » rien garder à toi de ces habits trompeurs de fêtes et de » fiançailles ; ça te rappellerait ta traîtrise avec M. Cyprien » et ton malheur ; ça te ferait penser à revenir au mariage, peut-être à abandonner ta sœur, à rompre ton » vœu. Jamais tu ne serais tranquille avec ces nippes à toi » dans la maison. Donnons-les à Dieu, à qui on ne reprend » rien, et que ça soit fini! »

Quand la petite, à mon retour, me demanda à les voir, je lui dis ce que j'en avais fait. Elle ne pleura pas, monsieur, ces beaux habits ; elle me sauta au cou et elle me dit:

« — Eh bien! tu as bien fait, Geneviève; j'aime mieux » toi toute nue, que tout ton cocon de soie dans lequel je » ne te reconnaissais quasi pas cette nuit. Tant que j'au- » rais su tes habits de noce là, dans l'armoire, j'aurais » toujours cru que tu allais te marier une fois ou l'autre. » A présent, je t'en défie bien; qui est-ce donc qui te » prendrait dans ta robe de bouracan et dans tes sabots de » noyer? »

Cette enfant s'attacha à moi comme ma chemise depuis ce jour-là, monsieur. Elle n'avait que douze ans et demi, mais elle avait de l'esprit comme les autres de quinze ans ; elle me faisait souvent pleurer et rire tout à la fois. Elle devint sage comme un ange et jolie, jolie comme une petite sainte Vierge de cire! Seulement elle avait de la vanité, ça c'est vrai ; quand je ne trouvais pas mon miroir à la fenêtre, je n'avais pas besoin de le chercher, je savais bien où il était; et puis, il faut être juste aussi, tout le monde dans la rue et dans Voiron lui répétait sans cesse qu'elle était la plus fine du pays, et on l'appelait déjà la belle dentellière. C'est mauvais pour les jeunes filles, ça,

monsieur, voyez-vous, surtout quand elles n'ont ni père ni mère.

XLV

Voilà donc comment ça se passa, monsieur. La famille de Cyprien me fit dire par le ramoneur que c'était bon, et que le garçon ne reviendrait plus à Voiron. « Et qu'est-
» ce qu'il faisait, lui? demandai-je au ramoneur. — Oh!
» mam'selle, qu'il me dit, il ne faisait rien ; il étrillait son
» mulet contre le mur de l'étable, et il tombait de grosses
» larmes de ses yeux sur le poil de sa bête. » Voilà tout ce que j'en ai su pour le moment.

XLVI

Nous restâmes deux ans et demi comme cela sans entendre plus parler l'un de l'autre que si nous étions morts tous les deux. S'il m'avait revue, il ne m'aurait pas reconnue, car ma beauté d'un printemps n'avait pas tenu à mon chagrin, mes couleurs avaient passé comme une teinture de mauvais teint sur une étoffe ; je travaillais tard, je me levais matin, je pleurais la nuit, je me nourrissais pauvrement pour gagner le trousseau de Josette et pour payer ses apprentissages; je n'allais plus dans les prés, je ne voyais plus le soleil que contre le mur de la chambre un moment le soir : j'avais maigri, que mes robes me tombaient des épaules et que ma bague me glissait du doigt ; je m'étais voûtée, comme vous le voyez, à force de coudre ; je pensais toujours à Cyprien en cousant, et je me disais malgré

moi : « Qu'est-ce qu'il fait à présent? Hélas ! s'il me ren-
» contrait, que dirait-il? croirait-il bien qu'il a jamais pu
» être amoureux de cette pauvre fille qui tiendrait tout en-
» tière dans l'écorce d'un sapin de douze ans? »

Les voisines me disaient : « Tu fonds, Geneviève,
» comme un cierge qui brûle la nuit ; ne travaille donc pas
» tant, mon enfant! » Mais ce n'était pas tant le travail, c'était la joie qui n'y était pas.

Je croyais bien pourtant que je n'aimais plus M. Cyprien, parce que je n'entendais plus personne me dire son nom. Mon petit commerce de mercerie, auquel j'avais ajouté l'état de tailleuse en gros, n'allait pas mal pourtant. Les jours de foire et de marché, il y avait bien des paysannes de la montagne qui se servaient chez nous. Je leur vendais des rubans de fil, des dentelles pour les coiffes, je leur coupais des robes à la mode de leur pays, je leur détaillais des rubans, des collerettes, des boucles d'oreilles de pierres fausses, des bagues de laiton, des chaînes d'acier luisant pour pendre leurs ciseaux sur leur tablier, un peu de mille choses, quoi! Elles disaient : « Allons chez Gene-
» viève ; elle n'est pas chère et elle a tout. Et puis on
» n'a pas honte chez elle comme chez ces riches mar-
» chandes de la Grand-Rue ; elle n'est pas fière, elle ac-
» commode le pauvre monde. »

Voilà ce qu'on disait, et c'était vrai.

XLVII

Un samedi, monsieur, un samedi matin de la dernière semaine du mois de novembre, que j'étais seule à la maison à finir une robe pour Josette, qui devait danser le lendemain aux noces d'une de ses amies, voilà que je vois entrer une

jeune fille de la montagne, si belle, si belle, qu'excepté Josette je n'en avais jamais vu de si avenante. Deux vieilles femmes avec un garçon de quinze ans, qui paraissaient sa mère, sa tante et son frère, étaient restés dehors sur le pas de la porte ou assis sur le banc, pendant que la jeune fille marchandait ceci et cela. Ils avaient deux mulets avec des paniers, d'où le garçon avait tiré du pain, du vin, des châtaignes, que les paysannes et lui mangeaient dans la rue.

La jeune fille regardait, touchait, essayait tout dans la boutique : bagues, pendants d'oreilles, chaînes de cuivre doré, dentelles, fichus, soierie, souliers de peau de chèvre, il n'y avait rien de trop beau pour elle, qu'on aurait dit. « Combien ceci? combien cela? Je prends tant d'aunes de » l'une tant d'aunes de l'autre; et puis ces joyaux! et » puis ces boucles! et puis ces rubans! et encore ceci, et » encore cela! » Et la bourse sur le comptoir, pleine de pièces de trois francs et de trente sous ; je croyais qu'elle allait acheter tous les cartons!

Et le frère venait, et il emportait et rangeait tout à mesure, bien proprement, dans le panier d'un de ses mulets.

« Ce n'est pas tout, me dit en rougissant gracieusement » la belle paysanne, mam'selle Geneviève, on nous a dit » que vous étiez tailleuse pour femme, il faut encore que » vous me preniez mesure de trois robes, de six collerettes, » de deux coiffes en dentelle, d'un tablier, d'une demi-douzaine de ceintures, et que vous m'essayiez mes boucles » d'oreilles et mes colliers.

» — Bien volontiers, que je lui dis, mam'selle; venez » avec moi dans la chambre, pour que le monde ne vous » voie pas déshabiller à travers la vitre. » Et elle vint avec moi dans la chambre, où je la déchaussai pour lui essayer ses souliers, et où je la déshabillai pour lui approprier ses collerettes, ses fichus et ses robes neuves. Ah!

monsieur, la belle créature que ça faisait! Comme elle avait de beaux pieds, de belles mains, de belles épaules, un cou comme du satin blanc, des cheveux qui lui tombaient jusqu'aux genoux! un visage plein, rouge, velouté comme la pêche; des yeux, une bouche, des dents.. et avec cela un air si doux, si modeste, un son de voix qui remuait tout le cœur! Je ne me lassais pas de la regarder pendant qu'elle baissait les yeux, et je disais en moi-même: « En voilà un d'heureux! Elle doit en avoir eu des » prétendants, celle-là! Mais qui sait? c'est peut-être un » vieux qui est riche, un veuf qui regrettera sa première » femme avec elle; ou bien un parent, un cousin, jeune, » mais laid et indifférent, qui ne l'aime pas. Le monde est » si hasard, que l'envers et l'endroit, ça ne se rencontre » jamais bien! C'est dommage tout de même! »

Puis, pendant que j'étais à genoux pour lui attacher ses boucles d'argent sur le cou-de-pied: « Vous allez donc » vous marier, mam'selle, sans être trop curieuse? que je » lui dis. — Oui, me répondit-elle avec un son de voix fier » et empressé, comme si elle avait attendu ma question, » impatiente d'y répondre; je suis fiancée du printemps » dernier, et je me marie la semaine qui vient.

» — Ah! repris-je en continuant et en la flattant de la voix, » comme vraiment je la flattais du cœur en moi-même, tant » je la trouvais prévenante; ah! et en êtes-vous contente » de vous marier?

» — Je crois bien, dit-elle, que j'en suis contente! Demandez plutôt à toute la montagne, si mon fiancé n'est » pas le plus honnête garçon du pays? »

J'avais fini d'attacher les boucles, je me relevai toute rouge et tout heureuse de servir cette belle enfant; je la fis asseoir sur mon lit, je lui agrafai son collier, je lui relevai ses longs cheveux sous sa coiffe, je lui passai ses boucles d'oreilles, je lui épinglai la plus fine de ses colle-

rettes sur la poitrine, je pris le miroir à la fenêtre, je le lui mis dans la main et je lui dis : « Regardez-vous maintenant, et voyez si votre fiancé serait content.

» — Oh ! ce n'est pas pour lui, dit-elle, il m'aime tant ! » il n'a pas besoin de tous ces attifements pour être bien » aise ! C'est pour le monde à l'église, voyez-vous ; c'est » pour faire honneur au pays, c'est pour qu'on ne dise pas » que les filles de *Montagnol* ne sont pas aussi reluisantes, » le jour de leurs noces, que celles de Valneige.

» — Vous êtes donc de Montagnol, lui demandai-je, sans » vous offenser ?

» — Oui, j'épouse un garçon de Valneige ; il est bien » connu de tout Voiron, allez ! je parie que vous le con» naissez de vue et de nom, car c'est lui qui nous a dit » d'aller faire nos emplettes chez vous...

» — Le fils du père Cyprien ! » lui dis-je.

Je tremblais tellement des doigts à ce nom, que je lui piquai sa belle poitrine jusqu'au sang avec la pointe de l'aiguille de la collerette, en essayant de la faufiler. Je devins plus rouge qu'elle, et puis plus pâle, aussitôt après, que mon drap.

« — Qu'avez-vous, mam'selle Geneviève, que vous trem» blez tant ! me dit-elle en essuyant sa goutte de sang, mais » sans se fâcher.

» — Rien, mam'selle, que je lui dis ; mais c'est que, » voyez-vous, je suis si honteuse de vous avoir piquée » ainsi sans le vouloir ! »

Oh ! Dieu, disais-je en moi-même en continuant de l'attifer, mais d'une main maladroite et avec un brouillard sur les yeux, qui aurait dit jamais que ce serait moi qui parerais la fiancée de mon amant pour son jour de noces, et que, quand il déferait ses boucles d'oreilles et son agrafe de collier après la messe, ce serait l'ouvrage de ma main qu'il toucherait sur le cou de son épousée !

J'essayai bien de reparler encore une fois ou l'autre, je ne pus rien dire que oui et non; pourtant je pris plaisir et peine à garder longtemps, longtemps, cette belle enfant dans ma chambre, pour une raison ou pour une autre et à la faire aussi belle que je pouvais pour Cyprien. Tu souffres, que je pensais tout bas en moi-même; eh bien, tant mieux, pourquoi l'as-tu trompé? Il est juste qu'il en aime à présent une plus belle que toi, et que tu contribues de tes propres mains à le venger de toi!

Quand tout fut fini, elle partit en disant à son frère de revenir chercher les robes et les tabliers le samedi suivant, et je me mis à travailler nuit et jour, en pensant, à chaque point de fil, que c'était pour Cyprien.

Pour le moment, monsieur, je n'en sus pas davantage de lui; mais c'était bien dur. Qu'en pensez-vous, n'est-ce pas, monsieur?

XLVIII

Cependant, il faut être juste : la petite, qui voyait bien mon chagrin sans que je lui dise jamais un mot plus haut que l'autre sur Cyprien, me reconsolait tous les jours davantage par sa gentillesse, par sa tendresse pour moi et par sa beauté. J'étais comme sa mère; elle était comme ma fille, si ce n'est qu'elle n'avait pas vis-à-vis de moi ce respect pour l'autorité d'une mère qui impose toujours à l'amitié. J'étais pour Josette comme une mère qu'elle aurait choisie volontairement, et vis-à-vis de laquelle elle n'aurait eu aucune réserve, aucune froideur de respect : sa mère, sa sœur et son amie tout à la fois, voilà. Vous jugez si c'était doux pour moi, monsieur, qui avais élevé cette en-

fant depuis le maillot ; c'était mon nourrisson, c'était mon caprice, c'était ma vanité, c'était ma poupée, c'était mon idole, quoi ! Et puis, si vous saviez, monsieur, combien on s'attache par les sacrifices que l'on a faits à quelqu'un ! On s'y attache, monsieur, comme un avare s'attache à l'intérêt de son argent. On se dit : « J'ai mis là mon trésor ; il faut » qu'il me rende tout ce qu'il m'a coûté. » C'est comme ça que l'homme est fait, c'est comme ça que j'étais. Allons, il faut l'avouer, j'étais avare du cœur de Josette.

XLIX

Quelle philosophie, me disais-je en moi-même en écoutant Geneviève, il y a dans le cœur simple et même dans les expressions de cette pauvre fille ! La Bruyère ou Pascal n'auraient pas senti plus juste et n'auraient pas dit mieux.

L'intervalle qu'elle laissa écouler entre la fin de son récit et le commencement du récit qu'elle allait reprendre me permit de faire cette réflexion, car elle s'arrêta longtemps comme incertaine si elle continuerait, et elle respira deux ou trois fois plus fortement qu'à l'ordinaire, comme si elle eût remué avec effort dans sa mémoire un poids qui retombait toujours sur son cœur.

A la fin elle dit : « Bah ! je vous ai promis de tout dire ; » je vous dirai tout, quand même ça me ferait pleurer. »

L

Le temps avait coulé ; elle allait avoir seize ans à la Saint-Martin. Elle était mûre pour son âge, comme une plante qui

n'a jamais souffert et qu'on a toujours tenu au chaud sur une cheminée, avec de la mousse sur le pot de fleurs. Vous ne lui auriez donné guère moins de dix-huit ans. Son âme s'était développée comme son visage ; elle savait lire, écrire, calculer, chanter, danser, coudre, broder, faire des dentelles, comme la première demoiselle du pays ; elle se mettait comme une petite reine. Les bourgeoises en étaient jalouses ; elles disaient : « Voyez donc cette petite Josette ! ça
» est pimpant parce que ça se sait jolie ; ça a l'insolence de
» se coiffer en cheveux, d'avoir un peigne d'écaille, des
» boucles d'oreilles en perles fausses, un collier de corail et
» des gants longs sur les bras ! Ne diriez-vous pas que c'est
» la fille d'un confiseur ou d'un drapier pour le moins ? Vous
» savez ce que c'est, ce sont les filles d'une vitrière ; ça n'a
» pas de pain tout son soûl à la maison, et ça fait des in-
» solences au soleil en s'habillant de jaune et de vert, et en
» portant la tête droite comme un tournesol ! Qu'est-ce donc
» que nous mettrons à nos filles, si les mercières portent
» leurs propres boutiques sur leurs épaules ? »

J'entendais redire tout cela, monsieur, par les voisines qui me le rapportaient ; et pourtant cela n'était pas juste, car ce n'étaient pas ses robes ni ses fichus qui la faisaient regarder, c'étaient ses agréments. Elle était bien habillée, mais sans luxe et sans effronterie. Mais elle avait tant d'éclat qu'elle éclairait vraiment toutes ses robes ; vous l'auriez mise en noir que vous n'auriez pas pu éteindre la lumière qui sortait d'elle. C'était dans ses yeux, c'était sur sa bouche, c'était dans sa peau, c'était dans sa taille, dans sa démarche, dans sa pose, dans tout ! C'était comme le ver luisant, tant plus vous mettiez ça à l'ombre, tant plus ça se voyait. Que voulez-vous ? elle n'y pouvait rien, la pauvre enfant, ni moi non plus. Quelquefois elle rentrait de la promenade dans les prés où elle allait avec ses cousines, toute confuse, et elle ne voulait plus sortir de la soirée. Elle me

disait en boudant : « Ça m'ennuie. — Et quoi, que je lui di-
» sais, Josette ? — Que tout le monde me suit comme si
» j'étais une bête curieuse, et que tout le monde se re-
» tourne en chuchotant quand j'ai passé. »

Moi, monsieur, ça ne me fâchait pas, et, au fond, j'en tirais vanité. Le bon Dieu m'a bien punie de cette complaisance que je mettais dans cette jolie enfant ! Nous y voilà !

LI

Elle était bien sage et bien modeste cependant. Seulement elle aimait un peu la danse, et, quand ses cousines venaient la chercher les dimanches soir ou les jours de noces dans le voisinage, elle ne se contenait pas de joie. Elle n'y entendait pas de malice ; mais le mouvement, la musique, la chaleur, la valse, le tourbillon, ça l'enivrait. Quand elle revenait de là, à minuit, ramenée à la porte par ses tantes ou par ses cousines, je ne pouvais pas l'endormir, elle valsait encore en rêve à côté de moi. Voilà tout son défaut; je ne lui en ai jamais connu d'autres. C'était bien innocent, monsieur, n'est-ce pas ? Car, enfin, quand le cœur est vide, les pieds sont légers, et, quand le vent souffle, la poussière s'élève.

Eh bien ! monsieur, c'est pourtant ce qui l'a perdue !

— Comment, perdue ? m'écriai-je.

— Hélas ! oui, vous allez voir ; et moi aussi, reprit-elle.

J'écoutai plus attentivement.

LII

C'était au printemps de 18.., monsieur ; un escadron de

chasseurs était en cantonnement à Voiron pour surveiller la frontière. Ah ! le beau corps que ça faisait donc ! C'étaient tous des jeunes gens comme vous êtes à présent, monsieur, grands, élancés, bien pris dans leur taille, des couleurs fraîches, des moustaches noires, avec des ceintures de cuir verni, des chaînes de fer sous le pied ; des vestes vertes galonnées de noir, des casques luisant au soleil comme le coq du clocher de Voiron ; des crinières qui leur pendaient sur le cou et que le vent faisait flotter en les soutenant, quand ils couraient, comme les queues de leurs chevaux blancs.

C'était superbe de les voir manœuvrer les jours de revue dans les prés, allant, venant, courant, galopant le sabre à la main, au bruit des trompettes, à la voix de leur commandant. On aurait t une rivière d'acier fondu qui aurait débordé dans les prés. Tout le monde y allait pour les voir. On les aimait dans la ville, parce que les militaires, c'est bon pour l'habitant, quoique ça soit terrible contre l'ennemi ; ils étaient logés chez les artisans et chez les bourgeois, qui ne s'en plaignaient pas ; au contraire, chacun se disait : « Mon enfant est peut-être comme ça chez de pauvres gens d'une autre frontière. Il faut avoir bien soin de mon soldat, pour que les autres aient bien soin de mon fils aussi. » C'est juste. Le logement, le feu, la chandelle et le vin blanc, et l'amitié par-dessus, on leur donnait tout de bonne grâce.

Nous, monsieur, on ne nous en avait pas donné, parce que, disait-on, nous n'étions que deux jeunes filles, et que nous n'avions qu'une chambre derrière la boutique. La mairie avait des égards, quoi !

LIII

Voilà qu'un jour, en revenant de la manœuvre (on a

bien raison de dire, cette fois, que faute d'un clou le monde serait boiteux)... voilà donc qu'un jour, en revenant de la manœuvre, passe un jeune maréchal des logis à la tête de son peloton au grand trot, le sabre à la main. Le clou d'un des fers de devant de son cheval s'en va je ne sais comment, le fer se tourne sens dessus dessous; le cheval embarrassé par son fer qui lui pend au pied, fait un faux pas sur le pavé; il s'abat, il jette le cavalier à dix pas devant lui contre le banc de pierre de notre boutique, il lui roule sur le corps; nous jetons un cri. Le peloton lancé à grande course, ne peut pas s'arrêter court, les chevaux sautent par-dessus leur chef renversé; on le relève, il était tout en sang, il ne donnait plus signe de vie, on le croit mort, on l'étend sur le banc de pierre. Josette et moi, monsieur, nous en avions pitié que nous en pleurions, bien que nous ne le connussions pas; c'était un si beau jeune homme! il ne paraissait pas avoir vingt ans; les yeux fermés, le front coupé en deux endroits, par deux cicatrices d'où le sang coulait sur ses joues blanches, des cheveux noirs comme la crinière de son casque, mais plus fins; des traits délicats comme une jeune fille, un enfant de famille, quoi! qui servait pour son agrément et qu'on avait fait maréchal des logis tout de suite pour le faire officier en quelques mois! Ah! il fallait voir comme ses soldats l'aimaient. Ils pleuraient tous! ils lui déboutonnaient sa veste, ils lui enlevaient son casque tout bossué, ils lui ôtaient sa cravate, ils lui ouvraient sa chemise sur la poitrine, du linge superbe! monsieur; ils lui jetaient de l'eau sur son visage pâle, ils couraient chercher le chirurgien-major, que ça faisait la chair de poule à Josette et à moi. Le chirurgien-major accourut, il lui tâta le pouls, il dit : « Ça n'est rien; » portez le maréchal des logis, bien doucement, dans cette » maison, sur un lit; je vais le panser. »

Je n'osais pas le dire de peur de faire affront aux sol-

dats; mais j'en fus bien aise et Josette aussi; ç'aurait été notre frère que nous n'aurions pas été plus tristes de la chute, de l'évanouissement, de la pâleur et du sang de ce beau jeune militaire. Nous ouvrîmes la porte de notre chambre, et deux cavaliers le portèrent sur le lit. « Ça ne » sera qu'une paire de draps à changer, » dis-je à Josette. Nous nous retirâmes toutes tremblantes dans la boutique pendant le pansement. Nous écoutions pourtant à la porte, et quand nous entendîmes respirer et dire au chirurgien-major : « Où suis-je? » nous entendîmes aussi le chirurgien-major lui répondre : « Chez de braves femmes, mon » cher *Septime!* (il s'appelait Septime de ***.) Restez-y » quelques jours; vous avez l'épaule démise et quelques » égratignures à la tête, avec un peu d'ébranlement qu'il » faut calmer par une immobilité complète. Il y aurait » danger à vous transporter en ce moment; mais dans » quinze jours vous serez à cheval. Je vais faire mon rap» port. Adieu! »

Il vint me prier d'éviter tout bruit au malade et me défendre de lui donner autre chose que de l'eau avec quelques gouttes d'une liqueur qu'il me laissa. Je me sentais portée de cœur à soigner ce jeune homme que la Providence m'avait envoyé. Je dis à Josette : « Tu iras coucher » chez ta tante Mariette, avec ta cousine; moi, je resterai à » la maison à veiller avec la garde et le planton. » Ce fut fait comme j'avais dit. Je servis pendant huit jours avec plaisir de garde au pauvre blessé; il était si doux et si reconnaissant!

LIX

Josette revenait de grand matin, de chez sa tante, travailler avec moi à la maison et tenir le comptoir. De temps

en temps elle demandait au maréchal des logis la permission de traverser sa chambre pour aller prendre son linge, son fil, ses ciseaux, son dé, dans son armoire. Le jeune homme la regardait et lui demandait bien pardon de la déranger ainsi de son logement; elle baissait les yeux et lui disait : « Du tout, monsieur, nous sommes trop contentes » que vous vous trouviez bien chez nous; guérissez-vous » tranquillement à votre loisir; nous voudrions seulement » que la chambre fût plus propre et le lit meilleur! » Puis elle me disait : « Il est bien, M. Septime; il a repris des cou- » leurs. — Tu l'as donc regardé? que je lui disais. — Non, » répondait-elle; mais je l'ai vu. » Et à chaque instant elle avait oublié quelque chose qu'il fallait qu'elle allât de nouveau chercher dans l'armoire. C'était un sort, quoi! Je lui disais : « Que tu es donc étourdie, Josette! tu vois bien que » tu déranges pour rien le blessé! — Oh! non, disait-elle, » ça n'a pas l'air de lui faire de la peine; il ne s'est pas » plaint une seule fois; il a l'air si bon même qu'il m'a dit » tout à l'heure : Mademoiselle, j'ai une sœur qui vous » ressemble; quand vous passez, ça me fait illusion, je me » crois chez ma mère! Pourtant, qu'il a ajouté, elle n'est » pas encore si belle que vous! »

Ça commençait à m'inquiéter, mais je me disais : Ça va finir, dans dix jours le malade sera guéri; le régiment va partir, et elle n'y pensera plus. Un officier, ça n'est pas fait pour elle; l'aiguille, c'est trop petit pour l'épée, ça ne va pas de pair. Tout de même j'aurais autant aimé que le cheval se fût abattu devant une autre porte.

LV

Le jeune homme guérit au bout de quelques semaines,

pendant lesquelles ce manége d'aller et de venir, de se regarder, de se parler, avait toujours duré, entre la petite et le blessé. A la fin, il fut assez remis pour qu'on pût le transporter à l'hôpital. Nous le vîmes partir avec peine, nous nous étions habituées à lui comme des sœurs. Il nous remercia bien : il avait les larmes dans les yeux en nous disant adieu; il nous promit de venir nous revoir de temps en temps, dès qu'il pourrait marcher. Je m'en doutais bien; j'aurais bien autant voulu qu'il ne revînt pas, mais je n'osais pas le lui dire, ce n'est pas honnête, et puis j'aurais trop fait pleurer Josette.

LVI

Il ne fut pas plutôt sorti de la maison que je ne reconnus plus cette pauvre enfant. C'était comme un corps sans âme. On aurait dit que son visage était là et que sa pensée était ailleurs. Elle ne faisait qu'entrer et sortir, qu'aller chez sa cousine et en revenir, pour avoir l'occasion de passer vingt fois par jour devant le jardin de l'hôpital, où l'on voyait les malades assis sur des chaises au soleil, par-dessus le mur. Quand elle était à la boutique, elle regardait plus souvent à la vitre qu'à son ouvrage, et elle devenait toute rouge et toute pâle quand elle entendait seulement les bottes éperonnées d'un militaire sur le pavé. Elle rêvait, elle laissait à chaque instant effiler sa dentelle sur ses genoux; elle oubliait d'épingler son coussinet; elle se levait comme pour aller chercher quelque chose dans notre chambre; elle rentrait sans rien rapporter. Elle ne mangeait guère, elle ne dormait pas, elle soupirait la nuit. Je lui disais : « Qu'as-tu » donc? — Rien, qu'elle me répondait. — Je vois bien que

» si, peut-être! Ah! que tu es bête de penser à celui-là!
» Est-ce que c'est fait pour des pauvres filles comme nous?
» Est-ce que ce n'est pas un enfant de famille qui n'épousera jamais qu'une demoiselle de sa condition? Est-ce qu'il
» t'emportera de garnison en garnison et à la guerre derrière son cheval, dans son portemanteau? Allons donc!
» sois raisonnable et pense à tes dentelles! — Est-ce qu'on
» pense à ce qu'on veut? » me répondait-elle avec humeur. Je voyais bien que ces jeunesses, ça s'était parlé sans se rien dire, comme moi et Cyprien. Mais je pensais : « Bah!
» c'est une idée folle, c'est une fleur d'avril; ça gèle sur
» pied, ça partira avec le régiment! »

LVII

M. Septime, le maréchal des logis, était guéri : il venait de temps en temps à la maison pour remercier ses hôtesses. Il fallait voir alors comme Josette était contente! Il semblait vraiment que le soleil était entré dans la boutique avec lui. Il s'asseyait devant le comptoir; il jouait avec la poignée de son sabre; il posait son casque sur la chaise; elle peignait sa crinière, elle raccommodait ses aiguillettes; il lui ramassait ses écheveaux de fil à dentelles, il lui tenait sa pelote d'épingles pendant qu'elle marquait son dessin sur le coussinet; et puis, monsieur Septime par-ci, mademoiselle Josette ou mademoiselle Joséphine par-là; car elle commençait à aimer mieux qu'on l'appelât Joséphine : et puis on riait, et puis les demi-mots, les soupirs, les silences, et puis les conversations tout bas. Je ne pouvais pas me fâcher, monsieur, parce que le maréchal des logis était si réservé, si honnête! et que Josette était si heureuse, si tendre, et

de plus en plus si affable et si obéissante pour moi! « Mais » quand est-ce donc que le régiment partira? » disais-je au bon Dieu.

LVIII

Il ne partait toujours pas. Le monde n'entendait pas malice aux visites fréquentes du maréchal des logis chez nous, parce que, quoique pauvres, nous avions bonne réputation dans l'endroit; et puis, vous ne le diriez pas, monsieur, on croyait dans le quartier que c'était à moi que le maréchal des logis faisait la cour. On disait: « La cadette est trop » jeune, c'est une enfant, ça ne pense à rien; c'est Gene- » viève qui est en âge, et c'est une fille avenante sans être » belle, tout de même. Eh bien, tant mieux, elle aura un » gentil mari, ma foi! »

Voilà ce qui donnait lieu à cette méprise : les amoureux, c'est si fin, voyez-vous! Le maréchal des logis ne parlait jamais qu'à moi dans la rue; il ne parlait jamais que de moi aux voisins et aux camarades; quand il frappait à la vitre, il n'appelait jamais que mam'selle Geneviève; quand il venait nous chercher, les jours de congé, pour nous mener ici ou là, il ne donnait jamais le bras qu'à moi; il était plein d'égards, d'attention et de respect pour moi, comme s'il avait voulu me flatter et me prendre par l'amour-propre. Je me doutais bien pourquoi : pour que je fusse mieux disposée en sa faveur et plus indulgente pour ses visites; ça ne me trompait pas; mais j'étais bien bonne, monsieur; il n'y avait pas de mal, ça me faisait de la peine d'en faire à ces jeunesses; je laissais aller. Je pensais toujours : « Un bon coup de trompette, un soir ou un matin, ça me délivrera de ces politesses! » Mais les voisines prenaient ça pour tout de bon.

LIX

Un soir, en effet, un soir du mois de mai, on dit dans Voiron : « Le régiment part demain ! » Ah ! la pauvre Josette, monsieur ! ses bras lui tombèrent le long de sa chaise ; elle devint plus pâle que sa dentelle. J'aurais voulu que le régiment ne partît plus jamais.

Le malheur voulut qu'au même moment, monsieur, on vînt me chercher vite, vite, pour aller veiller une voisine qui était en mal d'enfant, et qu'on disait qui ne passerait pas la nuit. Ses petits enfants criaient après moi et me tiraient par mon tablier pour me mener assister leur mère. J'y courus, monsieur ; je recommandai bien à Josette de fermer la boutique de bonne heure et de se coucher. « Le » régiment ne part qu'à huit heures du matin, lui dis-je ; » nous irons le voir partir et faire nos adieux à M. Septime. » Je ne veux pas que tu le voies sans moi, ce soir ; ça te » ferait du chagrin, tu ne pourrais pas dormir. — Ah ! je » n'ai pas envie de le voir, qu'elle me répondit ; je ne l'ai » que trop vu ; ça me déchirerait là, en montrant son cœur ; » j'aime mieux que tu me dises demain : Il est parti ; que » veux-tu ; c'est fini ! Je vais faire ma prière pour qu'il fasse » un bon voyage et qu'il pense à moi jusqu'au retour.

» — Bien ! » que je lui dis ; et je l'embrassai en m'en allant.

LX

Le lendemain, monsieur, quand je rentrai, je trouvai Josette endormie, ou faisant semblant de dormir encore. Ça

m'étonna. Je lui dis, pour tenir ma promesse : « Allons voir » partir le régiment. — Non, dit-elle, j'aime mieux rester et » me rendormir ; j'ai trop pleuré, on verrait mes yeux, ça » me ferait honte. Je ne me sens pas le cœur à la prome- » nade. — Eh bien, lui dis-je en fermant la fenêtre par la- » quelle le soleil donnait sur sa tête en feu, reste au lit, dis » ton chapelet, dors, reconsole-toi ; je vais travailler. »

Il n'y en eut ni plus ni moins entre nous deux à l'occasion du départ du régiment. Seulement, ça m'étonnait que M. Septime ne fût pas venu nous dire adieu. Mais je pensai qu'il avait mieux aimé nous écrire de la première étape.

Ça alla bien pendant trois ou quatre mois. Josette était sage, raisonnable et rangée comme une religieuse ; elle ne sortait que pour aller à l'église ou pour aller à la poste prendre une fois par semaine les lettres du maréchal des logis. Ils s'étaient promis mariage, monsieur ; elle ne disait ni oui ni non, mais je m'en doutais bien. Elle écrivait aussi tous les dimanches de longues lettres dans la chambre ; mais elle ne l'avouait pas. Je le reconnaissais au papier qui manquait à la rame, dont je comptais les feuilles. Je ne faisais pas semblant. « Il faut que l'amour se passe, me disais-je ; » il s'est bien passé pour moi et M. Cyprien, il se passera » bien pour la pauvre enfant. Quand elle ne pensera plus à » M. Septime, ou quand M. Septime l'aura oubliée, eh bien, » il ne manquera pas de braves ouvriers dans le pays ; elle » fera une connaissance, je la marierai ; je resterai avec eux, » je ferai le ménage et j'aurai soin des enfants. Voilà ! »

LXI

Pas du tout, monsieur ! Voilà qu'un soir on apporte une lettre avec un cachet noir, pendant que Josette était chez

sa tante. Je l'ouvre, et qu'est-ce que je lis?... Je l'ai encore là, monsieur, avec l'autre; tenez, lisez voir.

Je pris la lettre et je lus :

« Mademoiselle Geneviève,

» Le maréchal des logis Septime de *** a été tué à la pre-
» mière affaire que nous avons eue en débarquant à ***. En
» mourant il m'a dit : « Tu écriras à Mlle Geneviève, à Voi-
» ron, que je lui fais mes adieux, ainsi qu'à sa sœur. Je suis
» bien coupable; mais je suis plus malheureux que coupa-
» ble... Je la prie de me pardonner. Si j'avais survécu, j'au-
» rais réparé mon tort involontaire. Je n'étais pas pervers;
» non : l'adieu, la nuit et le désespoir de nous quitter nous
» ont enivrés... Je l'ai épousée secrètement devant un prê-
» tre de Savoie... Fatale nuit!... il faudra envoyer l'en-
» fant à... »

» La mort lui a coupé la parole. Voici une boucle de ses
» cheveux que je vous envoie de sa part. Il m'avait dit : —
» Si je meurs, tu feras tenir cela à Voiron. »

LXII

La boucle de cheveux tomba à terre avec la lettre, monsieur, car je n'avais fait attention qu'à la mort de ce pauvre brave jeune homme, et à ce mot terrible qui me révélait tout le mystère de leur amour et toute la honte de notre famille : « Tu lui diras d'envoyer l'enfant à... »

« Dieu ! me dis-je, quoi !... ma sœur !... Est-ce bien pos-
» sible !... Elle, si sage et si pieuse... elle m'a pourtant
» trompée ainsi ! Ah ! elle est trop punie ! pensai-je aussi-
» tôt. Malheureuse enfant ! que va-t-elle devenir en appre-

» nant la mort de celui... dirai-je son séducteur ou son
» époux? le père, hélas! de l'enfant qu'elle portait à mon
» insu dans son sein!... Et que devenir? et comment
» avouer?... et comment cacher cette honte? Où nous en-
» fuir? où nous ensevelir dans la terre?... Mon Dieu! mon
» Dieu! venez à notre secours. »

Je sentis un mouvement de colère contre ma sœur : « Comment, me dis-je, moi qui ai été sa mère... moi qui ai » renoncé, pour la garder, à mon amour, à ma fortune, à » mon bonheur, à Cyprien!... moi qui ne la quittais pas » plus que son ombre le jour, pas plus que la muraille de » sa chambre et le chevet de son lit la nuit! elle a pu me » tromper ainsi!... elle a pu me cacher tout : l'amour, le » prêtre appelé de Savoie, la nuit, le mariage secret, les » angoisses, les terreurs, les suites terribles de cette union » mystérieuse!... Ah! est-ce traître!... est-ce caché! est- » ce défiant de sa sœur!... Je ne veux plus lui parler, je » ne veux plus la revoir, je veux me sauver!...

» Mais si je ne lui parle pas, si je ne la revois pas, si je » me sauve, que va-t-elle devenir? Non, il faut rester; et » si je lui montre un mauvais visage au moment où il faut » lui dire la mort de son amant et où elle a besoin de se » jeter dans les seuls bras qui lui soient ouverts sur la terre » pour cacher son désespoir et sa honte, son enfant mourra » de ses angoisses et de ses convulsions dans son sein!... » Et puis, enfin, n'est-ce pas ma sœur, ma petite, ma Jo- » sette toujours, mon enfant que j'ai élevée et qui n'a de » mère que moi, comme je n'ai de fille qu'elle ici-bas! »

Et je me mis à pleurer, à sangloter, à fondre en eau, si fort, monsieur, que ma tête se troubla, que mes sens s'égarèrent, et que je glissai de ma chaise, sans connaissance, sur le plancher!

LXIII

Je restai ainsi pendant je ne sais pas combien de temps, monsieur, bien longtemps, sans doute, car c'était nuit quand je me reconnus. Je fus réveillée par un cri terrible qui semblait sortir d'un cœur qu'on aurait percé, un cri de mort! un cri qui retentira éternellement dans mon oreille. Dieu! quel cri! J'ouvris les yeux; je vis Josette qui tenait de la main gauche la boucle de cheveux et la lettre, et qui, de l'autre main, s'arrachait les cheveux et les jetait à flocons dans la chambre, comme une folle qui déchire sa coiffe et qui jette ses plus belles dentelles au visage de ses gardiens. La porte était heureusement fermée, et une seule petite lampe éclairait notre chambre; Josette ne m'avait pas vue glisser de ma chaise, derrière le comptoir, et accroupie dans l'ombre, dans un coin du mur.

A son aspect, à son cri, à son geste égaré et furieux, je compris qu'elle savait tout, monsieur. Je m'élançai vers elle, je l'entourai de mes deux bras et je la jetai sur son lit. Je n'eus pas le courage de lui faire un reproche. Hélas! la pauvre enfant! elle était bien assez malheureuse! Elle ne me voyait seulement pas; elle croyait que j'étais M. Septime. Elle m'embrassait, elle me parlait comme si j'eusse été lui. « Oh! tu n'es pas mort, disait-elle en riant d'un rire » étrange; oh! dis-moi que tu n'es pas mort! N'est-ce pas, » c'est ta main qui passe sur mon front si doucement?... » Enfin, que sais-je? Toutes sortes de tendresses, de badineries et de caresses de mots que le délire peut mettre sur les lèvres. Puis elle me reconnaissait par moments, elle mettait son doigt sur ma bouche, et elle me disait : « Chut!

» tu ne diras rien de ce que tu sais; c'est un secret. Nous
» sommes mariés, vois-tu; mais il ne veut pas qu'on le sa-
» che jusqu'après la campagne, où il le dira à sa mère et
» où il me mènera dans sa maison. »

LXIV

Pauvre enfant! elle croyait tout cela? C'était si jeune, si simple, si innocent, voyez-vous!

Puis, tout à coup, elle se levait sur son séant, tout échevelée, avec les yeux plus luisants que la lampe; elle me repoussait du bras, loin du lit : « Va-t'en, va-t'en, criait-
» elle; je ne veux voir personne; il est mort; il est couché
» froid dans la terre; je veux qu'on m'enterre avec lui; je
» veux qu'on m'ensevelisse dans mon drap et qu'on plante
» trois croix demain sur ma tombe au cimetière! » Puis elle s'enveloppait, en effet, la tête sous son drap, et restait là, immobile, comme une morte. J'avais beau l'appeler, elle ne répondait pas, ou bien elle répondait : « Non, je suis
» morte! » C'était une fièvre terrible : mais je n'osais pas appeler le médecin ni les voisines, de peur que la chose ne fût connue. Je lui donnais à boire entre ses dents, qui claquaient; je lui parlais, je l'embrassais, je la reconsolais comme je pouvais, je pleurais avec elle et sur elle. Je priai Dieu au pied de son lit, ses pieds froids dans mes mains et sous mon souffle! Ah! quelle nuit!... Depuis celle où j'avais pleuré Cyprien, je n'en avais pas encore eu une pareille!

Vers le matin, les convulsions, les cris, les délires cessèrent, et elle s'assoupit, les paupières pleines d'eau. Je remerciai Dieu. Elle se réveilla tard, tard, et elle avait repris

la raison; mais ce n'était plus la même enfant; elle avait bien vieilli de cinq ans en une nuit; on n'entendait quasi plus sa voix, son visage était devenu pâle comme le mien. Elle était sur le lit, les yeux fixés sur la boucle de cheveux qu'elle tenait dans ses mains jointes sur la couverture. Je m'étais lavé les yeux et habillée proprement pour servir les pratiques comme à l'ordinaire dans la boutique, pour que personne ne se doutât de rien. On me disait : « Où est donc » Josette? — Elle est là qui dort plus tard que moi, répon- » dais-je aux voisines; ces jeunesses, c'est plus délicat que » nous! » Ou bien : « Elle est allée travailler chez sa tail- » leuse. » Ou bien : « Elle est allée à l'église entendre une » messe pour sa mère. » Enfin, mille raisons.

Cela dura comme cela plusieurs jours, pendant lesquels la pauvre fille, tantôt sur le lit, tantôt debout, dans la petite chambre, ou assise sur la chaise, la tête sur son bras, pleura toute l'eau de son cœur et but ses larmes jusqu'à ce que son cœur fût noyé dedans ! J'allais, je venais, j'entrais chez elle, vingt fois par jour, et toute la nuit. « Oh ! que tu » es bonne ! me disait-elle ; je t'ai trompée, je t'ai désho- » norée, et c'est toi qui me consoles ! » Elle avait été si imprudente, c'est vrai ; mais elle avait si bon cœur, monsieur ! Je crois que depuis son malheur je l'aimais encore davantage.

Au bout de huit ou dix jours elle reprit sa vie ordinaire avec moi dans la boutique, et son ouvrage sur ses genoux. Seulement elle ne jasait plus, elle ne riait plus avec l'un et avec l'autre comme autrefois. Quand elle n'était pas là, les voisines me disaient: « Votre petite sœur devient sérieuse, » mam'selle Geneviève ; ça commence à réfléchir, il fau- » drait penser au mariage ; quand le fruit mûrit, la fleur » tombe; quand le vin a son temps, il ne mousse plus. » Vous jugez si ça me faisait mal d'entendre ça ; mais personne ne se doutait de rien. La maison paraissait tout

comme à l'ordinaire. Seulement on disait dans le quartier « Geneviève devrait penser à marier sa sœur, voilà que » c'est temps. » Et les garçons de Voiron passaient le dimanche devant la vitre, et disaient à leurs parents : « Je » l'aimerais bien tout de même ! »

LXV

Pourtant, monsieur, jugez si nous étions tristes toutes deux ! Voilà que le temps passait et qu'il y avait près de sept mois que le régiment était parti. Josette ne sortait plus, et, comme elle travaillait toujours à côté de moi, derrière le comptoir, on ne voyait que son joli visage, et l'on n'avait aucun soupçon de son malheur. Je disais depuis longtemps aux voisines que j'avais fait un vœu, et que je comptais aller dans deux mois, avec ma sœur, en pèlerinage à la chapelle de Saint-Bruno, à la Grande-Chartreuse ; c'est la coutume du pays, et personne n'y trouva à redire ; au contraire, on disait : « Ces deux jeunes filles sont bien sages ; elles ne » craignent ni la route ni les neiges pour aller prier le » saint. » Je les accoutumais comme ça à l'idée de notre absence, et je leur disais : « Vous tiendrez bien la boutique » pour nous pendant quelques jours ?— Oh ! oui ! » qu'elles me répondaient.

C'était une finesse. Ma vraie pensée, monsieur, était de prendre quelques sous que je ramassais pour cela en vendant à perte mes merceries, et de mener, une nuit, ma sœur à Lyon ou à Grenoble, dans un hospice où elle serait délivrée secrètement ; de confier l'enfant, en le marquant bien, pour le reprendre après le sevrage, et de ramener Josette avec moi à la maison, sans qu'aucune tache portât sur notre

nom. Je m'en rapportais, du reste, au bon Dieu. Je disais: « Si elle ne se console jamais, eh bien! elle restera fille et » élèvera l'enfant comme si c'était un orphelin déposé la » nuit à notre porte; et si elle se console après quelques » années, et que l'enfant vienne à mourir, eh bien! » elle n'aura pas sa réputation perdue pour une faute » qu'on ne pardonne jamais aux filles; et plus tard, eh » bien, plus tard, si elle rencontre quelque brave gar- » çon qui lui plaise, qui lui pardonne un mariage qu'elle » a cru légitime, et qu'elle consente à se marier, elle » se mariera, et tout sera oublié. » Voilà ce que je me disais. Ça déplaisait à Josette de se cacher, elle aurait voulu dire à tout le monde: « Oui, j'ai été sa femme et je serai » la mère de son enfant! » Les filles qui aiment éperdument, ça s'honore de son amour au lieu d'en rougir! Mais je lui disais: — « Le nom et l'honneur de la famille ne » t'appartiennent pas; veux-tu me déshonorer et me perdre » avec toi? Veux-tu avilir la mémoire de notre pauvre » mère, la réputation de notre bon frère dans son régi- » ment? Veux-tu qu'on dise: Voilà comme sa mère l'a éle- » vée! voilà comme sa sœur l'a gardée! voilà le frère de » deux mauvaises filles de Voiron! » Elle comprenait cela, monsieur, et elle disait alors comme moi, elle me promettait tout ce que je voulais.

LXVI

Mais l'homme propose et Dieu dispose; il y a longtemps qu'on le dit.

Voilà, monsieur, qu'une nuit terrible, ah! plus terrible que toutes les autres, juste sept mois après le mariage se-

cret de ma sœur, le malheur arrive ! Je n'ai que le temps de courir pieds nus appeler tout bas une sage-femme, aussi secrète et aussi sûre qu'un cadenas ; je lui fais jurer le silence. Elle se glisse sous l'ombre des murailles, elle reçoit l'enfant dans ses bras ; un garçon, monsieur. Dieu ! que faire ? rien de prêt, tous mes plans renversés, un enfant à cacher, à nourrir, à emmaillotter, la publicité, la honte, le déshonneur, la mort ou la perte de Josette ! Jugez de ma confusion, de mon désespoir ! Je n'avais pas le temps de la réflexion. La sage-femme était heureusement discrète comme la tombe : « Que faire ? que je lui dis. — » Mam'selle Geneviève, qu'elle me dit, c'est un malheur ; » mais j'en ai vu d'autres, et avec le silence et le temps on » avance plus, voyez-vous, qu'avec le bruit et la presse. Il » faut vous donner le temps de combiner les moyens de » sauver l'honneur de la petite, d'avertir le père, de préparer la famille, d'avouer la naissance et de la légitimer. » Pour tout cela il faut des jours ; fiez-vous à moi, remettez-moi le nouveau-né, nous allons le marquer par un signe qui le fasse toujours reconnaître ; je le porterai cette » nuit, dans mon tablier, autour de l'hospice où on les dépose ; je sonnerai, une sœur viendra, je me retirerai à » l'écart jusqu'à ce que j'aie vu la sœur prendre l'enfant » inconnu dans le tour, et le porter à une des nourrices » des montagnes qui couchent à l'hospice pour attendre des » nourrissons. Personne que Dieu et ses étoiles ne nous » verront. C'est saint Vincent de Paul qui a inventé ça, » voyez-vous, mam'selle, qu'elle me dit, pour aveugler la » charité, pour couvrir la honte des pauvres mères et pour » sauver la vie à des milliers d'enfants. »

LXVII

Je n'avais pas le choix, monsieur, continua Geneviève ; je marmottai une prière à ce grand saint ; je mis un bracelet des cheveux de son père, avec une S et un J sur un morceau de papier, au bras de l'enfant, qui ne criait pas encore ; la bonne femme l'emporta dans son tablier, et je revins soigner ma sœur, qui ne se doutait de rien. Peu à peu je lui dis ce que j'avais fait, en lui faisant entrer doucement les raisons dans l'esprit. Elle pleura bien, la pauvre petite ; mais elle comprit cependant la nécessité de cette séparation momentanée de son enfant, quand je lui eus prouvé qu'il serait aussi bien soigné par la charité du bon Dieu que chez nous.

En trois jours elle fut sur pied, monsieur ; on la vit, comme à l'ordinaire, assise à côté de moi, à son ouvrage dans la boutique. Je lui dis de chanter et de rire quand les voisines passaient devant ; personne ne se douta qu'elle eût seulement eu un mal de tête. Je remerciai Dieu et la bonne femme dans mon cœur.

LXVIII

Ah ! monsieur, l'homme ne sait jamais de quoi il pleure et de quoi il rit ! Pendant que je me réjouissais ainsi en moi-même de la protection que la Providence nous avait accordée dans notre malheur, vous ne devineriez jamais le malheur plus affreux que les autres malheurs qui tom-

bait sur nous. Non, vous ne le diriez pas en cent, mon pauvre monsieur ! Eh bien, voici.

Je redoublai d'attention.

— Eh bien, voilà, reprit-elle en parlant plus bas, comme dans une confidence, bien que nous fussions seuls ; voilà qu'après cinq grands jours et cinq longues nuits passés, je ne voyais pas revenir la brave sage-femme, pour me rendre compte de ce qu'elle avait fait de l'enfant. Josette se tourmentait. Je me dis : « Elle a peur de nous compromettre en venant de jour chez nous ; mais la nuit, pourquoi n'y vient-elle pas ? la rue est déserte, personne n'y passe une fois le pauvre monde couché ; qu'est-ce qui est donc arrivé ? Il faut que j'y aille. » Je mis mon manteau, toute tremblante, comme si j'avais fait un crime, quand la nuit fut brune, et j'allai, sans savoir si j'oserais bien entrer, jusqu'à la porte de la vieille maison isolée où demeurait la sage-femme.

Voilà qu'au moment où je tourne la rue pour prendre la ruelle qui menait chez elle, j'entends un murmure de gens autour de sa porte, et je vois deux gendarmes qui conduisaient la pauvre emme, comme une voleuse, entre eux deux !

LXIX

Qu'est-ce que je devins à cette vue, monsieur ? Je n'en sais rien ; il me semblait qu'on m'arrachait la peau du visage et qu'on m'exposait toute nue aux rayons d'un soleil brûlant. C'était la honte intérieure, voyez-vous, qui me montait au front et qui me disait : Ça te regarde peut-être ; tu vas être découverte et ta pauvre sœur déshonorée ! Ah !

mon Dieu ! mon Dieu ! le pressentiment n'était que trop juste. J'étais perdue !

L'un disait à l'autre, dans la foule qui suivait la sage-femme en prison : « Qu'est-ce donc qu'elle a fait, la brave » mère Bélan ! — On dit qu'elle a tué un enfant. — Oh ! la » monstre ! que disaient des vieilles femmes. — Non, que » disaient les autres, elle les a seulement vendus à des bo- » hémiens, à trois francs la pièce. — Bah ! que disait un » troisième, vous ne savez pas ce que vous dites ; elle n'est » pas capable de cela, la sainte bonne mère de femme. On » la mène en prison parce qu'elle a été surprise par un » espion du commissaire, pendant qu'elle venait de porter » au tour, qui est surveillé en attendant qu'on le ferme, un » enfant, un nourrisson ; qu'elle a reçu, dit-on, de l'argent » pour cela de la mère, et qu'elle n'a jamais voulu dire d'où » venait l'enfant. — Eh bien donc ! elle a bien fait, disaient » les voisines ; ne vouliez-vous pas peut-être qu'elle allât » crier sur les toits les secrets et les malheurs des maisons ? »

Vous jugez si j'avais la petite mort et la sueur froide sur la peau en écoutant ça, cachée dans l'ombre d'une porte, et dans quelle agonie je revins à la maison !

LXX

J'étais si pâle, si pâle, que Josette s'en aperçut. « Tu as » quelque chose, Geneviève ! s'écria-t-elle. Il est arrivé un » malheur. Mon pauvre enfant ! je veux le voir ; je veux » l'embrasser ! je veux me lever, je veux aller chez la mère » Bélan ! Je veux qu'elle me dise ce qu'elle en a fait ! »

Elle se levait comme une folle, monsieur, tout en disant cela ; elle mettait sa robe et sa coiffe ; elle allait sortir mal-

gré moi; elle allait rencontrer la foule qui était encore sur les portes, dans la ruelle de la sage-femme; son désespoir et ses cris allaient tout trahir; elle était perdue. Je fus obligée de me jeter devant elle, de lutter de toutes mes pauvres forces avec ma sœur, tout en tremblant de lui faire mal pour la recoucher dans son lit, et de lui tout avouer de ce que je venais d'apprendre.

« — Et l'enfant! mon enfant! le fils de mon Septime, » qu'en ont-ils fait? où est-il? Je veux le ravoir; je veux » l'arracher à ces monstres! » Elle criait comme ça, si haut, monsieur, en se débattant, que j'étais obligée de lui mettre la main sur les lèvres pour qu'on ne l'entendît pas de la rue. « — L'enfant? que je lui dis, il n'y est plus, on » l'a envoyé à une nourrice dans un pays loin d'ici. Mais sois » tranquille, nous lui avons mis une marque, avec un chiffre » qui le fera bien toujours reconnaître. »

LXXI

Mais j'avais beau lui répéter que l'enfant était bien, qu'il était marqué, qu'il avait un bracelet de ses propres cheveux, à elle, et des cheveux de son père; elle n'entendait plus raison, elle se jetait sur son oreiller, elle l'embrassait comme si c'eût été son fils, elle l'approchait de son sein comme pour lui donner à teter! Elle riait, elle pleurait, elle était folle, quoi! c'était fini, ce coup lui avait tourné son lait, qui n'était pas encore tari, la fièvre la prit, le délire augmenta; avant le jour, elle était morte!... Oui, morte, monsieur, là, dans mes bras, seule, froide- morte! bien morte!

Quand le médecin vint, il tâta le bras en regardant de

l'autre côté. Il dit que c'était une fièvre pourprée, avec un transport à la tête, et puis il s'en alla. « Ce sont des maladies, dit-il à la famille rassemblée dans la boutique, qui ne laissent pas de temps à l'art; quand le médecin arrive, le malade n'y est plus ! »

Moi, monsieur, je ne disais rien. J'étais là comme une mère qui a perdu sa fille unique, mais je me contenais, pour sauver au moins son honneur, n'ayant pu sauver sa vie; je ne voulus pas que personne autre que moi veillât le jour et la nuit, à la lueur du cierge, auprès du lit; je l'ensevelis de mes propres mains et je la couchai, après lui avoir baisé le front, dans sa bière, que lui fit un de ses cousins. Je me disais, en l'enveloppant dans son linceul comme un enfant dans son maillot : « Voilà donc pourquoi j'ai renoncé » à me marier avec Cyprien ! C'était pour me marier avec » la mort ! »

J'étais reconsolée pourtant, autant que je pouvais l'être, par l'intérêt que les parents, les voisins et les voisines me montraient dans mon affliction. C'était un cri dans tout Voiron; on venait en foule à la porte de la boutique; on disait : « Quel malheur ! quel dommage ! une si belle enfant, une fille si laborieuse et si sage ! Jamais la rue n'en reverra de pareille ! C'était la rose du pays ! Le bon Dieu l'a cueillie ! Pauvre Geneviève ! »

Quand le matin du second jour fut venu, les cloches sonnèrent comme pour une vraie dame; les jeunes filles de la ville, riches ou pauvres, vinrent, vêtues de blanc, épingler des bouquets blancs aussi sur le drap de sa bière et accompagner le cercueil à l'église et au cimetière; on y planta une belle croix de fer, toute couverte de rubans blancs, de couronnes d'immortelles, blanches aussi, symbole et honneur des jeunes filles mortes dans leur innocence baptismale. La croix ressemblait à un cep de vigne tout chargé de grappes, ou à un pommier nain, couvert de fleurs sur

toutes les branches. C'est la mode du pays, monsieur; et quand une jeune fille n'a pas cela sur son tombeau au cimetière, ça n'est pas bon signe pour sa mémoire et pour sa famille.

J'y allai aussi le soir moi-même, quand la nuit fut quasi tombée, et j'y vis ces fleurs et ces rubans; ça me fit encore davantage pleurer que s'il n'y avait rien eu! Je me disais: « Ça trompe les hommes! mais ça ne trompe pas les anges. Pauvre enfant! il faut que la tombe garde ton secret! il faut que la croix mente pour conserver la pureté de ta famille dans Voiron! »

Ah! que je pleurai! que je pleurai, toute seule sur cette terre fraîche, toute seule dans mon lit, toute seule dans la boutique, pendant ces trois jours!

LXXII

Et puis j'avais bien un autre poids sur le cœur! c'était comme un reproche qui ne me laissait pas un moment de repos, comme un remords qui me mordait le cœur, toutes les fois que j'avais envie de dormir à force d'avoir pleuré!

Je me disais: « Que fais-tu là, dans ta maison, pendant que la pauvre mère Bélan est en prison pour cause de toi? As-tu bien le cœur de laisser souffrir une brave femme et courir des propos sur son honnêteté, pendant que tu sais son innocence et qu'elle n'est dans la peine que pour n'y pas mettre les autres? »

Au bout de trois jours, je n'y pus plus tenir. Je m'habillai de mes plus beaux habits, sans rien dire à personne, j'allai à l'église et sur la fosse de ma sœur faire ma prière; puis je montai dans une carriole qui menait les pauvres gens à

Lyon pour trente sous. C'était la même dans laquelle les gendarmes avaient mené la sage-femme en prison. Je m'informai de tout du conducteur, et quand je fus arrivée à Lyon, je me fis conduire par un petit ramoneur, pour deux sous, à la porte de la prison des femmes, sur la côte de Fourvières. Je demandai au concierge de me laisser parler à la sage-femme de Voiron, disant que je lui apportais des nouvelles de ses petites et un peu de linge et d'argent. Le concierge et sa femme me regardèrent bien entre les deux yeux, refusèrent; puis, quand ils virent que je restai là tout humiliée, à la porte, et que je pleurais à chaudes larmes, mon mouchoir sur les yeux, devant les soldats, ils prirent pitié de moi, ils me rappelèrent, et m'ayant fait entrer dans un guichet à côté de leur loge, où il y avait une grille de fer et des bancs de bois, ils firent venir la sage-femme et me laissèrent seule avec elle autant que je voulus.

Ça me fit bien honte de la revoir, vous pouvez le croire, monsieur; mais surtout de la revoir là à cause de nous.

LXXIII

Elle me dit, sans me faire aucun reproche, qu'au moment où elle portait l'enfant au tour elle avait été espionnée par des surveillants cachés aux abords de l'hospice; que ces surveillants l'avaient dénoncée au commissaire de police, que le commissaire de police, d'après les ordres qu'il avait reçus de ses chefs, l'avait désignée comme une femme qui portait, par intérêt ou par complaisance, des enfants trouvés dans le tour, au préjudice du département, obligé de les nourrir; que les gendarmes étaient venus la prendre; qu'on l'avait menée interroger d'abord à Grenoble, pour

qu'elle justifiât d'où venait l'enfant qu'elle avait déposé et qu'elle avouât la mère; qu'elle s'y était refusée pour ne pas nous faire de la peine; qu'elle mourrait plutôt dans un cachot que de trahir la confiance que de jeunes filles dans l'embarras mettaient dans sa probité; que, là-dessus, le juge lui avait dit: « Eh bien, vous resterez en prison jus» qu'à ce que vous ayez dit où vous avez pris cet enfant! » et qu'on l'avait envoyée à Lyon, dans cette maison de correction, pour y rester tant qu'il plairait à Dieu, en prévention d'avoir exposé des enfants légitimes ou illégitimes, pour mettre leur entretien aux frais de l'État, et pour les faire rendre ensuite à leurs mères sur les signes de reconnaissance qu'elle leur mettait au cou ou au bras. Mais, soyez tranquille, ajouta-t-elle, allez, mam'selle Geneviève, je sais souffrir, mais je ne sais pas trahir. J'aime mieux que mes petits enfants mendient leur pain aux portes, j'aime mieux vieillir comme ces murs et sécher comme ce bois, que de dénoncer votre sœur. Pauvre chère petite! dites-lui qu'elle ne se fasse pas de chagrin!

Alors je lui appris, tout en larmes, la mort de ma sœur.

« Eh bien donc, dit-elle, que craint-elle là-haut? Elle est
» dans le paradis où le bon Dieu en pardonne bien d'autres,
» comme la Madeleine!

» — Oui, lui dis-je, mais les méchantes langues ne par-
» donnent jamais ici, ni pendant leur vie, ni après leur mort,
» au nom et à la mémoire des pauvres innocentes qui ont
» été trompées par un faux mariage et qui ont fait une
» faute involontaire. La mémoire et l'honneur de ma sœur
» me sont aussi chers et plus sacrés que pendant sa vie,
» voyez-vous; jurez-moi par votre salut que vous ne direz
» jamais à personne qui vive, excepté à votre confesseur,
» que Josette ait péché. Elle me le jura. »

Alors je lui dis adieu en l'embrassant, et je lui promis qu'elle serait délivrée le lendemain, et que je viendrais prendre sa place à la prison.

Elle me comprit, et elle essaya de me détourner de mon dessein. « Comment, mam'selle Geneviève, me dit-elle, » vous auriez bien le cœur de prendre le malheur sur vous » et de laisser croire que la faute est de vous, pour déli- » vrer une pauvre créature comme moi et pour détourner » les mauvaises paroles de la tombe d'une morte! Mais » vous ne savez donc pas comme le monde est cruel et » comme il va vous prendre, toute votre vie, pour ce que » vous allez dire que vous êtes? Ah! mam'selle, ne le faites » pas; gardez votre honneur! on n'en a pas deux! vous » êtes perdue!

» — C'est plus fort que moi, mère Bélan, lui dis-je, c'est » plus fort que moi. Je ne peux pas me faire à l'idée de vous » savoir ici entre quatre murs pour nous avoir voulu rendre » service; je ne puis me faire à l'idée de voir le nom de la » pauvre Josette, de mon enfant à moi, de mon ange à » présent au ciel, mêlé avec un sourire de mépris sur les » lèvres de tout Voiron, d'entendre chuchoter, toute ma » vie, quand on parlera d'elle, des demi-mots qui feront rou- » gir sa pauvre et chère âme dans le paradis, et puis de voir » les paroissiens et les paroissiennes, dimanche prochain, » quand ils sauront la vérité, arracher en passant les ru- » bans blancs, les couronnes virginales, les branches de sa » croix au cimetière, et balayer du pied les bouquets de » fleurs blanches que les jeunes filles de son âge viennent » renouveler tous les jours de fête sur sa fosse! Oh! non, » non, jamais je ne pourrais supporter cela, de voir ma » sœur méprisée dans son cercueil, devant moi, et sa terre » devenue une place nue et un signe de mépris parmi les » jeunes filles, dans le cimetière où nous passons tous les » jours pour entrer à l'église! Il me semble que son âme » n'aurait jamais de repos, malgré toutes les messes que je » ferais dire, et que son fantôme viendrait toutes les nuits » me tirer par les pieds et me reprocher de l'avoir laissé

» humilier dans sa terre ! Non ! non ! jamais ! j'aime mieux » tout prendre sur moi. Eh bien, je puis supporter les soup- » çons et le mépris pour elle, moi, parce que j'ai ma con- » science qui ne me reproche rien ! »

Elle eut beau faire et beau dire, monsieur, mon parti était pris ; je suis obstinée, c'est mon défaut, comme me disait quelquefois en riant monsieur le curé ; je ne voulus rien entendre, et je sortis de la prison avec plus de hardiesse que je n'y étais entrée.

LXXIV

Le lendemain, à midi, je me fis conduire chez le juge ; on me fit entrer dans son cabinet. C'était un monsieur qui avait l'air sévère et soupçonneux en vous regardant. Je perdis un moment la parole devant lui. Il écrivait.

« Que voulez-vous, mon enfant ? me dit-il d'une voix rude » en relevant la tête.

» — Monsieur le juge, lui dis-je en balbutiant et en trem- » blant malgré moi, comme quelqu'un qui aurait fait un » crime, il y a dans votre prison une femme de Voiron qu'on » appelle la mère Bélan. C'est la sage-femme du faubourg » de l'endroit ; chacun l'estime et l'aime dans le quartier et » dans la campagne. On l'a accusée d'avoir porté un enfant » légitime au tour, pour épargner la dépense de son en- » tretien à un père et à une mère mariés, qui voudraient » ainsi voler la charité. On lui a dit qu'on la retiendrait » en prison jusqu'à ce qu'elle eût avoué d'où vient le nour- » risson.

» — Eh bien ? qu'il me dit en se levant et en me regar- » dant avec des sourcils plus froncés qu'auparavant.

» — Eh bien, monsieur, puisqu'il faut vous le dire, le » nourrisson n'a ni père ni mère légitime; la sage-femme » est innocente, elle est punie pour la faute d'autrui! L'en» fant vient...

» — De chez qui?

» — De chez moi, répondis-je bien bas en baissant la tête et en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

» — Si jeune, dit-il après un moment de silence, et déjà » mère dénaturée! Comment! vous avez eu la barbarie » d'exposer votre enfant pour vous éviter un moment de » juste honte, et de violer la nature plutôt que de supporter » le respect humain? » Et ceci et cela. Enfin, il me fit un discours aussi long et aussi menaçant qu'un curé dans sa chaire quand il parle, au nom de la justice de Dieu, aux pécheurs!

Je ne répondais rien et je regardais toujours la pointe de mes souliers. Bien que je me sentisse humiliée jusqu'au bout des ongles, j'étais contente en moi-même, qu'il me crût si bien coupable qu'il se fâchât si fort contre moi.

Il me demanda ma condition, mon état, mes moyens d'existence. Je ne me fis ni plus riche ni plus pauvre que j'étais.

« — Voulez-vous le reprendre, si on le retrouve, ajouta-t-il, votre enfant?

» — Ah! monsieur le juge, que je lui dis en me jetant à » genoux, devant lui, je ne demande pas autre chose. Au » nom du ciel! faites-le-moi rendre! je l'ai marqué d'un bra» celet de cheveux. A présent que tout est découvert et que » je n'ai plus de honte à boire, je lui payerai de mon travail » les mois de nourrice, et je l'élèverai comme s'il était mon » fils... » Je sentis que je me coupais : « Comme s'il était » mon fils légitime! » me hâtai-je de reprendre.

» — Eh bien, me dit-il en se radoucissant, vous n'avez » pas l'air d'une fille perverse, je vais écrire à Grenoble

» pour qu'on fasse des recherches pour trouver votre enfant;
» on vous le rendra, vous payerez l'amende. En attendant,
» je vais ordonner qu'on mette en liberté la sage-femme,
» et je vais vous faire conduire à sa place, pour quelques
» jours, en prison. On aura égard à votre repentir et à votre
» aveu. »

Il écrivit. Il sonna une sonnette qui était là sur ses papiers, comme la sonnette du prêtre sur le coin du marchepied de l'autel. Il entra un homme noir avec une chaîne d'argent sur son gilet. « Huissier, dit-il, conduisez cette fille
» en prison ; voilà son écrou. Attendez, dit-il encore, voici
» la mise en liberté de la sage-femme de Voiron. » Le monsieur noir prit les deux papiers, me fit monter dans une voiture qui était sur la place, et me conduisit poliment en prison.

La pauvre sage-femme, monsieur, pleura plus en en sortant que je ne pleurai en y entrant. Elle avait plus de compassion pour moi que d'elle-même.

LXXV

Je restai environ six semaines en prison. On m'avait mis, au commencement, dans le même dortoir et dans le même préau qu'un tas de mauvaises femmes et de filles perdues qui faisaient horreur à voir et à entendre. Ah ! monsieur, le fumier de la cour est plus propre que ce préau de prison ! j'en ai mal au cœur rien que d'y penser, quoi !

« — Qu'est-ce que tu as fait, toi ? qu'elles se disaient les
» unes aux autres. — Moi, j'ai pris des enfants égarés et
» je les ai fait pâlir de faim, transir de froid, et je les ai
» torturés sous leurs habits pour les faire crier et pour
» exciter l'aumône des passants. — Moi, j'ai fait ceci. —

» Moi, j'ai fait cela. — Moi, j'en ferais bien davantage si » j'étais dehors. » Toutes, à l'enchère les unes des autres, parlaient du libertinage et du crime. Puis, des éclats de rire qui auraient fait pleurer les anges dans le paradis. « Et toi, » qu'as-tu fait pour mériter d'être en notre compagnie ? me » disaient-elles. — Moi, je n'ai rien fait, grâce à Dieu ! — » Oh ! la niaise ou l'hypocrite ! qu'elles disaient en me mon- » trant du doigt ; va, tu en sais plus long que nous toutes, » avec ton air de sainte dans sa niche ; ou bien, si tu es » aussi innocente que tu le dis, nous t'aurons bientôt dé- » niaisée ! »

Je me mettais à pleurer, monsieur, de honte, et j'allais m'asseoir toute seule sur les marches du cloître, qui descendaient dans le préau, sous les murs de la chapelle, priant dans mon cœur le bon Dieu, mais sans remuer les lèvres, de peur qu'elles ne me disent trop d'injures. Ah ! quelle écume, monsieur, il y a dans les grandes villes ! Toute la boue ne va pas dans les égouts, allez !

Quand le concierge et sa femme virent cela, au bout de deux ou trois jours, cette brave femme, ayant besoin d'une aide pour tirer de l'eau, pour balayer et faire les lits dans les dortoirs, me prit chez elle le jour, et me fit coucher, la nuit, dans une soupente, au-dessus de sa loge. Ah ! que je fus contente et que je servis bien. J'avais l'habitude, ça ne me coûtait rien. Je soignais aussi ses enfants tout petits ; ça me faisait penser à celui de ma sœur. Cette brave femme s'accoutuma si bien à mon service, qu'elle me dit : « Quand » vous sortirez de prison, si vous voulez rester, je vous » donnerai des gages.

» — Ce n'est pas de refus, lui répondis-je ; on ne sait pas » ce qui peut arriver. »

LXXVI

Après deux mois ainsi passés dans la prison, mais prison adoucie par l'humanité de la geôlière, le magistrat me fit appeler dans son cabinet, où je fus conduite par le même homme noir qui m'avait consignée dans le guichet.

« Vous êtes libre, me dit sévèrement le juge, allez où
» vous voudrez, et ne retombez plus dans de pareils éga-
» rements. La loi sera inflexible contre ces expositions. »

Je ne m'en allais toujours pas.

« Qu'attendez-vous donc ? reprit-il avec un air d'impa-
» tience et de rudesse.

» — Et l'enfant, monsieur ? lui demandai-je timidement,
» parce que je croyais qu'on allait me le rendre.

» — Votre enfant, malheureuse ! s'écria-t-il en colère,
» est-ce que vous croyez qu'on vous le rendrait si on l'a-
» vait, afin que toutes les mères coupables et dénaturées
» comme vous se donnassent le plaisir de faire nourrir les
» fruits de leurs vices par le pays, pour n'avoir que la peine
» de les reprendre après, bien élevés et bien portants ? Non,
» non ; la loi doit prévenir à tout prix de pareils abus, qui
» ruineraient le département. D'ailleurs, ajouta-t-il, c'est
» inutile à discuter dans le cas présent, on n'a pas pu le
» retrouver, votre enfant ! En les recevant dans les hospices
» de Grenoble, les religieuses ont ordre de leur enlever
» les marques de reconnaissance qu'on pourrait leur avoir
» attachées au cou ou au bras.

» — Ah ! est-il bien possible ! m'écriai-je en levant les
» deux mains vers lui comme si je l'avais supplié ; on lui a
» ôté le bracelet ! l'enfant est perdu ! O mon Dieu, qu'ai-je
» fait ? » Et je fondis en larmes.

Mon geste, mon désespoir, mes larmes et mes cris ne servirent qu'à confirmer le magistrat dans la conviction que j'étais bien véritablement la mère.

« — Oui, dit-il, perdu, perdu pour jamais ! et c'est votre » punition. Celles qui exposent ne méritent pas qu'on leur » restitue leur crime ! Allez, vous dis-je, et tâchez d'être » honnête ; la police aura les yeux sur votre conduite. »

Je sortis comme une malheureuse que la police vient de relâcher après sa peine accomplie, que les passants regardent sortir avec dégoût du tribunal, et que sa honte suit dans la rue.

LXXVII

Je pris machinalement le quai qui mène à la place où j'étais descendue de la carriole de Voiron. Je montai pour mes trente sous, avec mon paquet sous le bras, dans la même voiture, qui allait justement partir. Le conducteur, qui avait été humain en m'amenant, me fit mauvaise mine en me ramenant. Il parla tout bas, tout le long de la route, avec les gens du pays et des environs qu'il avait sur son siége et dans sa voiture. On me regardait de mauvais œil avec des airs moqueurs ; personne ne me parlait. J'entendis deux ou trois fois mon nom suivi d'éclats de rire et d'expressions de lèvres méprisantes : « Elle vient d'une auberge » où on loge et on nourrit gratis, disait le conducteur ; demandez-lui voir si la table est aussi bonne que le lit. — » On n'y reçoit pas les enfants de deux mois, disait un autre en ricanant. — Est-elle hypocrite ! disait une vieille » femme ; qu'est-ce qui ne lui aurait pas donné le bon Dieu » sans confession ? » Et puis on riait, on riait tout autour de

moi, comme si on avait parlé de quelqu'un qui n'était pas là. Moi, monsieur, je comprenais bien la malice, je baissais les yeux, je faisais semblant de tricoter, je brouillais mes mailles; la confusion m'aveuglait les yeux et mêlait les doigts. J'aurais voulu être dans un cachot pour le reste de ma vie, à vingt pieds sous terre. Les murs, voyez-vous, c'est moins froid, moins dur et moins offensant que les hommes! Je me disais : « Que vas-tu devenir dans la rue et » sur la grande place de Voiron? Les enfants vont te suivre » comme un carnaval! Tu n'oseras pas seulement aller de » jour prier le bon Dieu sur la fosse de ta sœur, et lui de» mander d'intercéder là-haut pour l'enfant! » Ah! Seigneur Dieu! que la journée fut longue! J'avais peur d'entendre ma propre respiration.

LXXVIII

Heureusement qu'il y a une Providence, monsieur: la carriole cassa à quelques lieues de Voiron; chacun continua, de son côté, ce bout de chemin à pied. La nuit tomba; je me glissai seule par le derrière de la ville, mon petit paquet à la main, jusqu'à la porte de ma maison. J'entrai; personne ne me vit; j'avais un morceau de pain dans ma poche. Oh! j'aurais voulu qu'il ne fît plus jamais jour!

— Mais, ma pauvre Geneviève, lui dis-je là en l'interrompant, c'était de l'enfantillage; car, enfin, vous pouviez lever le front devant les hommes, devant les femmes, et même devant les anges.

— C'est vrai, monsieur; mais j'avais tellement pris le malheur et la honte pour moi, qu'il me semblait véritable-

ment que j'étais la coupable de tout ce que les autres avaient le droit de penser de moi.

— Et le jour d'après, que fîtes-vous? voyons.

LXXIX

— Le jour d'après, monsieur, je n'osai jamais ouvrir les volets de la boutique, de peur que les voisins et les passants ne vinssent me regarder aux vitres. Je restai tout le jour dans l'obscurité à prier Dieu et à penser à Josette. Quand la nuit fut venue, j'ouvris la porte avec tremblement, je sortis pour acheter ma nourriture. « Ah! vous voilà donc » sortie de prison! que me dit la marchande.

» — Oui, » que je lui répondis. Je vis que tout le monde savait d'où je venais et croyait à ma faute. On me regardait avec répugnance, mais sans offense pourtant; on me plaignait des yeux. J'allai, en mangeant mon pain, au cimetière; je m'assis sur la tombe de ma sœur, auprès de la croix tout ornée de fleurs renouvelées du dimanche d'avant; j'y fis ma prière, et j'y mangeai mon pain dans les larmes.

LXXX

Après cela, je rentrai chez moi, et le lendemain, voyant qu'il n'y avait plus que quelques pauvres liards dans le tiroir, je me dis : « Tu dois pourtant gagner ton pain; tu ne peux pas mendier à ton âge. Allons, coûte que coûte,

il faut rouvrir la boutique, chercher de l'ouvrage, travailler et vendre pour vivre. »

J'eus le courage d'ouvrir, monsieur, d'étaler mes petites marchandises et de m'asseoir au comptoir, comme à l'ordinaire, de supporter les regards, les sourires et les chuchotements des passants, comme si rien n'était arrivé à la maison; mais personne n'entra plus, monsieur, excepté un ou deux mendiants pour me demander l'aumône. J'entendis des méchantes langues dans la rue qui disaient : « Faut-il avoir du front! Ah! si sa pauvre belle petite Jo-
» sette avait vécu, aurait-elle été humiliée de voir la honte
» de sa sœur aînée! Elle était jolie au moins, celle-là! Le
» bon Dieu a bien fait de la prendre pour lui! »

Et puis, il y avait dans la rue, en face, une mauvaise femme qui, me voyant partie, et me croyant hors du pays ou en prison pour longtemps, s'était dépêchée de prendre ma place, m'avait soutiré toutes mes pratiques, et ne cessait pas de me montrer au doigt en disant aux uns et aux autres : « Qui est-ce qui oserait maintenant acheter pour
» deux liards de savon seulement dans une pareille bouti-
» que? Ça tacherait les doigts au lieu de les laver. »

Dieu! en ai-je souffert pendant cette malheureuse semaine! Mes sœurs de père et mes cousines me reniaient les premières et ne mettaient plus les pieds à la maison.

LXXXI

Enfin, monsieur, personne, personne ne venait plus. Les mères disaient à leurs filles, quand elles leur remettaient un sou pour acheter des pommes : « Vous n'irez pas chez Geneviève! » On ne m'apportait point d'ouvrage non plus,

et je n'osais pas en aller demander ; on m'aurait dit : « Nous n'en avons pas pour vous. » Ah ! monsieur, on parle de la peste ; mais la honte est une pire peste aussi, allez, pour une pauvre fille. Si ma mère ne m'avait pas élevée chrétiennement, je ne sais pas ce que j'aurais fait ; mais je vous le dis, en vérité, que je n'y pensais pas seulement, je serais morte de faim plutôt que de mal faire.

LXXXII

Mais attendez, monsieur, ce n'est pas tout. Voilà que malheureusement j'avais acheté, le printemps d'avant, pour cinquante écus de marchandises à crédit chez les gros marchands de la Grande-Rue, pour les payer en automne, après la saison de la revente. Personne n'achetant plus chez moi, je ne pouvais pas payer mes marchands en gros. Je ne pouvais pas rendre non plus les marchandises ; car, pendant les deux mois que j'avais été en prison et que ma boutique avait été fermée avec la clef dans ma poche, le chat ne trouvant plus rien à manger sous le comptoir et s'étant sauvé par la lucarne, vous jugez si les rats avaient fait un beau tapage dans le magasin. Et les hardes donc ! c'était une pitié à voir, monsieur. On voyait le jour à travers une pièce de gros drap ; le sel avait fondu, le savon avait moisi, les pains d'épice étaient dentelés comme des scies, les dentelles ressemblaient à de la charpie, les miroirs étaient en bribes sur le carreau. Personne n'aurait voulu reprendre ses fournitures. Tout le monde me demandait ce que je lui devais. On disait : « Elle va lever le pied un beau matin, tirons-en ce que nous pourrons. » Le loyer n'était pas tout payé ; le propriétaire ne voulait plus renouveler son bail,

parce que ma boutique donnait, disait-il, mauvaise renommée à sa maison. Enfin, monsieur, lui et les gros marchands de la Grande-Rue s'entendirent pour faire vendre chez moi.

Oui, monsieur, je vis tout vendre à l'encan devant ma porte, sur le pavé de la rue! Un homme, monté sur le banc où Cyprien m'avait tenue si joyeuse dans ses bras pour m'asseoir sur le mulet, criait en dépliant des pièces de drap, des mouchoirs, des fichus, et jusqu'à mes robes et aux robes et aux collerettes de la pauvre Josette : « A deux » sous! à trois sous! à six sous! qui en veut? Voilà le ta- » blier de soie de mam'selle Josette! Voilà les robes du » trousseau de mam'selle Geneviève! Adjugé pour ce que » ça vaut! » Et de grands éclats de rire venaient retentir jusque dans la chambre de l'arrière-boutique, où je me tenais cachée, assise sur la paillasse, au bord du bois de lit dont on vendait les matelas à la porte!

Et personne ne venait me consoler, monsieur, pas même le commissaire-priseur, qui venait prendre brutalement, sous mes yeux, dans l'armoire, tantôt un objet et tantôt un autre, pour les crier et pour les vendre, et qui, en vérité, m'aurait, je crois, par distraction, criée et vendue moi-même, tant il était échauffé par le tumulte et par le vin! et, en vérité aussi, je crois que je l'aurais laissé faire, tant j'étais bouleversée et tant les jambes me manquaient sous moi!

Pourtant, le soir, la sage-femme vint et me dit avec un coup d'œil de reproche et d'intelligence : « Est-il possible, » mam'selle Geneviève, que vous portiez si injustement tant » d'affronts que vous ne méritez pas, et que vous ne me » rendiez pas le serment que je vous ai fait? — Non, lui » dis-je, mère Bélan, je ne vous le rendrai jamais, jamais, » à aucun prix.

» — Et pourquoi cette obstination? reprit-elle.

» — Parce que les vivants, voyez-vous, que je lui dis, » ça peut supporter; mais les âmes des morts, ça ne peut » se défendre!

» Et qu'allez-vous faire maintenant? » me dit en croisant ses mains sur son tablier la pauvre femme.

» — Je vais aller, quand il sera nuit, demander asile à » ma sœur de père. »

Elle hocha la tête et s'en alla. Puis elle revint et me dit: « Quand vous n'aurez plus de pain, mam'selle Geneviève, » souvenez-vous qu'il y en a toujours pour vous à la mai- » son! »

LXXXIII

En effet, monsieur, quand la rue fut déserte et aussi vide que la boutique, et qu'il fit tout à fait nuit, j'allai sonner à la porte de ma sœur de père, la seule qui me restât; l'autre était partie de Voiron; elle n'était pas méchante; mais, je vous l'ai dit, ces deux sœurs-là, du premier lit, nous avaient toujours un peu regardées de haut, à cause de la fortune de leur mère, qu'elles avaient, et que nous autres, d'une autre mère, nous n'avions pas. Ça ne leur faisait pas plaisir d'avoir des parents pauvres, des filles de vitrier ambulant, dans Voiron.

Elle me reçut bien, m'offrit à manger et à boire, et même elle me fit un lit dans le grenier pour coucher à côté de la servante. « Mais nous avons des enfants, des jeunes filles » qui seront bientôt à marier, me dit-elle en me raisonnant » d'amitié; tu sais ce que l'on dit de toi dans le pays; ça ne » me regarde pas, je n'ai rien à y voir; je te crois honnête. » Pourtant, si on voyait mes filles avec une mauvaise tante,

» que ne dirait-on pas?... Et puis tu as mal fait tes affaires;
» tu as été vendue en public, par contrainte. Ça nuit au
» crédit; mon mari est dans le commerce, vois-tu; tu com-
» prends? Tu ne veux pas rester ici; nous allons te garder
» quelques jours, mais il ne faut pas qu'on le sache par la
» ville. La semaine écoulée, il faudra chercher; il faut te
» mettre en condition un peu loin d'ici. Nous te donnerons
» pour faire la route. »

Je compris cela et je ne la blâmai pas, monsieur; chacun pense pour ses enfants. C'était pénible, mais ce n'était que juste. Je la remerciai, je mangeai un morceau avec la famille, le soir, sur le bout de la table, et j'allai me coucher avec la servante, après l'avoir aidée à approprier la maison et à relaver les assiettes.

LXXXIV

La difficulté n'était pas pour moi d'entrer en condition et de servir celui-ci ou celle-là; au contraire. J'y étais faite, et ça me plaisait, à moi, de rendre service, même pour rien. Je n'avais pas de fierté dans mes habits, et je ne craignais pas la peine, comme vous voyez. Mais qui est-ce qui me prendrait à Voiron, où ma renommée était connue, et qui est-ce qui me prendrait ailleurs sans certificat? Une pauvre fille qui a eu un malheur, qui a exposé un enfant au tour, qui a pourri deux mois dans les prisons de Lyon! ça n'est pas flatteur, n'est-ce pas? Non. Eh bien donc, il n'y avait qu'une seule personne, dans tout Voiron, qui pût me donner un certificat en conscience; et cette personne avait besoin de certificat pour elle-même dans mon affaire, et il n'y avait aussi que moi qui pouvais le lui donner, en vé-

rité : c'était la sage-femme, la mère Bélan. Voyez un peu les hasards des choses humaines ! Nous étions toutes deux suspectes, et il n'y avait que nous qui pussions certifier l'innocence et la moralité l'une de l'autre. Mon Dieu, que la vie est un écheveau mal débrouillé !

Cette réflexion me fit sourire, quoique je fusse véritablement attendri par l'embarras singulier de cette pauvre fille.

LXXXV

« Eh bien, c'est égal, dis-je le matin en me réveillant, » j'irai chez la sage-femme. » Et j'y allai avant qu'il y eût du monde dans les rues.

La sage-femme me fit un certificat comme quoi j'étais, moi, Geneviève, une fille probe et honnête, qui n'avait jamais fait de tort à personne dans le pays, et qui méritait la confiance de tous et de chacun, soit pour la cuisine, soit pour le ménage, soit pour garder les enfants à la maison ; et elle signa. Ça n'était pas bien écrit ni sur du papier bien propre, mais elle l'écrivit de bon cœur, et même, quand ça fut fini, elle alla à son armoire et elle me força d'accepter quinze francs en petite monnaie qu'il y avait dans un de ses meilleurs mouchoirs de cou pour me présenter avec décence dans les maisons. « Vous me rendrez cela quand vous » aurez économisé sur vos gages, mam'selle Geneviève, » me dit elle. Je le lui dois encore, monsieur. Mais elle me dit aussi : « Si vous ne pouvez pas me le rendre, eh bien, vous » me le rendrez en paradis ! »

LXXXVI

Ma sœur de père me donna aussi quelques nippes et quelques pièces de monnaie pour mon voyage, et je partis pour chercher une place à Grenoble. La sage-femme m'avait recommandée là à une de ses amies qui exerçait la même profession qu'elle à Voiron. Je servis là sans gages pendant quelques semaines; mais la profession de cette femme, la vue des femmes en mal d'enfant, et les cris des nourrissons dans la maison me rappelaient tellement et toujours ma pauvre sœur et l'origine de notre malheur, que je ne pouvais pas m'y accoutumer. Il fallut sortir, bon gré, mal gré, car je ne faisais que pleurer et je tombais malade. Une pauvre bourgeoise, veuve d'un épicier, qui avait une jeune demoiselle de seize ans, me prit pour faire la cuisine et les lits, et pour enseigner la dentelle à sa fille. J'avais dix écus de gages par an, douze aunes de toile et deux tabliers au jour de l'an. La mère était honnête, mais un peu regardante; elle m'accompagnait elle-même au marché pour voir si je marchandais bien, et pour s'assurer si je ne prenais pas pour moi une pomme ou un pruneau dans le panier de la provision. Ça m'humiliait bien, moi qui n'ai jamais été sur ma bouche.

Mais la demoiselle était si jolie, si gentille, si affable, si complaisante, qu'elle me reconsolait de tout. Une fois mon ouvrage fini à la cuisine, et il n'était pas long, nous travaillions, elle et moi, dans la salle, les pieds sur un chauffe-pied, tout le jour, pendant que sa mère allait causer de maison en maison, avec ses anciennes connaissances. Au bout de trois mois nous étions comme deux sœurs. Elle me rappelait Josette, monsieur, et j'étais heureuse, heureuse, que je serais bien restée là toute ma vie!

Mais voilà qu'au moment où nous nous aimions le mieux et où elle me promettait de me prendre avec elle quand elle se marierait, pour ne jamais nous quitter, un marchand ambulant de Voiron, que je ne connaissais pas même de vue, mais qui me connaissait, lui, entra, avec son sac de coutil sur le dos, dans la maison pour vendre de la toile à la bourgeoise. On m'envoya chercher un verre de vin à la cave pour faire rafraîchir cet homme après qu'il fut payé, parce qu'il avait retenu qu'on lui donnerait un coup à boire et un morceau à manger par-dessus le marché. Ah! le vilain homme! je ne lui en veux pas de mal pourtant, mais il aurait bien pu retenir sa langue et ne pas perdre une payse comme moi pour le plaisir de bavarder.

Voilà que, quand je remontai, ma bouteille à la main, j'entendis que cet homme parlait tout bas avec les deux dames; ils se turent en me voyant entrer, mais je vis je ne sais quoi d'extraordinaire et de soupçonneux sur le visage de la mère et de la demoiselle. La mère avait l'air en colère, la fille tout affligée. Elles ne me parlèrent pas avec la même voix; elles ne me regardèrent plus avec le même œil; elles ne m'appelèrent pas pour veiller comme de coutume avec elles à mon rouet dans la salle. Je passai une nuit de souci, cherchant en moi-même ce que j'avais fait pour leur déplaire. Le matin, la dame vint dans la cuisine; elle me dit : « Voilà votre compte. Vous êtes bien hardie » d'oser mettre les pieds dans une honnête maison, après » ce que le marchand de toile nous a dit de vous! Faites » votre paquet devant moi, afin que je m'assure que vous » n'y mettez rien qui ne vous appartienne, et sortez! »

Hélas! mon paquet, monsieur, il n'était pas bien embarrassant, il tenait dans un de mes bas. Je n'osai rien répondre; je rentrai dans ma chambre pour prendre mes souliers. La demoiselle vint en cachette me dire adieu; elle pleura en me quittant et me glissa un petit écu dans la

poche de mon tablier. J'allai de porte en porte chercher une condition dans toute la ville ; mais tout le monde me disait : « D'où sortez-vous ? Avez-vous des répondants ? » Avez-vous un bon certificat de vos maîtresses ? Nous » prendrons des informations. » Quand je revenais le soir ou le lendemain, on me disait : « Nous n'avons pas besoin » de servante. » Je me retirais en m'essuyant les yeux avec le coin de mon tablier.

A la fin, la femme du cordonnier de ces dames consentit à me prendre pour soigner ses enfants et pour border des souliers dans l'arrière-boutique. J'avais mon lit et ma nourriture et deux sous par paire de souliers que j'ourlerais. Eh bien, monsieur, j'étais contente, parce que le cordonnier et sa femme ne me méprisaient pas, et qu'ils me disaient quelquefois : « Tout le monde est fautif ; mais ce » n'est pas une raison pour se rebuter comme ça les uns » les autres ; les enfants sont bien soignés, les souliers sont » bien bordés ; il n'y a jamais un mot plus haut que l'autre » dans la boutique. Restez avec nous tant que vous vou- » drez ; nous n'avons pas honte de vous, nous ! »

Oui, c'est vrai, ils n'avaient pas honte de moi, eux ; mais croiriez-vous que les autres leur firent honte de leur charité pour moi ! Oui, monsieur, la méchante épicière commença par lui retirer sa pratique et celle de sa fille, et puis celle de toutes les dames ses amies, en disant : « Ces gens » sont bien insolents et bien peu délicats de prendre chez » eux une vagabonde qui a trompé la confiance d'une hon- » nête maison comme la nôtre, en sortant de prison pour » ceci, pour cela ! » pour mille choses affreuses dont on me croyait coupable, comme d'avoir voulu perdre et peut-être bien tuer un pauvre enfant ! Enfin, quand je vis cela, monsieur, et que la charité de la cordonnière pour moi était la cause de tout le mal, et que le travail et le pain baissaient à cause de moi dans la boutique, je me dis : « Il ne faut

pourtant pas que tu portes malheur au pauvre monde. » Je dis adieu à la cordonnière et à son mari, j'embrassai les enfants, et je partis un soir pour que personne ne me vît sortir de la ville. La cordonnière m'avait remis une lettre pour la femme d'un bourgeois de Lyon qu'elle avait servi étant jeune. Elle disait que j'étais sage, rangée, et qu'il n'y avait rien à redire sur mon travail. Elle la priait de m'être secourable si par hasard elle ou quelque dame de ses amies avait besoin d'une fille de service.

LXXXVII

Cela tomba bien, monsieur ; car, le lendemain du jour où j'arrivai à Lyon, la fille de cette dame, qui venait d'épouser un fabricant de Tarare, me prit à son service et m'emmena avec elle dans une maison de campagne qu'elle habitait tout auprès de ce gros bourg. Ça me fit une joie au cœur que je ne puis pas vous dire, de voir des montagnes, des buissons, des prés, des métiers de tisserand et des toiles étendues sur l'herbe, tout comme à Voiron, sous les fenêtres de ma mère. Je restai trois ans bien tranquille et assez contente dans cette maison. Il n'y avait rien à souffrir des maîtres, excepté un peu d'avarice, comme chez presque tous les marchands. Ils étaient pourtant bien à leur aise ; mais on dirait que la bourse est hydropique, monsieur, plus ça gonfle, plus ça gonfle, plus ça veut boire. Ils m'aimaient bien, parce que je ne demandais quasi point de gages, que j'avais un petit appétit et que je ne refusais aucun travail ; tellement que je faisais la cuisine, je soignais la dame et ses deux enfants, je bêchais le jardin, je blanchissais et je pansais le cheval de monsieur ; car il avait un cheval pour traî-

ner la carriole dans laquelle il allait vendre ses toiles. La pauvre bête! on lui disputait bien sa nourriture aussi! Si je ne lui avais pas porté en cachette les épluchures des herbes de la cuisine, les tronçons de salade, elle aurait bien souvent mangé son râtelier. Mais je l'aimais, cette pauvre bête, quoi! Elle hennissait dans l'écurie dès qu'elle entendait ma voix ou mon pas dans la cour, et, quand j'ouvrais la porte de l'étable, elle me regardait avec amitié comme une personne. C'est pourtant de cette avarice des maîtres à l'égard des animaux, et de la pitié que j'avais d'eux, que me vint mon dernier malheur, et puis mon bonheur après. Je vais vous conter cela; mais vous allez rire... Eh bien, c'est pourtant vrai; que voulez-vous? le cœur entraîne à bien des fautes!

LXXXVIII.

Il y avait dans l'étable, avec le cheval que je pansais deux ou trois brebis qui tondaient le pré pendant le jour quand les toiles étaient repliées. Le maître et la dame ne voulaient pas perdre le peu d'herbe qui poussait, à moitié pourrie, sous le chanvre humide. On les vendait avec leurs petits, à l'entrée de l'hiver, au boucher, après les avoir tondues pour la laine et pour n'avoir pas la dépense de les nourrir dans la morte saison.

Une des brebis mit bas à la Saint-Martin, qui est le 11 novembre, et la mère ayant été vendue huit jours après pour être tuée, on ne put pas vendre son fruit avec elle, et le petit me resta. Je lui donnai du lait de la vache dans le creux de ma main, et je l'élevai comme on élève un enfant dont la nourrice a tari. Ce pauvre petit animal s'attacha à

moi, monsieur, comme une personne. Quand il n'était pas autour de moi, à l'étable, dans la cour ou dans le jardin, il bêlait toujours; tellement que, pour le faire taire, j'étais obligée de le laisser entrer avec moi à la cuisine, où il se couchait à côté du chien, entre ses jambes, au coin du feu; il n'avait de paix qu'auprès de moi et du chien. Le chien s'y était aussi tellement attaché, qu'il aboyait dans sa loge jusqu'à ce que je lui eusse mené l'agneau. Il lui faisait place sur la paille dans sa niche en pierre, et ces deux animaux jouaient ou dormaient ensemble que ça faisait plaisir et compassion à voir.

Faut-il vous l'avouer, monsieur, quand mon feu était recouvert sous la cendre, et que les maîtres étaient dehors, j'y allais souvent aussi moi-même, dans la niche, assise sur le bord, les pieds au soleil, et je tricotais mon bas ou bien j'ourlais mes serviettes, là, avec eux deux. L'homme est si bête, monsieur, que je me sentais pour ainsi dire heureuse de me sentir là auprès de deux animaux qui m'aimaient. J'écoutais leur souffle et je sentais leurs têtes chaudes sur mon cou. Enfin, monsieur, j'en demande bien pardon à Dieu, parce qu'on dit qu'il faut croire que les animaux n'ont pas d'âme (et je crois que ce sont les bouchers et les charretiers qui ont dit ça); mais, en vérité, quand je regardais bien dans leurs yeux, j'y croyais voir derrière une pensée à la fenêtre, tout comme dans les miens lorsque je me voyais au miroir. Enfin, c'est égal, le bon Dieu sait ce qui en est, ça ne me regarde pas. Toujours est-il que ce chien et cet agneau, c'était ma société, ma famille, ma consolation à moi. Que voulez-vous? on prend son bien là où on le trouve.

LXXXIX

— Ah! mais, dit Geneviève en se reprenant, je ne vous ai pas dit comment était le chien.

— C'est vrai, répondis-je, dites-le-moi un peu; vous savez combien je les aime.

— Eh bien! ce n'était pas un chien bourgeois, comme le vôtre, car vous savez bien qu'il y a des chiens de tous les états, ainsi que des hommes : des chiens mendiants, des chiens ouvriers, des chiens bourgeois, des chiens seigneurs; ça se connaît au poil, chez eux, comme chez nous à l'habit; pourquoi? je ne vous le dirai pas, c'est un mystère, mais c'est comme cela.

— Cela me prouve, Geneviève, que vous aviez bien observé les animaux. Dieu en a fait pour toutes les professions. La nourriture et l'habitation n'y changent rien; ils sont ce qu'ils sont. Vous voyez un chien noble chez un paysan, et un chien paysan chez un noble. Ils ne s'y trompent pas entre eux, allez, ils se reconnaissent bien pour ce qu'ils sont, d'autant mieux qu'ils n'ont pas d'habits pour se déguiser. Ils sont fiers ou humbles, selon le rang; ils se portent envie ou respect tout comme entre nous. Toute la nature est faite de la même pâte. Mais dites-moi donc comment était le vôtre.

— C'était un chien ni grand ni petit, ni gras ni maigre dont le nom était *Loulou*, parce qu'il venait de cette espèce qu'on appelle les chiens-loups; il avait le museau un peu pointu, l'œil gris et vif, des dents courtes et blanches, les lèvres souriantes, la voix douce et un peu plaintive quand il était à la chaîne, deux petites oreilles droites, aiguës,

toujours dressées, et qu'il tournait de droite et de gauche, comme les ailes d'un moulin à vent, pour prendre le bruit. Sa queue, fourrée comme celle d'un renard, était droite et relevée à l'extrémité, mais le poids de sa soie longue et épaisse la courbait vers le milieu. Son poil était long, doux à toucher comme des étoupes bien peignées par le peigneur de chanvre. Ce poil était si touffu, que, quand je le caressais, ma main y entrait tout entière, et que, quand je la retirais, la place de mes doigts y restait marquée, comme les pieds restent marqués dans le pré quand l'herbe est haute. Je vous ai dit un chien paysan, mais tirant sur le bourgeois, à peu près comme celui de monsieur le curé, que vous voyez là, sur sa chaise.

XC

Quoique la maison fût bien dure, monsieur, la dame bien parcimonieuse, le monsieur bien brutal, le gage faible et le travail dur, le chien et l'agneau me tenaient compagnie le jour, dans l'étable ou dans la cour, le soir, à la veillée, dans la cuisine : cette société m'attachait aux murs. Il me semblait que nous étions parents, eux et moi, et que, si je venais à quitter mes maîtres, ces animaux resteraient sans personne qui les comprît, et que moi je resterais sans conversation et sans amitié sur la terre. Ils me paraissaient m'appartenir, à moi, par droit d'habitude et d'attachement ensemble, bien plus qu'aux maîtres; je n'aurais pas voulu les voler, pourtant, car ils ne mangeaient pas mon pain, mais celui de la maison. Aussi, quoique je ne fusse pas heureuse là, je ne songeais pas à en sortir. L'idée de dire

adieu pour jamais à l'agneau et au chien ne me venait tant seulement pas dans l'esprit. Ça m'aurait paru un désert.

L'agneau couchait avec le chien sur le pied de mon lit. Ça me faisait tant de gaieté, monsieur, de voir le matin, en me réveillant, ces quatre yeux qui me regardaient amicalement! Et puis, quand j'étais levée, le chien allait à son devoir, à la porte de sa cour ou dans sa niche, et l'agneau, me suivant de la cuisine à l'étable, de l'étable au bûcher, du bûcher au grenier, montait et descendait derrière moi les escaliers et ne me quittait pas plus que mes sabots.

On ne disputait pas trop sa vie au chien, parce qu'il gardait les toiles et qu'il mangeait les os et les restes, mais l'agneau faisait de la peine à madame et à monsieur, parce qu'il mangeait du foin, du pain et des herbes. J'avais souvent des raisons à cause de lui : tantôt il avait brouté une salade, tantôt il avait grignoté le sel, tantôt il avait rongé un reste de pain. Madame disait : « Il faut le tondre et le » vendre à la Saint-Martin; nous ne pouvons pas nourrir » pour rien une bête qui s'engraisse de nous sans nous rien » rapporter. » Ah! c'est que, savez-vous, l'économie chez ces gens-là, ça n'avait ni égards, ni pitié, ni yeux, ni oreilles, ni si, ni mais; il fallait que tout rendît quelque chose. Une fois qu'elle avait donné sa laine, la pauvre bête n'avait plus rien à donner que sa tendresse et son plaisir à moi ; ça n'était pas dans mes conditions.

XCI

« Eh bien ! que je dis un jour à madame, puisque l'agneau » vous fait de la peine pour le pain, je le nourrirai, si vous » le permettez, sur mes gages. Rabattez douze francs sur

» les trente-six francs que vous me donnez par an, et n'en » parlons plus. Vous aurez la laine et moi l'amitié; nous » serons tous contents. » Monsieur et madame calculèrent sur leurs doigts, se mirent à rire et dirent : « Nous voulons » bien. » Je n'eus plus que vingt-quatre francs, et l'agneau eut sa nourriture avec moi, au pied du banc, à côté du chien. Tout alla bien jusqu'aux approches de l'autre Saint-Martin.

Mais voilà qu'un soir que j'étais sortie pour traire la vache et que j'avais laissé le seau de lait à la porte de l'étable pour faire la litière, ce gourmand d'agneau, monsieur, voit le lait tout écumant devant lui, trempe la tête dans le seau et se met à le boire. Il n'en but pas pour un liard peut-être, monsieur, il le flairait plutôt; mais voilà que la fenêtre de madame s'ouvre en face et qu'elle jette des cris comme si on lui avait bu l'or dans sa bourse. J'accours, je chasse l'agneau, je demande excuse à mes maîtres pour la bête, je dis que c'est ma faute d'avoir laissé le lait par terre; rien n'y fait. Le mauvais œil recommence contre l'animal et contre moi. On nous épiait comme deux voleurs, on mesurait le pain, on demandait compte des épluchures: on disait que je donnais à l'agneau les tronçons de salade qui étaient pour la vache; plus de paix pour moi, enfin! J'en pleurais quelquefois en caressant la pauvre bête, qui semblait comprendre et qui me regardait toute triste, sa tête sur mon tablier et ses beaux yeux si doux sur les miens.

XCII

Nous touchions à la Saint-Martin. Madame et monsieur ne cessaient pas de marmotter que je négligeais les intérêts

des maîtres pour les intérêts des bêtes ; que j'avais le cœur trop bon ; que je me laissais conduire par le chien et par l'agneau ; qu'il fallait tenir l'un à la chaîne tout le jour et vendre l'autre avant que la saison des foires fût passée, après quoi on n'en trouverait rien, ou l'on perdrait dessus. Je proposai de l'acheter pour moi, et de laisser tout mon gage de l'année pour mon pauvre ami. Mais on dit que ce serait encore un mauvais marché, parce que je lui laissais faire du dégât dans le jardin et dans la cuisine. Alors ils firent une conspiration. Ça me fait encore un frisson de vous le dire.

XCIII

Un samedi soir, monsieur, que j'étais tranquillement, après mon ménage fait, occupée à raccommoder mes bas dans ma chambre haute et que j'avais laissé l'agneau et le chien couchés ensemble dans la niche, au soleil, ne se doutant de rien, voilà que j'entends un grand bruit sous ma fenêtre, des pas qui courent, l'agneau qui bêle, le chien qui aboie et grince des dents. Je laisse tomber mon ouvrage, j'ouvre ma fenêtre ; qu'est-ce que je vois ? Je vois un homme, les bras nus, avec un tablier retroussé à sa ceinture et un grand couteau dans la main droite, tirant de la main gauche l'agneau par le cou pour l'arracher de la loge du chien, qui défendait de la voix et des dents son ami ! Je pousse un cri pour arrêter le garçon boucher ; mais il ne m'écoute seulement pas, et, furieux d'avoir été mordu par le chien, il plonge son couteau dans le cou de l'agneau, sous mes yeux et malgré mes gestes et mes cris. Ah ! mon-

sieur, ça me fit l'effet d'un crime, et je crus voir immoler un chrétien.

Cependant l'homme ayant été jeté à la renverse et ayant laissé le couteau dans le cou du pauvre animal, le chien et l'agneau lui avaient passé par-dessus le corps et s'étaient précipités par instinct dans la cuisine, dont la porte était toute grande ouverte, pour venir se réfugier naturellement près de moi. Ils montèrent tous deux, l'un jappant, l'autre râlant, l'escalier de bois, et se jetèrent sous le lit, à mes pieds, comme pour se sauver de leur assassin. Pauvres bêtes? il fallait voir comme ils me regardaient et comme ils semblaient implorer ma protection? Je me jetai sous le lit moi-même pour arracher le couteau du cou de l'agneau ; il me tendit la tête de lui-même et me laissa faire, comme s'il avait compris que je voulais le soulager et non le perdre. Mais à peine eus-je arraché la lame, que le sang coula à gros bouillons sur mes mains, et qu'il expira dans mes bras? Le chien tremblait de douleur comme s'il avait frémi de voir égorger son compagnon et comme s'il avait eu la même horreur que moi de la mort et du sang? Je pleurais moi-même comme lui, l'agneau mort sur mes genoux, le chien hurlant à mes pieds, mêlant mes hurlements aux siens et mes larmes au sang de l'agneau. Ah! monsieur, je n'avais jamais vu de crime, mais celui-là me fit comprendre les autres et ne put jamais s'effacer de moi.

Je ne fis pas de reproches aux maîtres. Je me dis : « Ils » sont les maîtres de ce qui leur appartient ; le cadavre de » l'animal est bien à eux, mais enfin son amitié était à moi? » Pourquoi me l'enlever en trahison? Allons-nous en. » J'embrassai le chien ; je le plaignis de rester, lui, dans une condition si dure ; mais je ne pouvais plus y rester, moi, d'abord parce que j'aurais toujours eu cette scène d'horreur, ce meurtre et ce sang dans les yeux, dans ma chambre, ensuite parce que l'assassinat de mon pauvre compa-

gnon de lit et de jardin m'avait tellement bouleversée, que je n'aurais pas cru de longtemps faire la cuisine et toucher un morceau de viande crue sans m'émouvoir. De ce coup, j'avais perdu mon état. Je pris mes gages de trois ans, mon paquet sous le bras, et je partis de Tarare sans trop savoir où j'irais reposer ma tête. Je ne pouvais plus me présenter dans aucune maison bourgeoise pour servir à tout, puisque la cuisine me répugnait jusqu'à me faire évanouir. Je me dis : « Je vais revenir en Dauphiné et tâcher de gagner ma » vie comme ouvrière ici ou là, dans les alentours de Voi-» ron. Peut-être que la faute qu'on y a mise sur moi sera » oubliée, que de braves gens me prendront pour soigner » les enfants, pour soigner les cocons de vers à soie, ou » pour étirer et blanchir les toiles. »

XCIV

Après mon entretien payé, il ne me restait plus que mes gages de trois ans, qu'une bourse de douze écus dans un bas et quelques nippes. Une voiture de coquetier qui menait des châtaignes de Lyon, et dont je connaissais le maître, me ramassa sur la route et me permit de monter et de m'asseoir sur ses sacs pour une pièce de vingt-quatre sous que je lui donnai. La neige me mouilla, le froid me saisit, et, arrivant à Lyon, il fallut me descendre à la porte de l'hôpital. Les sœurs m'y reçurent : elles eurent bien soin de moi. Je fis amitié avec d'eux d'entre elles qui servaient dans la salle des femmes. Cela me paraissait si beau et si bon, monsieur, de servir ainsi tout le monde, connu, inconnu, propre ou répugnant, sans leur rien demander, en leur obéissant au contraire et pour un gage qu'on ne recevait que du maître de tous

dans le paradis ! Dieu, que je les enviais ! Je leur demandai je ne pourrais pas faire comme elles, puisque j'étais servante aussi. Elles me dirent que oui, mais qu'il fallait avoir de bons renseignements, avec une petite dot, et entrer dans un couvent, d'où on m'enverrait ensuite comme elles dans un hôpital. Des renseignements? ils n'auraient pas été bons. Un couvent? on m'aurait dit : D'où venez-vous, et qu'apportez-vous ? Une dot ? je n'avais que mes trente-trois francs et mon tablier où étaient roulées mes chemises.

Mais je me trompe, monsieur, je croyais les avoir ; je ne les avais plus. Une mauvaise femme qui était en convalescence de la maladie des prisons, dans le lit à côté du mien, voyant que je regardais souvent mon paquet sur ma chaise, m'avait dit : « Défiez-vous ; on ne sait pas à côté de qui on » couche dans ces auberges du bon Dieu. Je ne sais pas si » vous avez une bourse ; mais si vous en avez une, cachez- » la bien. » Je croyais, monsieur, qu'elle parlait par intérêt pour moi, mais c'était à mauvaise intention, elle voulait savoir si j'avais de l'argent. Je retirai de mon paquet le bas dans lequel j'avais mis mes trente-trois francs, et je le cachai devant elle sous mon traversin ; mais la fièvre me prit si fort, que je ne pensai plus à mon pauvre butin.

Cette femme quitta l'hospice pendant ma maladie, et, quand je sortis moi-même, je n'avais plus rien ! Elle m'avait volée pendant ma fièvre. Je n'avais plus que deux pièces de douze sous dans la poche de mon tablier ! Quel désespoir de rentrer ainsi dans mon pays, après une absence de plusieurs années, et de faire un tel affront à ma famille ! Je ne pus pas m'y résoudre. J'achetai du pain ; je demandai ma route aux passants et je m'acheminai lentement, par les villages, vers Crémieux, Bourgoing, la Tour-du-Pin. Partout j'offris mes services, et partout je fus refusée. Je vécus environ quinze jours sur les grands chemins, vendant tous

mes pauvres effets un par un pour payer mon lit et mon pain dans les auberges des faubourgs ou des paroisses; mais c'était la morte saison : il n'y avait ni cocons à soigner, ni foin à faner, ni soie à dévider, ni blé à sarcler pour une pauvre fille comme moi dans la contrée. J'avais beau rôder de porte en porte, autour du pays de mon père, on disait : « Nous n'avons qas d'ouvrage; » ou bien : « Cette fille n'a » pas de papiers; » ou bien : « Elle a l'air maladif, elle nous » resterait sur les bras; ne la prenons pas, nous avons bien » assez de nos enfants et de nos vieux. » La neige et la glace couvraient les chemins.

XCV

A la fin, monsieur, il ne me resta rien que les habits que j'avais sur le corps et qui tombaient déjà de fatigue et de reprises. Mes souliers ne me tenaient plus aux pieds, mes bas laissaient voir mes talons; j'avais l'apparence d'une de ces vagabondes qui sont entrées dans les prisons ou dans les hospices dans leurs habits d'été, et qui en sortent au mois de décembre avec une robe d'indienne, un chapeau de paille contre le soleil, et des souliers fins, noués par des rubans, pour marcher sur l'herbe ou sur la poussière. Quand je me voyais en passant devant les vitres des fenêtres basses des maisons, je me faisais peur et pitié à moi-même. Je me disais : « Qu'est-ce qui voudra jamais faire asseoir à son feu une pareille mendiante ? »

Hélas ! monsieur, il a bien fallu le devenir, mendiante. Oui, monsieur, je ne rougis pas de le dire, j'ai tendu la main, pas pour longtemps, par exemple; mais j'ai tendu la main.

— Pauvre Geneviève ! m'écriai-je, comment ! vous avez été réduite à frapper aux portes et à demander du pain et un abri pour la nuit, par charité ? Ah ! vous l'avez bien rendue depuis !

XCVI

— Oui, monsieur, me dit-elle en relevant la tête avec plus de fierté qu'elle n'en avait eu jusque-là dans son attitude ; je me résolus, plutôt que de rentrer dans Voiron et d'humilier ma sœur aînée, mes nièces et mes neveux riches, à demander la charité. J'aimai encore mieux cette honte pour moi que l'autre honte pour toute la famille. Par exemple, une fois que je n'eus plus rien sur moi et plus d'espoir de trouver une place, j'évitai les villes, les gros bourgs et les grandes routes, et je me dis : « Il vaut mieux » aller par les chemins de traverse, on ne te verras pas, et » il vaut mieux demander ta vie aux pauvres gens de la » campagne, aux portes des maisons isolées, qu'aux riches » ou aux marchands des grandes villes. Là où il y a plus » de misère, il y a plus de pitié et moins d'affront. »

C'est singulier pourtant, mais c'est comme cela. On dirait que les riches pensent : « Bah ! nous ne tomberons » jamais si bas, » et que les pauvres pensent : « Ah ! nous » pourrions bien être comme cela demain. » Cela leur fait mieux comprendre la parole de Dieu, vous savez : « Faisons » aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait. » Et puis, j'ai toujours vu que la misère ouvrait le cœur et que la richesse le durcissait. Cela n'est pas vrai pour tous, par exemple ; car il y a les riches du bon Dieu comme les pauvres du bon Dieu ; ceux-là ont autant de plaisir à donner

que les pauvres à recevoir. Mais on ne tombe pas toujours à la porte du Samaritain. Il vaut mieux, quand on baisse la tête, passer sous les petites portes que sous les grandes. Et puis les misérables n'ont pas honte de la misère. Chez eux, il n'y a pas de pain quelquefois, mais il n'y a pas d'affront. Je me dis donc : « Ne va que par les champs et ne t'arrête qu'aux portes des chaumières ; » et je m'en trouvai mieux.

XCVII

Vous me direz : « Mais où alliez-vous, Geneviève ? » Ah ! monsieur, je m'attends bien à la question. Eh bien, sur ma part du paradis ! cette question, je me la faisais à moi-même et je ne m'y répondais pas clairement. Quoi qu'il en soit, je me rapprochais toujours davantage de ce pâté de montagnes de la *Chartreuse*, entre Voiron et Saint-Laurent ; soit que l'instinct qui ramène le lièvre au gîte d'où il est parti me fît tourner à mon insu autour du pays de ma jeunesse et de mon amour ; soit que j'eusse le pressentiment confus que je trouverais plus de charité en montant plus haut sur les montagnes qui sont plus près du ciel, voyez-vous ; soit que mon bon ange me menât par la main, sans que je le visse, vers l'asile de mon salut.

XCVIII

Je faisais peine et horreur à voir, tant ma robe, mes bas, mon fichu, mes souliers, retenus à mes pieds, par des ficelles, étaient souillés par la boue des chemins. mouillés de pluie et de neige, déchirés par les callioux et les épines

des sentiers et des champs. Malgré cela, monsieur, je trouvai assez bon visage dans tous les chalets que je voyais fumer le soir, et où je me présentais pour demander les restes du pain de seigle et un peu de paille ou de foin dans un coin pour la nuit. On me faisait approcher du feu; on mêlait souvent à mon pain un peu de lait, de beurre ou de miel. On me mettait ordinairement dans l'écurie des vaches, où il fait si chaud, qui sent si bon et où l'on est distrait par le ruminement paisible des bêtes. Quand j'étais trop mouillée encore ou trop fatiguée pour repartir, on me disait: « Restez tant que vous voudrez, pauvre femme, vous porterez bonheur au bétail; nous n'avons jamais fermé la » porte à la misère. On ne sait pas si ce n'est pas sa pro» vidence et son salut à qui on refuserait l'entrée de sa » maison. »

Mais je n'abusais pas, monsieur, et toutes les fois que mes pauvres jambes pouvaient me porter, je remerciais bien la maîtresse, j'apprenais une prière ou l'autre aux petits enfants, et je m'en allais ailleurs pour ne pas être à charge trop longtemps au même foyer. On disait: « C'est » une pèlerine qui a fait un vœu à saint Bruno, et qui l'ac» complit dans la rude saison. » Mais on ne m'en disait pas plus haut que cela. Le paysan n'est pas curieux, monsieur. Chacun a son idée, dit-on, et les secrets des autres ne sont pas les miens.

XCIX

Enfin, monsieur, la vie n'aurait pas été trop pénible, s'il n'avait pas fallu changer tous les jours de visage et si la saison n'avait pas été si dure. Mais nous étions déjà entre

la Noël et les Rois; plus je montais, plus la glace, la neige et les brouillards se figeaient comme une huile blanche sur les branches des sapins. Ils couvraient la terre d'un linceul qui faisait que toutes les vallées, toutes les montagnes, tous les champs et tous les chemins se ressemblaient. Je ne reconnaissais les champs qu'aux traces que les petits oiseaux, les chevreuils et les lièvres dessinent avec leurs pattes sur le manteau des blés verts; je ne retrouvais les sentiers qu'aux creux inégaux et profonds que le pied sûr des mulets laisse dans la neige, tant que le vent, qui la herse pendant la nuit, ne les a pas tout à fait effacés. Quelquefois je me trompais et je m'engloutissais à moitié dans cette poussière blanche qui comblait les ravins; mais les branches de houx et d'épines-vinettes qui s'élevaient au-dessus me retenaient, et, grâce à Dieu, il ne m'arriva pas d'autre malheur que de perdre mes deux souliers. « Eh bien, que » je me dis en me ramassant, tu es bien née les pieds nus, » n'est-ce pas? tu peux bien vivre de même. » Et je reprenais courage en me disant : « La neige fondra; et, après » avoir marché pieds nus sur la glace, tu marcheras pieds » nus sur l'herbe tendre et sur les fleurs du printemps. La » vie est comme ça; il faut la prendre comme le bon Dieu » l'a faite; de la critiquer, ça ne sert à rien qu'à vous faire » du mauvais sang; il vaut mieux regarder en haut qu'à » ses pieds, au moins quelquefois on voit le soleil ou une » étoile. Allons. » Et j'allais monsieur.

— Bonne Geneviève! lui dis-je, que vous aviez de résignation et de courage! Et je m'arrêtai pour la regarder avec admiration, tout ému des paroles de cette sainte fille. Elle baissa les yeux et garda le silence, et elle ne reprit que le lendemain, à l'*Angelus* du soir, la fin du récit.

C

Pourtant un jourça tourna mal. Je me trompe quand je dis cela, mais ça faillit tourner mal. Pourtant, si j'étais morte là, j'aurais eu tout de même un beau drap de cercueil. Voici, monsieur.

J'étais partie par un beau soleil d'hiver d'une grange bien haut, bien haut, dans les montagnes, et je montais encore, sans savoir où, entre des gorges séparées par des torrents que je traversais sans les voir, parce qu'ils étaient recouverts d'une croûte de glace, et que les avalanches, en tombant, étaient venues se coucher sur la croûte de glace. On m'avait dit qu'il y avait beaucoup de chalets dispersés du côté de la Savoie, et que le monde y était doux et humain. Je pensais que je pourrais y gagner mon pain à filer de la laine noire ou à tiller du chanvre pendant l'hiver. Je marchais donc pieds nus avec confiance en Dieu, et avec espérance que ma vie de mendiante pourrait s'arrêter là; car j'avais toujours bien honte de manger, comme un chien sans maître, le pain d'autrui sans le gagner.

Il était déjà trois ou quatre heures après-midi; je le connaissais au soleil, que j'entrevoyais par moments à travers des nuages bas, lourds et gris, qui couraient comme des troupeaux effarouchés, chassés par un grand vent. Les montagnes craquaient comme un pain chaud dont on brise la croûte; les sapins sifflaient, pliaient, cassaient par instants, et roulaient, les racines en l'air, la tête en bas, avec les avalanches de neige et de pierres dans les profondeurs des ravins, dont je n'osais pas seulement regarder le fond. Je montais toujours sur le bord des abîmes, me retenant aux branches glacées contre le vent qui m'avait emporté

mon chapeau, ma coiffe, mon peigne, qui me fouettait mes cheve x sur le visage tout en sang, et qui semblait vouloir m'arracher ma robe et me jeter, nue comme la main, dans cette mer de neige en écume. Je criai, mais je n'entendais pas ma propre voix, tant la rafale emportait le son à mesure qu'il sortait des lèvres; c'était si fort, monsieur, qu'elle me faisait retourner les cils dans les yeux.

En même temps ce vent enlevait de tels tourbillons de neige en la laissant retomber ensuite, que le ciel, la terre, l'air, la lumière, la neige, étaient confondus et ne formaient qu'un seul élément, moitié transparent, moitié ténébreux, moitié étouffant, moitié respirable, à travers lequel je m'avançais, les bras tendus en avant, comme quand je vais au grenier où à la cave sans lumière, à tâtons? De moment en moment, la nuit était plus sombre; je n'osais plus faire un pas, de peur des précipices : je m'assis sur la neige, que le vent entassait, de minute en minute, plus haut autour de moi, comme on dit que la marée monte insensiblement sur le sable de la mer pour ensevelir les hommes qui n'ont pas regagné la terre à temps. J'attendais ma dernière heure en priant tout bas le bon Dieu. Je n'avais pas peur de la mort, monsieur, mais j'avais peur d'être déterrée là, le lendemain, par les loups, qu'ils ne déchirassent ma robe et qu'ils ne dispersassent mes pauvres membre nus sur les sentiers, aux regards des passants! Et cependant, au milieu de ma peur et de mes frissons, je me sentais sommeil, et je laissais rouler par moments ma tête sur la neige comme sur l'oreiller. Le froid de la pluie mêlée à la neige, qui me tombait sur le front, me réveillait; je me remettais sur mon séant en me disant : « Où es-tu? »

CI

Hélas! monsieur, je n'étais pas bien loin du secours; mais le vent, la poussière, le bruit étaient si forts et la nuit si épaisse, qu'on ne pouvait ni me voir ni m'entendre. D'ailleurs, il y avait déjà longtemps que je ne criais plus. Le vent du midi était une peu tombé, la neige était tiède et fondait sous moi, les nuages ne couraient plus si bas ni si vite, ils laissaient de grands intervalles bleus et noirs dans le ciel, où j'apercevais des étoiles qui paraissaient courir comme si Dieu les eût appelées de même que j'appelle mes poules, qui courent à l'heure où je leur jette le grain. La nuit devait être avancée; je crois qu'il était bien deux ou trois heures du matin. J'avais, transie, prié ou rêvé, sans m'en douter, près de la moitié de cette nuit. Ah! qu'elle nuit! Mais ne vous tourmentez pas, monsieur, je vais vous dire la fin de tout.

CII

Je me levai sur mes jambes engourdies; je ne sentais plus mes pieds, tant ils étaient gelés. Je ne vis rien, il faisait trop sombre; mais voilà qu'en écoutant, comme une âme qui aurait entendu la chute d'un flocon de neige sur ce tapis muet des montagnes, j'entendis tout à coup et tout près de moi le mugissement lent et sourd d'une vache à laquelle répondit le chant d'un coq endormi qui chantait sans doute en rêve, ou bien qui prenait la lueur d'une étoile pour un premier rayon du matin.

Je ne puis pas vous dire ce que je sentis en entendant la vache et le coq, monsieur; je me dis: « L'homme est là! » Il me sembla qu'on me tirait du fond d'une rivière où j'étais noyée, et qu'on me mettait dans le palais et dans le lit d'une reine. Je tombai d'émotion à la renverse, puis je me relevai pour me mettre à genoux et remercier Dieu, et j'écoutai de nouveau. Le coq chanta encore comme s'il eût voulu m'appeler, et la génisse fit entendre un second mugissement plus faible du fond de sa crèche. J'avançai au son avec précaution; j'aperçus bientôt une noire tache de sapins sur le fond en pente d'une colline, et l'ombre d'une maison et d'une grange sur la blanche toile de neige qui couvrait tout le reste de la terre. En peu de minutes je me trouvai dans une cour un peu éclairée par les étoiles, où il y avait un puits, un fumier, des chars, des jougs de bœufs, des herses dressées contre le mur et un escalier de bois de sapin montant de la cour vers la chambre. Je ne voyais aucun feu à la vitre; je n'entendais ni voix, ni souffle, ni sabots dans la maison; je n'osais pas appeler de peur qu'on ne me prît pour un revenant ou pour une voleuse. Je ne pouvais rester dehors sans mourir de froid et de peur le reste de la nuit. Je fus bien hardie, monsieur; je me doutais qu'il y avait une écurie, puisque j'avais entendue une vache; je tâtai avec mes mains le tour de la maison jusqu'à ce que je trouvai une porte; elle n'était fermée, comme dans la montagne, que d'une cheville de bois retenue par une ficelle, et qu'on fait entrer dans un autre morceau de bois percé, comme un bouchon de liége dans le goulot d'une bouteille. Je levai la cheville, je poussai la porte, je la refermai sans bruit derrière moi, et je me trouvai dans une étable où je reconnus au bruit qu'il y avait plusieurs bêtes, et où il faisait aussi chaud que dans la salle de monsieur le curé, quand j'allumais son poêle pour qu'il dît en paix son bréviaire.

Les vaches ne se levèrent seulement pas; j'entendis seu-

lement le son de deux ou trois clochettes qu'elles avaient au cou, et qu'elles firent tinter en relevant la tête pour savoir qui est-ce qui entrait si matin dans l'étable.

CIII

L'abri, la chaleur et la bonne odeur de l'étable des vaches, couchées sur un plancher de bois bien lavé et bien balayé tous les jours dans ces montagnes comme dans celles de la Suisse et du mont Jura, me ranimèrent en peu d'instants mieux que n'aurait fait un feu de bois clair comme le nôtre, et me rendirent le sentiment et la pensée. Je m'avançai à tâtons, éclairée seulement par le peu de jour qui tombait de la lune par une lucarne, et par les yeux des vaches inquiètes, qui brillaient dans l'obscurité comme des étoiles. J'allai ensuite jusqu'au fond de l'écurie, où il faisait encore plus chaud que vers la porte, je pris une brassée de foin sec dans le râtelier, et je me couchai dessus, toute tremblante et toute trempée de neige fondue, à côté d'une superbe génisse noire, qui se rangea pour me faire place dans sa case, et qui me réchauffait de son souffle en flairant d'effroi l'inconnue qui venait partager sa litière. Je la flattai tout bas de la voix et de la main ; au bout d'un moment elle était déjà apprivoisée avec moi, et elle ruminait aussi paisiblement que si j'avais été la laitière ou la servante de l'étable. Le foin dans lequel je plongeai mes pieds, mes mains, ma tête, comme dans une serviette de chanvre rude sortant du métier du tisserand avant d'avoir été blanchie, l'air tiède, la respiration des vaches ne tardèrent pas à m'essuyer de l'humidité de la tempête. Mon corps se réchauffa près de la génisse comme auprès d'un bon poêle

qu'on entend respirer son souffle de feu. Je me sentis comme dans une crèche que le bon Dieu m'aurait bâtie sur les cimes des montagnes, comme celle où la sainte Vierge s'était refugiée dans son temps en allant à Bethléem. Cette mémoire, qui me revint à l'esprit dans ce moment, m'enleva toute l'humiliation de mendier la moitié de sa place à une bête. Je me dis : « Tiens ! puisque la servante de Dieu » n'a pas eu honte d'une étable, de quoi aurais-tu donc honte, » toi ? » Et je finis par m'endormir tranquillement aux derniers coups du vent qui faisait battre les volets de l'écurie et du grésil qui tintait contre les vitres.

CIV

Quand je m'éveillai, il me sembla que j'avais dormi ma pleine nuitée, tant je me sentais fraîche, souple et reposée de tous mes membres. Cependant un faible petit filet de lumière du matin commençait à peine à entrer dans l'écurie, à travers les trous des volets et par les fentes entre le seuil et la porte ; j'entrevoyais une belle étable dont les murailles étaient blanches comme l'eau de chaux et dont le plancher était formé de grands troncs de sapins non écorcés, entre lesquels l'herbe et la paille du grenier à foin, bien chargé, passaient et pendaient comme des lustres. On voyait sur des planches de hêtre bien luisantes, contre la muraille, des seaux de sapin aussi jaunes que de l'or, des puits, des beurrières du même bois pour battre le beurre, et des rangées de vases en terre cuite vernissée, les uns profonds, les autres larges et à grands bords, comme des feuilles étendues à terre, pour laisser s'étendre et reposer le lait après qu'on l'a tiré, et pour écumer plus aisément la crème avec une écumoire d'érable. Il y avait neuf belles

vaches, tant petites que grandes et de tous poils, dans leurs cases. Elles étaient blondes, noires, blanches, bariolées, toutes grasses, le poil luisant et la queue aussi bien peignée que si elles sortaient des hautes herbes en fleur. Même on leur avait laissé leur collier de cuir et leur clochette au cou, parce que le bruit les désennuie l'hiver à la maison, en leur rappelant les prés.

CV

Tout en regardant les vaches, les vases, la paille, le foin, les seaux avec admiration, je me sentais dévorée par la faim et par la soif. Il y avait bien de la crème qui reposait dans un grand bassin plat à terre, tout près de moi ; mais je n'osais pas y tremper mes lèvres ou seulement le bout de mon doigt sans en avoir demandé la permission aux maîtres. « C'est bien assez, me disais-je, de leur avoir em-» prunté une place auprès de leurs vaches et la chaleur » de leurs murs sans que je leur vole encore la crème de » leur laiterie. » Je serais morte, je crois plutôt que d'y toucher, même d'une convoitise. Je tournais la tête d'un autre côté pour ne pas voir la tentation. Je me disais : « Quand ils seront levés, ils me donneront bien un mor-» ceau de pain et de l'eau de leur puits avant de m'ensei-» gner le chemin d'un village ou d'un autre chalet. » Cependant, monsieur, en pensant tout à coup que je n'avais plus ni fichu sur le cou, ni coiffe sur mes cheveux, ni souliers aux pieds, et en regardant ma robe déchirée et souillée, dont les bords ressemblaient à un balai de chemin, j'avais si honte, si honte, si peur, si peur de l'idée qu'on aurait de moi en me voyant ainsi, que j'étais prête à me sauver sans boire ni manger, pour qu'on ne me vît pas.

Mais au moment où je délibérais avec moi-même et où je me levais déjà de la litière pour fuir, j'entendis des pas de sabots qui descendaient, les uns lourds, les autres légers, l'escalier extérieur de la maison. La porte de l'étable s'ouvrit, et deux femmes y entrèrent en causant ensemble. L'une était une toute petite paysanne d'environ au plus seize ans ; l'autre était une belle jeune femme qui paraissait la maîtresse de l'autre, et qui montrait à peu près vingt-trois ou vingt-quatre ans. Quoiqu'elle se tînt droite et qu'elle marchât encore lentement, elle était enceinte ; sa robe lui remontait par devant bien au-dessus du cou-de-pied, et on voyait par là qu'elle était bien dans la fin du neuvième mois de sa portée.

En voyant paraître ces deux visages dans la lumière auprès de la porte, au moment même où je venais de prendre la résolution de me sauver, je n'eus que le temps de baisser un peu la tête et de me cacher dans le fond de l'étable, derrière la génisse noire. Je pensais qu'elle était la dernière que les femmes viendraient traire et que j'aurais le temps, avant de me montrer à elles, de m'arranger les cheveux, et de cacher mes pieds nus dans la litière en leur parlant. « Claudine, dit la maîtresse d'une voix claire, douce et un » peu lassée, comme la voix des femmes qui portent en» fant, tu n'as donc pas mis la cheville dans la clavette, » hier, en rentrant de faire la litière aux vaches, qu'elle » pendait à la ficelle en dehors, quand nous sommes des» cendues? — Si fait, notre maîtresse, répondit la jeune » fille, mais c'est le grand vent de cette nuit qui aura se» coué la porte et fait tomber le loquet. »

Jugez si j'étais à mon aise, si près d'être découverte pour avoir forcé une porte ! Je ne soufflai pas.

Elles causèrent encore un moment de choses et d'autres en appropriant la litière et en écrémant le lait. Puis la bergère, approchant un escabeau à trois pieds de la première

vache, se mit à la traire dans un seau de bois blanc, pendant que la belle jeune ménagère, qui ne pouvait pas se courber à cause de son état, était adossée contre le battant de la porte, les mains croisées sur son tablier, causant et riant avec la petite fille.

J'aurais donné la moitié de ma vie pour rentrer sous terre. L'idée me vint de me cacher dans la paille, sous la man geoire, mais je me dis : « Ça fera du bruit, et la fourche de » bois te découvrira. » Je suais de peur, monsieur, moi qui avais grelotté la veille. Eh bien, monsieur, tout cela n'était encore rien. Faites attention, je vais vous dire une chose pire que tout ce que je vous ai dit, et qui ne s'est peut-être pas vue depuis que le monde est monde.

Je redoublai d'intérêt en voyant l'intérêt que cette pauvre fille attachait elle-même à ce qu'elle allait me raconter Elle reprit :

CVI

Pendant que la bergère trayait la seconde vache, puis la troisième, puis la quatrième, puis la cinquième, en s'approchant toujours plus de l'endroit où j'étais comme une condamnée sans mouvement, je regardais de temps à autre, à la dérobée, la figure de la jeune femme enceinte pour voir si sa physionomie promettait de la méchanceté ou de la compassion. Le soleil qui se levait et dont un rayon, frappant sur la porte, rejaillissait sur sa tête, éclairait de mieux en mieux son charmant visage, un peu languissant. J'ouvrais des yeux aussi grands que les *pensées* doubles de mon pot de fleurs. Il me semblait, plus je regardais, que j'avais déjà vu quelque part ces beaux traits, ces cheveux châtains, ces épaules souples et détachées, ce cou long et

penché, cette bouche souriante, ces yeux couleur de peau de prune, vifs et tendres comme du feu à travers un tamis mouillé. Je me disais : « Pourtant, c'est impossible, tu n'es » jamais de ta vie venue dans ce pays perdu, avant cette » nuit terrible où l'orage t'y a jetée comme un brin de » paille. » Mais j'avais beau me dire ça, mes yeux en savaient plus que mon raisonnement, et me disaient toujours : « Tu l'as vue. Cherche bien dans ta mémoire, ce n'est pas » la première fois que cette figure entre dans ton regard ; » voyons, ressouviens-toi bien. »

CVII

« Juste ciel! que je m'écriai tout à coup tout bas en moi- » même en faisant un mouvement en arrière, comme si on » m'avait donné un coup de poing dans la poitrine, et en » me sentant un frisson entre les épaules, comme s'il m'é- » tait tombé une gouttière sur le corps; juste ciel! mes » yeux n'avaient que trop raison. Malheureuse! où te ca- » cher? C'est la figure de la jeune fille qui est venue une » fois dans ta boutique à Voiron pour se faire faire ses » robes de noces avant de se fiancer avec... avec Cyprien, » monsieur!... Oui, et même cette robe qu'elle porte encore » aujourd'hui, c'est moi qui l'ai faite... je la reconnais, » quoique usée... Miséricorde! où la colère du Seigneur » m'a-t-elle jetée! O mon bon ange! couvrez-moi de vos » ailes, rendez-moi invisible, et dérobez ma misère et mon » humiliation à celle qui jouit justement de la richesse, de » la bonne renommée et du bonheur que j'ai eus sous la » main, et que j'ai perdus en trahissant Cyprien! »

CVIII

Je dis tout cela et mille autres choses, monsieur, plus vite que les paroles n'auraient pu se dire sur mes lèvres. C'était un assaut de pensées qui se renversaient les unes les autres dans ma tête, et qui me donnaient le vertige comme au bord du grand abîme en montant ici. Je rougissais, je pâlissais, je me mordais les lèvres, je me pinçais les bras pour me faire souvenir de ne pas crier. J'étais pétrifiée comme la statue de sel de ma Bible, ou plutôt je ne savais pas ce que j'étais; mon cœur battait et ne battait plus; j'étais une morte debout, quoi!

— Ah! pauvre Geneviève! quelle situation affreuse, en effet! lui dis-je en passant le revers de ma main sur mes yeux.

CIX

— Affreuse situation, en effet, monsieur, reprit-elle. Figurez-vous bien ça. Me voilà, moi, Geneviève, jeune encore, assez jolie, disait-on, bonne et honnête ouvrière, passant pour une tailleuse achevée et pour une marchande à son aise, recevant cette jeune fille chez moi à la ville, lui vendant comme à un enfant tout ce qu'elle veut, la déshabillant, l'habillant dans ma chambre, lui passant ses boucles d'oreilles et ses colliers, la faisant plus belle qu'une reine pour qu'elle aille épouser mon propre fiancé et me

faire oublier de lui, en lui plaisant davantage! Voilà cette jeune fille qui rit, qui jase, qui est fière d'être entrée seulement chez moi, d'avoir été habillée et parée par moi, qui me croit une fille riche et rangée, quasi une dame!... qui épouse mon amour de jeunesse, mon fiancé, veux-je dire, qui est fière, et riche, et heureuse avec lui dans sa maison devenue la sienne, dans cette maison où j'ai fait le festin des fiançailles; car à présent je reconnais bien les vaches que Cyprien m'avait nommées dans le pré!... Et puis, me voilà, moi, à présent, une vilaine mendiante, déshonorée, sortant des prisons, courant les chemins, ayant vendu mes effets, sans toit et sans pain, sans robe, sans coiffe et sans sabots seulement, trouvée par cette même jeune fille, aujourd'hui sa femme à lui!... où? dans la litière des vaches de l'écurie de son mari!... Oh! c'est trop fort! Jamais, non, jamais la disgrâce humaine n'a été jusque-là!...

Voilà donc ce que je me disais, monsieur, et j'aurais voulu que la puissance de Dieu me transformât en un de ces animaux méprisés qui broutent la terre, et qui mangent dans la crèche, et qui labourent la friche sous l'aiguillon du bouvier, plutôt que de paraître dans la place et dans le costume où j'étais devant les regards de celle qui avait été ma rivale.

CX

Mais le temps courait, hélas! et la muraille du fond contre laquelle j'étais appuyée ne reculait pas. Pendant que je restais ainsi anéantie et indécise dans ces pensées, la bergère, prenant son escabeau de la main gauche et son seau de lait de la main droite, passait lentement d'une vache à

l'autre, et approchait de l'avant-dernière. Je dis lentement, monsieur; ce n'est pas que cela me parût lent, à moi, car il me semblait toujours qu'elle allait comme le vent, et j'espérais toujours qu'il y avait encore et encore des vaches entre celle qu'elle venait de traire et la génisse noire, pour me donner le temps de penser et de me décider! Peut-être aussi, me disais-je, que la maîtresse s'en ira, ou qu'elle oubliera de traire la génisse noire, ou qu'elle n'a pas fait le veau et qu'elle n'a pas de lait. Enfin, monsieur, on se raccroche à tout dans de pareils moments!

CXI

Mais toutes les branches cassent les unes après les autres quand le bois est mûr, disent les bûcherons. Au moment où la huitième vache donnait le pis et où la bergère prenait son escabeau pour tourner le pilier de sapin de la loge de la génisse noire, elle m'aperçut encore immobile et hésitante, poussa un cri, laissa tomber le seau rempli de lait qui coula à terre, et se sauva vers sa maîtresse en disant : « Une fille » mendiante, là! » montrant d'un geste effrayé le fond de l'étable à sa maîtresse, et se sauvant jusque dans la cour pour appeler les gens de la maison.

Je profitai instinctivement du moment où la petite fille épouvantée s'était précipitée hors de l'étable pour sortir de ma cachette, la tête basse et les mains jointes, bien doucement, bien lentement, et pour m'avancer vers la jeune femme, qui était restée contre la porte. Elle fit un cri d'attendrissement et un geste de pitié en voyant ma nudité et mon attitude humble et mes vêtements. Je tombai à genoux

devant elle, le visage quasi à ses pieds, espérant au moins qu'elle ne me reconnaîtrait pas.

« Pardonnez-moi ma faute, lui dis-je : si j'ai osé entrer » dans votre étable sans permission, c'est que la tempête et » le froid m'y ont jetée comme malgré moi ; mais je vais » m'en aller, et vous voyez que je n'ai rien pris que le » chaud, » ajoutai-je en lui montrant mes mains et mes poches vides.

En disant cela, je me relevais, toujours la tête basse, et je fis un mouvement comme de quelqu'un qui se sauve pour passer entre elle et la porte, et pour échapper, en fuyant de cette maison, aux regards des autres habitants.

Mais cette femme, qui était humaine, me dit avec douceur et en se mettant devant moi pour m'empêcher de sortir : « Non, pauvre fille, vous ne vous en irez pas dans cet » état ; il ne sera pas dit que vous serez sortie de notre » maison sans avoir goûté le pain et sans avoir pris un air » de feu. Le bon Dieu ferait fondre notre sel et maigrir » nos vaches. Venez là-haut, vous mangerez la soupe avec » nous. »

Tout en parlant ainsi, elle regardait attentivement mon visage, que je ne pouvais ni baisser ni détourner assez devant la lumière pour lui dérober ma figure. Tout à coup elle poussa un cri comme j'avais fait, et elle dit : « Est-ce » bien possible ? Mam'selle Geneviève ici... dans cette mi- » sère, demandant son pain !... »

Je vis que tout était perdu, et n'ayant plus d'espoir que dans sa compassion pour me laisser échapper : « Oui, Ca- » therine, lui dis-je à demi-voix, c'est moi, c'est la tail- » leuse de Voiron qui vous a cousu de ses doigts cette robe, » et qui vous a faite belle pour vos fiançailles, quand elle » était elle-même riche et honorée de tous dans son état ! » La misère est tombée sur moi. » Et, prenant le bas de sa robe dans mes deux mains : « Au nom de cette robe de

» noces que je vous ai faite dans le temps, lui dis-je, et au
» nom de l'enfant que vous portez, laissez-moi sortir sans
» boire ni manger ; que Cyprien, votre mari, ne voie pas
» ma honte et ma pauvreté ! »

CXII

La belle femme portait la main à ses yeux, comme si mes paroles lui eussent été au cœur, tant elle paraissait pitoyable pour le pauvre monde, quand un grand bruit de gens qui descendaient l'escalier de bois se fit entendre à la voix de la bergère, qui criait toujours. Cyprien, sa vieille mère boiteuse, le père et la gardeuse de vaches entrèrent à la fois dans l'étable. Je restai comme frappée du tonnerre, à genoux, la tête inclinée et tenant encore des deux mains le bas de la robe de la femme de Cyprien. Un grand rayon du soleil du matin donnait malheureusement en plein sur ma tête, comme si le bon Dieu eût voulu me faire rougir jusque devant le feu du ciel.

CXIII

« C'est Geneviève, la marchande tailleuse de Voiron, dit
» la jeune femme à ceux qui entraient. Auriez-vous jamais
» cru voir une demoiselle si riche et si estimée comme
» vous la voyez là ? » ajouta-t-elle en leur montrant du geste ma robe en pièces, mes épaules découvertes, mes cheveux remplis d'herbe sèche et mes pieds nus. « Ce que
» c'est que de nous ! »

A ce nom de Geneviève, tous les visages prirent une expression sévère et rude, personne ne dit rien ni ne fit un mouvement, excepté Cyprien, qui se retourna comme si on l'avait tiré par son habit, et qui se mit le visage contre le mur, les deux mains sur ses joues, pour cacher la douleur qu'il ressentait en me voyant ainsi.

« Oui, ce que c'est que de nous, reprit enfin la vieille » femme, répondant longtemps après l'exclamation de sa » belle-fille : ce que c'est que de nous quand Dieu nous abandonne, et qu'après avoir trompé longtemps le prochain on » découvre que nous ne sommes pas ce que nous paraissons... et on nous jette sur le mépris comme une fleur de » mauvaise odeur sur le fumier ! »

Je ne répondis rien.

« — Dire, s'écria le vieux, qu'une fille qui était assez » honnête pour ne pas vouloir voler douze sous à un pauvre » homme, a bien voulu vendre son honneur pour rien à » des militaires, et le nom et la vie à son enfant ! Car nous » savons tout, allez ! La renommée a des pas de mulet pour » monter aux montagnes.

» — Et dire, reprit la vieille en l'interrompant, qu'une » pareille créature a bien pu être la femme de notre Cyprien, et qu'elle a été assise là-haut, en robe de soie et » en coiffe de dentelles, sur le banc, à la table des fiançailles, à côté du père et de moi !...

» — Ah ! mon père et ma mère ! s'écria Cyprien en laissant tomber ses bras de son visage et en se retournant, » les yeux tout rouges et tout mouillés, ne lui faites pas » de reproches ; elle m'a trahi, c'est vrai, ajouta-t-il en » sanglotant, mais je suis si heureux avec la Catherine » que voilà, et elle est si malheureuse, qu'il ne faut pas » l'injurier !...

» — Oh ! oui, monsieur Cyprien, dis-je en me retournant, » toujours à genoux, du côté de sa voix, mais sans oser

» lever les yeux ; oh ! oui, j'ai été bien traîtresse vis-à-vis » de vous ; vous devriez m'en vouloir, mais vous êtes tou- » jours bon, je vois bien ; et, puisque vous êtes bien heu- » reux avec cette autre femme, qui est bien meilleure et » plus belle que moi, pardonnez-moi le passé et laissez- » moi aller chercher mon pain ailleurs. Je ne savais pas » être chez vous, allez ! Je serais plutôt entrée dans la » porte du purgatoire ! Mais la nuit et le bon Dieu m'ont » jetée dans la seule grange où je ne voulais jamais aller !... »

CXIV

Pendant que je disais ça à Cyprien, en regardant le plancher et en pleurant à chaudes larmes, j'entendis les pas d'autres sabots qui descendaient précipitamment l'escalier du grenier à foin où il y avait la chambre que Cyprien m'avait autrefois montrée pour moi, et je vis l'ombre d'une quatrième femme se dessiner sur la place éclairée du soleil où j'étais à genoux, et se joindre au groupe des trois femmes qui me regardaient, à côté de la porte.

« — Oh ! non, que nous ne vous en voulons pas, allez ! » reprit le vieillard, de ne pas avoir été notre bru ; nous » en remercions Dieu tous les jours, au contraire. Quelle » renommée auriez-vous apportée dans un pays de braves » gens comme le nôtre !

» — Oh ! non, que Cyprien ni nous, nous ne vous en » voulons pas ! répéta la vieille femme. Le bon Dieu nous a » bien protégés, au contraire, en vous perdant comme il l'a » fait, avant que notre nom fût mêlé avec le vôtre, comme » de l'eau de roche avec l'eau du ruisseau ! Allez, mam'selle » Geneviève, allez, mauvaise fille et mauvaise mère, allez » manger ailleurs le morceau de pain qu'on va vous jeter,

» et remarquez bien le chemin pour n'y pas repasser. Il y
» a des gens qui ne peuvent jamais aller là où ils peuvent
» être reconnus !

» — Geneviève ! s'écria une voix qui me tinta dans les
» oreilles comme si ç'avait été la cloche de mon baptême ou
» de ma première communion ; Geneviève ! Quoi ! cette fille
» nue et mendiante que vous insultez ainsi depuis une heure
» et qui grelotte à vos genoux, c'est Geneviève ?... Ah ! vous
» devriez être aux siens ! »

En disant cela, elle fendit précipitamment le groupe des trois femmes, du vieillard et de Cyprien, pour me prendre dans ses bras. « Ah bien ! je n'en rougis pas d'elle, moi ! » qu'elle ajouta.

Je levai la tête, j'ouvris les yeux à cette voix et à ce mouvement, et à travers mes larmes, qui m'aveuglaient presque, je reconnus, qui ?... Vous ne le diriez pas en cent mille...

La sage-femme, la mère Bélan, de Voiron ! celle que j'avais retirée de prison en y entrant à sa place !

CXV

La mère Bélan me releva et m'embrassa au moins vingt fois devant tout ce monde étonné, comme si j'avais été quelque chose. Je lui fis signe de se taire et de me laisser passer pour ce que je n'étais pas.

« Eh bien, c'est trop fort ! » qu'elle s'écria en frappant du pied sur le plancher des vaches et en mettant ses deux mains sur ses hanches pour regarder la mère et le père, qui faisaient avec les lèvres des airs de dégoût. « Non,
» c'est plus fort que moi ! j'aime mieux manquer à ma pa-

» role pour sauver une bonne fille, que de la tenir pour
» laisser condamner et avilir une innocente! »

Je lui mis la main sur la bouche en lui faisant un clignement suppliant des yeux.

Elle écarta ma main de ses lèvres, et se tournant malgré moi vers le père, la mère, la bergère, Cyprien et sa jeune femme :

« Je dirai tout, une fois dans ma vie! qu'elle fit comme
» en s'impatientant. Eh bien, vous autres, leur dit-elle,
» savez-vous qui vous injuriez, qui vous méprisiez, qui vous
» traitiez ainsi comme la balayeuse des rues? »

Ils se turent.

» Non?... Eh bien, je vas vous le dire, moi, et ça vous
» apprendra à ne pas parler sans savoir!

» — Eh bien, qui? demanda le vieux père, plus hardi que les autres.

» — La plus honnete fille de Voiron et la victime volon-
» taire qui pâtit pour le mal qu'elle n'a pas fait! »

Elle dit ça, monsieur, en frappant tellement du pied, en regardant tous les visages avec un air si sûr de ce qu'elle disait, en élevant tellement la voix et en appuyant tellement sur les mots, comme si elle avait défié Dieu lui-même de la démentir, que toute l'écurie en trembla, et que le père, la mère, Cyprien, sa femme, la bergère, changèrent de figure et approchèrent leurs visages du sien pour mieux l'écouter.

Alors, malgré tout ce que je pus faire, elle leur raconta tout! tout, monsieur : mon attachement surnaturel pour Josette, ma promesse de lui tenir lieu de mère, mon chagrin d'avoir été obligée de renoncer à Cyprien pour ne pas la quitter, le mariage secret de cette enfant imprudente avec le maréchal des logis, son enfant, sa mort, l'accusation contre la sage-femme, la faute prise sur moi pour couvrir la mémoire et la croix de vierge de mâ sœur, ma généro-

sité (elle l'appela ainsi, monsieur) de venir la délivrer de prison et m'y faire recevoir à sa place en me laissant croire fautive de ce qui n'était pas; enfin, tout, quoi!

« Et voyez, ajouta-t-elle encore en me faisant taire for-
» cément quand je voulais l'arrêter ou la contredire, voyez!
» la voilà encore qui voudrait être avilie et méprisée de-
» vant vous, et qui souffre la misère, la honte, la faim et le
» froid, plutôt que de réclamer ce qui lui revient : sa répu-
» tation et sa vertu !...

» Ce que j'ai dit est dit, » ajouta-t-elle en finissant. Puis elle m'embrassa encore en pleurant, et elle me dit :
« Mam'selle Geneviève, pardonnez-moi ici-bas ; je suis sûre
» que votre pauvre sœur défunte me pardonne dans le pa-
» radis. Si ces gens-là ne veulent pas vous rendre justice,
» venez chez moi, moi je vous prendrai comme ma fille, et
» je me glorifierai devant tout Voiron de partager mon lit
» et mon pain avec la plus honnête et la plus pure fille du
» pays ! »

CXVI

Personne ne disait rien, et tout le monde pleurait, monsieur ; Cyprien se mit à genoux avec sa femme à ma place.
« Pardonnez-nous, me dit-il, de vous avoir méconnue
» mam'selle Geneviève. C'est vous qui l'avez voulu. Quelque
» chose me disait bien toujours là qu'il devait y avoir un
» mystère là-dessous, et qu'en me disant adieu sur le pont
» vous n'aviez pas l'intention de vous moquer de mon ami-
» tié et de me trahir. Mais que voulez-vous ? il faut par-
» donner à mon père et à ma mère d'avoir été trompés.
» Quand il y a des brouillards sur la plaine, ça devient des
» nuages sur la montagne. Nous n'y avons pas vu clair

» avant le jour d'aujourd'hui. Mais v'là ma femme qui vous » aimera bien, et ma mère, et mon père qui vous traiteront » comme une fille retrouvée ; moi je serai pour vous comme » votre frère le soldat, s'il était rentré au pays. J'ai déjà » deux enfants, je vais en avoir un troisième peut-être cette » nuit, c'est pour cela que la sage-femme est ici ; ça s'est » trouvé comme par miracle ! Dieu est Dieu, voyez-vous ; » ce que les gens d'en bas appellent des rencontres, nous » autres d'en haut nous l'appelons la Providence ! Ma mère » est âgée, mon père est las, Catherine a trop de ses trois » enfants à soigner, sans compter ceux qui pourront venir ; » nous avons besoin d'une servante à la maison.

» — Oui, dit Catherine en l'interrompant, j'allais le dire.

» — Oui, dit le vieillard, ça me rappelera l'histoire des » douze sous. Je n'aurai pas peur qu'elle nous vole, celle-là !

» — Oui, dit la mère, ça me fait penser au festin des » fiançailles. Elle servait bien à table, tout de même, celle-là !

» — Oui, oui, oui ! dit la sage-femme en nous faisant » embrasser, Catherine et moi ; venez, Geneviève, que je » vous prête du linge, une coiffe, une robe et des souliers, » pour que vous n'entriez pas avec vos habits de mendiante » dans la maison où vous êtes entrée autrefois avec vos habits de fiancée. Après ça, nous irons manger la soupe. »

CXVII

Et c'est ainsi que je devins servante, et servante de bon cœur, dans la maison où j'avais dû être maîtresse ; mais sans rancune, monsieur, en me souvenant avec plaisir que j'avais aimé Cyprien, et en aimant encore mieux sa femme à cause de lui.

CXVIII

Ça dura comme ça trois ans et deux mois. J'aimais la maison, j'aimais mon état, j'aimais les enfants, j'aimais les vaches, j'aimais l'étable, où je couchais maintenant dans un bon lit de planches de sapin, au bruit des clochettes du bétail. Je passais la plus grande partie du jour, pendant les mois d'été, à garder les génisses dans les prés d'en haut, au bord des sapins, en tricotant mon bas ou en faisant mes prières. Je me disais en voyant des tourbillons de neige folâtrer sur les têtes des arbres et poudrer les prés : « Voilà pourtant ce qui devait être ton linceul et ce qui t'a » conduite dans une bonne maison où tu ne crains plus ni » honte, ni froid, ni faim ! » Ah ! la grâce de Dieu, monsieur, on ne sait jamais par où elle passe ! on n'y croit jamais assez, voyez-vous ! Aussi je ne m'inquiétais quasi plus de rien.

CXIX

Eh bien ! j'avais tort pourtant ; il ne faut jamais tenter Dieu, ni par excès de défiance, ni par excès de présomption. Souvent le bonheur est là, qu'on le croit bien loin ; le malheur est derrière la porte !

Le malheur !... Ah ! quel malheur !... Il arriva comme personne n'y pensait.

Vous savez ce que je veux dire, monsieur : vous êtes jeune, mais il n'y a de cela que dix ans. Vous avez entendu parler de la maladie qu'on appelle l'épidémie et qui a tant

fait mourir de pauvre monde pendant trois mois qu'elle a passés, d'abord dans la plaine, et puis sur ces montagnes, où l'on dit que les aigles ont été la prendre pour la donner aux oiseaux, les oiseaux aux poules, les poules aux insectes, les insectes aux hommes. Elle monta jusque chez nous, monsieur; elle emporta d'abord le curé, comme pour être plus libre de ravager le troupeau; puis elle frappa de maison en maison à presque toutes les portes, comme le marguillier quand il va faire la quête des *Rogations*. Le charpentier et ses deux fils ne pouvaient pas suffire à faire des cercueils. Bientôt un des fils mourut, puis l'autre, puis le père. Il fallut enterrer le dernier sans bière, dans son linceul.

Depuis le commencement de la maladie, j'avais laissé les vaches seules au pré et je ne soignais plus que les pauvres malades. Comme j'étais de la ville, et plus entendue aux remèdes et aux soins que les paysannes du village, Cyprien et sa femme m'avaient cédée aux deux sœurs de l'hospice qui étaient montées de Grenoble pour assister les mourants. Je les aidais dans leurs fonctions pour l'amour de Dieu, et j'appris d'elles, ainsi, toutes les tisanes qu'on fait dans les hôpitaux. Quand elles eurent gagné l'une et l'autre la mort à cette bonne œuvre, ce fut moi qui les remplaçai seule pour tout le pays.

Mais, hélas! bien que la maison de Cyprien fût écartée et exposée au courant d'air sain et rafraîchissant qui descend de la gorge de l'avalanche, la mort trouva la porte. Elle emporta dans mes bras d'abord le père, puis la jeune mère avec ses trois petits enfants en trois jours, comme la grappe avec les graines, puis le pauvre Cyprien lui-même, moitié de chagrin moitié de maladie. Ce fut moi qui le veillai la nuit de sa mort et qui lui ôtai son anneau de mariage du doigt pour le porter au moins après sa fin, en mémoire de nos fiançailles. (Que Dieu me le pardonne!) Hélas! je

croyais que je ne pensais plus au passé, mais je vis bien que je l'aimais toujours sans m'en douter. Les yeux sont comme ces oranges que je pressais pour faire sa tisane, monsieur : quand on les a pressées une fois, on croit qu'il n'y a plus d'eau amère dedans; mais, quand on les presse davantage, il y en a toujours; elle ne coule pas, voilà tout! La vieille mère fut la seule qui résista. « La mort ne veut » pas de moi à cause de mes péchés envers vous, Geneviève, » me dit-elle; j'ai été trop dure dans le temps du mariage; » le bon Dieu me punit. Je vais me retirer chez des pa- » rents. »

CXX

Ce fut à ce moment, monsieur, que le nouveau curé, votre ami, fut envoyé dans la paroisse pour remplacer le curé défunt, comme un enfant perdu qu'on envoie à la brèche pour combler le fossé de son corps ou pour tenir le drapeau debout un moment de plus. Aucune servante d'en bas n'avait voulu le suivre : il n'avait point de gages à donner, que la peine de secourir les agonisants et de distribuer le lait de sa chèvre aux petits orphelins dont l'épidémie avait emporté les mères. Ce pauvre jeune homme, tout humain et tout miséricordieux qu'il était, il ne pouvait pas tout faire; il n'avait pas les mains adroites et douces pour ces créatures comme une femme accoutumée aux malades et aux enfants. Je lui demandai s'il voulait m'accepter pour servante, connaissant l'endroit et sachant faire un peu de tout. — « Nous » ne parlerons pas de gages, monsieur le curé, que je lui » dis; vous me nourrirez, vous m'habillerez, j'aurai mes » soirées à moi pour tiller du chanvre, filer de la laine ou » faire des bas; ça me suffira. Je n'étais pas si riche quand

» je suis montée ici ; je puis bien en redescendre pauvre
» si jamais vous me renvoyez de chez vous. »

Les gages furent convenus ainsi, et j'entrai dans ma dernière place.

CXXI

Ah ! monsieur, que j'ai été heureuse, et que le bon Dieu m'avait bien ménagé après tant d'ennuis la compensation de mes peines ! Pensez donc, un homme si bon, si charitable, si aumônier, qu'il ne se gardait seulement pas une once de sel ou une salade du jardin, si je n'y avais pas pensé pour lui ! Jamais un mot plus haut que l'autre : toujours triste, mais toujours résigné. Une cuisine à faire comme pour une mouche ! Du pain sur la table pour quiconque frappait à la porte. Une vache, une chèvre, un chien, des oiseaux à soigner. Des ruches entourées de giroflées sous la fenêtre, des pots de fleurs sur la galerie. La paix, tout le jour assise, là, ou les pieds au soleil sur le pas de la porte ; les enfants à faire épeler leur croix de par Dieu, et de pauvres femmes venant causer avec leurs rouets, l'hiver, sous la voûte sombre du four ! Rien à faire que les cierges à allumer aux baptêmes et les dragées à recevoir des parrains et des marraines en sortant de l'église. Tous les matins et tous les soirs la prière, tant que cela me plaisait dans le cœur. J'étais heureuse, monsieur, cela ne pouvait pas durer.

CXXII

— Mais, ma pauvre Geneviève, lui dis-je, qu'allez-vous devenir à présent ?

— Ah ! monsieur, je ne m'en inquiète pas, répondit-elle. Celui qui m'a menée par la main, de mon cercueil dans la neige à l'étable chaude de la mère Cyprien, saura bien me conduire encore où il fera bon pour moi. N'y a-t-il pas encore des étables dans la montagne ? Et n'y suis-je pas connue et aimée ? Je puis m'en vanter. Il y a bien des braves gens qui me garderont et me nourriront pour mes sarclages au printemps, pour mes glanes l'été, pour mes quenouilles filées l'hiver. Je ne demande que mon nécessaire, voyez-vous ; ça n'est pas beaucoup, et le monde en ce pays est généreux. Ne pensez pas à moi. Et puis, si je deviens infirme, je connais les sœurs de Grenoble ; elles me feront bien avoir un lit à l'hospice. En faut-il plus pour mourir ?

— Oh ! lui dis-je, j'espère bien que, toutes les petites dettes payées, il restera pour vous un petit pécule sur le prix du mobilier de mon pauvre ami, et je vous prierai de l'accepter en mémoire de lui et en souvenir de moi.

— Ah ! monsieur, me répondit-elle, ne pensez donc pas à moi ; le bon Dieu n'y a-t-il pas toujours pensé, et n'y pensera-t-il pas bien encore jusqu'à ce qu'on me couche ici sous l'herbe de Cyprien et de sa femme, aux pieds de mon pauvre maître, dans le cimetière ? Il y a des lits faits pour tout le monde dans la dernière hôtellerie du bon Dieu ! Le tout est d'y arriver avec une bonne conscience et sans regrets.

Et puis, tenez, monsieur, ajouta-t-elle en se levant vivement de sa chaise et en tirant de la caisse noire du tournebroche un livre de messe froissé, usé et enfumé, qu'elle ouvrit à une page marquée par un morceau de papier plié en quatre, tenez, je vais vous dire une chose encore qui m'a toujours soutenue dans ma condition.

CXXIII

Un soir du dernier hiver, il vint ici un vieillard en habit d'ermite demander à passer la nuit au presbytère. M. le curé était descendu à Grenoble ; tout de même je reçus bien le pauvre pèlerin. Je lui fis la soupe, je lui préparai des œufs, je lui donnai un lit, je mis de la braise au feu, nous passâmes la soirée à causer ensemble, comme nous voilà, jusqu'à près de minuit. Ah ! monsieur, excepté M. le curé lui-même quand il parlait de Dieu en chaire, je n'ai jamais entendu un homme parler comme celui-là. Je le regardais quelquefois en dessous pour voir si ce n'était pas un ange deguisé. Je lui demandai de m'apprendre une prière de mon rang et de mon état.

En s'en allant, le lendemain matin, il me laissa ce morceau de papier, qu'il avait écrit avec la plume de M. le curé, et il me dit de le lire quelquefois en me souvenant de lui. Le voilà, monsieur, lisez-le.

Et je lus :

PRIÈRE DE LA SERVANTE

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude
» douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition
» que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans
» ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres,
» nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un
» service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui ser-
» vent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous.

» Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner » le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. » Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux » pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car, » outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que » nous sommes forcées de recevoir pour servir souvent » ceux que nous aimons.

» Nous sommes de toutes les maisons, et toutes les mai- » sons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de » toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous re- » jeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, » et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent » plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maî- » tres, et le bien que nous leur avons épargné s'en va à » d'autres qu'à nous ! Nous nous attachons au foyer, à l'ar- » bre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le » puits, le chien, nous sont enlevés quand il plaît à nos » maîtres ; le maître meurt, et nous n'avons pas le droit » d'être en deuil ! Parentes sans parenté, familières sans » famille, filles sans mères, mères sans enfants, cœurs qui » se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes » devant vous ! Accordez-moi de connaître les devoirs, les » peines et les consolations de mon état, et après avoir été » ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut » une heureuse servante du maître parfait ! »

CXXIV

Ici finit le récit de Geneviève.

Elle continua tranquillement son tricot, après l'avoir terminé, comme si je n'avais interrompu son travail et le cours ordinaire de ses pensées que pour lui demander un de ces

légers services qu'elle me rendait vingt fois dans la journée. Elle ne croyait pas qu'un récit si simple valût la peine de se reposer après l'avoir achevé, encore moins qu'il fût de nature à produire en moi la moindre admiration. D'ailleurs, elle ne se regardait jamais elle-même ; elle ne se croyait pas, dans la pensée d'autrui et dans la sienne même, plus d'importance qu'un de ces brins de chanvre qu'elle foulait sous ses sabots ou qu'elle balayait au feu après les avoir tillés. « Je ne suis pas quelqu'un, moi, disait-elle ; je suis » quelque chose. Dieu veuille seulement que je sois encore » bonne à je ne sais quoi ! » Jamais je n'avais vu un si complet désintéressement de soi-même que celui de cette brave fille.

Je restai longtemps après ce récit à regarder la braise du foyer sans dire un mot, car je craignais de remuer plus longtemps dans ce cœur simple les souvenirs de *Cyprien*. de *Josette*, de *Jocelyn*, qui devaient en renouveler les émotions. Je me reprochais presque ma curiosité, puisqu'elle lui avait coûté quelques larmes. Pourquoi troubler l'eau qui dort pour prendre dans sa main un peu de sable qui est au fond, et pour le regarder au soleil ? Ce sable est fait pour rester sous l'eau. Il en est ainsi du limon pur ou impur d'une vie cachée. Il faut le laisser au fond de son bassin.

Je sifflai mon chien, et j'allai me coucher sans dire adieu à Geneviève, en amortissant le bruit de mes pas dans la cuisine et dans le corridor, de peur de lui laisser prendre garde à moi. Elle tricotait toujours.

CXXV

Le lendemain, de bonne heure, j'entendis Geneviève aller, venir, appeler les poules, flatter le chien, lâcher la

chèvre, siffler les oiseaux, arroser les pots de fleurs, bêcher les laitues, épousseter les tables, cirer l'armoire, répondre à la porte, causer avec les passants, comme à l'ordinaire. C'était le jour de la vente, cependant. Elle avait le cœur bien gros de voir s'en aller ici et là, à l'enchère, dans la petite cour, tous les objets de ce pauvre mobilier qui faisait pour ainsi dire partie de sa vie. Heureusement cela ne fut pas long : avant dix heures du matin, tout était enlevé par les voisins, qui voulaient tous avoir à tout prix quelque chose qui eût appartenu à leur ami : l'un le bois de lit, l'autre la table, celui-ci l'écritoire, celui-là le crucifix de cuivre, les femmes une poule, les jeunes filles un chapelet. La mère Cyprien acheta la chèvre, que Geneviève lui recommanda sur son âme. J'achetai pour moi le chien et pour Geneviève les oiseaux. Elle pleura bien à chaque chose qu'on adjugeait et qu'on emportait de la cour. Quand tout fut vide, nous rentrâmes tristement, elle et moi, sans chaises pour nous asseoir. Les murs nous regardaient et nous disaient : Voilà ce que c'est qu'une maison qui contient, quand elle est remplie, tant d'amour, de bonheur et de douleurs de l'homme : quatre pierres liées par un peu de chaux et recouvertes de quatre tuiles ! « Ce que c'est que de nous ! » s'écriait Geneviève en touchant ces murs nus et couverts, derrière les meubles absents, de poussière noirâtre et de toiles d'araigée. « Est-ce la peine de s'enraciner à cela ? Autant ne » vaut-il pas quatre pelletées de terre sur le corps ? Je n'en » ai point, de maison ; mais il y aura bien toujours pour » moi un coin quelconque sous les pierres et sous la tuile » des autres ! »

Nous avions gardé un morceau de pain, que nous mangeâmes au bord de la fontaine, en émiettant le reste pour les hirondelles de Jocelyn et pour les passereaux et les rouges-gorges que nous allions laisser dernière nous.

CXXVI

— Vous allez descendre avec moi chez ma mère, dis-je à Geneviève ; vous coucherez avec une des servantes de la maison, et vous mangerez notre pain pendant tout le temps qui vous sera nécessaire pour retrouver une bonne place dans le pays. Ma mère vous ressemble par le cœur, elle a l'âme douce et tendre comme vous, elle s'est faite la servante volontaire de toute la contrée : on la dérange tout le jour et on la réveille toutes les nuits pour celle-ci ou pour celui-là ; elle n'est pas riche d'argent, mais elle est riche de cœur comme vous ; ainsi c'est quasi la même chose, Geneviève ; car on a beau dire, allez ! il y a plus d'amitié et de service dans un cœur que dans un écu.

— C'est vrai, pourtant, dit-elle en souriant, je n'y avais jamais pensé ; mais pourquoi ? reprit-elle en m'interrogeant du regard.

— Pourquoi ? lui dis-je, mais c'est tout simple : c'est qu'un écu n'est jamais qu'un écu, et qu'un cœur, ça se multiplie ! Et puis, l'un vit et l'autre est mort ! ajoutai-je encore.

— Et puis, l'un est chaud et l'autre est froid, me dit-elle finement.

Nous finîmes par rire tout en pleurant.

CXXVII

— Eh bien, monsieur, partons donc quand vous voudrez, vint-elle me dire un moment après, en tenant sous

son bras, dans un tablier, toute sa petite fortune, composée du peu de linge et des petits objets qui étaient dans l'armoire.

— Allons ! lui dis-je.

Et nous partîmes, non sans nous retourner bien des fois pour revoir les murs gris couleur de rocher et les tuiles rougeâtres du presbytère, qui se dessinaient derrière nous, sur le bleu du ciel, au milieu de flèches noires de sapins. On voyait des hirondelles raser le toit où il n'y avait plus d'amis pour elles.

— Allez, allez, pauvres petites, disait Geneviève en sanglotant, je n'y suis plus pour recevoir vos petits dans mon étoupe, et pour vous les rendre quand ils tomberont du nid !

— Allons, Geneviève, faites-vous une raison, lui disais-je ; le bon Dieu y sera toujours.

— C'est vrai, monsieur, me répondit-elle en s'essuyant les yeux ; mais que voulez-vous ? c'est plus fort que moi, je ne puis voir souffrir les bêtes. Encore bien heureux, ajouta-t-elle, qu'il n'y ait personne pour me voir passer devant les portes des maisons, parce qu'il fait beau et que tout chacun est à son ouvrage.

CXXVIII

Tout en devisant ainsi, nous descendions les rampes rocailleuses du village, dont les cailloux brûlaient les pattes des deux chiens, et nous étions déjà à un tournant du sentier qui débouche sur le torrent de la cascade, et où un gros rocher surmonté d'une croix, à notre gauche, nous dérobait la vue du pont rouge.

— Voilà la limite de la paroisse, me dit tristement Gene-

viève ; ça me coupe les jambes, pourtant, de la traverser ! Et dire que je ne la repasserai jamais plus ! Et dire, ajouta-t-elle en rougissant un peu comme d'orgueil involontaire, dire que moi qui m'en vas comme ça, à pied, mon paquet sous le bras, recevoir asile par charité de votre mère, on m'a vue là, sur ce même pont, à cheval sur un mulet endimanché, au milieu du monde qui me complimentait comme une vraie dame, et qui jetait des coquelicots sous les pas de la bête ! Ah ! c'en était un triomphe, ça, monsieur, comme on n'en reverra plus ! Et puis il y en avait bien un autre dans mon cœur en ce temps-là ! car Cyprien vivait et je pouvais être sa femme !...

CXXIX

— Allons, allons, n'y pensons plus, Geneviève ; je me repens de vous en avoir fait souvenir. Le soleil baisse, et il nous faut sortir des gorges avant la nuit ; et si nos pensées font retour en arrière chaque fois que nos pieds font un pas en avant, quand arriverons-nous ?

Et je l'engageai à presser le pas.

Mais, au moment où nous tournions l'angle du rocher pour nous engager sur la culée du pont de *bois rouge*, Geneviève s'arrêta en poussant une exclamation de surprise et en laissant tomber son paquet, qui roula dans la poussière. « Tiens, qu'est-ce que je vois, mon Dieu ? » s'écria-t-elle. Je m'avançai, et je vis une quarantaine d'hommes, de femmes, de vieillards, de jeunes filles et de petits enfants, groupés au milieu du pont, tous tenant quelque chose à la main et regardant du côté où nous descendions, comme pour arrêter quelqu'un au passage.

CXXX

En apercevant Geneviève, tout ce monde s'ébranla, les enfants les premiers, les filles après, puis les hommes, puis les femmes, puis les vieillards, comme dans une procession des Rogations dans ces chemins jonchés de branchages de sapin. « La voilà! la voilà! criaient les petits enfants en battant des mains. — Oui, c'est elle et le monsieur, disaient les jeunes filles. — Elle croit partir tout de bon, disaient les femmes, mais elle n'aura pas le cœur de quitter ainsi le pays, peut-être! — Nous saurons bien l'en empêcher, disaient les hommes en étendant les deux bras vers les balustrades du pont, comme pour le barrer; la rivière est au bon Dieu, mais le pont est à nous! » Les chiens, effrayés, s'étaient réfugiés entre nos jambes; Geneviève restait changée en statue au bout du pont.

— Eh bien, Geneviève, lui dis-je tout bas en souriant, avant que le groupe ne nous eût tout à fait abordés, vous disiez qu'on ne verrait plus jamais un triomphe comme celui du jour où vous fûtes arrêtée sur ces mêmes planches avec le mulet! En voilà un autre, pourtant, de triomphe! Si ce n'est que le pont était jonché de coquelicots et qu'aujourd'hui il est jonché de tous ces cœurs qui vous aiment!

— Ah! oui, monsieur, répliqua-t-elle avec un gros soupir; mais il y en avait un alors, de cœur, qui m'aimait pour tous!

Et elle sanglota d'émotion.

CXXXI

Le groupe s'arrêta, se débrouilla, fit place à un bon vieillard qui déplia un écharpe et qui s'en décora gravement

comme pour une cérémonie publique ; puis il s'avança vers Geneviève, tira un papier de la poche de sa veste, et lut ce petit discours :

« Mademoiselle Geneviève, vous voyez ici devant vous » les magistrats, les habitants, les femmes et les enfants de » la paroisse de Valneige, que vous avez sauvés de l'épidé- » mie et secourus dans toutes leurs maladies, misères ou » afflictions, pendant l'année où ils étaient abandonnés de » tout le monde, et pendant sept années consécutives après. » Ça suffit pour que nous ne vous laissions pas, comme des » ingrats et des malappris, aller gagner votre pain ailleurs » dans vos vieux jours. On dirait dans le canton : Regardez » donc les habitants de cette commune, ils n'ont pas même » la mémoire des animaux, car les animaux, ça connaît les » personnes qui leur ont fait du bien, et ça s'y attache pour » la vie. De même nous, mademoiselle Geneviève, nous » nous sommes attachés à vous, femmes, enfants, jeunes » filles, vieillards, pauvres ou riches, jusqu'à la mort, et » nous avons décidé entre nous que nous ne vous laisse- » rions jamais partir et passer ce pont de notre gré, mais » que chacun de nous, suivant ses moyens, vous garderait » qui six mois, qui trois mois, qui un mois, qui huit jours, » dans sa maison, dans son étable, à sa soupe jusqu'à votre » vieillesse, passé laquelle la paroisse se cotisera volontai- » rement et sans permission de l'autorité, ni besoin du col- » lecteur, pour vous payer un lit et une chambre à l'hospice » des sœurs hospitalières de Grenoble, qui sont venues » nous assister avec vous et qui vous connaissent. En foi » de quoi, moi adjoint au maire de la commune, en l'ab- » sence du maire décédé, je vous défends de passer ce pont, » et je vous commande de me suivre, le premier, dans ma » maison, où ma femme et mes filles vous ont fait un lit. »

Après ce beau discours, l'adjoint remit son papier dan sa poche, et, ayant donné le signal et l'exemple en embras

sant Geneviève, tout le monde se précipita à son cou pour l'embrasser; puis les enfants ramassèrent son paquet et le portèrent en poussant des cris de joie devant elle, et on la força à reprendre le chemin du village. Je lui dis adieu en l'embrassant à mon tour, les yeux mouillés, le cœur attendri. Elle sanglotait si fort, qu'elle ne pouvait presque me parler.

— Ah! oui, cependant, dit-elle, vous aviez raison, en voilà un, de triomphe! et bien sûr que je ne m'y attendais pas!

— Ni moi non plus, lui dis-je; mais il ne faut jamais désespérer des bons sentiments. L'ingratitude a son jour, mais la reconnaissance a son lendemain. Adieu, Geneviève, et soyez heureuse avec cette famille, elle vaut bien celle que que vous a refusée le bon Dieu.

Le chien de Jocelyn la suivit.

ÉPILOGUE

Deux ans plus tard, une longue chasse aux ours, qui dura plusieurs semaines, me ramena dans les forêts voisines de Valneige. Je voulus savoir ce qu'était devenue la pauvre Geneviève. Je laissai mes camarades de chasse à l'auberge des Abîmes, et je montai seul au village par le pont rouge.

« — Oh! Geneviève? me dit le premier enfant que je » rencontrai, elle ne loge plus chez l'un et chez l'autre » comme avant; on lui a bâti une petite maison à elle, en- » tre l'église et la cure, où il y a deux lits pour les malades » de la paroisse qui n'ont personne pour les soigner chez » eux, et c'est elle qui tient l'infirmerie. » Je m'y fis conduire. Elle était seule. Il n'y avait point de malade en ce moment dans le village. Elle me reconnut, et m'embrassa comme sur le pont. « Oh! je suis bien heureuse, monsieur! » me dit-elle; je ne suis plus servante de personne, mais je

» suis la servante de tous ceux qui n'en ont point. Quel-
» quefois, comme aujourd'hui, je n'ai que le bon Dieu à ser-
» vir! et vous, si vous voulez, ajouta-t-elle avec grâce, car
» la chambre des pauvres est vide et le lit est bien propre;
» acceptez donc d'y passer la nuit. Nous ne manquerons ni
» d'œufs, ni de miel, ni de pain de seigle quand on saura
» dans le village que c'est vous. Et puis le chien! ah! va-
» t-il être aise de vous revoir, lui! car il vous connaissait
» bien pour l'ami de son maître, et quand je dis votre nom
» par badinage, il branle la queue comme s'il voyait dans
» sa mémoire. »

CXXXII

J'acceptai avec joie l'hospitalité de Geneviève, et toutes les voisines, sachant par elle qu'elle avait le monsieur à nourrir, apportèrent plus qu'il ne fallait pour un souper de chasseur.

Nous soupâmes ensemble comme à la table de la cure, en causant du vieux temps de deux ans. Après souper, elle jeta une brassée de sapin au feu, et nous continuâmes à parler de choses et d'autres jusqu'à onze heures de nuit, au bruit du tonnerre qui grondait bien fort et de la pluie à torrents qui tombait contre les vitres de la chambre.

CXXXIII

En ce moment, trois petits coups de marteau, frappés d'une main évidemment timide à la porte de la cour, interrompirent les réflexions que je voulais lui faire sur son récit si simple, et les questions que je voulais encore lui adresser. Mais, bien qu'il fût trop tard et que la nuit fût sombre, Geneviève courut ouvrir sans manifester la moin-

dre hésitation ni la moindre terreur. Je mis la tête machinalement à la fenêtre qui donnait sur le chemin, pour savoir qui pouvait frapper à une porte isolée à une pareille heure, et j'entendis le dialogue suivant :

— Ouvrez, pour la grâce de Dieu, et donnez-moi une place au grenier à foin ou dans une grange pour passer la nuit !

— Qui êtes-vous ?

— Je suis un petit garçon *magnien* qui a perdu sa route, et qui va chercher au pays la femme de son maître.

La voix disait assez d'elle-même que c'était un enfant en bas âge ; car cette voix était claire, douce et timbrée comme celle d'une jeune fille.

— Et où est-il, votre maître?

— Il est à Voiron, resté malade à l'hôpital.

— Entrez, mon pauvre petit, dit Geneviève.

Et je l'entendis tirer le verrou et faire tourner le battant de la porte de chêne à gros clous sur le gond criard de la porte.

Elle remonta bientôt l'escalier de la galerie et rentra dans la cuisine, accompagnée d'un enfant de dix à douze ans, qui s'appuyait sur un bâton de bois blanc plus haut que lui, et qui pliait sous un gros sac de toile de chanvre attaché sur ses épaules par deux bretelles de cuir.

Il y avait eu un grand orage dans la soirée. Le sac, les habits, le chapeau de feutre blanc et les cheveux pendants de l'enfant ruisselaient comme s'il était sorti de la fontaine.

Geneviève jeta au feu, qui allait s'éteindre, une brassée de branches de pin, d'où jaillit à l'instant une grande flamme résineuse ; elle coupa une tranche de pain sur le bout de la table, tira du buffet le reste de la salade du soir, et versa dans un verre un doigt de vin. Pendant ce temps-là, l'enfant défaisait ses bretelles, ôtait sa veste, secouait son cha-

peau et retournait son sac sur une chaise de bois, devant la flamme du foyer, pour faire sécher la toile.

CXXXIV

Je le regardais en souriant, ce petit voyageur, qui faisait déjà seul le tour de ces sauvages montagnes, et qui aurait été obligé de faire deux ou trois de ses petits pas pour franchir une des grosses fourmilières que l'on rencontre dans ces bois de sapins.

C'était une des plus charmantes et des plus touchantes figures féminines d'enfant que j'eusse jamais vues dans ma vie. De grands yeux noirs avec des cils qui faisaient ombre sur sa paupière inférieure, semblable à cette ombre artificielle dont les femmes d'Orient en bordent l'ovale pour en relever l'éclat ; une bouche entr'ouverte comme celle de tous les enfants, qui semblent avoir à aspirer toute une longue vie, et qui n'ont rien encore à retenir dans leur cœur ; des dents petites et rongées comme des grains de grenade dans leurs alvéoles de chair rose ; un petit nez dont les narines transparentes palpitaient comme les ailes d'un petit oiseau qui s'efforce d'entr'ouvrir ses ailes avant qu'elles aient les plumes ; un front arrondi, blanc sur les yeux, marqué de rose sous les cheveux par la trace du lourd chapeau qui en avait pressé la peau trop tendre ; des cheveux d'un blond foncé, approchant du noir, longs, ondés, vernissés et séparés par l'eau qui en coulait en nattes fines et humides, comme ceux d'une femme peignant le matin ses tresses sortant du réseau qui leur a donné ses plis nocturnes. Avec tout cela, quelque chose dans le regard, dans la physionomie, dans l'attitude, dans les mouvements, de sérieux, de réfléchi, d'attentif à ce qu'il faisait, au-dessus de son âge.

Je ne me lassais pas de le voir ôter sa veste, l'étendre sur ses genoux pour la faire égoutter, vider ses poches, retourner son sac sur sa chaise, ranger son bâton derrière la porte, aller, venir dans la cuisine, en prenant garde de ne rien déranger et de ne pas marcher avec ses gros souliers ferrés sur les pattes du chien ou du chat. Geneviève ne le contemplait pas avec moins d'attention et ne l'admirait pas avec moins d'étonnement que moi ; elle semblait même l'étudier d'un œil plus fixe et plus attendri, comme s'il y avait eu dans ce visage et dans ce caractère je ne sais quel souvenir ou quelle ressemblance qui reportait sa pensée au loin et où elle ne voulait pas aller.

CXXXV

Quand l'enfant eut fini de souper sur le bout du banc et qu'il nous crut occupés à causer auprès du feu sans faire attention à lui, il vint doucement prendre son sac séché au feu sur la chaise ; il le porta sur la table, où il venait de manger son pain ; il le dénoua, et il étala un à un, devant lui, sur la nappe, tous les petits objets contenus dans sa valise d'enfant. Il les touchait, les examinait, les essuyait, les rangeait, pour s'assurer que la pluie n'avait rien gâté de ce qu'il portait avec tant de soin à la femme et aux filles de son maître, le *magnien*, C'étaient des étuis de bois peints à grosses fleurs rouges et jaunes, des aiguilles et des épingles dans de petits carrés de papier bleu, des jouets d'enfants, des chapelets de petits grains noirs et rouges pour colliers, des bagues de laiton, et enfin une feuille enveloppée d'une double feuille du gros papier gris dans lequel les épiciers enveloppent leurs pains de sucre. Il regardait, touchait, tournait, retournait, essuyait, polissait tout cela comme

aurait pu faire une personne raisonnable et soigneuse, comme s'il eût senti, par un isolement précoce, l'importance du dépôt dont il était chargé par son maître, ne s'apercevant seulement pas que Geneviève et moi nous le regardions du coin de l'œil.

Quand il eut fini sa revue, il replia tout, rangea tout dans différents papiers et remit tout dans le sac, qu'il noua avec soin par la gueule. Puis, ôtant de nouveau sa veste, il ouvrit sa chemise de grosse toile dont la rudesse et la couleur faisait ressortir la finesse et la délicate blancheur de sa peau d'enfant. Il prit des deux mains et enleva de son cou un long collier de crin noir, au bout duquel était suspendu sur son sein un objet apparemment plus précieux et plus personnel, qu'il posa sur la table, qu'il retourna avec des doigts encore plus soigneux et qu'il examina avec des yeux encore plus attentifs. C'était une large boîte ronde et plate en étain ou en fer-blanc battu, comme celles où les pèlerins portent leurs reliques et les matelots leurs papiers.

L'enfant, après l'avoir bien soufflée de sa petite haleine et bien polie de sa petite main, finit par l'ouvrir pour s'assurer mieux sans doute que la pluie n'y avait pas pénétré. Il en tira quelque chose qui était roulé dedans la boîte en sept ou huit cercles, entouré de papier, comme les anneaux d'un serpent apprivoisé qui dort dans le creux de la main d'un psylle arabe. Il déroula les anneaux, déplia le papier, et nous en vîmes lentement sortir une longue tresse de cheveux châtain sombre, aussi souples, aussi ondoyants, aussi vivants de teinte et de vernis naturel que s'ils venaient de tomber, sous les ciseaux de sa sœur ou de sa mère, du front d'une jeune fille de seize ans. A la vue de cette boucle de cheveux, Geneviève, qui s'était levée de sa chaise pour se glisser derrière l'enfant, poussa un cri, arracha les cheveux de ses petites mains, les prit dans les siennes, toute tremblante, les approcha de la lampe, les regarda, les toucha, en

pâlissant toujours davantage, puis s'écria en regardant le petit garçon :

— De qui tenez-vous ces cheveux ?

— De la religieuse, répondit l'enfant.

— Quelle religieuse? dit Geneviève.

— De la religieuse de l'hospice de Grenoble.

— Vous êtes donc un enfant de l'hospice ?

— Oui, dit l'enfant en baissant la tête et en rougissant, comme s'il eût déjà compris qu'il y avait de la honte dans sa misère.

— Et de qui vous a-t-elle dit que venaient ces cheveux? ajouta-t-elle avec une telle précipitation de paroles et une telle palpitation de cœur, que les mots semblaient s'entrechoquer sur ses lèvres et que la boucle tremblait comme la feuille au vent dans ses doigts.

— De ma mère, répondit l'enfant.

— De votre mère ! s'écria Geneviève ; et elle tomba évanouie, les bras passés autour du cou de l'enfant.

J'entrevis qu'un grand mystère allait se passer de nouveau, insoluble peut-être, devant le cœur de la pauvre fille; mais je dis comme elle : Dieu est Dieu, et ce que les hommes appellent rencontre, les anges l'appellent Providence !

CXXXVI

L'évanouissement de Geneviève ne fut que d'une seconde ; elle se releva à l'instant du banc sur lequel elle s'était assise en sentant fléchir ses genoux, et se précipita, les deux bras jetés au cou de l'enfant, en criant : « Josette ! Josette ! » L'enfant, effrayé de ce geste et de ces cris, et ne comprenant rien à cette violence de l'émotion de Geneviève, croyait qu'elle voulait lui dérober les lettres, la boîte et les cheveux

qu'il avait étalés sur la table ; il les couvrait de ses deux petites mains comme pour les retenir de toutes ses forces ; il criait en regardant vers moi, tout éploré, me demandant secours de la voix et des yeux. Geneviève, sans s'apercevoir de l'effroi qu'elle causait à l'enfant, tenait à deux mains sa tête, l'approchait, la repoussait, la rapprochait tour à tour de son sein et de sa lampe, pour s'assurer qu'une illusion ne trompait pas ses sens, et que les traits de l'enfant, qu'elle examinait ainsi et qu'elle comparait dans sa pensée avec des traits qu'elle avait dans la mémoire, étaient bien ceux de sa pauvre sœur. Elle ne jetait çà et là que des exclamations rapides et entrecoupées qu'elle s'adressait à elle-même : « Est-ce bien son front un peu bombé ainsi et séparé au milieu par ce petit pli que ma mère appelait le nid de mes lèvres ? — Oui ! » Et elle embrassait le front lisse et blanc de l'enfant à la même place où elle avait embrassé tant de fois celui de Josette. « Est-ce bien son nez un peu relevé par le bout, avec deux belles petites narines fines à travers lesquelles on voyait transpercer le soir la clarté rose de notre lampe ? — Oh ! oui, c'est bien cette forme et cette transparence. » Et elle collait le visage du petit contre son sein. « Est-ce bien cette bouche dont les deux coins, noyés dans ses joues, se relevaient quand elle était gaie, et fléchissaient comme cela quand elle avait envie de pleurer ? — Oh ! oui ! oui ! Tenez, il me semble qu'elle va me parler et me dire mon nom. » Et elle joignait ses mains devant les lèvres tremblantes et prêtes à pleurer de l'enfant ! « Sont-ce bien ses yeux du même bleu que le ciel d'hiver ? Est-ce bien son menton creusé de cette même fossette ? ce cou rond, blanc, un peu incliné, où le poil follet des cheveux descendait en serpentant jusque entre les épaules ? — Oh ! oui ! oui ! » Et en disant cela elle ôtait délicatement la cravate de l'enfant, examinant attentivement le cou du petit, devant, derrière, des deux côtés, et l'embrassait à

toutes les places ! Puis tout à coup, jetant un cri plus fort et se tournant vers moi en me montrant du doigt quelque chose : « Oh ! assez ! assez ! voyez donc, monsieur, tout ! tout ! jusqu'au signe que nous appelons le grain de beauté que Josette avait juste à l'endroit où son cou s'emmanchait avec sa poitrine, comme si les anges lui avaient attaché en venant au monde une belle épingle de jais à la naissance du sein ! Tenez ! le voilà ! le voilà ! monsieur ! Qu'on me dise maintenant que ce n'est pas elle ! » En poussant ces cris de surprise et de joie, elle entr'ouvrait un peu la grosse chemise de toile écrue de l'enfant et me montrait, en effet, un large signe déjà couvert d'un duvet blond ; elle l'embrassa avec plus de transport encore qu'elle n'avait embrassé le front, les cheveux, le menton, les joues !

Ce signe, posé à la même place que sur la poitrine de Josette, paraissait à Geneviève l'acte de naissance signé par Dieu lui-même, de l'enfant que le hasard remettait ainsi dans ses bras.

Elle se calma un peu et retomba assise sur le banc en regardant toujours le charmant visage étonné du pauvre *magnien* et en s'essuyant les yeux, d'où coulèrent à la fin deux flots de douces larmes.

CXXXVII

— Pourquoi donc que cette dame me déshabille comme ça et qu'elle pleure ? dit le pauvre enfant tout tremblant et me regardant comme pour m'interroger ; car il voyait bien que la servante sanglotait trop fort pour lui répondre.

— C'est qu'elle a connu votre mère, lui dis-je, et que

vous lui ressemblez tant, qu'elle croit la revoir après sa mort et l'embrasser en vous.

— Ma mère? dit le petit, elle n'est pas morte, Dieu merci! Elle se porte bien, au contraire; elle est bien plus jeune et bien plus rouge sur les joues que celle-là; et puis, tout le monde dit que je ne lui ressemble pas du tout, pas plus qu'un agneau blanc ne ressemble à une brebis noire. Elle a les cheveux comme la plaque de la cheminée, et moi je les ai comme les sarments de notre treille. Après cela, ajouta-t-il, c'est possible, pourtant, attendu que moi, j'en ai eu... (il compta sur ses doigts), oui, j'en ai eu une, deux, trois, peut-être bien quatre, de mères. On dit au pays que les autres n'en ont qu'une; c'est peut-être ce qui fait la raison de cette demoiselle.

CXXXVIII

— Tu en as eu deux, trois, quatre, de mères? s'écria Geneviève, qui avait tout entendu, en se relevant de nouveau par un élan convulsif et en me regardant d'un regard de triomphe qui me disait: Voyez si le cœur et les yeux m'avaient trompée!

— Eh bien! dit-elle après au petit, qu'elle se reprit à interroger avec plus de calme et avec la même tendresse de voix, quelle était donc ta première mère? Voyons, conte-nous ça.

— Oh! la première, répondit l'enfant, je ne l'ai jamais vue. On dit qu'elle demeure dans un pays bien loin, là-haut, par-dessus les neiges et les étoiles, où l'on ne va qu'après sa mort.

— Tenez, murmura Geneviève, qui buvait ses paroles, je ne le lui fais pas dire, sa première mère est morte.

— Non ! elle n'est pas morte, dit l'enfant en la reprenant, mais elle ne vit pas dans le même pays que nous autres !

— Allons, bien ! comme tu voudras, mon enfant, dit Geneviève ; et la seconde, la connais-tu ?

— Oh ! celle-là, répondit l'enfant, je m'en souviens un peu, un peu, mais pas beaucoup ; elle était bien méchante elle me faisait avoir bien soif et bien froid, mais je ne sais seulement pas son nom.

— Et la troisième ?

— Oh ! la troisième, dit-il en battant joyeusement ses deux petites mains l'une contre l'autre, c'est ma meilleure mère, c'est la vraie mère ! c'est Luce, c'est la femme de mon père le *magnien!* Celle-là, nous nous aimons bien, allez ! Elle a soin de moi comme vous ! et elle a bien pleuré quand je l'ai laissée à la Saint-Jean, après la foire, en accompagnant la première fois mon père pour faire aller le soufflet sur les chemins, pendant qu'il étame les marmites du monde des villages.

— Et où demeure-t-elle, ta troisième mère ? demanda Geneviève.

— Elle demeure là-bas, bien loin, de l'autre côté des *Échelles*, dans un pays qu'on appelle le *Gros-Soyer*, où il y a cinq maisons écartées les unes des autres, qui ont chacune un verger et un pré avec des noyers et des sorbiers, et les plus beaux sont à nous.

— Mais le clocher du pays, comment l'appelle-t-on ? dit la servante.

— Ah ! le clocher, on l'appelle la paroisse, dit l'enfant avec assurance.

— Tu ne lui sais pas d'autre nom ?

— Non, dit le petit ; mais je sais bien le chemin, allez, et quand on a passé les *Échelles*, on tourne à gauche, on suit le torrent pendant une heure, et puis on tourne à droite, on monte, on monte, on monte par le sentier des chèvres,

et on arrive, quand le soleil se couche, à la maison de mon père le *magnien*. S'il plaît à Dieu, et si vous voulez me donner demain, avant le jour, un morceau de pain dans ma poche, j'espère bien que j'y serai le soir, tout petit que je suis! Mais, mon Dieu! que ma mère va donc avoir du chagrin quand je lui dirai pourquoi je reviens tout seul, et que mon père m'envoie la chercher pour lui dire adieu avant de partir pour un pays dont on ne revient plus jamais! jamais! jamais! répéta deux ou trois fois l'enfant consterné.

— Oh! tu n'iras pas tout seul, s'écria Geneviève en l'embrassant de nouveau; j'irai plutôt avec toi, vois-tu, moi! ou plutôt tu n'iras pas plus loin qu'ici; j'irai à ta place, moi; je vais partir tout de suite pendant que tu dormiras; je demanderai aux *Échelles* la paroisse où il y a le hameau du *Gros-Soyer*, et je te ramènerai ta mère Luce demain soir, que tu mèneras à Voiron voir son mari, et il faut espérer qu'il ne lui dira pas adieu pour si longtemps que tu crois, pauvre petit!

En disant cela, Geneviève se mit à ôter ses sabots, à chausser ses souliers. Je l'arrêtai par le bras.

— Non, lui dis-je, Geneviève; vous n'irez pas, ni le petit non plus. Je vais aller réveiller un de vos bons voisins, qui connaît le pays, je lui payerai sa journée et celle de son mulet, pour aller chercher au *Gros-Soyer* la femme du *magnien*. Il fera monter, en revenant, cette pauvre femme sur sa bête, et ils seront ici avant la fin de la journée de demain. Vous, vous allez faire dormir quelques heures le petit, qui succombe de fatigue et de sommeil. Au point du jour, vous nonterez tous deux sur mon cheval, qui est bien doux et que je mènerai moi-même par la bride. Nous descendrons ensemble à Voiron, le petit nous conduira dans la maison où il a laissé son père malade; je ferai venir un médecin, qui est de mes amis; vous soignerez le mari de Luce comme vous avez tant l'habitude d'en soigner d'au-

tres ; sa femme viendra après le consoler de son adieu s'il doit mourir, ou le ramener s'il doit vivre, et vous éclaircirez, avec la pauvre femme, le mystère que la figure de cet enfant a remué dans votre cœur. Qui sait, comme disait Jocelyn, si l'oiseau tombé du nid sur le pas de la porte ne sera pas quelquefois le plus heureux de la couvée ?

— Vous avez raison, monsieur, dit Geneviève en remettant ses sabots et en prenant une physionomie un peu contrainte, comme si elle eût senti à regret la justesse de mon observation, tout en regrettant pourtant fort bien que ces vingt-quatre heures de retard ajournassent d'autant l'impatience qui la dévorait de causer avec Luce de cet enfant qu'elle adorait déjà et qu'elle craignait de perdre encore ; vous avez raison, je vais réveiller le vieux père *la Cloche*. On l'appelle comme cela à cause du collier de clochettes qu'il met au cou de son mulet et qui fait qu'on l'entend de loin à travers les neiges. Il est justement rentré avant-hier du Grésivaudan, et la bête sera reposée.

CXXXIX

En quelques minutes, l'enfant fut couché et endormi, le père *la Cloche* éveillé, mon marché fait avec lui pour aller chercher la femme du *magnien* au *Gros-Soyer*, et le mulet sellé d'un bât recouvert d'un coussinet de laine pour asseoir la pauvre femme au retour. J'entendis bientôt les clochettes de la bête résonner en s'éloignant du côté de la Savoie.

J'allai prendre quelques heures de sommeil. Quant à Geneviève, elle avait une telle fièvre d'émotions, d'incertitudes et d'espérances luttant dans son cœur, qu'elle ne voulut pas quitter la cuisine où dormait l'enfant et qu'elle s'accouda

seulement sur le dossier de sa chaise, les yeux tournés vers le lit où il reposait, comme si elle l'avait couvé du regard, de peur qu'il ne disparût pendant son repos. Je crois bien qu'elle entendit sonner toutes les heures de cette courte nuit.

CXL

Avant que le jour dessinât tout à fait nettemenl les fleches noires des sapins sur le bleu du ciel, Geneviève, qui n'osait pas m'appeler, mais qui désirait pourtant m'avertir, fit tant de mouvements dans la maison, et tant de bruit sur les dalles avec ses sabots, que je compris cet appel indirect et que je me levai de mon lit, où j'avais dormi tout habillé. J'allai à l'étable de la petite hôtellerie, où j'avais laissé mon cheval. Je le sellai, je le bridai ; j'empruntai une couverture de grosse laine pour l'étendre sur la selle ; j'y fis monter Geneviève, qui tenait l'enfant serré dans ses deux bras devant ; je pris la tête du cheval de la main droite, mon fusil sous le bras gauche, et nous marchâmes ainsi, tantôt en silence, tantôt en causant, jusqu'à la porte de Voiron, où nous arrivâmes avant midi.

CXLI

Nous fûmes guidés par l'enfant, dont la mémoire semblait avoir retenu toutes les pierres du chemin et toutes les portes, jusque dans une misérable hôtellerie du faubourg de

Lyon. Nous entrâmes dans une vaste cour remplie d'équipages de rouliers, de chaînes jonchant la terre devant les timons de leurs guimbardes, de chevaux que l'on menait boire, et de tout le tumulte d'une cour d'auberge, où l'on entendait sortir des salles basses les chocs des verres et les jurements cyniques des charretiers. L'enfant courait devant nous. Il s'arrêta au fond de la cour à droite, sous un hangar obscur d'où partait une espèce d'escalier ou plutôt d'échelle de bois sale et vermoulu qui montait au logement des colporteurs, des rémouleurs et des *magniens*, quand ils s'arrêtaient pour une nuit à Voiron. L'enfant paraissait bien impatient de revoir son père. Cependant, avant de monter la première marche de l'escalier, il s'arrêta ; et, se retournant, avec un air de mystère qui contrastait avec la gracieuse naïveté de sa figure, du côté de Geneviève : « Mademoiselle, lui dit-il tout bas, ne parlez pas de ce que » je vous ai dit de ma première mère, de ma seconde mère » et de ma troisième mère devant mon père ; Luce ne veut » pas. Elle m'a dit qu'elle m'abandonnerait dans le chemin » si je parlais jamais de cela à son mari, parce qu'il ne faut » pas que lui sache que j'ai plusieurs mères. Elle dit que » cela lui ferait du chagrin et que cela la ferait gronder. »

Nous nous regardâmes, étonnés de la précaution de Luce et de la prudence de l'enfant, Geneviève et moi. Nous promîmes au petit de ne point parler de ses confidences surprises la veille à sa naïveté, et nous montâmes l'escalier.

CXLII

Nous trouvâmes en haut, dans une espèce de grenier formé de planches de sapin mal jointes, une grande cham-

bre empruntée sur le fenil, et meublée de cinq ou six bois de lits couverts de leurs paillasses et de quelques chaises. La porte seule donnait de l'air à ce logement brûlant, échauffé par les vapeurs âcres de l'écurie qui était au-dessous. Une lanterne de roulier suspendue au plancher par une corde et où brûlait un morceau de suif, éclairait les grabats. Ils étaient tous vides, à l'exception du dernier contre la cloison du fenil. La lueur de la lanterne éclairait sur ce lit les formes d'un corps sous la couverture, et la tête pâle du pauvre malade sur le traversin.

— C'est moi, père! cria l'enfant en se précipitant vers le lit et en jetant ses petits bras au cou du mourant.

— Ah! c'est toi, répondit-il d'une voix éteinte par le mal et qui semblait se réveiller du fond d'un rêve de fièvre; et où est Luce? Est-ce que tu n'as pas su retrouver ton chemin?

— Luce vient demain sur un mulet, avec un homme de Valneige, qui est allé la chercher de la part d'un monsieur et d'une demoiselle qui sont bien bons pour le pauvre monde et qui m'ont ramené sur un beau cheval à Voiron, pour avoir soin de toi.

L'enfant raconta alors en peu de mots tout ce qui s'était passé à l'hospice de Valneige, la veille et la nuit dernière, sans parler néanmoins de la découverte de ses cheveux et de l'effet de sa ressemblance avec la sœur de la servante. Puis il fit signe à Geneviève et à moi de s'approcher du lit, et il dit à son père : « Voilà la dame et voilà le monsieur. »

Le malade chercha à se soulever sur son coude affaibli, et se confondit en remercîments et en étonnements sur tant de bontés que des personnes étrangères avaient pour son enfant, pour sa femme et pour un pauvre homme comme lui. Nous lui défendîmes de parler de reconnaissance avant qu'il fût bien guéri. Geneviève, après avoir fait rafraîchir l'enfant, se mit à balayer et à laver le plancher de la cham-

bre, à allumer un petit feu dans un fourneau sur le palier pour faire de la tisane, à casser du sucre, à changer les draps trempés de sueur du malade, d'une main si douce et si exercée qu'il s'aperçut à peine qu'on l'avait remué ; l'enfant l'aidait avec un zèle et une intelligence au-dessus de son âge. Je descendis dans la salle basse de l'hôtellerie : je payai à l'hôte le prix de tous les lits de son grenier pour qu'on n'y logeât aucun étranger jusqu'à la guérison ou jusqu'à la mort du *magnien*. Je dis que cet homme était un des métayers de ma famille, auquel je prenais un intérêt tout particulier. Je donnai une étrenne au garçon d'écurie pour qu'il empêchât autant que possible les rixes et les vociférations sous le hangar, et j'allai moi-même chercher le jeune médecin, mon ami de collége, excellent homme, qui mettait plus de cœur encore que de science dans sa pratique. Mais c'est ce qui me donnait confiance en lui, car la médecine, selon moi, est surtout une intention plus qu'un art de guérir. La science du médecin n'a que des axiomes; son cœur a des divinations. La volonté de soulager est par elle-même une puissance qui soulage. Un médecin doit être bon; c'est plus de la moitié de son génie.

Je le trouvai sortant de sa visite de l'hôpital. Il me suivit à l'auberge et tâta le pouls du malade. Il affecta un air de satisfaction et de confiance dans ses paroles et dans sa physionomie devant lui. Il savait que l'espérance est une grande force vitale et qu'il faut encourager la vie, surtout pendant qu'elle lutte avec la mort. Il ordonna à Geneviève, qu'il connaissait, le traitement simple, doux et cordial, convenable à ces natures où les maladies mêmes sont simples comme les professions.

Après avoir ainsi rassuré l'homme souffrant et consolé l'enfant, qui regardait le visage du médecin comme les anges regarderaient celui d'un prophète, il nous prit à part sur le palier de l'escalier, Geneviève et moi, et nous dit avec une

expression de doute et d'inquiétude : « C'est une pleurésie à son cinquième jour, le neuvième décidera. Le cas est grave, mais pas désespéré. Les boissons, la sueur et la tranquillité d'âme sont le seul traitement à observer. Je viendrai plusieurs fois tous les jours diriger Geneviève. Elle y peut plus que moi. Je ne suis que l'œil qui voit le mal, elle est la main qui le touche et qui le combat à tous les moments. »

Geneviève retourna à son poste auprès du lit; l'enfant se mit à nettoyer les outils de son père et à raccommoder le soufflet dans la cour, au pied de l'escalier, allant et venant sans cesse de son ouvrage à Geneviève et de Geneviève à son ouvrage, les pieds nus pour ne point faire de bruit. Je pris une chambre dans l'auberge en face du hangar. Je voyais de ma fenêtre tout le petit tracas que Geneviève et l'enfant faisaient sur l'escalier de l'écurie. Toutes les fois qu'elle sortait pour respirer l'air ou pour aller chercher une chose ou l'autre à la cuisine de l'hôtellerie, la pauvre fille passait la main dans les cheveux blonds de ce bel enfant, les effilait entre ses doigts comme des soies, les regardait reluire au soleil, et lui baisait le front en cachette, croyant que personne ne la voyait.

CXLIII

Trente-six heures se passèrent ainsi sans apporter aucun changement à l'état du malade. Le troisième jour, qui était le neuvième de la maladie, le médecin fit, en s'en allant, un geste de découragement.

— Nous n'avons plus que les miracles pour nous, me dit-il en descendant l'escalier, et la nature ne les multiplie pas ; si je le trouve aussi mal ce soir, il sera temps de dire

à ce pauvre jeune homme de songer à ses dernières dispositions.

Je fis quelques pas avec mon ami dans la rue, et je rentrai triste, pour Geneviève et pour l'enfant, du pronostic du médecin.

A peine étais-je rentré dans la cour de l'auberge que les grelots d'un mulet des montagnes se firent entendre derrière moi. En me retournant, je vis un vieillard encore vert, un long bâton avec le pommeau garni de lanières tressées de cuir à la main, qui menait par la bride un petit mulet sur le bât duquel était assise une jeune paysanne d'environ vingt-six ans. Geneviève avait reconnu avant moi le son des grelots et pressenti le père *la Cloche*. Elle était déjà sur l'escalier, se précipitant au-devant de lui avec l'enfant. Elle dit bonjour au vieillard, pendant que l'enfant, qui la devançait et qui avait reconnu sa mère, se jetait en fondant en larmes dans les bras de la jeune paysanne.

CXLIV

C'était une charmante tête de Greuse, ce peintre qui, né sous la chaumière, a surpris le mieux, après Raphaël, la Vénus rustique, la beauté champêtre, la simplicité, la grâce et la candeur de visage des jeunes filles et des enfants des hameaux. Le frère de Greuse était curé d'une des terres de mon grand-père ; quand le Raphaël des paysans venait passer des jours d'été dans sa famille, le curé amenait le peintre au château. En s'en allant, il laissait toujours quelque ébauche de son pinceau à mon grand-père, une figure, une tête, un trait de mœurs esquissé sur un lambeau de toile. On encadrait, après le départ du peintre, ces jeux négligés de son

génie. Ces figures de Greuse ont été les premiers tableaux sur lesquels mes regards d'enfants se soient reposés ; c'est de là, je pense, que m'est venu ce sentiment de la beauté villageoise, beauté douce à l'œil, qui n'éblouit pas, mais qui touche, et dont l'expression uniforme et paisible rappelle la pénétrante mélancolie de ces notes simples que les flûtes des bergers font retentir toujours les mêmes dans le lointain, du fond de nos vallons boisés.

CXLV

Telle était la figure de Luce, la jeune femme du *magnien*. Les pervenches qui croissaient à l'ombre, au bord de la source, n'étaient pas d'un bleu plus pâle et plus nuancé de reflets d'eau courante que ses yeux. Ses traits étaient calmes comme des lignes que la passion n'a jamais altérées ; sa bouche, même dans l'inquiétude et dans le chagrin qui pâlissaient et qui faisaient palpiter ses lèvres, avait ce pli de tendresse et ce sourire vague de bonté qui reste, pour ainsi dire, sculpté sur les bouches toujours entr'ouvertes des jeunes paysannes. De belles dents courtes et rangées comme des dents de brebis éclataient sous ses lèvres. Un chapeau rond, à forme tout à fait plate et à larges bord, relevés d'un galon de fil noir, couvrait sa coiffe blanche. Il en sortait à peine quelques nattes de cheveux noirs. Un fichu de laine rouge était croisé sur la poitrine ; une robe de laine verte, très-courte, des bas gris et de gros souliers ferrés, recouverts sur le cou de-pied d'une agrafe d'argent, formaient tout son costume.

CXLVI

A peine eut-elle embrassé le petit, en l'élevant de ses deux bras vigoureux jusqu'à son visage, comme s'il eût été un nourrisson de dix-huit mois, qu'elle monta l'escalier en l'emportant suspendu à son cou. L'enfant lui montra la porte, puis le lit ; elle s'approcha à pas muets, et, tombant à genoux au chevet, elle entoura le corps du malade de son bras droit, et baisa son front mat à plusieurs reprises, tout en serrant encore de son bras gauche le pauvre petit. Geneviève et moi, nous l'avions suivie sans qu'elle eût fait grande attention à nous, et nous assistions, émus et muets, à ce triste embrassement.

— O mon Jean ! dit-elle, me reconnais-tu?

Le malade ne lui répondit qu'en lui serrant la main avec tout ce qui lui restait de force et en tournant vers elle ses yeux où l'on vit monter deux dernières grosses larmes. Elle les essuya avec ses doigts et baisa après sur ses yeux cette puissante expression de la tendresse du mourant.

— Ah ! tu me reconnais ! Eh bien ! c'est bon, dit-elle, je t'empêcherai bien de mourir, puisque ton cœur parle encore en toi pour moi ; car qu'est-ce que je deviendrais sans toi, moi qui n'ai plus ni père, ni mère, ni frère au monde ? Et qui est-ce qui couperait le bois? Et qui est-ce qui faucherait le coteau ? Et qui est-ce qui travaillerait en hiver pour reporter en été du pain et des liards à la maison? Et qui est-ce qui élèverait l'enfant, et qui lui apprendrait l'état ? Et qui est-ce qui aimerait autant sa pauvre Luce ?... Enfin elle se mit à lui dire toutes les raisons pour lesquelles il lui était interdit de mourir, comme si elle avait cru que mourir

était un acte de volonté ou de découragement de sa part, et que la maladie était un caprice qu'on écartait à force de bonnes raisons.

Mais le pauvre malade, un moment réveillé de son assoupissement par le son de voix et l'embrassement de sa femme, ne l'entendait déjà plus. Ses yeux s'étaient refermés, sa poitrine respirait péniblement, ses balbutiements inarticulés annonçaient ses derniers rêves. Sa femme, le visage caché dans ses couvertures, relevait de temps en temps son visage pour le regarder. L'enfant cherchait à la consoler en lui parlant de Geneviève, dont les soins l'avaient sauvé jusque-là, du médecin qui venait le visiter deux ou trois fois par jour comme si c'était un *monsieur*, et de moi qui les avais menés, lui et Geneviève, en tenant leur monture par la bride, et qui ne les laissais manquer de rien dans la maison.

CXLVII

Ces mots paraissaient ranimer l'espérance et le courage dans le cœur de la pauvre femme. Elle parut s'apercevoir seulement alors qu'elle n'était pas seule dans la chambre avec son enfant et le malade. Elle s'approcha timidement de Geneviève, qu'elle connaissait parfaitement de nom et de caractère par les récits que le père *la Cloche* lui avait faits en chemin des services et de la bonté de la servante de leur hospice.

— Je vous remercie bien, lui dit-elle en lui prenant la main. On dit que vous m'avez remplacée avec tant d'obligeance auprès de mon pauvre Jean, que, s'il revient de cette maladie, c'est bien à vous que je devrai son salut en

ce monde. Qu'est-ce que je pourrai jamais faire pour me reconnaître envers vous, mademoiselle ? Hélas ! je n'ai rien à vous donner.

— Qui sait, ma pauvre femme ? répondit Geneviève. Peut-être, si Dieu conserve la vie à votre mari, aurez-vous à me donner autant que je vous donne.

Elle pensait à l'enfant en parlant ainsi, mais Luce n'y comprenait rien.

— Et vous, monsieur, dit Luce se tournant vers moi, que pourrons-nous jamais faire pour vous rendre la grande complaisance que vous avez eue pour de pauvres gens comme nous ?

— Le cœur est la monnaie de ceux qui n'en ont point d'autre, lui répondis-je avec un sourire attendri, par lequel je voulais lui cacher mon inquiétude sur l'état de son mari ; et c'est la meilleure, comme dit l'Évangile. Je serai assez payé de mes pas en descendant la montagne et de quelques jours perdus à Voiron, si Dieu vous rend votre mari.

CXLVIII

Mais, hélas ! la Providence ne paraissait pas vouloir exaucer nos souhaits pour le rétablissement de Jean. Le soir du neuvième jour il fut à l'agonie. On appela un prêtre pour bénir son départ de la terre. Le médecin vint essayer en vain les derniers cordiaux sur sa faiblesse croissante. Il s'approcha de Geneviève et de Luce, qui pleuraient autant l'une que l'autre au pied du lit, Luce à cause de son mari, Geneviève à cause de Luce, car elle commençait à l'aimer comme une sœur.

— Il faut que cet homme fasse appeler le notaire, dit-il à voix basse aux femmes ; s'il ne sait pas écrire, il n'a point laissé chez lui de testament, et il a des disposition à faire.

Jean avait, outre son état et ses outils, un petit bien, comme tous les montagnards, consistant en sa chaumière, un jardin, un coin de broussailles sur la colline, un ou deux petits prés et un steppe dans le creux du rocher. Il n'avait jamais pensé, si jeune qu'il était, à en disposer après lui. Il croyait que ce petit patrimoine passerait tout naturellement à sa femme et à son enfant. Il ne s'en était jamais inquiété. Cependant, quand le médecin lui eut expliqué que l'enfant posséderait tout quand il aurait vingt et un ans, et que sa pauvre Luce serait peut-être à la merci d'une belle-fille dans son propre foyer, il consentit à laisser venir un notaire et des témoins pour partager le bien entre sa femme et son fils. Je fus un des témoins tout prêts pour cet acte suprême qui unit le mort aux survivants par l'héritage. Le notaire logeait à deux pas de l'auberge.

Jean, comme il arrive toujours au dernier moment, avait repris toute la lucidité de son intelligence.

CXLIX

Il dicta à voix haute son testament au notaire, qui écrivit sous sa dictée ces mots : « Je lègue la jouissance de mon bien au *Gros-Soyer* à Luce, ma femme, et la propriété, après elle, à mon fils. »

— Est-ce tout ? dit le notaire au mourant.

— Oui, reprit le pauvre homme. Puisque ma femme est si bonne mère, elle aura soin de l'enfant pendant sa vie, et après elle, l'enfant trouvera tout ce que je laisse... N'est-ce pas, Luce ? dit-il en regardant sa femme ; cela ne va-t-il pas bien à ton idée comme cela ?

Luce ne répondit pas, et se retourna contre le mur avec un geste de désespoir que la douceur habituelle de son caractère et le calme mélancolique de son attitude me firent trouver étrange. Depuis qu'on avait parlé de notaire, de testament, et que l'officier public était entré avec les témoins dans la chambre, elle paraissait en proie à une agitation qui n'avait pas seulement l'expression de la douleur, mais qui avait tous les symptômes de l'angoisse et de la convulsion de l'âme.

— Eh bien! signons, messieurs, dit le notaire après avoir revêtu ce court testament des formalités d'usage.

Je m'avançai pour signer. Tout le monde était dans ce silence qui suit un grand acte suprême accompli. Je tenais la plume dans mes doigts et j'avais déjà écrit les premières lettres de mon nom de baptême. Un cri terrible fit tomber la plume de ma main.

— Arrêtez, monsieur, arrêtez! ne signez pas, cria-t-elle en se retournant tout à coup, le visage en feu, les mains suppliantes tournées vers son mari, en se jetant convulsivement à genoux devant le lit, et en se frappant la poitrine du poing comme quelqu'un qui se confesse et qui se punit soi-même d'un crime! Arrêtez, messieurs : je suis une misérable! je ne suis pas digne d'un si bon mari que le bon Dieu m'avait donné dans Jean, que voilà! Je l'ai trompé! J'ai menti huit ans de suite pour ne pas lui faire de la peine, et j'allais faire mentir à son insu la mort dans sa bouche pour ne pas déshériter un enfant que j'aime trop.

— Un enfant que tu aimes trop, Luce? dit le mari, étonné du geste et du cri de sa femme; et pourquoi donc que tu l'aimes trop, notre petit? Est-ce qu'il n'est pas le tien comme le mien?

— Oh! pardonne-moi, pardonne-moi, mon pauvre Jean! dit Luce en lui prenant les deux mains froides dans les siennes et en y collant son front comme pour l'enfoncer

dans l'ombre de la mort. Non, ce n'est pas le mien; non, ce n'est pas le tien. Le nôtre est mort à deux mois! Je n'ai pas voulu t'affliger à ton retour en te l'avouant; j'ai menti, j'ai menti, par amour pour toi d'abord, et puis par amour pour le petit après! Mais je ne veux pas mentir à Dieu jusqu'à la mort, ni charger ma conscience du vol que je te ferais faire à nos parents en te faisant donner tout ton pauvre bien à un enfant qui n'est pas le nôtre! Ce testament serait un larcin, Jean! Écrivez, monsieur le notaire, ce qu'il vous dira maintenant!

Luce, après avoir arraché ces aveux de sa conscience, attendit, comme frappée de la foudre, la réponse du mourant.

— Eh bien! dit Jean, après un long intervalle de silence pendant lequel il semblait rechercher péniblement dans sa mémoire les fils embrouillés de sa pensée, tu ne m'as trompé que pour ma tranquillité, dit-il à sa femme; je te pardonne et je te bénis pour ton mensonge à l'article de la mort, Luce! J'aimais ce petit comme s'il était le tien et le mien; mais je ne dois pas priver mes parents. Écrivez, monsieur le notaire, que je laisse mon bien en jouissance à ma femme, et après elle à mes parents.

Le notaire écrivit, les témoins signèrent et se retirèrent. Le malade, épuisé d'émotions, retomba dans les sommeils et dans les délires d'où l'arrivée du notaire l'avait momentanément tiré.

Luce fut prise d'une légère fièvre, à force de trouble d'âme, et couchée sur un des lits de la même chambre où Jean luttait contre la mort. Geneviève eut deux personnes à soigner au lieu d'une. Elle suffisait à tout, passant du chevet de Jean au chevet de Luce, avec l'enfant qui l'aidait et qui s'attachait d'heure en heure à elle de toute la tendresse qu'il avait pour Luce et pour Jean. Il n'avait rien compris à la scène du notaire et du testament. On lui aurait dit dix

mille fois que Luce et Jean n'étaient pas son père et sa mère, que son cœur lui aurait toujours dit plus fort qu'il était leur enfant.

CI.

Trois jours se passèrent ainsi sans qu'il y eût aucun changement dans l'état du pauvre *magnien*. Sa femme, soulagée du poids de sa conscience, ne tarda pas à se rétablir. La lenteur du mal commençait à lui rendre l'espérance de voir son mari rendu par Dieu à son amour. Le médecin lui-même trouvait des symptômes plus rassurants. Il y avait dans la chambre habitée par les quatre pauvres gens des heures de silence et de calme pendant lesquelles on n'entendait que la respiration plus douce et plus régulière de Jean assoupi. Les deux femmes, qui ne se quittaient plus, causaient alors à voix basse auprès de la fenêtre. L'enfant jouait ou travaillait avec les outils de Jean sur le palier. Geneviève s'introduisait de plus en plus dans le cœur et dans la confiance de Luce. Depuis que cette jeune femme avait jeté le cri de sa conscience devant le notaire, Geneviève semblait l'aimer davantage. Elle ne la perdait pas un moment de vue, comme on surveille de l'œil un trésor ou un mystère qu'on craint de voir disparaître avec la personne qui en est dépositaire et qui emporterait tout en disparaissant. Luce rendait cœur pour cœur à Geneviève. Dans ces cœurs simples, l'amitié n'a pas les réserves et les prudences qui la rendent lente et soupçonneuse dans les classes où les sentiments sont plus compliqués. Se rendre service, c'est se connaître ; se plaire, c'est s'attacher. La nature ne réfléchit pas, elle sent : ces deux femmes s'aimaient.

CLI

Un soir, Jean, presque convalescent, dormait d'un sommeil paisible sur son traversin, éclairé d'un rayon du soleil couchant. Je félicitais Geneviève et Luce du miracle obtenu de Dieu et de la nature par leurs prières et par leurs soins. Geneviève ne perdait pas un instant de vue la pensée d'éclairer le mystère déjà à demi découvert de l'enfant. Elle s'assit sur le rebord d'un des lits éloignés du malade, à côté de Luce.

Je m'assis moi-même sur le rebord du troisième grabat, en face des deux femmes. Les yeux de Geneviève me sollicitaient de parler à Luce. Je les compris. J'amenai l'entretien à ce ton grave et attendri d'intimité produite par un bonheur senti en commun. Le bonheur ouvre l'âme, et tout s'échappe par les fentes du cœur avec les larmes douces de la joie.

— Vous n'avez dit qu'un mot l'autre jour devant les témoins, dis-je à Luce, un mot qui vous a bien coûté, nous l'avons vu, pour avouer à votre mari que vous l'aviez trompé huit ans, en lui faisant accroire que cet enfant que vous paraissiez tant aimer était le vôtre ; mais aujourd'hui que Jean est sauvé et que vous aurez à lui dire tout, à loisir et sans crainte, racontez-nous, à Geneviève et à moi, par quel concours de circonstances et de sentiments, vous qui paraissez si franche et si consciencieuse, vous avez pu être amenée à mentir et à tromper ainsi celui que vous aimez tant ?

— Je le veux bien, dit-elle ; je ferai pénitence, par la honte que j'en aurai devant Geneviève, de la faute que j'ai commise.

Geneviève, tous les traits tendus et recueillis par l'attention, écoutait d'avance de toutes ses oreilles, espérant trouver dans le récit la confirmation de ses pressentiments sur l'enfant, et quelques preuves de plus de son origine.

CLII

Quand j'ai épousé Jean, j'avais seize ans, dit Luce; nous ne savons pas ni l'un ni l'autre quand nous avons commencé à nous courtiser, nous avons été élevés ensemble dans la chaumière de sa mère. Nous étions deux agneaux de la même étable. Son père était *magnien* aussi, il avait gagné sou par sou son petit domaine défriché sur la montagne. Sa mère gagnait sa vie en prenant à l'hospice des nourrissons et en les allaitant pour quatre francs par mois; après quoi, quand ils avaient l'âge d'aller en champ, elle les mettait en maîtres et recevait un petit loyer pour leur travail. Je suis moi-même un de ces pauvres enfants abandonnés, nourris et élevés par elle. C'est sans doute ce qui m'a plus tard inspiré ma faute. On aime ceux qui portent le même nom méprisé du monde que nous. Cependant, quand je fus grande, la mère de Jean, qui s'était attachée à moi plus qu'aux autres, parce que j'étais plus fine de peau et plus délicate de tempérament, et que je lui avais donné plus de peine, ne voulut pas se séparer de moi. Elle me traita tout comme si j'avais été sa propre fille et m'éleva avec Jean, qui avait seulement quatre ans d'âge en avant de moi. On disait aussi que j'étais l'enfant d'une grande dame de Genève ou de Chambéry qui ne pouvait pas me reconnaître, mais qui faisait passer secrètement, tous les ans, de petits cadeaux de beau linge et d'habits à ma mère nourrice pour l'engager à avoir un soin plus tendre de moi. Mais je n'en

ai jamais su autre chose, si ce n'est que la mère de Jean disait quelque temps avant sa mort à une voisine qui lui reprochait de m'avoir laissé épouser à son fils : « Dites ce » que vous voudrez de Luce, allez ; si elle n'a pas d'ex» trait de naissance du maire, elle en a un fameux du bon » Dieu, allez ! S'il y a de la honte dans ce mariage, elle » n'est pas pour mon garçon. »

CLIII

Donc j'aimais Jean sans le savoir, et Jean m'aimait sans s'en douter, et la mère le voyait bien, elle ; et voilà qu'un jour elle nous dit : « Vous vous aimez ? — Tiens, que nous dîmes tous deux en rougissant, c'est donc vrai pourtant ? — Eh bien, dit la mère, il faut vous épouser. » Nous fûmes bien aises, bien aises, car nous nous aimions véritablement depuis l'âge de douze ans, sans connaître comment ça s'appelait, et nous nous mariâmes pour rester, lui et moi, tous seuls et toute la vie avec la mère de Jean, qui n'avait plus ni mari ni enfants à la maison.

CLIV

Jean s'en allait l'hiver et revenait l'été. Je soignais sa mère et les vaches en son absence. Nous étions bien heureuses quand il remontait des plaines. Nous fûmes longtemps sans avoir d'enfant. Enfin, au bout de trois ans et demi, et un an seulement après la mort de sa mère, je devins enceinte. Jean fit venir et me laissa à la maison une sage-femme de bien loin pour me délivrer en son absence.

J'accouchai pendant que mon mari était à faire son tour de Savoie. Ah ! le bel enfant que je nourrissais toute seule à la maison quand la sage-femme fut partie, et comme je me faisais fête de le montrer à Jean, qui désirait tant un garçon pour l'aider dans son état, et pour aller rapiécer à sa place quand il voudrait ne plus me quitter au domaine !

CLV

Il faut donc vous dire, monsieur, que le domaine que nous appelons le *Gros-Soyer* (c'est un arbre qui a de la moelle dans le bois, et avec lequel les enfants font des sifflets), que le domaine du *Gros-Soyer* est situé bien haut, bien haut, et bien loin de toute paroisse. La maison est toute seule, sur le bord d'une large ravine au fond de laquelle coule une gouttière qu'on voit briller çà et là, à travers les feuillages qui la couvrent. Des sapins, des hêtres, des houx et des érables, poussent sur les deux côtés de la ravine, et leurs têtes montent jusque dehors pour chercher la respiration et le soleil. Notre toit de genêts est à demi caché par ces branches, excepté du côté du matin, où il y a une petite cour, avec une galerie en bois et un escalier en pierres brutes qui mène à la chambre. De ce côté, on voit le soleil jusqu'à midi, pendant que les oiseaux chantent, sifflent dans l'ombre des arbres sur le derrière de la maison. C'est comme un nid, quoi ! Aussi les voisins, quand j'étais petite, m'appelaient la *bergeronnette*.

Quand je dis les voisins, monsieur, je veux dire ceux qui dépendent des hameaux épars du *Gros-Soyer*, et qui habitent la même montagne. Tous ces hameaux ne se composent que de sept ou huit masures bien loin les unes des autres et qui ressemblent plus à des huttes de bûcherons

qu'à de vraies maisons. Elles sont habitées par de pauvres gens qui montent des paroisses d'en bas, quand ils n'ont aucun héritage, et qui viennent défricher un coin de sable, et bâtir une grange et une maison avec les pierres grises non taillées qu'ils tirent des champs en les rompant de la pioche. Les hommes vont les étés moissonner dans les plaines, l'automne vendanger pour les vignerons, l'hiver se louer pour battre le blé en grange : quelques-uns savent ressemeler les souliers ; d'autres sont contrebandiers entre Savoie et France ; d'autres, comme mon mari, vont étamer les cuillères de fer et rapiécer les assiettes cassées avec des brides de fil de fer. Les femmes restent quasi toute l'année seules à la maison ou aux champs. Elles ont toutes un nourrisson de l'hospice, parce que ça les aide à vivre, et qu'on dit que l'air est sain dans les bruyères et dans les genêts.

CLVI

Or nous n'avions pour plus près voisin qu'une femme, déjà sur l'âge, dont le mari, pris en contrebande, après s'être battu contre les douaniers, était depuis cinq ans et encore pour sept ans aux galères sur mer. Elle s'appelait la mère Maraude, à cause de l'état de son mari, qu'elle suivait souvent dans ses rapines sur la frontière. Elle vivait seule avec deux chèvres et quelques brebis, qu'elle faisait teter à ses nourrissons, car elle se donnait impudemment à l'hospice pour avoir du lait, quoique ses enfants à elle eussent déjà mis la main au chapeau pour la conscription ; et quand on refusait de lui en donner, elle en achetait des autres et les nourrissait au rabais, pour trois francs par mois. Voilà comment elle gagnait son pain, et aussi en allant

marauder, la nuit et le jour, dans les vergers pour voler des poires, des noix ou les sorbes, qu'elle vendait en bas dans les paniers de son âne.

Ah ! c'était bien la plus dure et la plus inhumaine des femmes que l'on ait jamais connues dans le pays. On disait qu'on ne voudrait pas être seulement son âne ou sa chèvre, car elle battait toutes les créatures du bon Dieu, et surtout les pauvres enfants, pour les empêcher de crier la faim.

Sa maison est basse et toute cachée sous un gros rocher qui la domine. On descend du rocher sur le toit, et du toit dans la cour. C'est la maison la plus proche de chez nous. Au bout de notre grande bruyère, ou le père de mon mari a planté un verger, il y a un gros poirier de poires d'hiver à plein vent, qui laisse tomber ses feuilles la moitié dans notre verger et la moitié dans la cour de la mère Maraude. C'est un arbre qui a bien deux cents ans de vie, et qui porte les bonnes années plus de quatre paniers d'âne de bonnes poires rouges comme des feuilles de cerisier après la gelée d'automne. Mais, hélas ! nous n'avions guère que le plaisir de les voir mûrir et rougir sur l'arbre ; dès qu'elles étaient mûres, la mère Maraude cueillait sa moitié ; et, les nuits suivantes, le vent ou les corneilles faisaient si bien, à son dire, qu'il ne restait pas grand fruit de notre côté. Mais nous voyions les feuilles sur le pré, par exemple, comme si le vent et les oiseaux avaient eu des frondes et des perches pour battre l'arbre ! Il était bien visible pour nous que la mère Maraude en avait pour eux, et la dépouille de ce malheureux poirier, qui nous donnait toujours l'espérance et rarement un plein chapeau de ses fruits, était, chaque année, entre la mère Maraude et nous, le sujet de querelles qui nous rendaient la vie dure et qui nous faisaient dire de mauvaises paroles à cette mauvaise voisine. J'avais toujours peur que Jean ne finît par la battre, et Jean

avait toujours peur qu'elle ne finît par mettre le feu à notre pauvre toit de genêts.

CLVII

Eh bien! monsieur, vous ne croiriez pas que ce qui me faisait le plus de peine d'avoir cette méchante voisine si près de nous, qui aimions la paix, ce n'était pas tant de voir le poirier récolté et les autres arbres du verger visités tour à tour la nuit, que d'entendre tout le jour crier les malheureux petits nourrissons qu'elle élevait sur son grenier, sans comparaison, comme des cabris dans une étable. Leurs gémissements et leurs plaintes me faisaient trembler le cœur dans les flancs. Je ne pouvais travailler ou coudre en joie pendant que je sentais souffrir autour de moi ces innocentes créatures.

Vous me direz : Qu'est-ce que la mère Maraude et ses nourrissons font à votre racontance? Vous allez comprendre pourquoi je vous dis ce détail, et je ne le dis pas par médisance. D'ailleurs la méchante femme est morte, et Dieu veuille lui pardonner les cris de ses enfants, comme Jean et moi nous lui pardonnons les poires.

CLVIII

Je vous ai dit, mam'selle Geneviève, que j'étais accouchée d'un beau garçon, mais un peu délicat de peau, pourtant, comme moi, et que, la sage-femme étant partie de chez nous pour son village, j'allaitais toute seule mon fruit de trois mois dans notre maison, en attendant mon mari

et en me faisant une image de son plaisir. L'enfant profitait que c'était une bénédiction ; on aurait dit que j'avais assez de lait pour en abreuver deux. Je le promenais la moitié du jour dans le verger, et le faisant sauter dans mes bras tendus et en le recevant sur le sein comme une escarpolette.

Souvent, dans ses promenades à travers le verger, je m'approchais jusque vers le poirier, et j'entendais pleurer de soif ou crier des mouches un joli petit nouveau nourrisson de six mois que la mère Maraude avait rapporté, il n'y avait pas longtemps, de la ville, soi-disant pour lui donner le sein. La méchante, la menteuse, elle ne lui donnait que le pis de sa chèvre, et encore quand les cabris en avaient de reste.

De plus, elle s'en allait des journées entières en commerce ou en moisson, avec sa serpe ou son âne, sortant le matin, ne rentrant qu'au soleil couché, et laissant pendant toutes ces heures le pauvre enfant lié dans son berceau, sur le palier de sa porte, gardé par le chien et par le cochon. La chèvre avait plus de pitié que la femme. En rentrant des bruyères, elle venait d'elle-même se placer en travers, sur le berceau, pour faire teter le petit humain ; mais, tout le reste du temps, il n'y avait ni femme ni chèvre autour de lui ; il dormait ou il criait du fond de la cour comme une complainte qu'on chante seul dans des murs vides. Il n'y avait rien de si triste, monsieur, que ce gémissement continu et désespéré d'une voix qui pleure dans la nuit d'une maison, sans être entendue de personne !

CLIX

Mais, moi, monsieur, je l'entendais tant et toujours, ce petit enfant, qu'à la fin je n'y pus pas tenir. Je pensai : « Mon

Dieu! si c'était le mien pourtant, je serais bien aise qu'une voisine, attendrie par sa misère, vînt lui prêter un peu de ce lait qui lui manque; et quand ce ne serait que lui sourire pour réjouir un peu ses pauvres yeux! »

Donc, un jour après midi que la mère Maraude ne devait pas revenir et que le nourrisson pleurait encore plus misérablement que de coutume, je pris mon petit endormi dans mes bras, je m'avançai toute tremblante vers le poirier, je montai sur le rocher d'où l'on voit la cour, et je descendis sur le palier, les pieds nus, pour consoler le malheureux nourrisson.

Ah! le bel enfant que je vis! Mais tenez, vous pouvez bien le voir lui-même : c'est Bastien que voilà; il a bien grandi, mais c'est toujours la même jolie figure de jeune fille et les mêmes cheveux, un peu brunis par la fumée de la colophane et du *magnien* seulement!

Il avait dégagé ses bras pour chasser les mouches qui lui suçaient le peu de sang qui lui restait. Il me les tendit comme pour me demander de le prendre. Il sourit à mon petit, il balbutia je ne sais quoi; on eût dit qu'il cherchait à parler. Cela me fendit l'âme en deux, monsieur. Je déposai le mien sur le pied du berceau, j'ôtai les bretelles du maillot; je pris l'enfant dans mes bras, je l'approchai à la source, je jouai avec lui, et puis, n'y pouvant plus résister, à la peine et au plaisir que son gracieux visage me faisait, je pris ma hardiesse à deux mains, j'ouvris mon fichu et je lui donnai le sein tant qu'il voulut bien. Si vous l'aviez vu, Geneviève, quel transport! quelle joie! quelle ivresse de petit affamé! quels trépignements de mains, quels piétinements de ses jolis petits pieds nus sur ma poitrine! Je croyais qu'il allait me boire tout entière. Mais, en vraie vérité de Dieu, j'étais si aise de le voir rassasié une fois dans sa vie, que je ne pensais pas à en garder pour le mien.

Mais le bon Dieu est le bon Dieu, comme dit Jean ; là où il y en a pour un, il y en a pour deux.

Quand il eut teté sa suffisance, je le remis dans son berceau, je le portai sous le poirier à l'ombre avec mon petit, et je restai là jusqu'au soleil couchant à les faire tantôt dormir, tantôt jouer, tantôt teter ensemble. Après cela, je remis tout sur le palier de la mère Maraude comme je l'avais trouvé, et je me sauvai à petit bruit dès que j'entendis le grelot de son âne dans le bas du sentier au fond de la ravine.

Ah ! quelle bonne journée j'avais passée et comme ça me fit m'endormir plus contente ! Ce n'était pas mal, n'est-ce pas, bien que je n'eusse pas le droit d'aller dans la cour et dans l'escalier de la voisine sans sa permission ?

— Oh ! non, dit Geneviève, je ne crois pas que ce fût mal.

CLX

— Eh bien ! ça continua ainsi tous les jours, et deux ou trois fois par jour pendant deux mois. Il fallait voir comme l'enfant profitait ! on eût dit qu'il tetait les fées pendant son sommeil.

Quant à moi, ma pauvre Geneviève, il me semblait que j'avais deux enfants au lieu d'un et que mon cœur se partageait entre celui-là et le mien ! On m'avait bien toujours dit que l'enfant se greffait par la mamelle à la femme étrangère, comme le fruit d'un arbre se greffe aux branches de nos sauvageons dans notre verger ; mais je ne l'avais jamais cru. Ah ! je le crois bien à présent, allez ! Quand je sentais à mon sein la jolie petite bouche rose de ce petit abandonné, qui ne voulait pas plus s'en décoller que l'agneau du

sein de sa brebis, quoiqu'on le tire par la patte, et quand je sentais que la douce chaleur de mon corps et du sien se confondaient sur mon propre cœur comme pour chauffer un berceau vivant à ce petit malheureux tombé sans nid sur la terre, et quand mon lait faisait un petit ruisseau sur ses lèvres, et que je me disais : « Cette vie qui va couler en lui et grandir avec ses membres d'enfant, c'est pourtant ma vie! » ah! il s'en fallait de bien peu que je ne regardasse ce nourrisson aussi amicalement que s'il était sorti de mes flancs! Le lait, c'est une parenté, soyez-en sûre, Geneviève, et quand on a nourri un enfant six semaines ou deux mois, on se sent presque autant sa mère que si on l'avait porté neuf mois!

J'éprouvais tout cela pour celui-là, et quand je me réveillais la nuit et que la bise soufflait dans les branches, ou que l'eau pleurait ou grelottait dans le fond de la ravine sous la maison, il me semblait toujours que je l'entendais crier et m'appeler. Je comptais les heures jusqu'à celle où la mère Maraude partait avec son âne pour la plaine, afin d'aller revoir, caresser, bercer et nourrir son petit.

CLXI

Hélas! c'est ce qui me perdit. J'avais trop d'attachement pour ce pauvre être; le bon Dieu m'en punit. Je vais vous dire ce que je n'ai jamais dit, excepté à la mère Maraude. Elle est morte : ainsi je le cacherais encore si je voulais; mais j'aime mieux tout vous dire pour me soulager une fois la conscience.

Donc, un jour de printemps, ah! un jour bien malheureux, croyez-moi, Geneviève! j'étais allée dès le matin jouer avec mes deux petits sur le rocher garni de mousse, de prime-

vères et de genêts fleuris, qui domine, comme je vous l'ai dit, la cour et le palier de l'escalier de la maison de la mère Maraude. J'avais les jambes pendantes du côté du précipice, mais je n'y faisais pas attention, parce que nous autres qui sommes nés au bord de ces abîmes, comme les fougères qui croissent sur les pentes et qui s'y balancent par les racines, nous n'y prenons pas garde tant seulement. J'avais mis les deux enfants ensemble sur mes genoux pour jouer au soleil dans le creux de mon tablier. Ça m'amusait de les regarder faire. Ils s'embrassaient, ils s'enlaçaient, ils se riaient l'un à l'autre comme deux chevreaux blancs entre les jambes repliées de la mère, et moi je les agaçais du front et de la bouche et des doigts pour les encourager à jouer.

CLXII

Voilà qu'au moment où je ne pensais à rien, celle des chèvres de la mère Maraude qui nourrissait aussi le petit saute tout à coup de la muraille de la cour sur le rocher, comme si elle eût été jalouse qu'on lui prît son nourrisson, et s'élance contre moi les cornes contre mon sein. Je fais un geste pour me garantir le visage avec mes deux mains, mes genoux s'ouvrent sans que j'aie le temps d'y songer, et les deux petits roulent sur mes pieds du rocher, d'abord lentement, lentement comme deux gerbes de foin léger que le vent et la pente entraînent, puis enfin vite, vite, de touffe d'herbe en touffe d'herbe, de fougère en fougère, jusqu'au fond de la ravine, où il y avait une large flaque d'eau! Je me lève, je jette un cri, je lève les bras au ciel, je penche la tête sur le précipice pour voir au fond, je supplie tous les anges du paradis de faire pousser miracu-

ïeusement une épine, une racine, une pierre, pour retenir mes pauvres petits sur la pente avant le bord de l'eau où ils peuvent se noyer! Je me suspends moi-même par les orteils de mes pieds nus et par les ongles de mes doigts aux herbes et aux sables, pour glisser au fond avant eux et les retenir avant leur chute! Hélas! c'était trop tard, ma pauvre demoiselle! J'en entends un dont le corps fait le bruit d'une pierre lourde éclaboussant l'eau; les feuilles m'empêchent de voir lequel. Est-ce le mien? est-ce l'autre? est-ce le faux? Je m'évanouis dans ce doute affreux, je roule au fond, le froid de l'eau me réveille dans le lit creux du ruisseau, à côté de mon pauvre petit! du mien, entendez-vous! il ne respirait plus! il avait été noyé en une minute...

Et l'autre! l'autre que voilà, celui de la mère Maraude, il était devant moi qui me tendait les bras, qui regardait et qui riait, sans jugement, le pauvre innocent, accroché par les jambes à un fil de lierre, comme un oiseau pris à un *regepiace* par la patte.

Ah! tenez, mam'selle Geneviève, dit Luce en cet endroit de son récit, en relevant son tablier de ses deux mains et en s'enveloppant le visage, dispensez-moi de vous en dire davantage là-dessus! Mes cris, mes pleurs auraient fendu le rocher pendant tout ce jour-là, si les pierres avaient un cœur. Qu'il vous suffise de savoir que l'enfant de Jean et de moi était mort, et que l'enfant étranger était vivant. Pauvre petit Moïse, retenu par les joncs, comme celui de la Bible de Jean!

Il fallait bien le nourrir, puisqu'il vivait et qu'il criait, et qu'il me demandait sa mamelle! Je la lui donnai. Et je l'aimai encore, malgré le malheur dont il avait été cause; mais était-ce sa faute ou la mienne, aussi?

. . . .

. . . .

CLVIII

Je fis emporter mon pauvre enfant noyé, par deux enfants des voisins, à la paroisse ; personne que moi n'a jamais su de quoi il était mort ; un enfant de quatre mois, on n'y fait pas plus d'attention dans les villages de chez nous qu'à une mouche qui tombe de la vitre à la gelée. On l'enterre au cimetière sans savoir seulement son nom.

Je restai seule, seule, seule, avec le lit vide de Jean et le berceau vide de mon enfant à la maison. Ah ! que les jours me paraissaient longs et les nuits sans fin !

CLXIV

Et puis je me disais : « Ce pauvre Jean ! qui croit qu'à son retour il va trouver son enfant tant désiré pour lui sourire enfin dans mes bras ! Que va-t-il dire ? Il croira que c'est ma faute ! il ne m'aimera peut-être plus du tout quand il me reverra les mains vides ! Et puis, ce pauvre petit de la mère Maraude, si je cesse de le nourrir, je n'aurai plus de lait ! il se dessèchera de nouveau comme une herbe sans source. Je l'aimais tant après le mien ! comment ferai-je pour me consoler de deux, moi qui ne puis pas me consoler d'un ? » Et je continuais, malgré mon chagrin, à aller tout le jour, en cachette, allaiter et caresser tristement ce pauvre petit.

CLXV

Le moment du retour ordinaire de Jean approcha ; il me vint une idée que je ne pouvais plus chasser, comme un

mauvais rêve. Ce rêve finit par s'emparer tellement de moi, que je devins folle pour ainsi dire et que je ne pensai plus à autre chose. Enfin cette folie me donna un courage et une hardiesse que je n'avais jamais eus de ma vie pour aucune chose au monde, et que je ne me suis jamais retrouvée depuis. Je résolus de me contenter. coûte que coûte. Voilà comment :

J'allai un soir chez la mère Maraude, et je lui dis : « Vendez-moi le petit, le mien est mort ! J'ai du lait, j'en prendrai soin ; je ne dirai rien à Jean, il croira que c'est le sien ; vous, mettez votre doigt sur vos lèvres ; je recommanderai bien aux enfants qui ont porté le mien en terre de ne rien dire à Jean. La paroisse est loin, le curé est mort. Personne ne viendra lui parler de son enfant mort, et si jamais on lui en parle un jour, ce sera trop tard, il sera apprivoisé au petit, il ne voudra pas plus que moi s'en désapprivoiser.

» — Tout ça se peut, dit la voisine, — l'argent fait tout. Que me donnerez-vous pour mon enfant ? et que me donnerez-vous pour mon silence ? »

Nous nous assîmes sur le bât de son âne dans sa cour, pendant qu'elle donnait une poignée de foin volé à ses bêtes, et le marché fut fait ainsi :

Je lui laissai les six francs par mois de l'hospice avec la layette, comme si elle avait véritablement nourri et vêtu l'enfant trouvé chez elle, et il fut convenu que je lui prêterais l'enfant pour le montrer aux sœurs de l'hospice toutes les fois qu'on demanderait à s'assurer de son existence.

Et que, pour payer son silence, je lui donnerais tous les ans pour rien tous les fruits du poirier qui croissait au bout de notre verger, près de sa maison, et lui faisait tant d'envie et tant commettre de mauvaises actions pour s'en approprier les poires : et que cela durerait tout le temps qu'elle ne dirait rien à Jean ni aux autres de notre arrangement.

Le marché fait, je lui donnai des arrhes, et j'emportai l'enfant tout nu, en lui laissant le berceau et la layette. Je sentais bien que je faisais mal, et pourtant j'étais plus contente en m'en allant que si j'avais déterré un trésor. Je n'aurais jamais cru que le bien fît tant de plaisir. C'est aussi que je pensais à la douleur que cela allait épargner à mon cher Jean !

CLXVI

Tout se passa comme j'avais pensé. Jean, à son retour, me voyant ce bel enfant au sein, ne se douta seulement de rien, et il aima ce petit comme il aurait aimé le sien. La tête a des yeux, voyez-vous, Geneviève, mais le cœur n'en a pas. Il aime ce qui se laisse aimer, sans demander le nom ni l'extrait de baptême. Cela a duré comme cela neuf ans. Le bon Dieu ne m'a pas donné d'autre enfant. Mon mari a appris son état à Bastien, et il a commencé, depuis un an, à le conduire avec lui pour allumer sa forge entre deux pierres et pour mener le soufflet.

Maintenant que vouliez-vous que je fisse, quand j'ai vu que le pauvre Jean s'y trompait jusqu'à l'article de la mort, et qu'il allait déshériter ses vrais parents en donnant sa maison et sa broussaille à un étranger! Il fallait bien avouer ou aller un jour devant Dieu comme une voleuse de bien d'autrui! Oh! ça, non! Tromper le cœur, d'un homme pour son bien, oui; mais voler à tout jamais l'avoir d'une pauvre famille, non. Qu'auriez-vous fait à ma place, mam'selle Geneviève?

— Oh! moi dit Geneviève en regardant l'enfant, j'aurais fait comme vous! Je le sens, j'aurais volé l'enfant, mais j'aurais rendu l'héritage!

Mais il ne s'agit pas de cela, continua Geneviève en par-

lant bas à Luce et en l'emmenant à l'écart dans la chambre ; si on vous disait à qui est véritablement le petit, le rendriez-vous comme vous avez rendu le bien à la famille de Jean ?

— Ah ! dame, dit Luce en levant les bras au ciel, je le voudrais bien, mais je ne serais pas maîtresse. On rend l'enfant à qui il appartient, mais on ne peut pas rendre son cœur.

Geneviève, toujours tourmentée de l'idée d'approfondir le mystère de l'origine du petit e de retrouver dans Bastien le fils de Josette, emmena Luce à l'écart dans la cour, s'assit avec elle, sur la dernière marche de l'escalier, demanda à l'enfant les cheveux et les signes de reconnaissance qu'il portait attachés à son cou dans l'étui de fer-blanc, les plaça sur les genoux de Luce, et, la priant de bien l'écouter, elle lui raconta pendant plus de deux heures son histoire et celle de sa sœur, s'efforçant, autant qu'il m'était permis de le comprendre par les gestes des deux femmes, de convaincre Luce des droits qu'elle avait par la parenté à la possession de l'enfant. Luce ne répondait rien ; elle paraissait à la fois convaincue et atterrée par les raisons de Geneviève. Enfin les deux femmes se relevèrent pour remonter, avec cette attitude de réflexions indécises et ce pas qui avance et recule, témoignage certain d'un entretien qui a tout agité dans deux âmes et rien conclu.

CLXVII

J'avais suivi de l'œil, moitié par désœuvrement, moitié par intérêt de cœur, l'entretien des deux femmes dans la cour. Assis dans ma chambre auprès de la fenêtre, je lisais et regardais tour à tour ce qui se passait en bas. Ce drame se nouait plus fortement d'heure en heure. Luce jetait des

regards à la dérobée sur l'enfant comme sur un bien qu'on ne possède déjà plus avec sécurité.

De nouveaux arrivants allaient compliquer ce petit drame entre ces deux bons cœurs de femmes.

Je vis entrer chez moi le médecin, mon ami. Il avait la physionomie rayonnante d'un homme qui pressent quelque événement imprévu, et qui jouit d'avance du plaisir qu'il vient annoncer.

— Ton malade est sauvé, me dit-il en souriant ; mais je crains bien que sa pauvre jeune femme n'ait à mêler quelques larmes de tristesse aux larmes de joie que lui fera répandre la miraculeuse conservation de son mari, et j'ai bien peur aussi pour les yeux de Geneviève.

— Comment donc ? lui répondis-je étonné.

— Écoute, répondit-il en s'asseyant, il y a du nouveau à l'hospice où je vais faire ma visite tous les matins.

La supérieure, femme de la plus tendre vertu et du plus affectueux dévouement pour les malheureux, m'a fait monter après la visite dans le parloir, pour m'entretenir d'une exposition mystérieuse d'enfant qui eut lieu il y a environ neuf ans, dont l'administration, barbare et païenne en pareille matière, voulut faire perdre les traces, afin de dépayser la tendresse de la mère illégitime, et que la famille du père cherche aujourd'hui vainement à retrouver. Une sœur de Geneviève, charmante enfant, célèbre ici par sa beauté et par sa mort précoce, est mêlée, dit-elle, à tout ceci. Une dame pieuse, âgée, étrangère à ce pays, est logée à l'hospice depuis cinq semaines dans un appartement particulier, occupée à faire des recherches sur l'exposition de ce pauvre enfant perdu, à découvrir s'il existe encore et à le revendiquer pour elle au nom du père, jeune militaire tué à sa première affaire, et qui était son neveu chéri. La supérieure de l'hospice, dont cette dame est l'amie, l'aide dans son enquête charitable et ne néglige aucun soin pour

recueillir les témoignages et pour remonter sur les traces de l'enfant. Elle a connu Geneviève pendant l'épidémie qui a désolé nos contrées. Elle a appris par moi que cette charitable servante du curé de Valneige était ici, passant ses jours et ses nuits au chevet d'un montagnard moribond ; elle a voulu recueillir les souvenirs et les renseignements secrets qui peuvent aider la dame étrangère à constater l'existence et l'identité du fils de sa sœur. Ces deux femmes vont venir à l'instant ici ; avertissez Geneviève de leur visite et de leurs recherches. C'est un sujet bien délicat pour elle, puisqu'il s'agit à la fois de l'honneur de sa sœur Josette, et de rendre un nom, une famille et une fortune à un enfant auquel cette bonne fille doit s'intéresser.

— Oui, dis-je à mon ami, cet enfant l'intéresse trop en effet, car elle croit l'avoir retrouvé toute seule dans l'enfant de Luce que vous voyez là, jouant dans la cour avec mon chien de chasse, et dont vous avez admiré la figure et la sensibilité, tous les jours, auprès du lit du pauvre *magnien*. Je vais préparer Geneviève à cette visite.

Et je sortis.

CLXVIII

En entrant dans la chambre du malade, je trouvai la supérieure, l'étrangère, Geneviève et Luce dans un entretien déjà fiévreux, qui révélait par l'émotion des visages et par l'accent des paroles, les sentiments divers dont chacune d'elles était agitée. J'écoutais sans me mêler à la conversation, si ce n'est quand j'étais interpellé par un regard suppliant de Geneviève.

CLXIX

— Mais enfin, madame, disait Geneviève à la dame étran-

gère, femme âgée, infirme et dont le costume annonçait un rang distingué, comment avez-vous pu avoir connaissance des rapports de votre neveu avec ma sœur, et de la naissance d'un enfant, fruit de leur amour et d'un mariage clandestin ?

— De deux manières, mademoiselle, répondit l'étrangère avec une grande assurance et une douce dignité : premièrement, par le prêtre léger et coupable qui, ayant prêté témérairement son sacré ministère à une union illégale et cachée, s'en est repenti, en a fait l'aveu en mourant à son évêque, et l'a prié de faire instruire notre famille de ce fait et de l'existence probable de quelque fruit déshérité de ce mariage ; secondement, par mon pauvre neveu lui-même. Avant la fatale affaire où il succomba, il avait eu le pressentiment de ses dangers, et il avait écrit un testament que j'ai là dans mon portefeuille. Il l'avait confié, en cas de mort, à un soldat de son peloton, fils d'un de nos métayers, et dont la famille habite le même village que nous. Ce soldat, qui ne sait ni lire ni écrire, a attendu son retour dans sa famille pour nous remettre ce papier, dont il ne soupçonnait pas toute l'importance. Cette pièce nous révélait tout. Elle donnait à Josette et à son enfant toute la part d'héritage dont mon neveu pourrait se trouver possesseur à l'heure de son décès. Cette part n'est pas considérable, bien que ses frères et sœurs soient morts depuis, car ils ont laissé des enfants ; mais enfin, bien que cette part d'héritage ne s'élève qu'à un millier de louis, j'aurais été bien coupable devant ma conscience et devant Dieu si je n'avais pas cherché tous les moyens de la restituer à la mère et à l'enfant auxquels cette petite fortune était destinée. Et puis j'ai une certaine fortune moi-même ; j'adorais mon neveu : il me serait si doux de le retrouver dans un autre être, me rappelant ses traits et me rendant une partie de son cœur ! Je ne devais rien négliger et je ne négligerai rien, en effet,

pour sauver cet orphelin, s'il existe, de la misère et de l'abandon.

Geneviève, à ces mots, regardant d'un œil significatif la supérieure, comme pour lui dire : « Observez ce qui va se passer, » se leva de sa chaise, alla sur le palier, prit l'enfant par la main, et, le menant devant les genoux de l'étrangère, ne lui dit rien, mais appela, comme par hasard, son attention sur ce joli visage, en étudiant la physionomie de la vieille dame.

L'interrogation muette ne fut pas longtemps sans réponse.

— Quel est cet enfant, mon Dieu ! s'écria la bonne dame, quel cet enfant, mademoiselle? Je crois revoir l'image de mon neveu quand il avait l'âge de cet innocent !

— C'est le mien, madame, dit Luce en hésitant, en rougissant et en pâlissant tour à tour, comme si elle avait dit un mensonge.

— Oh ! oui, c'est le nôtre, dit le malade, comme si, par ce mot, le premier qu'il disait depuis son agonie et depuis l'aveu de Luce, il eût voulu tout à la fois indiquer indirectement à sa femme qu'il lui pardonnait et qu'il adoptait aussi l'enfant.

— Non, non, ne mentez pas, Jean ; ne balbutiez pas, ma pauvre Luce, dit Geneviève; c'est votre enfant par amour, oui, mais ce n'est pas votre enfant par la parenté.

Luce se voila le visage de son tablier et ne répondit rien.

— Oui, je suis le tien, dit tout bas l'enfant en prenant le tablier de Luce par un pan et en le rabattant de son front sur ses genoux. Pourquoi donc que tu rougis de moi devant le monde? Est-ce que j'ai fait quelque mal aujourd'hui?

Luce l'embrassa sans répondre.

CLXX

Alors, la supérieure, ayant fait monter le jeune médecin,

le notaire, le curé de Voiron et le juge de paix, qui étaient prévenus par elle pour assister à l'éclaircissement qu'elle croyait avoir à demander et à donner seulement devant Geneviève et avec elle, fit asseoir tout le monde sur les lits qui garnissaient la chambre de Jean, et s'asseyant elle-même à côté de la dame étrangère, elle parla ainsi en s'adressant à Geneviève :

CLXXI

— Ma pauvre Geneviève, il n'y a plus de honte dans le ciel. Votre charmante petite sœur y est avec les anges, auxquels elle ressemblait tant, je n'en doute pas; ainsi l'heure est venue de dire librement et consciencieusement la vérité sur une faute dont la mort l'a trop punie, et dont vous avez pris l'humiliation dans le pays pour en décharger sa mémoire.

Votre sœur a été unie, il y a neuf ans et quelques mois, par un mariage clandestin, au jeune sous-officier neveu de la dame que voilà.

— Je ne puis plus le nier, dit Geneviève.

— Un enfant est venu de cette union, et, dans l'embarras où vous étiez d'avouer et de légitimer sa naissance, vous l'avez fait déposer, pour être allaité, à l'hospice, avec l'intention de le retirer secrètement aussitôt que vous le pourriez sans perdre votre sœur de réputation.

Geneviève ne dit rien, et baissa la tête en signe de consentement.

— La sage-femme qui le portait fut suivie par le commissaire de police et emprisonnée. On enleva au petit les signes de reconnaissance et la boucle de cheveux de sa mère, attachée à son cou. L'administration, plus sévére et plus cruelle que la religion, nous avait ordonné, quand nous re-

cevrions des enfants au tour, de détruire ces signes pour intimider les mères coupables en leur ôtant tout espoir de retrouver jamais leur fruit, et en confondant tous ces pauvres orphelins dans le même troupeau, comme des enfants trouvés ou personne ne pût reconnaître le sien. C'est triste à dire, et c'est pourtant vrai, messieurs, dit-elle en regardant les magistrats et le médecin.

Mais la charité des femmes a toujours transgressé, tant qu'elle a pu, la loi. Quand la loi des hommes est contraire à la loi de la nature et de Dieu, on est coupable de lui obéir. J'ai pris sur ma conscience de ne jamais obéir à celle-là.

— Oh! quel bonheur! s'écria à demi-voix Geneviève en joignant les mains.

— Le commissaire me remit en secret les cheveux et les autres signes de reconnaissance qu'il avait enlevés à la sage-femme. Je les glissai, par un pieux subterfuge, entre deux doubles de toile, dans la layette du pauvre abandonné, et quand sa première nourrice vint le prendre, je lui indiquai de l'œil et du doigt la place où j'avais cousu cet extrait de naissance, invisible aux administrateurs, afin qu'elle le décousît plus tard et qu'elle en fît à tout hasard le témoin inséparable de son nourrisson.

A ces mots, Geneviève s'élança d'un bond sur le groupe où Luce et le petit se tenaient tout tremblants auprès du lit du malade, et ouvrant de ses mains promptes comme la pensée le gilet et la chemise de l'enfant, qui pleurait et qui se défendait de cette violente tendresse, elle en arracha de la boîte de fer-blanc le papier et la boucle blonde des cheveux de Josette :

— Est-ce cela, madame? oh! de grâce! dites, dites, est-ce cela? s'écria-t-elle en étalant la tresse sur les genoux et sous les yeux de la supérieure.

— C'est cela, ma fille, dit solennellement la religieuse.

Que Dieu soit loué, chère amie! dit-elle aussitôt en reprenant la boucle de cheveux des mains de Geneviève et en la donnant à la dame étrangère; tenez, voilà qui désormais est à vous; c'est votre titre de propriété de cet orphelin.

Geneviève resta les bras pendants et les mains vides, consternée d'avoir ainsi, à son insu, travaillé pour une autre, et de perdre la possession de l'enfant qu'elle se croyait enfin acquise à jamais.

Luce était pâle et immobile comme le marbre d'une Niobé sauvage.

Jean se cachait la tête sous sa couverture.

CLXXII

— Vous allez donc nous reprendre notre enfant! dit enfin la malheureuse Luce, en recouvrant la parole et en serrant Bastien sur ses genoux. L'enfant se pendait à son cou, et jetait de cet asile un regard de colère et d'effroi à la supérieure, à Geneviève, à l'étrangère et aux assistants.

— Vous le voyez, il n'est pas à vous, dit sévèrement le juge de paix.

— Il n'est pas à moi! s'écria Luce en se levant comme par un ressort mécanique et en élevant le petit dans ses bras, comme pour prendre Dieu à témoin de la violence que ce rapt allait faire aux droits qu'elle se sentait dans le cœur; il n'est pas à moi! Qu'il me rende donc le mien, que j'ai perdu pour l'amour de celui-là! le lait dont je l'ai nourri, les pleurs de mes yeux dont je l'ai arrosé dans ses maladies, le sang de mon cœur, qui a passé dans le sien! et essayez donc voir de lui ôter aussi son cœur à lui de sa poitrine, pour qu'il me le reprenne, s'il peut! et qu'il le rende à celle-là et à celle-là, ajouta-t-elle avec un air et un accent

de mépris en jetant un coup d'œil devenu presque farouche sur Geneviève et sur la dame étrangère.

— Oui, dit Bastien en montrant les poings et répétant les mots de sa mère : essayez voir de prendre mon cœur, qui est à Luce et à Jean, pour le donner à celle-là ! Non, non, non ; pas même à toi, Geneviève, quoique tu sois si bonne, et que tu aies guéri mon père.

Geneviève se sentit atteinte au cœur. La vieille dame parut surprise et déconcertée, la supérieure embarrassée. Les hommes et la religieuse échangèrent entre eux des regards d'étonnement, pour se dire : « Nous avions compté sans la nature. »

CLXXIII

— Mais, mes braves gens, dit enfin la vieille dame, et toi, mon enfant, vous ne pouvez pas vous obstiner ainsi à refuser à la famille et à la tante du père naturel de cet orphelin ce qui leur appartient par la société et par la loi.

— Et par la nature aussi, dit Geneviève en pensant à elle-même.

— Non, reprit la supérieure, vous ne le pouvez pas, ma pauvre femme. Je suis obligée en conscience d'être témoin contre vous. L'enfant est bien le fils du sous-officier qui l'a reconnu par testament et de la sœur de Geneviève, qui a les mêmes droits sur sa possession, puisque c'est son sang et qu'il lui a coûté tant d'années de honte imméritée et de peines !

Geneviève regarda la supérieure avec un regard de reconnaissance plein d'espoir.

— Il est aux parents du père, dit le juge de paix. Vous n'avez qu'à parler, madame ; vous n'avez qu'à produire à Grenoble le testament de votre neveu et le témoignage de

madame la supérieure, et l'enfant vous sera remis sans contestation par la justice.

— Et vous appelez cela de la justice! dit Luce en s'élançant vers la porte comme pour emporter et aller cacher son nourrisson.

On la retint.

— Je ne suis pas venue de si loin pour réparer un mal par un autre, dit tristement la vieille dame. Je n'emploierai certainement pas la main de la justice pour arracher le fruit greffé de l'arbre auquel il s'est identifié depuis huit ans. Je ne déchirerai pas quatre cœurs pour consoler et guérir le mien.

— Que faire? dit la supérieure.

— Que faire ? dit Geneviève.

— Que faire ? dit la vieille dame.

— Laissez faire la loi ! dit le juge de paix.

— Laissez faire la nature ! m'écriai-je tout ému et tout attendri.

Luce se jeta à mes genoux et me jeta l'enfant dans les bras, comme si j'avais été une main offerte du bord à une mère tendant un fils à sauver du fond d'un torrent débordé.

Je le déposai à terre devant Geneviève, qui se baissa pour l'embrasser, et je dis à la vieille dame :

— La loi vous le donne, madame; la nature le donne à Geneviève; mais la tendresse le donne à Luce... Mais lui-même, à qui se donne-t-il?

— A ma mère, à ma mère à ma mère Luce! s'écria le pauvre enfant en cherchant à s'échapper de mes bras et en tendant ses petits bras à la villageoise.

Geneviève releva le coin de son tablier pour essuyer ses yeux, et dit tout bas en sanglotant à Luce :

— Je vous ai, avec l'aide de Dieu, sauvé votre mari ; je ne veux pas vous prendre votre enfant, je vous le donne.

— Et moi, dit gravement la vieille dame, je ne veux pas,

pour la consolation de mes vieux jours, enlever à cet enfant une excellente mère. Je vous le donne aussi. Ce que Dieu a placé lui-même est bien placé. Je ne dérangerai pas la Providence.

— O bonté divine ! s'écria Luce en se jetant aux genoux de la supérieure et de son amie avec le petit ; si vous me l'aviez repris, je serais morte !... Et Jean, ajouta-t-elle, en regardant son mari, que serait-il devenu sans son apprenti ?

— Et moi donc ! dit Geneviève, il aurait donc fallu que vous me prissiez avec lui, car je ne pourrais pas plus m'en séparer à présent que je ne puis me séparer de la pensée de ma pauvre sœur.

— Puis elle dit à Luce :

— Vous me prendrez au *Gros-Soyer* avec vous, n'est-ce pas ? Je suis d'un petit appétit, je ne coûte pas cher à nourrir ; jc gagnerai bien mon pain avec vous, allez, et je ne vous demanderai jamais d'autres gages que de voir l'enfant, de lui apprendre à lire et à prier pour sa première mère, pour la seconde, et pour vous, madame, ajouta-t-elle en prenant tendrement la main de l'étrangère et en la portant à ses lèvres.

— Non, vous n'aurez pas besoin de gages chez la paysanne, ma pauvre fille, dit la vieille dame à la servante, c'est moi qui les payerai.

A ces mots, elle se tourne vers le notaire et vers le juge de paix, et leur dit :

— Voici un portefeuille qui contient les vingt-quatre mille francs que mon neveu a laissés pour son fils, dans le cas où je parviendrais jamais à constater son existence. J'en donne la jouissance à Luce et à son mari, à la charge de loger, de nourrir et de soigner Geneviève chez eux jusqu'à sa mort, et la propriété à cet enfant après eux. Vous aurez soin d'employer cette somme à l'acquisition de quelque petit

domaine attenant à l'habitation de ces pauvres gens au *Gros-Soyer*. Jean était *magnien,* il deviendra laboureur, c'est un état plus sédentaire et plus respecté.

— Oh ! Dieu ! quel bonheur ! dit Luce en se frappant les mains l'une contre l'autre. Jean, mon ami, tu ne me quitteras donc plus pour courir ainsi les champs ! Ah ! que les hivers me paraissaient longs, seule dans notre maison sur la montagne ! Nous serons quatre à présent, et nous achèterons la chaumière, le pré et les châtaigniers de la mère Maraude.

— Et le poirier ? dit Geneviève en badinant.

— Oh ! c'est vrai, répondit Luce, je n'y pensais pas ; je l'avais vendu pour cet enfant, et voilà que cet enfant me le rend avec la cour, la maison et le champ qui étaient sous ses branches.

— C'est ainsi que fait le bon Dieu, reprit Geneviève : il vous prend une poire, et il vous en rend un panier. Ah ! vous me ferez voir l'arbre, n'est-ce pas, Luce ? et j'irai m'asseoir au pied pendant l'été en filant ma quenouille et en gardant vos bêtes ; ça me fera penser à Josette.

Tout tut fait comme il avait été dit dans cette rencontre.

Jean guérit, Geneviève quitta l'hospice provisoire de Valneige, où l'on envoya une sœur hospitalière à sa place. La pauvre servante suivit Luce, son mari et l'enfant à la montagne, où elle file encore au pied du poirier, où je la revois tous les ans quand la chasse me ramène aux montagnes.

FIN

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

COLLECTION MICHEL LÉVY

CROMWELL

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Antar	1 vol.
Bossuet	1 —
Christophe Colomb	1 —
Cicéron	1 —
Les Confidences	1 —
Cromwell	1 —
Fénelon	1 —
Geneviève, histoire d'une servante	1 —
Graziella	1 —
Guillaume Tell	1 —
Héloïse et Abélard	1 —
Homère et Socrate	1 —
Jacquard	1 —
Jeanne d'Arc	1 —
Madame de Sévigné	1 —
Nelson	1 —
Nouvelles confidences	1 —
Régina	1 —
Rustem	1 —
Toussaint-Louverture	1 —

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.

CROMWELL

PAR

A. DE LAMARTINE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

CROMWELL

I

Le nom de Cromwell a signifié jusqu'ici ambition, astuce, usurpation, férocité, tyrannie; nous croyons que sa véritable signification est fanatisme. L'histoire est comme la Sibylle : elle ne livre ses secrets au temps que feuille à feuille. Elle n'avait pas livré jusqu'ici le secret du caractère et des actes de cet homme énigmatique. On l'avait pris

pour un grand politique, ce n'était qu'un grand sectaire. Des historiens à vue pénétrante et à profonde investigation, Hume, Lingard, Bossuet, Voltaire, s'y étaient trompés : ce n'était pas leur faute, c'était celle du temps. Les vrais documents n'avaient pas été exhumés encore, le portrait de Cromwell n'avait été peint que par ses ennemis. Sa mémoire avait été traînée sur la claie comme son cadavre par la restauration de Charles II, par les royalistes des deux branches, par les catholiques et par les protestants, par les whigs et par les tories, également intéressés à défigurer l'image de ce protecteur républicain.

Mais l'erreur n'a qu'un temps, et la vérité a des siècles. Son tour devait venir, un hasard l'avança.

II

Un de ces hommes de recherche qui sont à l'histoire ce que les faiseurs de fouilles sont aux monuments, Thomas Carlyle, écrivain écossais, réunissant en lui l'enthousiasme qui exalte et la patience qui s'obstine mécontent de ces Cromwell de convention et de superficie peints jusqu'à présent par l'histoire, résolut de découvrir et de restituer le véritable Cromwell. Les contradictions évidentes dont les historiens de son pays et de tous les pays avaient construit jusqu'alors l'image d'un tyran de fantaisie et d'un hypocrite de mélodrame, faisaient justement conjecturer à M. Carlyle que, sous une figure historique aussi contradictoire avec elle-même, et dont aucun des mobiles qu'on lui attribue ne motivait logiquement les actes, il devait y avoir un autre Cromwell,

un Cromwell de la nature, complétement différent de ce Cromwell d'imagination. Guidé par cet instinct de la logique et de la vérité, qui est le génie des découvertes dans l'érudition, M. Carlyle, esprit sectaire lui-même et qui se complaît à marcher seul, entreprit d'exhumer et de compulser toutes les correspondances enfouies au fond des archives privées ou publiques, dans lesquelles, dans toutes les dates de sa vie obscure et de sa vie militaire ou politique, Cromwell, sans songer alors à se peindre, s'est peint en effet pour la postérité. Muni de ces trésors de vérité et de révélation, M. Carlyle s'enferma un certain nombre d'années dans une solitude champêtre et studieuse pour qu'aucune distraction ne vînt détacher un moment ses yeux de son travail. Puis, après avoir amassé, classé, étudié, commenté, reproduit ces volumineuses lettres de son héros, et après en avoir fait ressortir enfin, comme d'une tombe fermée, l'esprit de l'homme et du siècle, il a

livré cette correspondance inédite à l'Europe, en disant avec plus de motifs que Jean-Jacques Rousseau : « Prenez et lisez, voilà le vrai Cromwell ! « C'est sur ces nouveaux et incontestables documents que nous allons nous-même écrire la vie du dictateur.

III

Cromwell, que la plupart des historiens, échos des pamphlétaires de son temps, donnent pour fils d'un brasseur de bière ou d'un boucher, était né d'une famille noble, illustrée même par les premiers titres de l'Angleterre. Son grand-oncle, Thomas Cromwell, créé comte d'Essex par Henri VIII et décapité ensuite par un des retours de caractère et de férocité de ce prince, avait été un des spoliateurs les plus ardents des biens de l'Église romaine et des monastères après l'établissement du protestantisme par son

maître. Le grand tragique anglais Shakspeare met prophétiquement en scène ce Thomas Cromwell, comte d'Essex, dans une de ses tragédies. C'est à lui que le cardinal Wolsey, conduit au cachot et à la mort par l'inconstance de Henri VIII, dit en marchant au supplice : « Cromwell! Cromwell! prends garde à l'ambition! Si j'avais employé à servir mon Dieu la moitié du zèle que j'ai employé à servir mon roi, je ne serais pas ici dépouillé et saignant sous la main de mes ennemis! »

IV

Ce Cromwell, comte d'Essex, un moment premier ministre de Henri VIII, employa un de ses neveux, Richard Cromwell, à la persécution contre les catholiques, et l'enrichit des dépouilles des églises et des couvents. Richard Cromwell fut le bisaïeul du protecteur Olivier Cromwell.

L'aïeul d'Olivier, connu dans sa province sous le nom du *Chevalier d'or,* par allusion aux richesses dont sa famille s'était investie dans la spoliation des couvents, se nommait Henri Cromwell. Il vivait dans le comté de Lincoln; il habitait le domaine d'Hinschinbrook, ancien monastère de religieuses expulsées, transformé par les Cromwell en manoir seigneurial. Il fit épouser à son fils aîné, Richard Cromwell, une fille de la famille de Stuart établie dans le même comté. Cette Élisabeth Stuart fut la tante d'Olivier Cromwell, qui devait plus tard immoler Charles Ier. Ainsi la destinée semblait se complaire à mêler dans les mêmes veines le sang de la victime et du meurtrier.

V

Le roi Jacques Ier d'Écosse, en passant par le comté de Lincoln pour venir régner en Angleterre, honora de sa présence la demeure des Cromwell, à cause de cette parenté avec Élisabeth Stuart, mère du futur protecteur. L'enfant, né en 1599, avait alors quatre ans; il put se souvenir plus tard, quand il régnait lui-même dans le palais des Stuarts à White-Hall, d'avoir vu sous son toit et à la table de sa propre famille ce roi, père du roi qu'il allait détrôner et décapiter !

Cette famille ne tarda pas à déchoir de sa richesse. L'aîné des fils vendit à bas prix le manoir seigneurial d'Hinschinbrook. Il se retira dans un petit domaine qu'il possédait parmi les marais d'Huntingdon. Son frère cadet, Robert Cromwell, père du futur sou-

verain de l'Angleterre, élevait pauvrement sa nombreuse famille dans un autre domaine voisin, sur les bords de la rivière d'Ouse, nommé Ély. La nature indigente, âpre et morose, de cette contrée aquatique, l'horizon monotone, la rivière fangeuse, le ciel nébuleux, les arbres grêles, les chaumières rares, les mœurs rudes des habitants, étaient de nature à concentrer et à assombrir le caractère de l'enfant. L'âme des sites semble passer dans l'âme des hommes, les grands fanatismes sortent généralement des contrées ingrates et tristes : Mahomet, des vallées brûlées de l'Arabie ; Luther, des montagnes froides de la basse Allemagne ; Calvin, des plaines inanimées de la Picardie ; Cromwell, des marécages stagnants de l'Ouse. Tel lieu, tel homme. L'âme est un miroir avant d'être un foyer.

VI

Olivier Cromwell, celui dont nous écrivons l'histoire, était le cinquième enfant de son père. Il perdit ce père avant l'âge. Envoyé à l'université de Cambridge, ville voisine de la maison paternelle, il y fit ses études libérales et en revint à l'âge de dix-huit ans, après la mort de son père, pour servir d'appui à sa mère et de second père à ses sœurs. Il avait six sœurs, qu'il parut aimer toutes tendrement. Il gouverna sous les yeux de sa mère et avec une raison prématurée le domaine et la maison paternelle. A vingt et un ans il épousa Élisabeth Bourchier, jeune et belle héritière de la province, dont les portraits révèlent, sous une chaste et calme figure du Nord, une âme capable d'enthousiasme, de piété et de contemplation. Ce fut le premier et le seul amour de son mari.

Cromwell s'établit avec sa jeune épouse

dans la maison de sa mère et de sa sœur, à Huntingdon : il y vécut dix ans dans les délices d'une union pieuse, dans les soins domestiques d'une fortune étroite, dans les occupations rurales d'un gentilhomme fermier qui cultive lui-même son domaine, et dans les pensées religieuses de réforme qui agitaient en ce temps-là jusqu'à la démence l'Écosse, l'Angleterre et l'Europe.

Sa famille, ses amis, ses voisins, le peuple de son voisinage étaient fanatiquement attachés à la cause nouvelle du protestantisme et du puritanisme, cause encore contestée en Angleterre par les restes de l'ancienne Église vaincue, toujours prêts à revivre. Le fameux patriote Hampden, qui devait donner le signal d'une révolution sur le trône par le refus légal d'un impôt de vingt schellings à la couronne, était cousin du jeune Cromwell et puritain comme lui. Cette famille, révolutionnaire en religion et en politique, devait s'échauffer mutuellement dans la solitude par la passion du temps concentrée

en un petit nombre de fidèles. Cette passion, dans la nature ardente et sombre du jeune Cromwell , s'exaltait souvent jusqu'à la maladie d'imagination ; il craignait pour son salut éternel; il avait quelque scrupule de ne pas faire assez pour sa foi; il se reprochait comme une lâcheté la tolérance de quelques symboles catholiques, tels que la croix au sommet des édifices et quelques ornements religieux que le protestantisme récent laissait subsister encore dans l'église d'Huntingdon. Il se sentait menacé d'une mort prochaine et redoutait les jugements de Dieu. Warwick, un de ses contemporains, raconte que Cromwell, saisi de ses accès de mélancolie religieuse, envoyait féquemment chercher pendant la nuit le médecin de la ville voisine de sa demeure et s'entretenait avec lui de ses scrupules et de ses terreurs sur la foi. Il assistait assidûment aux prédications des ministres puritains ambulants qui venaient réchauffer l'ardeur des polémiques et des haines ; il cherchait la solitude,

il méditait les textes sacrés aux bords de la rivière qui traversait ses champs. La maladie du temps, l'interprétation de la Bible, qui s'était emparée alors de toutes les imaginations pieuses, travaillait douloureusement la sienne. Il écoutait en lui les inspirations intérieures sur le sens religieux et politique des textes sacrés, il admettait, comme les puritains ses frères, cette révélation individuelle et perpétuelle par les pages et les versets d'un livre infaillible et divin, mais dont aucune autre autorité que l'esprit de Dieu soufflant et parlant en nous ne pouvait donner une interprétation obligatoire. Le puritanisme de Cromwell était l'obéissance absolue à l'Écriture sainte et la liberté absolue dans l'interprétation de cette Écriture : dogme contradictoire mais séduisant de cette secte, qui commande d'un côté sur parole de croire à la divinité d'un livre, et qui abandonne d'un autre côté à l'imagination de chacun le sens du livre imposé !

VII

De cette foi dans l'inspiration propre et continue du fidèle à l'hallucination et à la prophétie de chaque fidèle , il n'y avait qu'un pas. Les fervents puritains, et Cromwell lui-même s'y laissaient naturellement glisser à chaque instant. Chacun était à la fois son inspirateur et son inspiré, son séide et son prophète. Cette religion qui s'écoutait sans cesse parler elle-même dans l'âme du croyant, était surtout la religion des imaginations malades : plus on était fanatique, plus on était pieux. Cromwell s'enivrait dans sa retraite de ces miasmes de son époque, concentrés et exaltés en lui par la jeunesse, par l'énergie et par l'isolement de ses pensées.

Les seules distractions qu'il eût dans sa retraite étaient l'accroissement de sa famille,

la culture de ses champs, la multiplication et la vente de ses troupeaux. Il allait lui-même, comme un fermier économe, acheter aux foires du voisinage les jeunes animaux pour les engraisser dans ses prairies et les revendre avec un médiocre bénéfice après le pâturage. Il avait vendu deux mille guinées une partie des terres de son héritage, pour aquérir un domaine plus rapproché de l'eau et plus abondant en prairies, près de la petite ville de Saint-Yves, à quelques milles d'Huntingdon. Il s'y établit avec sa famille déjà nombreuse, consistant en deux fils et quatre filles, dans un petit manoir enfoui sous les saules au bord des prairies, appelé le Manoir du Sommeil (*Sleep-Hall*) : il avait alors trente-six ans. Sa correspondance à cette époque n'est pleine que des affections de famille, des louanges de sa femme, des satisfactions de ses enfants, des détails domestiques de ménage et des sollicitudes de son âme pour les missionnaires puritains dont il propage les prédications et dont il soutient

charitablement le zèle par des cotisations volontaires. Sa vie exemplaire, la bonne administration de sa maison, sa réputation d'habile et économe cultivateur, son intervention assidue et intelligente dans les intérêts généraux de la province, lui avaient conquis cette popularité rurale qui désigne un homme modeste à l'estime et à la confiance du peuple pour représenter convenablement les intérêts en souffrance et les opinions en majorité dans les conseils délibérants de son pays. Cromwell, qui se sentait dépourvu d'éloquence naturelle, et dont l'ambition alors ne dépassait pas le cercle de sa fécilité domestique, de sa fortune restreinte et de ses champs bornés, ne briguait pas les suffrages des électeurs d'Huntingdon et de Sains-Yves; mais, dans l'intérêt de la religion, qui était toute sa politique, il crut sa conscience engagée à les accepter. Il fut élu, le 17 mars 1627, membre du parlement dans son comté. Sa vie publique commençait avec les orages parlementaires de la

Grande-Bretagne, qui allait jeter un roi sur l'échafaud et élever un fermier de campagne plus haut que le trône.

Pour bien comprendre Cromwell et la place que lui faisait à son insu la destinée, jetons un regard sur l'Angleterre au moment où Cromwell entre inconnu et silencieux sur la scène.

VIII

Henri VIII, ce Caligula breton, dans un accès de colère contre Rome, avait changé la religion de son royaume : c'est le plus grand acte de souveraineté qui ait jamais été accompli par un homme sur une nation. Le caprice d'un roi était devenu la conscience d'un peuple, l'autorité civile avait subjugué les âmes. Le vieux catholicisme, répudié par le prince est livré en dérision et en dépouille à la cupidité des grands et du peuple, s'était

écroulé avec ses dogmes, sa hiérarchie, son clergé, ses moines, ses monastères, ses possessions sacrées, ses territoires inféodés, ses richesses , ses temples. La foi catholique était devenue un crime d'État, son nom un scandale et une accusation contre ses fidèles. L'apostasie nationale avait été aussi soudaine et aussi écrasante qu'un coup de foudre; la nation catholique avait disparu sous la nation anglicane. Henri VIII et ses conseillers avaient voulu néanmoins conserver de l'antique religion d'État ce qu'elle avait de favorable au prince, d'utile au clergé, de prestigieux pour le peuple, c'est-à-dire le principe d'autorité s'imposant par le prince, chef de la religion aux âmes; la hiérarchie, les honneurs, les richesses aux évêques; enfin la liturgie et la splendeur des cérémonies au peuple. Prenant un milieu politique entre l'Église de Luther et l'Église de Rome, l'Angleterre avait constitué sa propre Église. Cette Église était rebelle à Rome, qu'elle imitait en la combattant, soumise à Luther, qu'elle restreignait

en lui ressemblant ; c'était un établissement plutôt civil que religieux, qui donnait plus de corps que d'âme et plus d'appareil que de réalité, à la piété officielle du peuple.

Le peuple néanmoins, par fierté d'avoir secoué le joug de Rome, par antipathie contre la suprématie antique qui avait si longtemps plié et possédé ces îles, et par horreur contre le *papisme*, mot dans lequel on avait resumé pour lui toutes les superstitions et toutes les servitudes étrangères ; le peuple s'était assez facilement attaché à sa nouvelle Église. Il voyait en elle un symbole de son indépendance, un *palladium* contre Rome, un gage de sa nationalité. Les souverains, depuis Henri VIII, quelles que fussent leurs croyances personnelles, avaient été obligés de protéger ou de défendre le culte anglican. La déclaration de foi catholique eût été pour eux égale à une abdication ; le peuple ne se serait pas fié, pour son indépendance civile à des princes qui auraient professé leur dépendance spirituelle envers Rome.

IX

Cependant la liberté avait pénétré naturellement avec la révolte dans les consciences en Angleterre. Après s'être insurgée, à la voix de son prince, contre l'autorité antique et sacrée de l'Église romaine, il était absurde de penser que la conscience nationale s'astreindrait sans murmurer à l'unité de la nouvelle institution. Les fondements qui en avaient été jetés sous ses yeux dans la débauche et dans le sang du tyran de l'Angleterre étaient trop récents pour lui paraître divins. Chaque conscience avait voulu profiter de sa liberté. Les sectes étaient nées de l'anarchie religieuse : elles étaient innombrables comme les pensées de l'homme livré à son propre sens, ferventes comme la nouveauté dans la foi. Les décrire toutes dépasserait nos limites. La plus nombreuse

était celle des puritains, sorte de jansénistes de la Réforme. Les puritains, parti logique et extrême du protestantisme, étaient les radicaux et les républicains de la Réforme. Une fois entrés dans la région des croyances libres et individuelles, ils ne voyaient pas de raison pour transiger avec ce qu'ils appelaient les superstitions, les idolâtries, les abominations, les symboles, les cérémonies de l'Église romaine. Ils n'attribuaient d'autorité absolue qu'à la Bible. Ils ne reconnaissaient pour souveraineté qu'un texte ; mais ce texte même, ils n'en recevaient l'explication et l'application que de ce qu'ils appelaient l'*esprit*, c'est-à-dire l'inspiration arbitraire qui montait de leurs propres pensées à leur entendement. Ils portaient l'oracle en eux, et ils consultaient perpétuellement l'oracle. Afin de l'évoquer avec plus de puissance, ils tenaient des assemblées pieuses, et ils formaient des cénacles et des églises où chacun prenait la parole quand il sentait le frémissement sacré, et où les plus

étranges divagations des fidèles passaient pour la parole de Dieu.

Telle était la secte qui, depuis Henri VIII, luttait à la fois contre l'Église anglicane dominante et contre les restes du catholicisme proscrit.

X

Trois règnes avaient été agités par ces dissensions du culte : celui de la reine Marie, fille catholique de Henri VIII, qui avait favorisé le retour de ses sujets à sa propre foi, et dont les puritains abhorraient la mémoire comme d'une Jézabel papiste ; celui de la grande reine Élisabeth, fille protestante du même roi, mais d'une autre mère, qui avait persécuté les catholiques, immolé Marie Stuart d'Écosse et prescrit l'amende, les cachots et la mort même contre ceux de ses sujets qui ne faisaient pas, au moins

une fois tous les six mois, acte du culte anglican; celui de Jacques Ier, fils de Marie Stuart, mais élevé dans l'Église protestante par les puritains d'Écosse, prince appelé au trône d'Angleterre par déshérance de la maison de Tudor à la mort d'Élisabeth, homme doux, philosophe, tolérant, qui avait voulu ménager les deux cultes et faire vivre en paix sous ses lois les sectes rivales et frémissantes de cette trève forcée.

XI

Charles Ier, son fils venait de lui succéder à vingt-six ans. C'était un prince doué par la nature, par le caractère et par l'éducation, de tous les dons propres au gouvernement d'une nation puissante et éclairée dans un temps ordinaire; beau de visage, brave de cœur, loyal d'esprit, éloquent de parole, honnête et ferme de conscience, ambitieux

de l'amour de son peuple, soigneux de la gloire de son pays, incapable d'attenter aux lois et aux libertés de la constitution, mais jaloux seulement de conserver par devoir à ses successeurs la part entière et mal définie d'autorité royale que cette constitution, moins écrite que pratiquée, affectait aux rois d'Angleterre.

En montant sur le trône, Charles Ier avait trouvé et conservé par déférence au poste de premier ministre un favori sans mérite de son père, le duc de Buckingham. Le duc de Buckingham, dont la beauté du corps, la grâce des manières et l'insolence d'orgueil étaient les seuls titres, n'était qu'un de ces caprices de la fortune dont la faveur des rois faibles peut faire une puissance, mais dont elle ne fait jamais un homme d'État. Plus propre au rôle de mignon qu'à celui de ministre, Buckingham, après avoir payé d'ingratitude les folles faveurs du père et avoir cabalé sourdement dans le parlement contre Jacques, prétendait continuer

à régner par habitude sous le nom du fils. La modestie de Charles lui laissa quelques années agiter l'Angleterre et brouiller l'État. Il fit tour à tour, selon l'intérêt de sa propre influence, avancer et reculer son jeune maître dans les rapports de la couronne avec le parlement au delà et en deçà des limites que le droit et les traditions attribuent à ces deux pouvoirs. Il créa ainsi l'esprit de résistance et d'empiétement parlementaires, en opposition avec l'esprit d'entreprise et de prépotence royales. Buckingham affectait le pouvoir absolu du cardinal de Richelieu, sans en avoir le génie et le caractère. Le poignard d'un fanatique, qui le frappa à Plymouth pour se venger d'une injustice que Buckingham lui avait faite en le destituant d'un grade dans l'armée, en délivra enfin Charles Ier.

De ce jour, le roi voulut, comme Louis XIV en France, gouverner lui-même sans premier ministre. Mais l'infortuné Charles Ier n'avait eu ni un Richelieu pour abattre de-

vant son règne les résistances, ni un Mazarin pour les corrompre. De plus, la France, au moment où Louis XIV arrivait au trône, était à la fin de ses agitations et de ses guerres civiles, et l'Angleterre était au commencement. On ne peut donc pas raisonnablement attribuer à l'infériorité personnelle de Charles I[er] des malheurs qui étaient bien moins ses fautes que les fautes du temps.

XII

En peu d'années, les luttes entre le jeune roi et son parlement, luttes envenimées par les factions religieuses plus encore que par les factions politiques, jetèrent l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande dans une fermentation qui était le prélude de guerres civiles et de catastrophes dans l'État. Le parlement, plusieurs fois dissous par impatience de ses révoltes, toujours rappelé par la nécessité de

ses subsides, devint le foyer et le centre actif et populaire de tous les partis opposés au roi. L'Angleterre tout entière se rangea derrière ses orateurs. Le roi fut l'ennemi commun de toutes les sectes religieuses, de toutes les libertés patriotiques, de toutes les ambitions avides de conquérir sur sa prérogative royale un lambeau de sa couronne. Charles I[er] la défendit vainement avec énergie pendant quelque temps, tantôt avec un ministère, tantôt avec un autre. L'esprit d'opposition était tellement universel, que tout ce qui entrait dans le conseil du roi était à l'instant frappé de suspicion, d'impuissance et de discrédit par l'esprit public.

XII

Un ministre plus habile et plus hardi que ses prédécesseurs, Thomas Wentworth, comte de Strafford, homme qui avait conquis une

haute renommée dans l'opposition par son éloquence et que cette renommée avait désigné au roi, lui dévoua enfin sa popularité et ses talents.

Strafford parut un moment relever, à force d'éloquence, de sagesse et de fermeté intrépide, le trône chancelant. Le parlement décréta le ministre d'accusation. Le roi, qui l'aimait, ne put le défendre. Strafford, menacé de la peine capitale pour ses services plus que pour ses crimes imaginaires, comparut, après une longue captivité, devant une commission de juges composée de ses ennemis par le parlement. Le roi ne put obtenir d'autre faveur que celle d'assister caché dans une tribune grillée au procès de son ministre. Il reçut de là au cœur tous les coups portés par la haine du parlement à son conseiller. Jamais la parole d'un accusé ne répondit mieux à la majesté de l'innocence que dans le dernier discours prononcé par Strafford devant ses ennemis et devant son roi. Athènes et Rome n'ont rien de plus

tragique et de plus pathétique dans leurs annales.

XIV

« Ne pouvant trouver dans ma conduite, dit Strafford à ses juges, aucun acte auquel puisse s'appliquer le mot et la peine de la trahison, on invente à défaut de loi, je ne sais quelle évidence *constructive* et *accumulatoire*, au moyen de laquelle chacun de mes actes, innocent ou louable en soi, produirait une trahison collective. Où donc, dans nos lois antiques, cette nature invisible et impalpable de crime s'est-elle tenue si longtemps enfouie ? Il vaudrait bien mieux être sans loi que de nous figurer qu'il y a des lois sur lesquelles nous devons régler nos actes, et de trouver à la fin qu'il n'y a de loi que l'inimitié et l'arbitraire de nos accusateurs. Si, faisant voile sur la Tamise, je

brise mon vaisseau sur une ancre, et s'il n'y a point sur l'eau de bouée pour signaler l'ancre qui me brise, la patrie me tiendra compte du dommage; mais, si l'écueil est bien signalé, ma perte ne sera imputée qu'à moi... Où est ici la marque attachée au crime? A quel signe ai-je pu reconnaître que j'étais criminel? Il est demeuré caché sous l'eau; toute la prudence, toute l'innocence humaine ne pouvaient me préserver de la ruine dont je me vois menacé.

» Il n'y a pas moins de deux cent quarante ans que toutes les natures de trahison ont été définies, et pendant un si long espace de temps, je suis le premier, je suis le seul pour qui la définition de ce crime ait été élargie à ce point, afin de m'envelopper dans ses réseaux. Milords, nous avons vécu, heureusement pour nous mêmes, dans l'intérieur de notre patrie, nous avons vécu glorieusement en dehors pour le monde. Contentons-nous de ce que nos pères nous ont laissé; que l'ambition ne nous fasse pas souhaiter

d'être plus consommés qu'eux dans ces arts ruineux et perfides d'incriminer l'innocence! Vous serez sages, milords ; vous aurez ainsi pourvu à votre propre sûreté, à celle de vos descendants, à celle du royaume entier. Si vous jetez au feu ces sanglants et mystérieux répertoires des trahisons constructives, comme les premiers chrétiens y jetèrent leurs livres d'art dangereux, pour vous attacher à la simple lettre de la loi en vigueur, qui vous dit ce qui est crime, où est le crime, et comment, en vous abstenant du crime, vous n'encourrez pas la peine du crime?...

» Gardez-vous de réveiller ces lions endormis pour notre propre destruction!... A toutes mes afflictions, milords, n'en joignez pas une que je regarderais comme la plus funeste : ce serait pour mes autres péchés comme homme, et non pour ma trahison comme ministre, que j'aurais le malheur d'introduire un pareil précédent, un pareil exemple de procédure si attentatoire aux lois et aux libertés de mon pays!...

» Milords, j'ai fâtigué beaucoup plus longtemps votre attention que je n'aurais dû et voulu le faire. Ah! continua-t-il en abaissant ses regards sur ses enfants en bas âge, qui assistaient en deuil, comme des suppliants, au procès de leur père; ah! si ce n'étaient l'intérêt de ces chers gages, qu'une sainte, mantenant heureuse dans le ciel, m'a laissés, je ne serais pas capable... »

(Ici ses larmes lui coupèrent la voix; il se calma et reprit) :

« Ce que j'ai à perdre pour moi-même n'est rien; mais j'avoue que, si mon silence ou mon indiscrétion était funeste à ces orphelins, la blessure dans mon cœur serait profonde. Votre bonté vous fera pardonner ma faiblesse... J'aurais encore quelque chose à ajouter, mais je vois que je n'en suis pas capable, et je laisse ce que j'avais à dire de plus.

» A présent donc, milords, grâce à la bonté du ciel, je me vois assez instruit de toute la vanité des grandeurs d'ici-bas,

comparées à l'importance de notre éternelle durée ailleurs ; et dans cet état, milords, je me soumets avec autant de tranquillité d'esprit que d'humilité, hautement et librement, à votre sentence. Que votre équitable arrêt soit pour la vie ou pour la mort, je me reposerai également plein de gratitude et de confiance dans le sein du souverain auteur de mon être !... *Te Deum laudamus !* »

XV

Un arrêt de mort répondit à cette éloquence et à cette vertu.

L'arrêt ne pouvait être légal sans être revêtu de la sanction du roi. L'accorder, pour Charles, c'était mentir à la conviction, à la reconnaissance, à l'amitié, à la dignité ; la refuser, c'était jeter le défi au parlement et au peuple, et appeler sur la couronne elle-même les foudres populaires que la mort du

ministre détournait. Charles tenta tous les moyens dilatoires pour échapper à cette honte ou à ce danger ; il parut en suppliant plus qu'en roi devant son parlement, il conjura les juges de lui épargner ce supplice. Pressé par la reine, qui n'aimait pas Strafford et qui ne mettait pas en balance dans son cœur la mort de son mari et celle d'un ministre, Charles avoua au parlement qu'il ne croyait pas Strafford innocent de quelques irrégularités et de quelques dilapidations du trésor public ; il ajouta que, si le parlement bornait l'arrêt au crime de dilapidation, il donnerait sa sanction en conscience à la peine, mais que, pour le crime de haute trahison, sa conviction et son honneur lui interdisaient de sanctionner par la mort une calomnie et une iniquité.

XVI

Le parlement fut inflexible, la reine pleura, l'Angleterre fermenta, Charles, prêt à céder, hésitait encore. La reine, Henriette de France, fille d'Henri IV, princesse d'une beauté accomplie, pour laquelle le roi conserva jusqu'à la mort la fidélité d'un mari et la passion d'un amant, se présenta devant lui en habits de deuil avec ses petits enfants. Elle conjura à genoux son mari de céder au peuple la vengeance qu'il ne pouvait lui arracher désormais sans tourner contre ces chers gages de leur amour cette mort qu'il détournait en vain d'une tête condamnée.

« Choisissez, lui dit-elle, entre votre vie, la mienne, celle de nos enfants, et la vie de ce ministre odieux à la nation ! »

Charles, ému d'horreur à l'idée de sacrifier une épouse adorée et des fils au berceau,

seul espoir de la monarchie, répondit que, s'il ne s'agissait que de sa propre tête, il la donnerait en échange de celle de son ministre innocent, mais que le sacrifice d'Henriette et de ses enfants dépassait son devoir et ses forces. Il ajournait néanmoins la signature de l'arrêt.

XVII

Strafford, cédant vraisemblablement aux sollicitations secrètes de la reine, écrivit lui-même à son malheureux maître pour décharger la conscience et l'affection du roi de sa propre mort.

« Sire, lui disait-il dans cette lettre, sublime effort d'une vertu qui triomphe de l'intérêt de la vie pour enlever le remords même à ses meurtriers, sire, n'hésitez plus à me sacrifier à la malignité des temps et à la passion publique qui a soif de ma mort. Mon

consentement volontaire à la sanction de mon supplice, que l'on sollicite de vous, vous déchargera plus devant Dieu que tout le monde ensemble. On ne fait pas d'injustice au malheureux en consentant à ce qu'il désire et à ce qu'il demande lui-même. Puisque la grâce du ciel me rend capable de pardonner à tout le monde avec une tranquillité et une résignation qui jettent un contentement infini dans mon âme prête à changer de demeure, je puis, sire, vous résigner cette vie terrestre avec toute la liberté et toutes la joie possibles, par un juste sentiment de reconnaissance pour toutes les faveurs dont vous avez comblé mon existence ! »

XVIII

Cette lettre vainquit les derniers scrupules du roi ; il crut que le consentement de la victime avait le droit d'innocenter le meurtre,

et que Dieu lui pardonnerait ce que le mourant lui pardonnait. Il accepta le sacrifice de cette vie qu'on lui offrait en échange de celle de ses fils, de sa femme, de la sienne peut-être, et du salut de la monarchie. La passion pour sa femme et pour ses enfants, l'espoir de prévenir la guerre civile, de ramener le parlement à la raison, à la justice, à la reconnaissance par ce sacrifice, épaissirent le bandeau sur ses yeux. Il crut enlever quelque chose à l'horreur et à l'ingratitude de cette lâcheté en ne la commettant pas directement de sa propre main et en plaçant un intermédiaire entre lui et le crime. Il nomma une commission de trois membres de son conseil, et il leur délégua le pouvoir de sanctionner en son nom l'arrêt du parlement contre Strafford. Les commissaires ratifièrent la sentence. Le roi s'enferma pour pleurer et pour ne pas voir la lumière du jour qui allait éclairer le supplice de son serviteur innocent. Il crut qu'en oubliant lui-même de compter ce jour dans sa vie, ce jour ne lui

serait pas compté dans le ciel et sur la terre. Il le passa tout entier dans les ténèbres, dans la prière pour le mourant, et dans les larmes. Mais ce jour se leva pour éclairer l'iniquité du roi, la trahison de l'ami, la grandeur d'âme de la victime.

XIX

« J'ai péché contre ma conscience, écrivit quelques années après le roi à la reine, en se reprochant à lui-même cette signature arrachée à sa tendresse de père et d'époux ; ma conscience m'a averti, elle m'a saisi le cœur au moment même où je signais cette basse et criminelle concession.

— Dieu veuille, s'écria l'archevêque, son conseiller ecclésiastique, en lui voyant rejeter la plume après avoir signé la nomination des commissaires, Dieu veuille que Votre Majesté n'ait pas sa conscience blessée à mort par cet acte !

— Ah ! Strafford est plus heureux que moi, répondit le prince en cachant ses yeux dans ses mains ; dites-lui bien que, s'il ne s'agissait pas du royaume, j'aurais offert ma vie pour la sienne !

L'ennemi personnel et acharné de Strafford, le féroce Pym, ce démagogue anglais qui jetait des colères feintes au parlement et des innocents au peuple pour nourrir de victimes son ambitieuse popularité, se félicita tout haut, comme d'un triomphe de cette lâcheté du roi, dont il n'osait pas espérer tant de faiblesse.

« Ah ! dit-il, il nous donne la tête de Strafford ! il ne nous refusera plus rien, pas même la sienne ! »

XX

Cependant le roi se flattait encore que la chambre des communes, satisfaite de son

humiliation et de sa déférence, n'exigerait pas le sang de son ami, et accorderait une commutation de supplice. Il ne connaissait pas les partis, plus implacables que les tyrans, parce que les partis n'ont que des passions d'esprit et point de cœur, et qu'on n'attendrit pas un système. Les hommes de parti votent à l'unanimité, par crainte les uns des autres, ce que chacun d'eux, pris isolément, répugnerait même à penser. Les hommes en masse ne sont plus des hommes, mais un élément. Pour émouvoir cet élément sourd et cruel de la chambre des communes, Charles employa ce qui pouvait le plus flatter l'orgueil et toucher la sensibilité de ces tribuns du peuple. Il écrivit aux communes une lettre pathétique arrosée de ses larmes ; il fit porter cette lettre au parlement pour la rendre plus irrésistible, par la main d'un enfant, son fils, le prince de Galles, dont l'âge, la beauté, l'innocence, devaient interdire tout refus à des sujets sollicités par un tel suppliant.

Le roi, dans cette lettre, ouvrait son âme aux communes, dénudait les plaies de son cœur, avouait les angoisses qu'il avait eues à surmonter en immolant son honneur de roi, ses sentiments d'ami à la volonté de ses sujets ; il exaltait la grandeur de la satisfaction qu'il avait enfin donnée aux communes, ne demandait, en retour de tant d'abnégation, qu'une prison perpétuelle au lieu de la mort pour son ancien ministre. Enfin, comme s'il eût douté lui-même du succès de sa supplique, il conjurait, dans un *post-scriptum*, les communes, d'accorder au moins jusqu'au samedi suivant, un sursis au condamné pour se préparer à la mort.

XXI

Tout fut sourd à la voix du père et à l'intercession de l'enfant : les tribuns du parlement n'accordèrent ni un adoucissement au sup-

plice ni une heure à la vie du condamné. Leur popularité imposait à leur ambition l'inexorabilité et la promptitude devant le peuple qu'eux-mêmes ils imposaient au roi. La belle comtesse de Carlisle, sorte de Cléopâtre anglaise, dont Strafford avait été l'amant préféré pendant sa grandeur, tenta des efforts généreux de séduction pour obtenir la vie de celui dont l'amour avait fait son orgueil. La comtesse de Carlisle échoua contre ces cœurs endurcis. Comme s'il eut été dans la destinée de Strafford d'être abandonné à la fois par l'amitié et par l'amour, cette beauté versatile, amoureuse de la puissance plus que de la personne de ses adorateurs, passa ensuite comme une dépouille de Strafford à Pym, et devint la maîtresse du meurtrier après avoir été celle de la victime. Pym, dit l'histoire anglaise, si profondément compulsée par M. Chasles, était un ambitieux qui jouait le fanatisme sans l'éprouver : *Homo ex luto et argilla epicurea factus,* selon l'énergique expression de Haket : *Homme pétri de boue et*

d'argile sensuelle, tel qu'il s'en rencontre dans les partis populaires comme dans les partis monarchiques, servant et flattant les partis, qui, à leur tour, assouvissent leurs serviteurs en relevant la satiété des voluptés par le goût du sang.

XXII

Strafford était préparé à tout après ces deux défections de ce qu'il avait le mieux servi et le plus aimé sur la terre. Cependant, quand on vint lui annoncer que le roi avait signé le bill de sa condamnation, la nature eut un retour en lui sur la résignation, et il lui échappa un reproche dans un gémissement: « *Nolite fidere principibus et filiis hominum !* s'écria-t-il en levant avec un geste d'étonnement ses mains vers la voûte de son cachot; *quia non est salus in illis !* Gardez-vous de placer votre confiance dans les princes et

dans les enfants des hommes, car il n'y a pas d'espoir de salut en eux ! »

Il demanda à s'entretenir un moment avec l'archevêque de Londres, Laud, emprisonné à la tour pour la même cause que lui. Laud était un prélat d'une haute piété et d'une âme supérieure à son siècle. Cet entretien, dans lequel les deux royalistes espéraient se fortifier l'un l'autre pour la vie ou pour la mort, leur fut refusé.

« Eh bien, dit Strafford au gouverneur de la tour, dites du moins à l'archevêque de se placer demain à sa fenêtre à l'heure où je marcherai au supplice pour recevoir mon dernier adieu ! »

XXIII

Le lendemain on pressa Strafford de demander une voiture pour aller à l'échafaud, dans la crainte que la fureur du peuple n'anticipât

sur le bourreau en déchirant de ses propres mains celui que Pym et les orateurs des communes lui avaient travesti en ennemi public.

« Non, répondit Strafford, je sais regarder la mort et le peuple en face : que je meure par la main du bourreau ou par la furie de la populace, si cela peut leur plaire, peu m'importe ! »

En passant sous la fenêtre de l'archevêque, dans la cour de la prison, Strafford se souvint du rendez-vous donné la veille à son ami : il leva les yeux vers les barreaux de fer de la fenêtre qui lui disputaient la vue de Laud. On ne voyait que les deux mains tremblantes et décharnées du vieillard tendues à travers les barreaux et cherchant à tâtons à bénir le mourant. Strafford s'agenouilla dans la poussière et inclina la tête.

« Monseigneur, dit-il à l'archevêque, votre bénédiction et vos prières !... »

Le cœur du vieillard ne put supporter le coup de cette voix et de cette émotion : il

s'evanouit, en bénissant, dans les bras de ses geôliers.

« Adieu, monseigneur! lui cria Strafford, que Dieu protège votre innocence! »

Et il marcha d'un pas ferme, malgré les douleurs de la maladie et l'affaiblissement de ses forces, à la tete des soldats qui semblaient moins l'escorter que le suivre.

XXIV

Selon la coutume si humaine de l'Angleterre et de Rome, qui laisse le condamné, quel qu'il soit, marcher à son supplice au milieu du cortège de ses parents et de ses amis pour l'encourager au dernier pas, Strafford avait son frère pleurant à côté de lui.

« Frère, lui dit-il, pourquoi pleurer ainsi? Voyez-vous rien dans ma vie ou dans ma mort qui puisse vous rendre honteux de

moi ? Est-ce que j'ai l'air tremblant comme un criminel, ou fanfaron comme un athée ? Supposez, pour vous raffermir l'âme, que c'est ici mon troisième mariage, et que vous êtes mon garçon de noces ; ce billot, ajouta-t-il en lui montrant le bloc de bois où il allait placer sa tête, sera mon oreiller, et j'y reposerai bien, sans peine, sans douleur et sans crainte ! »

XXV

Monté sur l'échafaud avec son frère et ses amis, il se mit à genoux un moment, comme pour saluer l'autel de son sacrifice; il se releva bientôt, et, regardant le peuple innombrable et muet qui couvrait la colline et la tour de Londres dite de l'Échafaud, il éleva la voix avec autant de vibration et de gravité qu'à la chambre des communes, théâtre de sa majestueuse éloquence.

« Peuple rassemblé ici pour me voir mourir, dit-il, soyez témoin! Je souhaite, en mourant, à ce royaume toutes les prospérités que Dieu peut donner à ceux qui vivent sur la terre! Vivant, j'ai toujours fait ce qui était en moi pour assurer le bonheur du peuple anglais; mourant, c'est encore mon seul vœu. Mais je supplie chacun de ceux qui m'écoutent d'examiner sérieusement, et la main sur le cœur, si le début d'une réforme salutaire doit être écrit en caractères de sang?... Pensez-y bien en rentrant chez vous!... A Dieu ne plaise que la moindre goutte de mon sang retombe sur aucune de vos têtes! Je crains cependant que vous ne vous avanciez dans une voie fatale! »

XXVI

Après ces paroles, jetées du haut de son échafaud en sollicitude et en avertissement à

sa patrie, Strafford s'agenouilla de nouveau, et pria avec tous les signes d'une humble et ardente ferveur pendant plus d'un quart d'heure. Le fanatisme révolutionnaire des Anglais ne disputait pas au moins les dernières minutes aux mourants. Cependant Strafford entendant un sourd murmure, soit de pitié, soit d'impatience, dans la foule, se releva, et, s'adressant à ceux qui l'entouraient :

« J'ai presque fini, dit-il. Un seul coup va rendre ma femme veuve, mes chers enfants orphelins, mes pauvres serviteurs sans maître ! Que Dieu soit avec eux et avec vous ! Grâce au soutien intérieur que ce Dieu me prête, ajouta-t-il en dépouillant lui-même son habit et en relevant ses cheveux pour qu'aucun vêtement n'amortît le tranchant de la hache sur son cou, j'ôte mon habit, le cœur aussi tranquille que je l'ai jamais quitté chaque soir de ma vie pour m'endormir ! »

Il fit signe alors au bourreau d'approcher,

lui pardonna charitablement le sang qu'il allait répandre, coucha lui-même sa tête sur le billot en dirigeant encore un regard et une prière vers le ciel. Sa tête roula aux pieds de ses amis.

« Dieu sauve le roi ! s'écria l'éxécuteur en ramassant la tête et en l'élevant dans ses mains pour la montrer au peuple. Le peuple muet et compatissant jusque là, poussa un cri de joie, de vengeance et de salut, qui attestait la frénésie du temps. » Le peuple se réjouit comme un insensé d'avoir arraché de son sein son plus grand citoyen, et se répandit dans les rues de Londres pour ordonner des illuminations publiques.

XXVII

Le roi, pendant son sacrifice, s'était tenu renfermé dans son palais, demandant son pardon à Dieu pour le sang qu'on arrachait

à sa faiblesse. L'ecclésiastique qui avait accompagné Strafford à l'échafaud fut seul admis dans l'appartement de Charles pour lui rendre compte des derniers moments de son ministre.

« Rien n'égala jamais, dit l'ecclésiastique au roi, le calme et la majesté de cette mort. J'en ai vu beaucoup mourir ; jamais âme aussi blanche et aussi purifiée ne retourna à son créateur. »

A ces mots, le roi détourna la tête pour pleurer. Le repentir de sa concession et le pressentiment de l'impuissance de cette concession pour racheter son propre salut et la paix du royaume, se confondirent en une immense et sombre douleur dans son âme. Il vit clairement qu'il s'était frappé lui-même du coup dont il avait laissé frapper son serviteur et son ami, et que le supplice de Strafford n'était que la répétition de son propre supplice. Cœur vaincu, mais conscience droite, Charles ne se défendit pas par le sophisme contre le remords. Il ne

s'excusa ni devant lui-même ni devant la politique, ni devant Dieu. Il s'accusa avec autant de sévérité que l'histoire devait l'accuser un jour ; il s'humilia dans sa faute et dans sa douleur ; il jura que ce serait sa première et sa dernière transaction avec l'iniquité de ses ennemis, et il puisa dans l'amertume de ses regrets la force de vivre, de combattre et de mourir pour son droit, pour le droit de sa couronne et pour le droit du dernier de ses sujets.

XXVIII

Le parlement en effet ne vit dans la mort de Strafford qu'une victoire sur la puissance royale et sur le cœur de Charles. Les conflits entre la couronne et les communes se reproduisirent à l'instant sous d'autres prétextes et sous d'autres exigences. Le roi prit en vain des ministres dans le sein du parle-

ment il ne retrouva pas un Strafford: la nature n'en avait pas fait deux. Charles n'avait à choisir qu'entre des fidélités médiocres ou des ennemis implacables et encore ces ennemis, appelés par le roi dans son conseil pour leur livrer le gouvernement, refusaient d'y entrer. L'esprit de faction était si universel et si irréconciliable en Angleterre contre la couronne, que les membres populaires du parlement se sentaient plus forts en restant les chefs de factions dans les communes qu'en devenant les ministres d'un prince suspect et condamné. Le parti puritain dans les communes tenait alors Charles Ier, en Angleterre, dans le même isolement où le parti des Girondins tint Louis XVI, en 1791, en France : assiégeant le ministère et refusant d'être ministres, afin d'avoir le droit d'attaquer toujours le pouvoir royal qu'on leur livrait en vain, ou ne consentant à le prendre que pour le trahir en le livrant par adulation au peuple et par complicité aux républicains.

Telle était la situation réciproque du roi et

du parlement pendant les premières années où Cromwell était membre des communes.

XXIX

Les luttes parlementaires n'étaient pas le domaine de Cromwell, et ces agitations purement politiques l'agitaient peu lui-même. Il n'était pas factieux de sa nature, il était sectaire. Il ne tenait que par l'esprit de sa secte au triomphe du parti puritain, non sur la couronne, mais sur l'Église anglicane et sur l'Église de Rome, que la couronne était suspecte de favoriser. Tout autre intérêt était étranger à son âme austère. Son imagination froide pour tout ce qui ne touchait pas à la religion, son esprit juste mais peu étendu, son élocution sans abondance, sans couleur et sans clarté, son ambition bornée au succès de ses corréligionnaires, mais n'aspirant à rien de personnel, si ce n'est au salut de

son âme et au service de sa cause, l'éloignaient des discussions. Muet pendant des sessions entières sur son banc, il n'était signalé dans les chambres des communes que pour son abnégation de toute importance personnelle, pour son dédain des applaudissements populaires, et pour la ferveur de son zèle à préserver la liberté de conscience de ses frères en piété.

XXX

Rien, du reste, ni dans son extérieur ni dans son génie, n'était de nature à appeler sur lui l'attention d'une chambre agitée par l'éloquence de Strafford ou de Pym. Sa figure, sans distinction dans les traits, tenait à la fois du paysan, du soldat et du prêtre : on y voyait la vulgarité du campagnard, la résolution du militaire, la ferveur de l'homme de prières, mais aucun de ces caractères n'y prédominait assez pour faire éclater au

dehors une vocation oratoire et pour donner aux regards le pressentiment d'un dominateur futur. Sa taille était moyenne, son buste carré, ses membres robustes, sa démarche pesante et mal assurée, son front large et bombé, ses yeux bleus, son nez proéminent, partageant inégalement son visage, incliné irrégulièrement à gauche, gros et coloré, vers les narines, de ces rougeurs suspectes qu'on reproche aux buveurs, mais qui ne révélaient chez Cromwell que l'âcreté d'un sang échauffé par le fanatisme. Ses lèvres trop fendues, trop épaisses et grossièrement modelées, n'indiquaient ni la finesse d'intelligence, ni la délicatesse de sentiment, ni la volubilité de parole nécessaire à l'éloquence; son visage était rond plutôt qu'ovale; son menton solide et avancé en portait fermement le poids. Ces traits reproduits dans ses portraits et dans ses masques par les artistes les plus consommés de l'Italie, chargés de le fixer pour leurs cours, n'indiqueraient qu'un homme vulgaire, si le nom de Crom-

well ne les relevait; en les étudiant avec impartialité, il est impossible d'y discerner les traces et les organes du génie. On y sent l'homme fait grand par le choix de son parti et par la combinaison des circonstances, plutôt que l'homme fait grand par la nature. On peut même conclure de ce visage qu'une intelligence plus haute et plus développée aurait nui à la grandeur de la destinée de cet homme; car, avec plus d'esprit, Cromwell aurait été moins sectaire, et, s'il eût été moins sectaire, son parti se serait moins personnifié dans un chef qui n'aurait pas partagé ses passions et ses crédulités. La grandeur d'un homme populaire est bien moins dans son génie que dans les proportions de son génie avec les préjugés et même avec les stupidités de son temps. Les fanatiques d'une époque ne choisissent pas pour chef le plus capable, mais le plus fanatique. Les jacobins de France l'ont montré dans Robespierre, comme les puritains d'Angleterre dans Cromwell.

XXXI

Les seules traces que la présence de Cromwell au parlement ait laissées dans les annales parlementaires pendant ces dix années de silence, sont quelques mots prononcés à de longs intervalles par lui pour protéger ses frères les missionnaires puritains et pour dénoncer les ministres de l'Église anglicane dominants, et les catholiques qui aspiraient à dominer de nouveau. On voit seulement, aux égards de ses collègues à la chambre des communes en écoutant ces mots échappés au zèle religieux du représentant d'Huntington, que ce gentilhomme-fermier, aussi sobre de popularité que de discours, jouissait à la chambre de cette considération qui s'attache dans les assemblées délibérantes aux hommes modestes, sensés, silencieux, désintéressés d'applaudissements, mais fidèles à leur cause.

XXXII

Juge de paix de son canton, Cromwell revenait, après chaque session ou chaque dissolution du parlement, se retremper dans les passions religieuses du peuple puritain de son voisinage, dans les entretiens avec les missionnaires de sa foi, dans les sermons, les méditations et les prières, seul délassement de sa vie agricole. La douceur, la piété, la ferveur de sa femme, adonnée comme lui aux soins domestiques et aux travaux champêtres, l'éducation de ses fils, la tendresse pour ses filles, écartaient alors de son âme toute autre ambition que celle de son progrès spirituel dans la vertu et du progrès de sa secte dans les consciences. Dans toute sa correspondance intime pendant ces longues années de retraite et de domesticité, il n'y a pas un mot qui révèle

en lui une autre passion que celle de sa croyance, une autre aspiration que celle du ciel. De quoi pouvait servir à un homme qu'on ne regardait pas alors cette hypocrisie dont les historiens ont fait le fond et le mobile de son caractère ? Quand personne ne connaissait le visage, à quoi bon le masque? Non, Cromwell ne se masquait pas si longtemps d'avance devant sa femme, devant sa sœur, devant ses filles et devant Dieu ; il ne parait si bien masqué à l'histoire que parce qu'il vivait et pensait à visage découvert.

XXXIII

Détachons quelques passages des lettres familières qui jalonnent cette époque ignorée de sa vie :

« Mon très-cher bon ami, écrit-il de Saint-

Yves, le 11 janvier 1635, à un des confidents de ses œuvres pieuses, bâtir des temples matériels et des hôpitaux pour soulager les corps et rassembler les fidèles doit être considéré sans doute comme une œuvre de piété ; mais ceux qui bâtissent des temples spirituels, qui procurent la nourriture aux âmes, ceux-là, mon ami, sont les hommes vraiment pieux. C'est l'œuvre que vous avez faite en fondant une chaire de sermons dans laquelle vous avez placé le docteur Wells, homme de sainteté et de capacité, égal à tout ce que je connais de meilleur. Je suis convaincu que, depuis son arrivée ici, le Seigneur a fait beaucoup de bien parmi nous. Il faut maintenant que celui qui vous a inspiré de faire cette fondation vous pousse à la maintenir et à l'achever. Élevez à lui vos cœurs ! Vous qui vivez dans une cité renommée par les lumières resplendissantes de l'Évangile, Londres, vous savez que supprimer le traitement du prédicateur, c'ést faire tomber la chaire. Car, qui va guerroyer à

ses dépens ? Je vous en supplie donc par les entrailles de Jésus-Christ, mettez la chose en bon train, faites donner la solde à ce digne ministre : les âmes des enfants de Dieu vous béniront pour cela. Et ainsi ferai-je moi-même. Et je demeure à jamais votre affectionné ami dans le Seigneur.

» Olivier Cromwell. »

Ce n'était pas seulement de ses paroles, c'était de sa modique fortune, fruit d'un travail rural ingrat et obstiné, que Cromwell soutenait la cause de sa foi. On lit, trois ans après, ces lignes dans une lettre confidentielle à un des sectateurs de sa communion, M. Hand :

« Remettez quarante schellings (somme importante alors) pour un pauvre fermier qui nourrit péniblement sa famille croissante, afin de rémunérer les médecins de Benson. Si nos amis ne veulent pas allouer

cette somme au moment où nous réglerons les comptes de notre comité, gardez ce billet, et je vous payerai de ma bourse personnelle.

» Votre ami,

» OLIVIER CROMWELL. »

« Je demeure, écrit-il quelques années après à sa cousine, femme du procureur général Saint-John, et toujours dans le même esprit de componction, je demeure dans *Cédar*, mot qui signifie *ténèbre* et *noirceur*. Cependant le Seigneur ne m'abandonne pas; il finira par me conduire, je l'espère, à son lieu de repos, à son tabernacle. Mon cœur repose dans l'espérance avec les compagnons du premier-né; et si je puis rendre gloire au Seigneur, soit par action, soit par souffrance, je serai grandement consolé! Véritablement, aucune créature n'a plus de motifs que moi de se jeter en avant pour la cause de son Dieu. J'ai reçu d'avance des grâces choisies, et je suis sûr que je n'acquit-

terai jamais assez le prix de ses dons. Que le seigneur m'accepte donc dans son fils Jésus-Christ, et qu'il nous donne de marcher dans la lumière, car il est la lumière ! Je ne puis pas dire qu'il détourne tout à fait sa face de moi ; il m'accorde de voir la lumière au moins en lui. Un seul rayon dans un lieu obscur porte avec soi beaucoup de rafraîchissements. Béni soit son nom de briller dans un lieu aussi sombre que mon âme !... Hélas ! vous savez quelle a été ma vie ! J'aimais les ténèbres, j'y vivais, je haïssais la lumière ! J'étais le chef des pécheurs ; cependant Dieu a eu miséricorde de moi ! Oh ! les trésors de la miséricorde de Dieu !... Louez-le pour moi, priez pour moi ; que celui qui a commencé un si grand changement dans mon âme daigne l'achever en Jésus-Christ !... Et que le Seigneur soit avec vous !... Ainsi le demande votre affectionné cousin.

» Olivier Cromwell. »

XXXIV

Tout ce que l'on retrouve de la main de Cromwell pendant ce long recueillement de sa vie de vingt à quarante et un ans, porte la même empreinte de mysticisme, d'exaltation et de sincérité : une sombre mélancolie, éclairée cependant par l'illumination éblouissante d'une foi active, forme le fond de son caractère. Cette mélancolie devait être nourrie encore par la monotonie de ses occupations rurales et par la tristesse du ciel et du site où la fortune confinait sa vie. Sa maison, que l'on montre encore de nos jours aux voyageurs dans les bas-fonds qui entourent la petite bourgade de Saint-Yves, a quelque chose d'un cloître abandonné. Les rideaux d'arbres qu'il avait plantés en haie sur les lisières de ses champs, dans ses marécages, en interceptent tout horizon étendu ou riant aux fenêtres. Un ciel bas et terne pèse sur l'imagination

comme sur le toit. La tradition désigne encore un oratoire surbaissé, bâti en briques par le gentilhomme puritain derrière sa maison et attenant à la salle de famille où Cromwell convoquait les paysans des alentours pour entendre la parole de Dieu de la bouche des missionnaires de sa secte, et pour prêcher et prier souvent lui-même quand l'inspiration débordait en lui. De longues et profondes lignes d'arbres séculaires, peuplés de corneilles sinistres, bornent de tous côtés la vue. Ces arbres empêchent de voir même le cours de la rivière d'Ouse, dont les eaux noirâtres et encaissées dans des bords fangeux ressemblent à l'immense égoût d'une usine; ils ne laissent voir au-dessus de leurs têtes que les fumées de charbon de la petite ville de Saint-Yves qui salissent le ciel de cette vallée. Un tel séjour devait enfermer l'âme de ses habitants dans les vulgaires pensées de trafic, d'industrie, de pâturage, ou les forcer à s'élancer plus haut que la terre, dans les extases de la contemplation.

XXXV

C'est là que Cromwell et sa jeune femme, modelée en tout sur la simplicité et sur la piété de son mari, élevaient pauvrement et dans le silence les sept enfants que l'amour et la fidélité conjugale leur donnaient. Ils ne cherchaient pas le vent du monde, ce fut le vent du monde qui vint les chercher.

On voit, aux vestiges de la vie de Cromwell pendant cette époque, comment le bruit des controverses religieuses en Angleterre, en Irlande, en Écosse, et comment les pamphlets politiques qui commençaient à se multiplier avec la passion publique, préoccupent sa solitude et sont lus par lui avec avidité ; mais il ne s'attachait jamais qu'aux arguments religieux de ces écrits.

Le nom immortel du grand poëte anglais Milton, ce Dante britannique apparait pour

la première fois sur un de ces pamphlets républicains. Milton revenait d'Italie, où il avait respiré dans les débris de Rome ancienne l'odeur de la liberté antique, et où le spectacle de la corruption de la Rome moderne l'avait rejeté dans l'indépendance en matière de culte. Milton donnait, comme Chateaubriand et madame de Staël en 1814, l'accent immortel aux passions passagères du temps.

XXXVI

Les indépendants en matière de gouvernement commençaient, par une logique forcée, à naître de ce besoin d'indépendance en matière de foi. Les deux libertés se tiennent. Comment croire librement dans la servitude qui empêche de dire ce qu'on veut et de pratiquer ce qu'on croit? Ce besoin absolu de professer et de répandre librement sa croyance inclinait Cromwell vers la répu-

blique. Hampden, son parent, popularisé jusqu'au délire par sa résistance à l'autorité royale, voulut fortifier le parti républicain par l'accession d'un homme aussi convaincu et aussi irréprochable de mœurs que Cromwell ; il le fit nommer député au parlement par la ville de Cambridge, où Hampden avait une souveraine influence.

Cette nouvelle nomination de Cromwell par un comté plus illustre et dans un instant plus politique ne distrait pas sa pensée de l'unique but de sa vie.

« Envoyez-moi, écrit-il à son ami Willingham à Londres, les arguments des Écossais pour soutenir l'uniformité dans la religion exprimée dans leur proclamation. Je désire la relire avant que nous entamions dans les Communes ce débat qui s'ouvrira bientôt. »

Un intérêt populaire se mêla un moment pour lui au grand intérêt religieux. Il embrassa cet intérêt par sentiment de la justice de la cause sans doute, mais certainement aussi pour ranger le peuple du côté des in-

dépendants et des républicains par l'appui que le bon droit populaire trouvait dans les hommes de ce parti contre la couronne. Il s'agissait du droit de clore des terrains communaux en les enclavant ainsi dans leurs fiefs, que jadis des rois d'Angleterre avaient accordé indûment à des favoris et que le peuple contestait avec raison.

« Cromwell, dit le ministre du roi dans ses mémoires, que je n'avais jamais entendu parler aux Communes, fut élu membre du comité du parlement chargé de s'entendre avec les ministres sur ce sujet. Cromwell s'emporta contre moi dans la discussion. Il me reprocha d'intimider les témoins. Il parla avec tant d'indécence et de grossièreté, ses procédés furent si âpres et son attitude si insolente, que je fus forcé d'ajourner le comité. Cromwell ne me pardonna jamais. »

La popularité que la défense de cette cause valut à Cromwell et à son parti l'encouragea à en rechercher une autre dans la défense des pamphlétaires acharnés contre la cou-

ronne et l'Église, et dont les écrits étaient livrés de temps en temps au bourreau de Londres par le roi et les évêques. Il présenta au parlement la pétition d'un de ces martyrs. L'indignation de sa conscience blessée lui ouvrit les lèvres pour la première fois.

« C'était en novembre 1640, dit un spectateur royaliste dans ses souvenirs. Moi qui étais aussi membre du parlement, j'avais la vanité de me croire un modèle d'élégance et de noblesse; car, nous autres jeunes courtisans, nous nous vantions de notre costume. Je vis, en entrant dans la salle, un orateur qui parlait. Je ne le connaissais pas ; il était vêtu d'une manière fort commune, en habit de drap sans broderie, qui semblait avoir été coupé par quelque tailleur de campagne. Son linge était grossier et sale. Je me rappelle qu'il y avait une ou deux taches de sang sur le col rabattu de sa chemise, qui ne dépassait qu'à peine le collet de son habit. Son chapeau était sans ganse. Il était d'une assez belle stature. Son épée était collée sur

sa cuisse. Son visage était rond et gonflé, sa voix était stridente, peu harmonieuse et peu flexible ; mais il s'exprimait avec une éloquence pénétrée de ferveur. Sa cause ne permettait guère le bon sens ; il parlait pour un libelliste supplicié par le bourreau. Je déclare que l'attention prêtée par l'assemblée à ce gentilhomme diminua de beaucoup ma considération pour les communes. »

XXXVII

Tous les moyens de résistance et toutes les concessions du roi Charles I[er] envers son parlement étant épuisés, le pressentiment d'une guerre civile inévitable pesait sur toutes les âmes. On s'y préparait plus ou moins ouvertement des deux côtés. Cromwell profita d'un de ces moments de calme qui précèdent les grandes tempêtes politiques pour aller reconforter sa mère et sa femme et em-

brasser ses enfants à Saint-Yves, avant de se précipiter dans la mêlée. Il anima de son feu mystique le peuple de son voisinage. De ses sectaires il fit des soldats. Il dépensa toutes ses économies de père de famille et de cultivateur à envoyer des armes à Cambridge. Il osa même s'emparer, en qualité de membre du parlement, du château de Cambridge, et confisquer pour solder les milices du peuple l'argenterie de l'université royale déposé dans le trésor du château. Ces milices le reconnurent pour chef, à titre de député de Cambridge et du plus résolu des citoyens. Il souleva, également par le seul appel au sentiment commun, les milices des campagnes entre Cambridge et Huntingdon, et fit arrêter les royalistes qui allaient se ranger sous le drapeau du roi; il désarma partout les partisans de la couronne.

« Je ne vous ferai point de mal, répondit-il, à cette époque de trouble, à un gentilhomme de son voisinage qui réclamait contre les violations de son foyer; je viens, au

contraire, pour empêcher le royaume de se déchirer davantage. Agissez avec intégrité, et ne craignez rien; mais, si vous agissez mal, pardonnez-moi alors les rigueurs que m'imposeront mes devoirs envers le peuple ! »

Il n'épargna pas cette visite au manoir de son oncle Cromwell d'Hinschinbrook, gentilhomme royaliste ruiné, qui habitait un donjon dans les marais.

« Le *siècle présent est batailleur*, écrit il à un autre gentilhomme. La pire des colères est, à mon avis, celle qui prend sa source dans la différence d'opinions. Blesser les hommes dans leur personne, dans leur maison ou dans leurs biens, ne peut être un bon remède à cette colère. Protégez les légitimes droits de ce peuple. »

Les associations pour la défense de l'indépendance et de la religion contre l'Église et la cour couvrirent l'Angleterre, mais ne tardèrent pas à se dissoudre, faute d'une âme commune et d'un chef actif. Il ne resta

debout que cette association des Sept-Comtés de l'Ouest dont Cromwell fut l'âme et le bras. Son nom se répandit de là sur le pays et commença à présager un chef à la guerre sainte. On l'appelait dans les assemblées puritaines le Machabée de l'Église de Dieu.

« Continuez, écrit néanmoins Cromwell au ministre de l'Église anglicane, allez lire les Écritures au peuple, prêchez dans votre cathédrale, là où vous avez l'habitude de le faire, et même plus souvent. »

Ainsi Cromwell, qui se lève pour conquérir la liberté de la foi pour lui et les siens, la protége dans les autres.

« Vous renvoyez de vos troupes un officier anabaptiste, écrit-il à un de ses lieutenants. Vous êtes certainement mal conseillé en cela. Je ne saurais comprendre qu'un incrédule déplorable, connu par son irréligion, ses jurements, ses débauches, vous paraisse plus digne de confiance que celui qui craint la débauche, les jurements, le péché ! Soyez

tolérant envers ceux qui ont une foi autre que la vôtre. L'État, monsieur, en choisissant des serviteurs, ne s'inquiète pas de leurs opinions, mais de leurs services et de leur fidélité ! »

On voit aux premiers actes de Cromwell, actes précurseurs pour lui de la guerre civile et de l'empire, poindre cet esprit de gouvernement qui rallie des partisans à sa cause au lieu de livrer des victimes à ses partisans. Cette association des Sept-Comtés, soumis ainsi à l'influence d'un patriote actif et d'un religionnaire zélé, fut le noyau de la popularité future de Cromwell. Elle fut bientôt pour le long-parlement le levier de la guerre civile.

XXXVIII

Nous avons vu qu'elle devenait de jour en jour plus inévitable. L'Écosse, plus fanatisée

encore que l'Angleterre par ses chefs puritains, hommes d'une foi ardente et d'un génie sanguinaire, en donna le signal. Ce royaume, quoique indépendant par ses lois et son parlement distinct, faisait partie de la couronne du roi Charles. L'esprit de révolte, masqué encore, comme en Angleterre, sous l'esprit d'indépendance et d'opposition, fit avancer une armée écossaise sur le territoire anglais, sous prétexte de défendre, de concert avec les puritains et avec le parlement de Londres, les droits des deux peuples menacés par la même cour.

Forts de cet appui, les orateurs de l'opposition dans le parlement de Londres et les zélateurs du puritanisme, ne connurent plus de bornes à leur audace et à leurs empiétements sur la royauté. Les tribuns les moins infatués de zèle pour la foi nouvelle, tels que Pym, Hampden, Vane, en prirent les apparences. Ils devinrent aux yeux des républicains, les Caton, les Brutus, les Cassius de l'Angleterre; aux yeux des puritains, ils en de-

vinrent les martyrs. L'ombrageuse susceptibilité du parti puritain s'indigna de voir quelques prêtres catholiques amenés de France par la reine Henriette pour diriger sa conscience, habiter la cour et y exercer dans Londres leur culte. Ils affectèrent de voir une conspiration terrible contre le protestantisme dans cette inoffensive fidélité d'une jeune et charmante reine aux convictions de sa conscience et aux rites de sa jeunesse. Ils accusèrent le roi de faiblesse ou de complicité avec l'épouse qu'il adorait. Le roi, dans un esprit de paix, cédait à toutes ces exigences. On le somma de sanctionner un bill qui autorisait le parlement à se rassembler de fait si le roi laissait écouler un intervalle de trois ans sans le convoquer. Jusque-là la convocation annuelle ou triennale des parlements avait été un usage plutôt qu'un droit de la liberté anglaise. Charles, en consentant à cette sommation, reconnaissait la souveraineté représentative en face de la sienne. Le parlement, dont l'ambition se nourrissait de toutes

les concessions du roi, établit encore avec son consentement la permanence de son contrôle et de son pouvoir par un comité toujours subsistant à Londres pendant l'intervalle des sessions. Il en établit un autre, chargé de suivre la personne du roi dans le voyage de pacification que ce prince fit en Écosse. Enfin il poussa l'audace et l'usurpation jusqu'à demander la nomination d'un *protecteur* du royaume, sorte de tribun national ou de vice-roi du parlement, élevé en face du roi lui-même. C'est ce titre, rêvé dès cette époque par le délire de l'esprit parlementaire, qui devint naturellement le titre de Cromwell quand la guerre civile en eut fait l'arbitre de son pays. Il ne l'inventa pas, comme on l'a cru à son usage; il le trouva tout fait, à l'usage des factions qui détrônaient le roi.

XXXIX

Pendant le voyage du roi en Écosse, l'Irlande, abandonnée à elle-même par le rappel des troupes qui y maintenaient la paix au nom de ce prince, s'agita jusqu'à la révolte contre l'autorité royale. Son parlement, distinct aussi, répondit par ces turbulences et par ses empiétements aux exemples du parlement d'Angleterre. La nation irlandaise, divisée en deux races et en deux religions acharnées de tout temps l'une contre l'autre, se confédéra d'abord unanimement pour s'affranchir du joug de la couronne. Bientôt les catholiques et les vieux Irlandais des provinces les plus éloignées du centre rompirent la ligue. Ils profitèrent des troubles de la capitale et de la faiblesse de l'autorité du roi qui les contenait, égorgèrent dans ces nouvellles *Vêpres siciliennes*, plus sanglantes

que celles de Sicile, tous les colons anglais établis depuis des siècles dans les mêmes villages, et avec lesquels la cohabitation, les liens de parenté, les mariages, les avaient confondus en un même peuple et presque en un même sang. Les massacres de la Saint-Barthélemy, les journées de septembre, les proscriptions de Rome sous Marius ou de la France sous la Terreur, n'égalent pas les barbaries dont les Irlandais de ces provinces souillèrent le caractère de leur race et flétrirent les annales de leur patrie. Les chefs de cette conspiration de la province d'Ulster frémirent eux-mêmes des férocités du peuple haineux, fanatique, inexorable, qu'ils avaient déchaîné. Les fêtes par lesquelles ce peuple vainqueur par l'assassinat célébra sa victoire, furent les supplice les plus lents et les plus cruels que jamais l'imagination des cannibales ait inventés. Il prolongea les martyres et les agonies des deux sexes pour prolonger ses infernales jouissances. Il fit couler le sang goutte à goutte et la vie souffle à

souffle pour entretenir sa propre fureur.

Ces massacres s'étendirent de proche en proche à toutes les autres provinces de l'Irlande, excepté à Dublin, sa capitale, où un faible noyau de troupes royales conservait la paix. Plus de cent mille victimes innocentes, hommes, femmes, enfants, vieillards, infirmes, jonchèrent de leurs cadavres le seuil qu'ils habitaient, les champs qu'ils cultivaient en commun avec ses frères dénaturés. La flamme de leurs villages ne s'éteignit que dans leur sang. Tous ceux qui échappèrent par la fuite à leurs assassins, en emportant dans leurs bras leurs enfants jusqu'aux sommets des montagnes, succombèrent d'inanition et de froid dans les neiges de l'hiver. L'Irlande parut s'entr'ouvrir pour être le tombeau de la moitié des fils qu'elle avait portés. On ne peut lire dans les historiens les plus impartiaux, les récits de ce long crime national sans exécration pour ses instigateurs et pour ses bourreaux. On comprend les longues malédictions du ciel sur

l'Irlande. On ne justifie jamais la tyrannie ; mais une nation qui a de tels égorgements à expier dans son histoire ne peut accuser les sévices de ses oppresseurs sans réveiller le souvenir de ses propres forfaits. Le malheur des peuples n'est pas toujours le crime de leurs conquérants, il est quelquefois la vengeance de leurs propres crimes. Ce malheur-là est le plus irrémédiable ; car il n'enlève pas seulement l'indépendance, il enlève jusqu'à la pitié.

XL

Le parlement accusa le roi de ces calamités, le roi accusa avec plus de justice le parlement de son impuissance. Le parti républicain prit de nouvelles forces dans le pays par ce conflit acharné et stérile entre la couronne et les parlementaires qui laissaient décomposer le royaume et massacrer leurs

coreligionnaires par les catholiques. Les exaltés firent aisément voter par le parlement, sous le nom de remontrance, un appel au peuple de la Grande-Bretagne : véritable et sanglante accusation contre le gouvernement du roi. On y résumait en un seul groupe d'incriminations tous les torts et tous les malheurs du règne. On rejetait sur le roi seul les fautes et les crimes de tous les partis. On déversait sur sa tête le sang même des Anglais massacrés par les catholiques en Irlande. On y concluait ou l'on y faisait conclure tacitement que le seul salut de l'Angleterre était désormais dans la restriction du pouvoir royal et dans l'accroissement illimité du pouvoir parlementaire.

Le roi, poussé aux dernières limites de ses concessions, répondit à cette accusation par une justification touchante, mais sans force. L'insolence de quelques membres de la chambre éclata contre lui dans des attentats si évidents contre sa prérogative et sa dignité qu'il n'eut plus que le choix entre une hon-

teuse dégradation de son titre de roi ou une revendication énergique de son droit. Il se rendit lui-même à la chambre des communes pour y faire arrêter les membres coupables de lèse-majesté. Il somma le président de les lui désigner.

« Sire, lui répondit le président à genoux, dans la place que j'occupe, j'ai des yeux pour voir, une langue pour parler sous l'inspiration seule de la chambre dont je suis le serviteur. Je demande humblement pardon à Votre Majesté de lui désobéir ! »

Charles, humilié, se retira avec sa garde et se rendit à l'hôtel de ville de Londres pour conjurer le conseil de la cité de refuser asile aux coupables. Le peuple de la cité ne lui répondit à son retour que par des cris de Vive le parlement ! Les habitans de Londres s'armèrent aux cris bibliques d'*Israël, à vos tentes !* et passèrent fièrement en revue par terre et par eau sous les fenêtres du palais de White-Hall, séjour du roi. Le roi, impuissant, menacé et insulté par ces émeutes, se

retira dans le château royal d'Hampton-Court, résidence de campagne solitaire, imposante et fortifiée à quelques heures de Londres.

XLI

La reine, tremblante pour son mari et pour ses enfants, conjura le roi d'apaiser l'émotion du peuple à force de condescendance. Tout fut vain. Les pétitions les plus incendiaires assiégaient le parlement, devenu l'idole du peuple et sa sauvegarde depuis la retraite du roi. Le parlement, sous prétexte de prémunir le peuple contre le retour de l'armée royale, s'empara du pouvoir militaire et nomma lui-même les gouverneurs de places fortes et les généraux des troupes. Charles, réduit à un petit nombre de partisans et de défenseurs à Hampton-Court, se décida à la guerre ; mais, avant de la décla-

rer, il conduisit la reine au bord de la mer et la contraignit à s'embarquer pour le continent, afin de soustraire du moins à la malignité de sa fortune ce qu'il avait de plus cher au monde.

La séparation fut déchirante comme le pressentiment d'un éternel adieu. L'infortuné prince adorait cette compagne de sa jeunesse, il la plaçait au-dessus de toutes les femmes, et il ne lui avait fait partager que ses humiliations et ses revers. Il voulait l'abriter au moins contre le supplice qu'il entrevoyait de loin au fond de sa destinée. Henriette, transportée évanouie sur le vaisseau, ne reprit ses sens que pour adresser du haut des vagues qui l'emportaient ses reproches à l'Angleterre et ses vœux au ciel pour le plus tendre des époux.

XLII

Le roi, déchiré dans son amour, mais fortifié dans son courage par ce départ, s'éloigna d'Hampton-Court, et s'établit dans la ville plus fidèle d'York, au milieu d'un peuple et d'une armée royalistes. Il emmena avec lui ses enfants.

Le parlement présentant au peuple cet éloignement comme une déclaration de danger public, leva une armée contre celle du roi et en donna le commandement au comte d'Essex. La nation se leva à la voix des communes, et chaque ville envoya de nombreux volontaires à l'armée du peuple.

Charles, plus grand dans l'adversité que sur le trône, retrouva dans une situation décidée la résolution et la lumière qui lui avaient quelquefois manqué dans les ambiguïtés de sa lutte avec un parlement qu'il ne

savait ni combattre ni subir. La noblesse et la bourgeoisie, moins fanatisées que les classes populaires par les prédications puritaines, et moins accessibles aux séductions des tribuns du parlement se rangèrent en majorité dans le parti du roi. On les appela les *cavaliers*. Les grandes villes et la capitale, foyers d'agitations et de force populaire, se dévouèrent au parlement. Le comte d'Essex, général accrédité, mais temporisateur, et plus fait pour la guerre régulière que pour la guerre civile, s'avança à la tête de quinze mille hommes contre le roi qui n'en comptait que dix mille dans son camp.

XLIII

Une première rencontre, douteuse dans ses résultats, entre les deux armées, attesta seulement la bravoure personnelle du roi. Il combattit en soldat plus qu'en monarque, à

la tête de ses escadrons le plus engagés. Cinq mille morts des deux côtés couvrirent le champ de bataille. Londres trembla, puis se rassura en apprenant que le roi, trop affaibli par la lutte, n'avançait pas sur sa capitale.

Cette première bataille, qu'on appelle la bataille d'*Edge-Hill*, quoique glorieuse pour les armes de ce prince, ne décida rien. Le fanatisme presque universel de la nation recrutait indéfiniment l'armée du parlement. La noblesse et les soldats des troupes réglées recrutaient seuls l'armée de Charles. La cause royale n'avait qu'une armée, celle de la révolte avait un peuple. La guerre, en se prolongeant, devait l'user.

« A nos ennemis le vieil honneur, s'écriait dans les communes le républicain Hampden; à nous la religion! »

L'ambassadeur de France, auprès de Charles Ier pensait ainsi, malgré la partialité de sa cour pour la cause du roi.

« Je suis confondu, écrivait-il au cardi-

nal Mazarin, de voir combien ce roi est prodigue de sa vie, infatigable, laborieux, constant dans les revers; du matin au soir il marche avec son infanterie, plus souvent à cheval qu'en voiture. Les soldats semblent comprendre toutes les nécessités et toutes les détresses de leur roi; ils se contentent gaîement du peu qu'il peut faire pour eux, et marchent de cœur et sans solde contre des troupes mieux équipées et mieux armées. Je vois tout cela de près. Ce prince, en qui le malheur révèle un héros de courage, se montre le roi le plus brave, le plus judicieux, le moins troublé devant ces grandes vicissitudes de la politique et de la guerre. Lui-même donne tous ses ordres, jusqu'aux plus minutieux; il ne signe pas un papier sans le plus scrupuleux examen; il descend de cheval à chaque instant, et marche à la tête de son armée. Il désire la paix; mais, comme il voit que tout le monde la repousse, il est forcé de vouloir la guerre... Je crois qu'il aura l'avantage au commence-

ment ; mais ses ressources sont trop bornées pour que cela dure longtemps... »

Il n'avait pas de pain à donner à ses soldats, qui ne lui demandaient que de les nourrir. Le journal de ces quatre années de guerre inégale et errante à travers son royaume resssemble plus à la vie romanesque d'un aventurier qu'à la lutte majestueuse d'un roi contre les factions au milieu de ses troupes et de son peuple.

« Tantôt, dit le fidèle serviteur qui tient le registre de ses journées, tantôt nous couchons dans le palais d'un évêque, tantôt dans la hutte d'un bûcheron. Aujourd'hui le roi dîne en plein champ, le lendemain il n'a pas même un morceau de pain pour nourriture. Dimanche, à Worchester, point de dîner, une journée atroce ; nous avons marché sans manger de six heures du matin à minuit. Un autre jour nous avons marché longtemps à pied dans les montagnes, et le roi n'a eu à manger que deux pommes. Il nous a été impossible de trouver des vivres jusqu'à deux

heures du matin. Nous avons couché sans abri sur la terre devant le château de Donnington.» Ailleurs : «Le roi a couché dans son chariot sur la bruyère de Bockonnok, il n'a pas dîné. Le lendemain, il a déjeuné chez une pauvre femme veuve, sur la lisière d'une forêt.»

XLIV

Cette constance du roi à combattre la fortune et à subir les mêmes privations et les mêmes dangers que le dernier de ses soldats les enchaînait à son son sort par l'admiration. On n'abandonne guère que les rois qui s'abandonnent eux-mêmes. C'était un Henri IV disputant son royaume, mais un Henri IV malheureux. Le spectacle de cette constance et de cette résignation ramenait à sa cause, dans les campagnes qu'il traversait, ses ennemis eux-mêmes.

« L'un d'eux, nommé Roswell, déserta

l'armée du parlement pour passer à la petite troupe du roi. Fait prisonnier par les républicains, on l'interroge sur les motifs de sa défection. — Je passais, répondit Roswell, par une route qui côtoyait la bruyère où le roi Charles, entouré seulement de quelques fidèles sujets, était assis pour rompre un morceau de pain avec eux. Je m'approchai par curiosité, et je fus tellement ému de la gravité, de la douceur, de la patience et de la majesté de ce prince, que l'impression en resta dans mon âme et me prédisposa à me dévouer à sa cause. »

Charles dérobait même sa sensibilité à ses soldats et à ses serviteurs, de peur de montrer dans le roi les plus légitimes attendrissements de l'homme. Un jour qu'il avait vu lord Litchfield, un de ses plus intrépides et de ses plus affidés compagnons d'armes, tomber à ses pieds, frappé d'une balle mortelle, le roi continua à donner ses ordres et à combattre avec une apparente impassibilité qui trompa tout le monde. Après avoir

assuré la retraite et sauvé l'armée en dirigeant l'arrière-garde, il fit camper les troupes et s'enferma dans sa tente pour disposer ses manœuvres du lendemain. Il passa la nuit à écrire seul; mais, en entrant dans sa tente au lever du jour, ses serviteurs reconnurent à ses yeux encore humides qu'il avait pleuré Litchfield une partie de la nuit.

XLV

Pendant que Cromwell, son antagoniste, qui combattait alors dans l'armée d'Essex contre le roi, parlait et agissait toujours avec une telle exaltation mystique qu'on prenait cet enthousiasme de la foi pour l'ivresse du vin, disent les écrivains du temps, Charles, comme il convient aux hommes qui sont aux prises avec le malheur, retrouvait sa majesté dans son imperturbable sérénité.

« Jamais, écrit un des généraux de son

armée, je ne l'ai vu exalté par le succès ou abattu par le revers. Son égalité d'âme semblait défier la fortune, elle était supérieure à tous les événements. »

Il lui arrivait souvent, disent encore les écrivains du temps, de chevaucher la nuit tout entière et de voir poindre l'aurore. Il galopait alors pour atteindre le sommet de quelque colline d'où il examinait la marche et la situation de l'armée du parlement.

« Messieurs, dit-il un jour au petit nombre de cavaliers qui le suivaient, voici le matin, dispersez-vous ; vous avez un lit et une famille, il est temps que vous alliez prendre du repos. Moi, je n'ai plus ni toit ni famille. Un cheval frais m'attend ; nous marcherons, lui et moi, tout le jour et toute la nuit. Si Dieu m'a donné assez de maux pour exercer ma patience, il m'a donné assez de patience pour supporter mes misères ! »

« Ainsi, dit une poésie du temps : il combattait pour combattre et pour maintenir son droit ; il ramait sans avoir de port. »

Ainsi la guerre grandissait ce prince, non pour le trône, mais pour la postérité.

XLVI

Les limites de notre sujet ne nous permettent pas de suivre dans ses péripéties cette guerre de quatre ans entre un roi et son peuple, la plus longue, la plus diverse et la plus dramatique des guerres civiles.

Cromwell, qui commandait au commencement un régiment de cavalerie volontaire, formé de ses confédérés d'Huntingdon, dans l'armée d'Essex, grandit dans les camps de tout l'enthousiasme religieux qui le dévorait et qu'il communiquait à ses soldats. Moins militaire qu'apôtre, il aspirait autant au martyre du champ de bataille qu'à la victoire. Ni les succès, ni les revers, ni les grades, ni la renommée ne donnèrent la moindre diversion à son âme pen-

dant cette guerre sacrée. Le comte d'Essex, lord Fairfax, Waller, Hampden, Falkland, y combattaient, y succombaient ou mouraient, les uns pour leur province, les autres pour leur patrie et pour leur foi; Cromwell seul de tous n'éprouvait jamais de défaite. Élevé par le parlement au grade de général, il fortifiait son corps d'armée en le purifiant. Peu lui importait le nombre, il ne voulait que le fanatisme dans ses rangs. En divinisant ainsi la cause, le but, les moyens de la guerre, il élevait ses soldats au-dessus de l'humanité, il pouvait leur demander l'impossible. Les historiens des deux partis sont unanimes à reconnaître dans ce fanatisme religieux inspiré par Cromwell à ses troupes la transformation d'une armée de factieux en une armée de saints. Des victoires signalèrent toutes ses rencontres avec les armées du roi. Sa correspondance compulsée, comme nous l'avons fait déjà, aux différentes dates de sa vie militaire, atteste partout que cette piété de Cromwell n'était

point un rôle, mais un enthousiasme. Elle révèle l'homme dans le chef de parti, avec d'autant plus d'évidence que ces lettres sont presques toutes adressées à sa femme, à ses sœurs, à ses filles, à ses plus intimes amis. Parcourons-les encore ; chacune de ces lettres est un coup de pinceau qui achève la physionomie véritable du héros de ce temps.

XLVII

Voici d'abord la peinture de son corps d'armée :

« Les soldats puritains de Cromwell sont armés de toutes pièces, vêtus de toutes couleurs, et souvent de haillons : les piques, les hallebardes, les longues épées droites à côté des mousquets ! Tantôt ils font halte pour se prêcher entre eux, tantôt ils chantent des psaumes en faisant l'exercice. On y en-

tend les capitaines crier : *En joue, feu ! au nom du Seigneur !* Après l'appel à leur compagnie, les officiers lisent l'Évangile ou la Bible ; leurs drapeaux sont couverts de peintures symboliques et de versets des deux Testaments. Ils règlent leurs pas dans les marches en psalmodiant les psaumes de David, tandis que les royalistes marchent à eux aux chants cyniques de la débauche et du vin. La licence de la noblesse des cavaliers et des troupes réglées du roi, ne pouvait lutter, malgré leur bravoure, avec ces martyrs de leur foi. Les champions qui se croyaient les soldats de Dieu devaient l'emporter tôt ou tard de toute la supériorité d'une cause divine sur une cause humaine. Cromwell le sent le premier, et le prédit à sa femme dès les premières batailles. »

« Nos soldats, lui écrit-il le lendemain d'un engagement, étaient dans un état d'épuisement et de lassitude tels qu'on n'en vit jamais ; il a plu à Dieu de faire pencher la balance en faveur de cette poignée d'hommes.

Malgré le nombre, nous nous heurtâmes cheval contre cheval, et nous travaillâmes de l'épée et du pistolet un assez joli espace de temps. Nous les rompîmes et nous les poursuivîmes. Je culbutai leur commandant (le jeune lord Cavendish, de vingt-trois ans, la fleur de la cour et de l'armée), jusqu'au bas de la côte dans un marais où sa cavalerie s'embourba, et où mon lieutenant le tua lui-même d'un coup d'épée dans les fausses côtes. L'honneur de cette journée est dû à Dieu plus qu'à toute autre chose. Qu'il vous inspire ce qu'il y a à faire ! »

XLVIII

Il jette sa modique fortune, sans compter, comme son sang, à la cause qu'il croit sainte.

« Je vous déclare, écrit-il la seconde année à son cousin Saint-John, que la guerre

d'Irlande et d'Angleterre m'a déjà coûté trente mille francs; c'est pourquoi ma bourse privée ne peut plus guère aider le trésor public. J'ai donné ma fortune et ma foi ; j'espère en Dieu, et je veux lui donner ma vie. Mes compagnons, mes soldats, ma famille pensent de même; mes troupes augmentent, tous des hommes que vous estimeriez si vous les connaissiez, tous d'honnêtes et exemplaires croyants ! »

On appela ses soldats les *côtes d'airain*, par allusion à leur imperturbable confiance en Dieu.

« Mes soldats ne font pas de moi une idole, dit-il dans une autre lettre au président du parlement; je puis dire avec vérité que ce n'est pas sur moi, mais sur vous qu'ils ont les yeux, prêts à combattre, prêts à mourir pour votre cause. Leur attachement est à leur foi, non à leur chef. Nous ne recherchons que la gloire du Tout-Puissant; le Seigneur est notre force ; priez pour nous ! réclamez les prières de mes amis !

« On dit que nous sommes des factieux, dit-il quelques jours après à un ami, et que nous cherchons à imposer par la force de nos opinions religieuses, chose que nous détestons et que nous abhorrons. Je déclare que je ne pourrai me réconcilier moi-même avec cette guerre si je ne croyais à sa légitimité pour nous maintenir dans nos droits, et dans cette juste cause j'espère prouver que je suis un honnête homme, au cœur sincère et droit. Pardonnez-moi d'être importun. Je n'écris que rarement ; cette lettre me donne au moins un peu l'occasion, au milieu des calomnies qui nous dénaturent, d'épancher mon cœur dans celui d'un ami. »

Il raconte ailleurs à son collègue Fairfax une rencontre de ses troupes avec un rassemblement de *clubmen,* parti neutre, mais armé, qui s'était formé par patriotisme pour se jeter entre les royalistes et le parlement, afin de sauver le pays des calamités qui l'ensanglantaient.

« Après les avoir assurés, écrit Cromwell,

que vous ne vouliez que pacifier le pays et et que notre ferme intention était d'empêcher toute violence et tout pillage, j'ai renvoyé leurs députés chargés de leurs transmettre mes paroles. Ils ont fait feu sur mes troupes. Je les ait fait charger; j'en ait fait prisonniers quelques centaines, et, quoiqu'ils eussent été cruels envers les prisonniers de notre cause qu'ils avaient pris eux-mêmes, je les ai renvoyés libres comme des idiots. »

XLIX

Il n'y avait déjà plus de transactions possibles entre les deux partis extrêmes qui se partageaient l'Angleterre. Les royalistes ne pouvaient plus pactiser avec un parlement qui avait combattu le roi; les parlementaires étaient devenus des républicains par

logique, après avoir été des factieux par colère. Les textes de la Bible contre les rois, commentés par les puretains dans les villes et dans les camps, républicanisaient le peuple et l'armée. La doctrine républicaine faisait désormais partie de la doctrine religieuse. Cromwell, indifférent par sa nature à ses controverses purement politiques, ne pouvait assurer le triomphe de sa foi qu'en la remettant au gouvernement populaire. L'Église anglicane et la royauté se confondaient ensemble dans le roi Charles ou dans tout autre roi de sa race. Le puritanisme n'avait de garantie que dans la république. Le bon sens de Cromwell le décida à détrôner les Stuarts pour introniser le *règne de Dieu*. Sa conviction commençait à le rendre inexorable à tout esprit de pacification. Il marchait de victoire en victoire. Bien qu'il n'eût pas encore le titre de général en chef du parlement, il en avait l'autorité sur l'opinion. Le parlement n'était vainqueur que là où combattait Cromwell : il renvoyait à

Dieu toute la gloire et toute la joie de ses succès.

« Monsieur, écrivit-il après la prise de Worcester et de Bristol, cette affaire est une nouvelle grâce divine. Vous voyez que Dieu ne se lasse pas de nous protéger. Je vous le répète, que Dieu en ait toute la louange, car tout ici est son ouvrage. »

Chacun de ses récits ou de ses commentaires militaires atteste en lui la même confiance dans l'intervention divine.

« Quiconque parcourra le récit de la bataille de Worcester dit-il en terminant ce récit, verra qu'il n'y a pas dans tout ceci autre chose que la main de Dieu. »

« Il faudrait être athée, ajoute-t-il avec un redoublement de conviction, pour ne pas en convenir. Souvenez-vous de nos soldats dans les prières! C'est leur récompense et leur joie d'avoir été les instruments de la gloire de Dieu et du salut de leur pays. Il a daigné se servir d'eux : les hommes employés à ces grandes choses savent que la foi

et les prières seules leur ont donné ces victoires et ces villes. Presbytériens, puritains, indépendants, tous ont le même esprit de prières et de foi, demandent les mêmes choses et les obtiennent d'en haut : en cela ils sont d'accord. Quel dommage qu'il n'en soit pas de même en politique! Dans les choses spirituelles, nous n'employons envers nos frères d'autre contrainte que celle de la raison. Dans les autres choses, Dieu a mis l'épée aux mains du parlement pour la terreur de ceux qui font le mal. Si quelques uns essayent d'arracher cette arme des mains du peuple, j'espère qu'ils seront confondus. Dieu la conserve dans vos mains! »

L

Dans l'intervalle de ses campagnes, Cromwell avait déjà marié deux de ses filles. La plus jeune et la plus chérie avait épousé le

républicain Ireton. Elle s'appelait Brigitte. Son âme exaltée et sa piété ardente la rendaient la confidente habituelle des pensées religieuses de son père. On retrouve dans quelques lambeaux de ses lettres à cette jeune femme la préoccupation constante de son esprit.

« Je n'écris pas à ton mari, parce qu'il me répond des milliers de lettres pour une que je lui adresse. Cela le fait veiller trop tard ; ensuite j'ai bien d'autres affaires à soigner maintenant.

» Votre sœur Claypole (sa fille aînée) est travaillée par des pensées de trouble ; elle voit sa propre vanité et les torts de son esprit charnel, mais elle cherche la seule chose qui donne la paix. Chercher ainsi, c'est prendre la première place après ceux qui ont trouvé. Toute âme fidèle et humble qui cherche ainsi sera bien sûre de trouver à la fin. Heureux qui cherche ! Heureux qui trouve ! Qui jamais a goûté la grâce du Seigneur sans désirer d'en être inondé dans

une pleine jouissance ? Mon cher cœur, sollicite avec ferveur que ni ton mari ni rien au monde ne refroidissent ton amour pour le Christ. J'espère que ton mari ne sera pour toi qu'un encouragement à mieux aimer et à mieux servir. Ce que tu dois aimer en lui, c'est l'image du Christ qu'il porte dans son être ! Vois cela ! préfère cela et n'aime tout le reste que pour cela seul. Adieu, je prie pour toi et pour lui ; prie pour moi !... »

Est-ce là le style d'un astucieux politique, qui ne se démasquerait pas même devant sa fille préférée, et dont les plus intimes confidences de famille ne seraient que d'indignes supercheries pour tromper un monde qui ne devait pas les lire de son vivant ?

LI

Ce mysticisme n'était pas isolé dans le général, c'était l'âme de l'armée.

« Pendant que nous creusions la mine sous le château, écrit-il ailleurs, dans sa campagne d'Écosse, M. Stapleton prêchait, et les soldats qui l'écoutaient témoignaient leur componction par des gémissements et par des larmes.

» Ceci est une glorieuse journée, dit-il après sa victoire de *Preston*. Que Dieu aide l'Angleterre à répondre à ses grâces et à profiter de ses miséricordes ! »

Et après une autre défaite des royalistes, dans une lettre à son cousin Saint-John :

« Je ne puis parler, écrit-il, comme oppressé de sa reconnaissance, je ne puis rien dire. Mais sûrement le Seigneur mon Dieu est un Dieu grand et glorieux ! Lui seul est digne d'être tour à tour notre crainte et notre confiance ! On doit surtout compter sur sa présence, il ne faillira pas à son peuple ! Que tout ce qui respire loue le Seigneur ! Rappelez-moi à mon cher père, Henry Vane (son collègue au parlement, enflammé du même zèle religieux et républicain) ; que Dieu

nous protége tous! Ne nous inquiétons pas de ce que les hommes pensent de nos actions. Bon gré mal gré, ils feront selon la volonté du souverain maître, et nous, nous servirons les générations à venir. Nous attendons notre gloire et notre repos ailleurs. Celui-là sera durable. N'ayons soucis de demain ou d'autre chose. L'Écriture a été un grand appui pour moi. Lisez Isaïe, versets 8, 11, 14; lisez tout le chapitre. Un de mes pauvres soldats mourut à Preston. La veille de la bataille, étant malade et près d'expirer, il pria sa femme, qui faisait sa cuisine, dans la chambre, de lui apporter une poignée d'herbe. Elle le fit; et, quand il eut cette herbe verte dans la main, il demanda à sa femme si cette herbe se dessécherait maintenant qu'elle était coupée.

» — Oui, certainement, lui répondit la pauvre femme.

» — Eh bien, reprit le mourant, souvenez-vous qu'il en sera ainsi de l'armée du roi!

» Et il mourut en prophétisant. »

LII

Il nomme les combats un appel à Dieu. Il justifie le parlement contre ceux qui lui reprochent d'avoir porté trop loin la révolte par des raisons exclusivement religieuses. Il soutient ses amis dans leur lassitude de la guerre et dans leurs hésitations par des motifs empruntés à la divinité de leur mission. Ce Mahomet du Nord a la résignation obstinée du Mahomet de l'Orient dans les extrémités de sa fortune. Le rôle de martyr lui convient autant que celui de vainqueur. Il est rassasié de popularité à la fin de ces années de lutte, et il ne s'enivre pas une minute de sa vaine gloire.

« Vous voyez cette foule ? dit-il tout bas à Vane, son ami, le jour de son entrée triomphale à Londres ; il y en aurait bien davantage s'il s'agissait de me voir pendre. »

Son cœur est ici, sa gloire est plus haut. Nul ne juge mieux le peuple, mais, tout en le jugeant, il ne se croit pas le droit de le mépriser; car le peuple est la créature de Dieu. Il ne veut le dominer que pour le servir, il ne rêve pas l'empire durable dans ses mains, il ne cherche pas à fonder une dynastie. Il n'est qu'un interrègne. Dieu le retirera quand il aura achevé son œuvre et affermi sa foi par la liberté de conscience assurée à son peuple.

LIII

Cependant la valeur du roi et la fidélité de ses partisans prolongeaient la lutte avec des succès divers. La reine, son épouse, impatiente de revoir son mari et ses enfants, était débarquée en Angleterre avec des renforts amenés de Hollande et de France. L'amiral qui commandait la flotte du parlement,

n'aynnt pu empêcher le débarquement de cette princesse, s'approcha de la côte où elle avait touché terre et foudroya toute la nuit de ses boulets la chaumière qui servait d'asile à cette héroïque princesse. Elle fut obligée de s'échapper à demi vêtue des ruines de la maison détruite, et de chercher derrière une colline inhabitée un abri contre l'artillerie de ses sujets. Elle rejoignit enfin le roi, à qui l'amour rendit un heureux courage.

Dans une bataille à forces égales à Marston, il combattit corps à corps l'armée confiée ce jour-là à Cromwell. Cinquante mille hommes, enfants du même sol, tachèrent en vain de leur sang la terre natale. Le roi, vainqueur pendant la journée, abandonné le soir par ses principaux généraux et par une partie de ses troupes, se replia dans le nord. Dans sa retraite il osa attaquer encore l'armée du comte d'Essex, généralissime du parlement. Essex surpris et vaincu, s'embarqua et revint sans armée à Londres. Le par-

lement, comme les Romains, remercia son général de n'avoir pas désespéré de la patrie et lui rendit une nouvelle armée.

Cette armée, renforcée de celles de Cromwell et du comte de Manchester, dispersa celle du roi à Newbury. Essex, vainqueur, mais las des dissensions qui travaillaient son armée, fut remplacé par Fairfax, modèle de patriotisme, héros de bataille, mais incapable de diriger une grande guerre. Fairfax eut la modestie de demander Cromwell pour lieutenant et pour conseil. Ces deux chefs réunis ne laissèrent aucun espoir de reconquérir l'Angleterre au roi; à peine y conserva-t-il un champ de bataille. Fairfax, Cromwell et Ireton, gendre de Cromwell, l'attaquèrent et le vainquirent à Naseby. Les corps d'armée des derniers partisans de Charles furent successivement détruits par Fairfax et par Cromwell.

Pendant que l'Angleterre échappait au roi, un jeune héros, le comte de Montrose, relevait par une conspiration chevaleresque et

par une bataille heureuse la cause royaliste en Écosse contre les factieux puritains de ce royaume. Les braves montagnards de Montrose, plus propres, comme nos Vendéens, à des exploits qu'à des campagnes, s'étant dispersés après la victoire pour revoir leur famille, Montrose, attaqué par l'armée puritaine pendant leur absence, perdit en un jour le fruit de ses exploits. Bientôt traqué lui-même dans les montagnes, où il se dérobait sous des déguisements à ses ennemis, il fut trahi par la beauté de son visage, reconnu, enchaîné et décapité. Sa mort fut aussi sublime que son entreprise avait été héroïque : martyr de la fidélité à son roi, après avoir été son dernier ami !

LIV

Le roi qui n'avait plus qu'une poignée de cavaliers autour de lui, écrivait à sa femme

que, puisqu'il ne pouvait plus combattre en roi, il préférait mourir en soldat. Il fit de nouveau partir cette épouse, son seul regret sur la terre, pour le continent. Il parvint à conduire les restes de son armée dans Oxford. Il en sortit la nuit par une porte secrète, accompagné seulement de trois gentilshommes, s'avança, sans être reconnu, jusqu'au sommet de la colline d'Harrow, d'où il contempla longtemps sa capitale, délibérant en lui-même s'il n'y entrerait pas pour se remettre à la merci du parlement ou pour l'embarrasser par sa présence. Puis, changeant de pensée, il alla se jeter avec une feinte confiance dans l'armée écossaise, auxiliaire de ses ennemis, mais qui n'avait pas encore totalement abjuré comme les Anglais la fidélité à la couronne.

Les généraux de l'armée écossaise, étonnés de son apparition et n'osant du premier coup tromper sa confiance, lui rendirent les honneurs dûs à leur roi et lui donnèrent une garde destinée à le surveiller plutôt qu'à le

défendre. Ces honneurs lui déguisaient mal sa captivité. Des négociations s'ouvrirent entre le parlement et lui. Les conditions du parlement étaient une véritable abdication de la royauté. Elle rappellent la constitution de 1791, imposée à Louis XVI par l'assemblée législative et par les jacobins. Le roi les rejeta.

Pendant ces négociations, l'armée écossaise marchanda lâchement la liberté du prince qui s'était livré à son honneur, et consentit à le vendre au parlement au prix de quatre-vingts millions, trafic judaïque qui déshonora ce jour-là le nom de l'Écosse. Le parlement d'Écosse refusa d'abord de ratifier le marché, mais le parti populaire et fanatique du clergé écossais le fit ratifier. Charles Ier jouait aux échecs dans sa chambre, au moment où on lui apporta la dépêche qui lui enlevait la dernière illusion sur son sort. Il était devenu, par l'habitude de l'adversité si résigné et si maître de lui-même qu'il continua la partie avec une attention soutenue

sans changer de couleur, et que les spectateurs ne se doutèrent pas qu'il venait de lire son arrêt dans la lettre. Livré le soir même par les Écossais aux commissaires du parlement, il traversa captif, mais sans insulte et même au milieu des témoignages de respect et des larmes de son peuple, les provinces qui le séparaient de Holmby, ville choisie par le parlement pour sa prison; il y subit une captivité souvent brutale. Le parlement et l'armée, déjà divisés, semblaient se disputer sa possession. Cromwell, qui trouvait dans l'armée un fanatisme égal au sien et qui craignait que le parlement, maître du roi, ne fît avec la royauté un accommodement fatal à la république, seule garantie, selon lui, de la foi puritaine, fit enlever le roi à l'insu de Fairfax, son général, par un de ses officiers à la tête de cinq cents hommes d'élite. Charles, qui attendait un sort pire pour lui des soldats que du peuple, résista en vain à l'émissaire et aux ordres de Cromwell. Il suivit enfin à regret ses nou-

veaux geôliers. On le conduisit à l'armée anglaise, près de Cambridge.

LV

Le parlement, affecté de l'acte d'omnipotence de l'armée, réclama le roi. L'armée, déjà accoutumée à tout prétendre et à tout oser contre le pouvoir civil, se déclara tumultueusement contre le parlement et contre Fairfax, son propre chef, pour Cromwell, plus cher au fanatisme puritain et aux soldats. Elle marcha d'elle-même sur Londres, entraînant ses généraux dans sa révolte.

Le parlement, tremblant, l'arrêta aux portes de Londres par une concession à tous ses caprices. De ce jour, le parlement, subjugué par l'armée comme le roi avait été subjugué par le parlement, ne fut plus que l'instrument de Cromwell. Il l'épura lui-même de ceux de ses membres qui avaient montré

le plus de résolution contre ses troupes. Cromwell et Fairfax traitèrent le roi avec plus d'égards que les commissaires du parlement; ils lui permirent de voir sa famille et ses enfants les plus jeunes retenus jusque-là à Londres. Cromwell, qui avait lui-même des enfants et qui assista à l'entrevue de Charles et de sa famille, versa des larmes d'émotion. L'homme en lui prévalait encore dans ce moment sur le sectaire; il ne croyait pas que sa cause eût besoin de supplice, mais seulement du détrônement du roi. Il témoignait à son captif tous les respects et toute la compassion compatibles avec la sûreté de sa foi; il ne parlait qu'avec une tendre admiration des vertus personnelles de Charles et des sentiments que la nature faisait éclater dans le père et dans l'époux. Charles, ému de ces respects et tenant, pour ainsi dire, sa cour dans sa prison, disait à Cromwell et à ses officiers :

« Vous reviendrez par nécessité à moi; vous ne pourrez exister sans moi, vous ne

parviendrez jamais à recomposer la nation sans ma royauté. »

Le roi espérait mieux alors de l'armée que du parlement. On lui rendit une habitation royale au château d'Hampton-Court. Il y fut, quoique prisonnier, le centre et l'arbitre des négociations avec les principaux partis qui voulaient se fortifier de son nom en l'enchaînant à leur cause.

Ces trois partis principaux étaient l'armée, le parlement et les Écossais. Cromwell et Ireton, son gendre, se croyaient les plus sûrs de leur influence sur le roi; un accident les détrompa. Le roi, ayant écrit une lettre secrète à sa femme, chargea un de ses domestiques de confiance de cacher cette lettre dans la selle de son cheval et de la porter à Douvres, où les bateaux de pêcheurs servaient sa correspondance avec le continent. Cromwell et Ireton soupçonnaient cette correspondance. Ils voulurent s'assurer par leurs propres yeux des sentiments intimes du roi. Instruits du départ du messager et de la ca-

chette où il avait enfoui la lettre du roi, ils montèrent à cheval et se rendirent la nuit à Windsor ; ils y précédèrent de quelques heures le passage de l'émissaire du roi.

« Nous descendîmes dans une hôtellerie, et nous y bûmes de la bière une partie de la nuit, dit plus tard Cromwell, jusqu'à ce que notre espion vînt nous avertir que le messager du roi allait passer. Nous nous levâmes, nous nous avançâmes nos sabres nus vers cet homme, nous lui dîmes que nous avions l'ordre de visiter tout ce qui entrait dans l'hôtellerie ou en sortait. Nous laissâmes l'homme dans la rue, nous portâmes la selle de son cheval dans la salle où nous avions bu, et, l'ayant ouverte, nous y prîmes la lettre, puis nous rendîmes la selle au messager, sans qu'il se doutât qu'elle avait été fouillée. Il repartit, croyant emporter son secret. Après son départ, nous lûmes la lettre du roi à sa femme. Il lui disait que toutes les factions cherchaient à l'attirer à elles, mais qu'il croyait devoir conclure avec les

Écossais plutôt qu'avec les autres. Nous retournâmes au camp, et, voyant que nous n'avions rien à attendre du roi pour notre cause, nous résolûmes de le perdre. »

LVI

La garde fut doublée. Le roi la trompa : suivi seulement de Berkley et d'Ashburnham, ses deux confidents, il traversa de nuit la forêt de Windsor et marcha vers le bord de la mer, où le bâtiment qui devait l'attendre ne se trouva pas. Il chercha un asile sûr et indépendant dans la petite île de Wight, dont le château fort, commandé par un officier qu'il crut dévoué, lui promettait sûreté ; il espérait traiter librement de là avec son peuple. Il s'aperçut trop tard qu'il y était prisonnier dans le château dont il s'était cru le maître. Le gouverneur obéissait en apparence au roi, en secret au parlement.

Charles y passa l'hiver en négociations

avec les commissaires envoyés par le parlement. Pendant ces négociations vaines, Cromwell, Ireton et leurs officiers les plus fanatiques, inquiets de ces transactions, se réunissaient à Windsor, dans un conseil secret, et après avoir, dans leur fanatisme, imploré avec prières et larmes les lumières célestes, prenait la résolution de proclamer la république, de juger le roi dans un tribunal d'État, et de l'immoler, dirent-ils, au salut du peuple.

« Point de paix, s'écria Cromwell, pour la nation, point de sécurité pour les *saints*, tant que ce prince, même dans les murs d'une prison, sera l'instrument des négociations des partis, l'espérance secrète des ambitieux, l'espoir ou la pitié des peuples. »

Une religion implacable inspira les fanatiques, la peur inspira les lâches, l'ambition inspira les audacieux, et la passion de chacun passa aux yeux de tous pour la réponse du ciel. Le crime fut résolu d'une voix una-

nime. A dater de ce jour, le crime, déjà accompli dans la pensée de Cromwell, sembla visiblement égarer son âme, enlever l'innocence à sa religion, la sincérité à ses paroles, la piété à ses actes, et mêler fatalement, dans toute sa conduite, l'astuce de l'ambitieux et la cruauté du meurtrier à la superstition du sectaire. On ne lit plus dans son âme avec clarté ; il devient obscur et énigmatique pour les autres et pour lui-même. On flotte entre le fanatique et l'assassin. Juste punition d'une résolution criminelle qui prend l'intérêt de sa cause pour un droit de vie et de mort sur sa victime, et qui emploie le meurtre pour faire triompher la vertu !

LVII

Au moment où les conjurés militaires de Windsor prononçaient l'arrêt de Charles, lui-même le prononçait dans l'île de Wight

en rompant les négociations trop exigeantes avec le parlement et en refusant de signer l'avilissement de sa couronne. De ce jour, on ne lui déguisa plus la captivité sous les honneurs et sous les respects. Enfermé comme en un cachot dans la chambre d'un château fort, privé de toute communication avec ses amis, il n'eut pour tout serviteur et pour toute consolation, durant un long hiver, qu'un pauvre vieillard invalide qui venait lui allumer son feu et lui apporter sa nourriture. C'est pendant cette longue et dure solitude, en face de sa destinée et au bruit des vagues de l'Océan, qu'il fortifia par la religion une âme déjà forte, quoique tendre, et qu'il se rendit égal à la mort que tous les partis tramaient contre lui. Sa vie était devenue le gage que chaque faction craignait de laisser à la faction contraire. Nulle de ces factions ne haïssait l'homme, et toutes aspiraient à se défaire du roi. Sa mort, comme celle des proscrits d'Antoine, d'Octave et de Lépide à Rome, fut le sacrifice mutuel

qui se firent des ambitions ou des lâchetés opposées. Une autre faction plus radicale, celle des *niveleurs*, les communistes religieux du temps, se levait déjà dans les troupes de Cromwell. Armée, à son exemple, de textes de la Bible et de l'Évangile interprêtés par eux dans le sens de l'égalité absolue des conditions et du partage des dons divins sur la terre, cette faction, que Cromwell avait suscitée à son insu, fut étouffée énergiquement par lui dans le sang de quelques-uns de ses propres soldats. A mesure qu'il se rapprochait du pouvoir et qu'il exerçait le commandement, le sectaire en lui faisait place au politique. L'esprit de secte disparaissait dans son âme sous l'esprit de domination. Il reléguait dans le ciel des théories saintes par leurs aspirations, mais inapplicables dans les sociétés humaines. Son bon sens lui révélait la nécessité du commandement et la sainteté de la propriété, ces deux instincts de l'État et de la famille. Il entra dans Londres, fit purger une seconde fois

le parlement, par le colonel Pride, des membres qui lui résistaient, et proclamer la république sous le nom de Convention du Peuple.

L'armée et le parlement, à l'instigation des puritains et des républicains, se décidèrent à faire le procès du roi. Cromwell parut encore hésiter devant l'énormité de l'attentat. Il reprit son siége au parlement, et, dans un discours d'inspiré plutôt que de politique, il parut céder à un ascendant surnaturel en consentant au jugement du roi.

« Si quelqu'un, dit-il avec une émotion qui ressemblait à la démence, si quelqu'un m'avait proposé volontairement de juger et de punir le roi, je l'aurais regardé comme le plus grand des traîtres. Mais, puisque la Providence et la nécessité nous imposent ce fardeau, je prierai le ciel de répandre sa bénédiction sur vos conseils, quoique non préparé moi-même à vous donner mon avis sur cette capitale mesure.

» Vous confesserai-je, ajouta-t-il avec une

attitude d'humiliation intérieure, que moi-même, lorsqu'il y a peu de temps encore je présentais des pétitions pour la conservation de Sa Majesté, j'ai senti ma langue qui se collait à mon palais ? J'ai pris cette sensation surnaturelle pour une réponse que le ciel, qui rejetait le roi, faisait à ma supplication!... »

Ce mot rappelait l'*Alea jacta est* de César en poussant son cheval dans le Rubicon. Mais le Rubicon de Cromwell était le sang d'un innocent et d'un roi, versé par le crime et par l'ingratitude de son peuple.

Le parlement, entraîné par l'animosité et par la véhémence de la passion commune, vota le jugement. Le colonel Harrison, fils d'un boucher, homme brutal de cœur et sanguinaire d'habitudes, alla chercher le roi à l'île de Wight, comme une victime pour l'étau. Charles, en passant à Windsor, sous l'ombre du château royal de ses pères, entendit une voix éplorée qui lui criait à travers les barreaux d'une prison :

« Mon maître! mon cher maître! est-ce bien vous que je revois ainsi? »

Le roi reconnut dans ce prisonnier un de ses vieux serviteurs, Hamilton, réservé à l'échafaud comme lui.

« Oui, lui répondit le roi, c'est ce que j'ai toujours voulu être pour vous! »

Le féroce Harrison ne permit pas un plus long entretien au roi et au serviteur. Il força le roi à marcher plus vite; Hamilton le suivit des yeux, du geste et de la voix.

Une haute cour de justice, composée de trois cent trente-trois personnes, mais où il n'en siégea que soixante et dix, attendait le prince à Londres. Il fut logé dans son propre palais de White-Hall, converti en prison. Les yeux avaient peine à reconnaître la noble figure de ce prince, empreinte toutefois de tant de grâce, de majesté et de sérénité. Depuis sa captivité solitaire dans le château de l'île de Wight, il avait laissé croître sa barbe, et l'ombre de son cachot semblait avoir pâli son front. Il portait d'avance le

deuil de sa propre vie. Il avait cessé d'espérer de la terre, et ses regards, comme ses pensées, ne se tournaient plus que vers l'éternité. Nul ne fut jamais plus préparé à l'iniquité des hommes.

Les juges s'assemblent dans la vaste salle gothique de Westminster, palais des Communes. Au premier appel des membres qui devaient composer le tribunal, lorsqu'on appela le nom de Fairfax, absent, une voix sortie de la foule des spectateurs répondit : « Il a trop de sens pour être ici ! » Lorsqu'on lut l'acte d'accusation contre le roi, au nom du *peuple d'Angleterre*, la même voix cria : « Pas d'une dixième partie du peuple ! » L'officier de l'armée qui commandait la garde dans la salle ordonna de faire feu sur la tribune d'où partaient ces démentis à la nation. En recherchant les coupables, on découvrit que cette voix était celle de lady Fairfax, épouse du généralissime Fairfax. Cette femme, d'abord entraînée comme son mari dans la cause du parlement par esprit

de parti et par attachement à son mari, frémissait maintenant, comme Fairfax lui-même, des conséquences de son entraînement, et rachetait, par le courage de son indignation et de sa pitié, le malheur qu'il avait eu d'amener la victime au pied des juges.

LVIII

Le roi entendit cette protestation de repentir et pardonna dans son cœur à Fairfax des victoires qu'il n'avait pas voulu pousser jnsqu'à la mort ni même jusqu'à la dégradation. On lui lut son acte d'accusation, formule banale, où les mots de traître, de meurtrier et d'ennemi public servent à tous les partis d'injure et de crime pour les victimes vaincues. Il les écouta avec la supériorité calme de l'innocence. Préoccupé surtout de l'idée de ne pas avilir la majesté indélé-

bile des rois dont il se croyait dépositaire et comptable à la constitution et à tous les rois, il répondit qu'il ne s'abaisserait pas à se justifier devant un tribunal de ses sujets, tribunal que la religion, comme les lois de l'Angleterre, lui interdisait de reconnaître.

« Je laisserai donc à Dieu, dit-il en finissant, le soin de ma justification, de peur qu'en ratifiant en vous par mes réponses une autorité qui n'avait d'autre fondement que celle des voleurs et des pirates, je ne m'attire dans la postérité le reproche d'avoir trahi moi-même la constitution, au lieu de me faire estimer et applaudir comme son martyr. »

Le président Bradshaw réfuta cette noble récusation du roi comme un blasphème; ses paroles, auxquelles la haine enlevait jusqu'à la dignité et la justice, mêlèrent l'insulte des sujets révoltés à l'impassibilité des juges. Les groupes de soldats dont Cromwell avait entouré le parlement imitèrent les outrages de Bradshaw contre celui qui avait été leur

roi et qui était aujourd'hui leur vainqueur. Au moment où Charles, ramené à White-Halle, traversait leurs rangs, ils poussèrent des cris de mort contre lui et lui crachèrent au visage. Charles, sans s'irriter ni s'humilier de ces profanations du rang et du malheur dans sa personne, leva les yeux au ciel et fit un appel résigné aux mêmes outrages soufferts avec patience par l'Homme-Dieu dont il professait la foi.

« Ce sont là les soldats, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, pauvres mercenaires, soldés pour me maudire aujourd'hni, et qui maudiraient demain leurs chefs actuels s'ils étaient soldés pour ma cause ! »

La versatilité de l'armée, instrument alternatif de tous les partis, avait frappé vivement son esprit depuis la révolution et lui inspirait plus de pitié que de colère. Cepenun seul soldat de ces détachements protesta contre la lâcheté des autres. En voyant passer devant lui son roi découronné, il se jeta à genoux et invoqua à haute voix le ciel sur

la majesté dégradée de cette tête royale. Les officiers, présents à cet acte de pieuse compassion d'un simple soldat pour l'infortune de son souverain, frappèrent le soldat de leurs épées et punirent la pitié et la prière comme deux crimes. Charles détourna les yeux de cette scène de férocité :

« Quel supplice ! dit-il, et pour quelle faute ! »

Le peuple, entièrement comprimé par l'armée de Cromwell, demeura spectateur immobile du procès, se bornant à exprimer par une tristesse morne et par le silence la répugnance et la douleur qu'inspirait cette tragédie à la nation. On espérait que l'armée, après avoir obtenu la condamnation, épargnerait à l'Angleterre la honte du supplice. Mais le roi lui-même n'espérait plus rien des hommes. Les républicains ne voulaient pas consacrer, par une indulgence qui aurait paru une superstition monarchique, les droits des enfants à la couronne. Cromwell cependant ne se faisait aucune

illusion sur le retour inévitable de la monarchie après une éclipse plus ou moins longue. Il avait trop d'intelligence des hommes pour se flatter de fonder lui-même une dynastie de son sang ; il avait même trop de désintéressement religieux pour désirer cette gloire. La gloire courte de la terre disparaissait trop à ses yeux devant celle du ciel. L'ambition féroce de son salut éternel et du salut de ses frères était au fond sa seule ambition ; mais il voulait que la république, cimentée par le sang du roi et intimidant par ce sang les entreprises monarchiques, durât du moins le temps nécessaire à fonder la liberté religieuse assez solidement pour que le catholicisme ou l'Église anglicane, ramenés par la royauté dans les trois royaumes, ne pussent plus prévaloir contre les libres croyants. Tout dans les lettres, dans les confidences et dans les conversations de Cromwell avec sa famille à cette époque, atteste que ce fut là son unique pensée en livrant Charles Ier à la mort. C'est un désintéresse-

ment surnaturel de lui-même dans cette crise de sa vie qui lui voila l'iniquité et la férocité de l'acte, et qui lui donna, une fois son inspiration interrogée et obéie, cette sérénité et cette quiétude implacables de visage et de paroles que les historiens ont prise pour cruauté et qui ne fut que fanatisme. Ce fanatisme tranquille, que M. Villemain appelle éloquement la *gaieté du crime*, se signala par les mots et les gestes les plus révoltants de cynisme pendant les derniers jours du procès. Le sectaire soldatesque y remplaça entièrement l'homme de chair et de sang dans Cromwell. Mari tendre pour sa femme, père de famille amolli jusqu'à la faiblesse pour ses enfants, il n'épargna ni le mari, ni le père, ni les enfants dans la victime qu'il offrait à Dieu comme un chef de l'ancienne loi ; à qui un prophète implacable de la Bible aurait ordonné le massacre d'un roi ennemi de son peuple. La férocité de ces temps bibliques avait tout entière transpiré de son livre sacré dans son cœur. Il tenait le

couteau d'une main aussi obéissante qu'il avait tenu l'épée. Le meurtre de Charles Ier fut un meurtre moins anglais qu'hébraïque. Cromwell accorda avec peine à son roi le sursis de trois jours que Charles avait imploré après son arrêt pour se préparer à la mort et pour consoler lui-même sa femme absente et ses enfants présents. Il trompa, par de misérables et ironiques subterfuges, la pitié et l'indécision des généraux moins endurcis que lui, et qui lui représentaient l'énormité, l'inutilité, la barbarie de l'éxécution. Il éluda également les supplications des ambassadeurs étrangers qui lui offraient de racheter la vie de Charles par les plus larges compensations d'alliance envers l'Angleterre et envers lui. Il déjoua impitoyablement l'intercession du colonel, son proche parent, sir John Cromwell. Il répondit à tous par l'oracle et l'inspiration consultés de nouveau dans ses prières, en répondant toujours, dit-il, malgré ses larmes, par le mot du fanatisme : La mort ! Un autre de ses parents, le colo-

nel Ingolsby, étant entré par hasard dans la salle où les officiers signaient l'arrêt du parlement et se refuant à signer un arrêt qui révoltait sa conscience, Cromwell se leva de son siége, et, enlaçant Ingolsby dans ses bras comme si la mort du roi eût été une facétieuse jovialité des camps dans laquelle on emploie une douce violence, il entraîna le colonel vers la table, et, conduisant la plume dans sa main, il le contraignit en riant à signer. Quand tous eurent apposé leurs noms de gré ou de force sur le papier, Cromwell, comme s'il n'eût pu contenir sa joie, arracha la plume des doigts du dernier des officiers, la trempa dans l'encre et en barbouilla joyeusement le visage de son voisin, sans songer ou en songeant peut-être que cette encre était le sang de son roi !

LIX

Jamais un même jour ne montra davantage dans le meurtrier et dans la victime le contraste entre la férocité du fanatique et la sainteté de l'homme véritablement pieux. Pendant que Cromwell jouait ainsi avec le glaive, les trois jours de sursis accordés au roi par le *decorum* de la justice politique dévoilaient à la terre tout ce que le cœur d'un roi, d'un homme, d'un mari, d'un père, d'un chrétien, peut contenir d'héroïsme, de tendresse mâle, de résignation, d'espérances immortelles et de sainteté. Ces jours et ces nuits suprêmes, Charles les employa uniquement, minute par minute, à vivre jusqu'au terme, avec la sérénité naturelle d'un sage dont la vie entière n'eût été que l'apprentissage de la mort ou d'un homme qui

aurait eu la sécurité d'une longue vie. Les entretiens résignés, les exercices pieux, les examens sévères, sans indulgence comme sans faiblesse, de sa conscience, les regards sur sa conduite passée, le remords d'avoir livré Strafford pour franchir une difficulté de règne qu'il retrouvait plus inévitable et moins glorieuse à la fin, les préoccupations royales et patriotiques sur le sort futur de ce royaume qu'il allait laisser aux hasards d'un sombre avenir, enfin les retours de l'amant sur une épouse jeune, belle, toujours adorée, et les retours du père sur les enfants en bas âges qu'il laissait en Angleterre entre les mains de ses implacables ennemis, remplirent ces jours et ces nuits funèbres de soucis, de prières, de larmes, de recommandation de son âme à Dieu, mais surtout de paix, de la paix d'en haut, qui descend à travers la voûte des cachots dans la conscience de l'innocent et du juste. De toutes les agonies historiques et modernes, en y comprenant l'agonie de Louis XVI au Tem-

ple, celle qui ressemble le plus à la fin d'un philosophe antique, c'est la fin de Charles Ier. La royauté et la religion ajoutent même à ces deux morts quelque chose de plus auguste et de plus divin qu'aux morts philosophiques de l'antiquité. Le trône et l'échafaud semblent avoir entre eux un abîme plus incommensurable à franchir que l'intervalle entre la vie et la mort ordinaires. Plus on quitte de grandeur et de félicité humaines, plus on est admirable de tout quitter avec ce sourire de paix. Mais, quoique la vertu soit égale dans ces deux rois, celle de Charles Ier est plus éclatante, parce que Charles Ier était héroïque et que Louis XVI n'était que saint. Il y avait dans Charles Ier la force d'un grand homme, il n'y avait dans Louis XVI que la résignation d'un grand martyr.

LX

La nature, cependant (et c'est là le sublime pathétique de ses dernières heures, car rien n'est beau en dehors et au-dessus de la nature), la nature combattit, mais sans vaincre en lui le courage, quand il fallut dire adieu à ses chers enfants. C'étaient la princesse Élisabeth, le duc de Glocester et le duc d'York, à peine en âge de bien pleurer le père qu'ils allaient perdre. Leur mère avait enlevé les autres ainsi que le prince de Galles au parlement. Elle les gardait en France pour remplacer un jour sur le trône et pour venger leur père. Sa fille, la princesse Elisabeth, était la plus mûre de raison et de sentiment pour ses années. Les vicissitudes, les fuites, les captivités, les larmes intérieures de sa famille, dont elle avait été témoin de-

puis le berceau, avaient avancé son intelligence par le malheur, qui est une précoce maturité du cœur dans les enfants. Son père se complaisait à retrouver en elle la grâce et la sensibilité de sa mère absente. Elle la remplaçait dans la confidence du mourant. Il se plaisait à croire qu'elle retiendrait toutes ses pensées et qu'elle les transmettrait toutes chaudes de ses dernières tendresses à sa chère épouse.

« Dis-lui bien, recommandait-il à sa jeune fille, que, pendant tout le cours de notre union, je n'ai jamais manqué, même en idée, à la fidélité que je lui dois, plus par prédilection que par devoir, et que mon amour durera autant de minutes que mon existence. Je finirai de l'aimer ici-bas pour recommencer de l'aimer dans l'éternité! »

Puis, prenant le petit duc de Glocester, âgé de cinq ans, sur ses genoux, et voulant graver par une image tragique dans l'esprit de l'enfant la recommandation qu'il adressait en lui à tous ses fils :

« Mon enfant, lui dit-il gravement, ils vont couper la tête à ton père! »

Cette image, en effet, étonna et attira les regards de l'enfant sur le visage de son père.

« Oui, poursuivit le roi en insistant pour bien imprimer le souvenir par l'horreur dans sa tendre imagination ; oui, ils vont me couper la tête, et peut-être voudront-ils te faire roi. Mais fais bien attention à ce que j'ajoute : tu ne dois pas être roi aussi longtemps que tes frères Charles et Jacques seront en vie. Ils couperont la tête à tes frères s'ils peuvent mettre la main sur eux, et peut-être qu'à la fin ils te couperont la tête à toi aussi. Je t'ordonne donc de ne pas souffrir qu'ils te fassent roi! »

L'enfant, qu'une scène si lugubre et une recommandation si solennelle semblèrent illuminer d'une lumière et pénétrer d'une obstination d'obéissance supérieure à ses années, répondit avec un geste précoce de résolution :

« Non, je ne le serai pas! Je ne le serai ja-

mais, je me laisserai plutôt déchirer en morceaux ! »

Charles crut entrevoir, dans cet héroïsme d'une volonté d'enfant, une intervention divine qui lui assurait, par la voix de ces jeunes êtres, l'innocence et la probité de sa race dans la compétition de son trône après lui. Il pleura de joie en remettant le duc de Glocester entre les bras des geôliers.

LXI

On entendait de sa chambre, dans le palais de Wite-Hall, les coups de marteau des ouvriers qui enfonçaient les clous et les chevilles de la charpente de l'échafaud, dressé nuit et jour avec grande hâte contre les murs du palais. Ces préparatifs, qui multipliaient en lui la sensation de sa mort par chacun de ses sens, n'abrégaient point son sommeil et n'interrompaient point ses entretiens. Le

jour du supplice, en se levant, le trouva debout. Il appela Herbert, le seul serviteur qu'on lui eût laissé, et il lui recommanda de donner plus de temps et plus de soin que les autres jours à sa toilette, afin que son extérieur participât, par une apparence de fête, *à une si grande et si heureuse solennité*, dit-il, *celle de la fin de mes peines ici-bas et de mon entrée dans l'éternité*. Il passa la matinée renfermé et en prières avec l'évêque de Londres, le vénérable et éloquent Juxton, homme digne par sa vertu et sa piété de comprendre, de servir et d'égaler une telle mort. Leurs entretiens furent déjà dans le ciel. Les officiers de Cromwell les interrompirent pour annoncer que l'heure du supplice avait sonné et que l'échafaud attendait sa victime. Il était adossé au palais, en face de la grande place de Wite-Hall ; on y passait de plain-pied par une fenêtre de la galerie du palais. Charles y marcha d'un pas assuré et lent, qui ne hâtait ni ne précipitait le moment suprême, comme s'il eût craint

de devancer ou de retarder par un mouvement volontaire l'heure de Dieu. Une haie profonde d'officiers et de soldats de Cromwell entourait l'échafaud. Le peuple de Londres et des provinces voisines couvrait la place, les toits, les arbres, les balcons de toutes les parties de la ville d'où l'on pouvait dominer le lieu de l'exécution : les uns pour voir, les autres pour jouir, le plus grand nombre pour frémir et pleurer. Cromwell, sachant l'horreur générale qu'inspirait à la plus grande partie du peuple un supplice considéré comme une sorte de déicide, et voulant prévenir l'effet que les paroles suprêmes de Charles pourraient produire en sa faveur sur la multitude, avait placé à dessein la foule des citoyens au delà de la portée de la voix. Mais l'échafaud a des échos qui font retentir jusqu'aux extrémités de la terre et des temps les dernières paroles et les derniers soupirs. Le colonel Tomlinson, choisi par Cromwell pour garder le roi et pour le conduire au billot, avait été trans-

formé par le spectacle continu de l'intrépidité, de la résignation et de la majesté du roi. Le geôlier était devenu l'ami et le consolateur du captif. Les officiers qui entouraient Tomlinson avaient éprouvé, pour la plupart, ce ramollissement de haine et ce culte involontaire pour l'innocent condamné que la Providence réserve ordinairement aux mourants, comme le dernier adieu de la terre et le pressentiment de la justice tardive des hommes. Ce fut au milieu de ce cortége d'ennemis adoucis ou d'amis en pleurs que Charles, debout et plus roi que jamais sur les marches de ce trône éternel, prit la parole réservée en Angleterre au mourant qui a le funèbre privilége de parler le dernier dans sa cause.

Après avoir justifié pleinement son innocence et même démontré qu'il n'avait jamais fait qu'accomplir son devoir de roi en prenant les armes lorsque le parlement les avait prises lui-même, et cela pour défendre dans la prérogative royale une partie fonda-

mentale de la constitution dont il était responsable envers ses successeurs, envers son royaume et envers Dieu lui-même, il reconnut avec une humilité toute chrétienne que, s'il était innocent devant la loi des crimes pour lesquels on le faisait mourir, il ne l'était pas devant sa propre conscience de faiblesses et de fautes justement expiées par la mort qu'il acceptait sans murmure.

« J'ai ratifié lâchement, dit-il en faisant allusion à Strafford, une injuste sentence, et la sentence injuste que je vais subir est un juste châtiment de mon Créateur qui me frappe de la même peine dont j'ai frappé un innocent ! Je ne rends donc personne d'entre vous responsable de la mort à laquelle je suis condamné par la justice divine, qui se sert pour son instrument de l'injustice humaine. Je remets entièrement mon sang à vous et à mon peuple, ne demandant d'autre compensation à mon supplice que le retour de ce royaume à la paix et à la fidélité qu'il doit à mes enfants. »

Les pleurs coulèrent de tous les yeux, à ces paroles. Il les termina par un adieu à ceux qui furent ses sujets, par une invocation à celui qui allait être son vrai juge, incorruptible et miséricordieux à la fois. On n'entendait que des sanglots dans les intervalles de ses épanchements suprêmes. Il se tut. Celui qui l'assistait à la mort, l'évêque Juxton, son ami, au moment où Charles s'avançait déjà vers le billot, lui dit :

« Sire, il ne vous reste plus qu'un dernier pas pénible et répugnant à la nature, mais court à faire ! Songez qu'en une seconde il va vous conduire bien loin, c'est-à-dire de la terre au ciel, et que là vous allez trouver dans une joie infinie et inépuisable le prix de votre sacrifice et la couronne qui ne tombe plus !

» — Ami, reprit Charles en l'interrompant pour achever lui-même avec un calme parfait l'exhortation de son dernier ami, je passe d'une couronne corruptible à celle dont aucune corruption ne peut approcher, et que

je suis assuré de posséder à jamais sans trouble! »

Il allait continuer, lorsque, apercevant un des assistants qui maniait maladroitement la hache de l'exécuteur couchée à côté du billot, et qui risquait en l'ébréchant de multiplier les sensations du coup.

« *Ne touchez pas à la hache!* lui cria-t-il d'une voix forte et vibrante. »

Il pria encore un moment à voix basse, puis, s'approchant de l'évêque Juxton pour l'embrasser, il lui dit, en lui secouant la main avec force comme pour mieux graver une recommandation dans sa mémoire, un seul mot :

« *Remember!* c'est-à-dire *Souvenez-vous!* »

Ce mot énigmatique, qu'on interpréta plus tard dans des sens mystérieux et forcés, n'était que la recommandation déjà adressée à Juxton par le roi d'ordonner à ses enfants, quand ils seraient grands et s'ils redevenaient rois, de pardonner à ses ennemis. Juxton lui fit une muette inclination de tête,

qui était le serment de tenir sa promesse. Le roi s'agenouilla et courba tranquillement sa tête sur le billot. Deux hommes masqués, qu'on a supposé avoir été Cromwell et un de ses généraux affidés, s'emparèrent alors de Charles et le disposèrent respectueusement pour le supplice. L'un d'eux, levant la hache lui trancha la tête d'un seul coup; l'autre, relevant la tête qui roula dans le sang sur les planches de l'échafaud, la montra au peuple en s'écriant :

« Voici la tête d'un traître ! »

Un immense murmure, premier soulèvement de la conscience du peuple, s'éleva de la foule innombrable des spectateurs à ce cri, outrage qui dépassait la mort même. Les larmes du royame protestèrent contre la férocité des bourreaux de l'armée. L'Angleterre crut sentir sur elle le crime et les peines futures d'un parricide. Cromwell fut tout puissant mais odieux. Le meurtrier en lui s'associa dans l'imagination publique au politique et au héros. La liberté ne pouvait plus

se plier volontairement sous un tel homme qui avait consterné ainsi sa puissance et sa mémoire. Il ne pouvait gouverner que par l'armée vendue et complice à sa solde, parce que l'armée sert et ne discute pas, et que sa troupe de séides rassasiés n'avait plus que sa solde pour conscience. Il était conduit à la dictature par son crime.

Le parlement était déjà trop lié à la volonté de l'armée et trop antipathique au sentiment public de l'Angleterre pour rien contester à Cromwell. Afin de s'assurer un protecteur, il était forcé d'accepter un maître : il vota la suppression de la monarchie, mais non de la servitude. On fut embarrassé des enfants du roi. On délibéra si on ne mettrait pas la princesse Élisabeth en apprentissage chez un fabricant de boutons de la cité ; mais l'enfant chérie du roi, plus avancée dans la douleur que ses frères, mourut de saisissement du supplice de son père. On remit le duc de Glocester à sa mère.

LXII

Un livre terrible, ouvrage et justification posthume de Charles I[er], intitulé *Licon-Basiliki*, sortit comme une voix souterraine de la tombe à peine refermée du roi et troubla jnsqu'au délire la conscience de l'Angleterre. C'était l'appel de la mémoire et de la vertu à la postérité. Ce livre, répandu à profusion dans le peuple et dans toute l'Europe, élevait un second procès, procès éternel entre les rois et leurs juges. Cromwell, intimidé par l'immense murmure que ce livre souleva contre lui, chercha parmi les républicains, ses amis, la voix d'un vivant assez forte pour contre-balancer celle du mort. Il trouva Milton, le plus épique des poëtes et le seul immortel des républicains de l'Angleterre. Milton revenait d'Italie ; il y avait respiré, avec la poussière des Brutus et des Cassius,

les miasmes de l'assassinat politique, justifié, selon lui, par la tyrannie. Il y avait contracté, dans ses commerces littéraires avec les grandes mémoires populaires de l'antiquité, la noble passion de la liberté républicaine. Il vit dans Charles Ier un tyran, dans Cromwell un libérateur; il crut servir la cause opprimée des peuples en combattant le privilége de l'inviolabilité de la vie des rois. Mais il eut ici la lâcheté de plaider la cause du meurtrier contre celle de la victime. Son livre sur le régicide consterna le monde. Ce sont de ces questions qu'on ne sonde qu'avec le glaive jamais avec la plume. Toutes les fois que la mort d'un seul par tous est au fond d'une polémique, la mort est lâche quand elle n'est pas criminelle, et l'homme juste et généreux s'abstient également, ou par équité ou par clémence, de la justifier. Le livre de Milton, payé par la reconnaissance de Cromwell et par la place de secrétaire du nouveau conseil d'État sous le gouvernement républicain, est une tache de

sang sur sa gloire. Elle disparut dans sa vieillesse quand, devenu aveugle, indigent, proscrit comme Homère, il célébra comme lui, dans un poëme divin, la première innocence de la terre, les révoltes des enfers, les factions du ciel et le triomphe de l'éternelle justice sur la rébellion de l'esprit du mal.

LXIII

Cromwell, obligé d'imposer silence pour garder la tyrannie, fit supprimer la liberté de la presse par son parlement. Il trembla un instant devant la faction populaire des niveleurs, qui voulaient tirer de l'égalité évangélique les conséquences antisociales de l'égalité et de la communauté des biens. Il sentit une seconde fois que tout dictateur qui laisserait mettre la société au pillage et la famille au hasard de ses rêveries destructives de la propriété et de l'hérédité, seules

conditions de l'existence du genre humain, serait un chef de bandits et non un chef de gouvernement. Son bon sens lui montra l'impossibilité de raisonner avec de pareils niveleurs et la nécessité de poser la borne devant la société, la propriété, l'hérédité et la famille, ce foyer sacré des nations.

« Point de milieu ici, s'écria-t-il devant le parlement et devant les principaux chefs de l'armée; il faut mettre ce parti en poussière ou se résoudre à être mis en poussière par lui! »

Les niveleurs s'évanouirent devant ce mot comme ils s'évanouirent, quelques années plus tard, devant l'insurrection de Londres, sous Charles II, comme s'évanouira toujours l'impossible devant la réalité.

Mais toutes ces factions, qui travaillaient le peuple et l'armée, le décidèrent à aller subjuguer l'Irlande indomptée et anarchique. Il partit en roi dans un carrosse à six chevaux, escorté d'un escadron de ses gardes, du parlement et du Conseil d'État, qui l'accompagnèrent jusqu'à Brentfort. Le mar-

quis d'Ormond, qui commandait l'armée royaliste des Irlandais, fut vaincu devant Dublin. Cromwell changea les victoires en massacres et ne pacifia l'Irlande que dans son sang. Rappelé à Londres, après neuf mois de combats et de supplices, par les troubles de l'Écosse, il laissa l'Irlande à son lieutenant Ireton.

LXIV

La cause royaliste renaissait de ses tronçons sous ses pas. Le prince de Galles, devenu roi par le supplice de son père, mais abandonné et même lâchement expulsé de France par la complaisance du cardinal Mazarin pour Cromwell, s'était réfugié en Hollande, puis dans la petite île de Jersey, afin d'épier l'heure de rentrer en Angleterre par l'Écosse. Le parlement écossais, composé de presbytériens fanatiques, mais aussi enne-

mis de la religion indépendante de Cromwell qu'ils l'étaient du papisme, traitait du trône avec le prince de Galles. On ne lui demandait, pour condition de sa restauration en Écosse, que de reconnaître l'Église écossaise. Cette Église presbytérienne était une espèce de mysticisme biblique, féroce, soi-disant inspiré, fondé sur les ruines du catholicisme par un prophète nommé Knox, le glaive à la main, l'excommunication sur les lèvres, la superstition dans le cœur : véritable religion de guerre civile, remplaçant une intolérance par une autre, et donnant à la férocité du peuple le prétexte de la plus dérisoire sainteté ! L'Écosse rappelait, en ce moment, une tribu hébraïque gouvernée par un esprit prétendu divin, interprêté par ses inspirés et par ses prêtres. C'était la théocratie de la démence. Les pratiques étaient dignes du dogme. Une superstition sincère chez les uns, une sombre hypocrisie chez les autres, imprimait aux mœurs, au gouvernement, à l'armée elle-même, une austé-

rité et une piété implacables qui rappelaient dans cette insurrection contre le catholicisme, les silences, les terreurs et les bûchers de l'inquisition espagnole. Le prince de Galles, jeune, beau, léger, voluptueux, incrédule, véritable Alcibiade anglais, condamné à gouverner une nation de sectaires superstitieux et cruels, hésitait à accepter un trône sur lequel il ne pourrait se maintenir qu'en feignant le même fanatisme et la même hypocrisie que son parlement, ou en se révoltant témérairement contre le joug de ses prêtres. D'ailleurs, au même moment où le parlement écossais lui offrait la couronne à un si vil prix, un autre homme la lui promettait plus libre et plus glorieuse au prix de ses exploits. C'était le jeune Montrose, un de ces héros tranchés dans leur fleur, qui tiennent également de l'antiquité et de la chevalerie par leur nature, et que les historiens du temps comparent tour à tour aux héros de roman et aux héros de Plutarque.

Montrose était un seigneur écossais d'un haut rang et d'une opulente fortune. Après avoir combattu à la tête de l'armée royaliste pour Charles jusqu'à l'extinction de la cause royale, il s'était réfugié sur le continent; son nom, sa cause, ses exploits, sa jeunesse, sa beauté, les grâces de sa conversation, son caractère lui avaient préparé dans les cours d'Allemagne un accueil encourageant pour ses pensées de restauration du trône légitime dans son pays. Il méprisait et il détestait les puritains fanatiques, lèpre de sa patrie. Il était adoré des clans montagnards, peuple rural et belliqueux, sorte de Vendéens d'Écosse, qui ne reconnaissaient que leur épée et leur roi. Montrose, après avoir enrôlé à ses frais cinq cents soldats allemands, pour servir de noyau à l'armée que ses pas faisaient lever pour Charles II dans ses montagnes, débarqua en Écosse, combattit en aventurier et en héros, à la tête des premiers groupes de ses partisans; mais, environné par l'armée du

parlement d'Écosse avant d'avoir insurgé toutes ses tribus, il fut vaincu, blessé, enchaîné et traîné en pompe à Édimbourg pour y servir de jouet et de victime au fanatisme des prêtres et du parlement. Le front découvert et cicatrisé de blessures, ses habits rougis de son sang, un collier de fer au cou, deux chaînes pendantes d'un côté de chacun de ses bras, et attachées de l'autre côté aux moyeux des roues de sa charette, le bourreau marchant à cheval devant la voiture, il entra aux chants des psaumes et aux insultes des parlementaires et des ministres dans Édimbourg. Le peuple pleurait, mais cachait ses larmes, de peur que sa pitié ne parût impie aux presbytériens de Knox. Les prêtres, le dimanche suivant, prêchèrent contre ces larmes compatissantes : ils disaient que l'endurcissement des cœurs était le signe des élus.

Cité devant les membres du parlement changés en juges, Montrose se défendit avec éloquence pour l'honneur et non pour la vie.

Son discours égale les plaidoyers de Rome ou d'Athènes. Une mort prompte et ignominieuse y répondit. Les prêtres presbytériens, sous prétexte de prier pour son salut, après avoir demandé son sang, vinrent l'outrager dans sa prison de leur charité dérisoire :

« Ayez pitié, Seigneur, disaient-ils à haute voix, de cet incrédule, de ce scélérat, de ce traître, qui ne va passer de l'échafaud de son supplice que dans le supplice éternel réservé à ses impiétés ! »

Ils lui annoncèrent que son arrêt le condamnait à être pendu à un gibet de trente pieds de haut, où il resterait exposé trois heures ; qu'en suite sa tête serait coupée et clouée aux portes de sa prison ; qu'enfin ses bras et ses jambes, arrachés du tronc, seraient distribués entre les quatre principales villes du royaume !

« Je voudrais seulement, répondit Montrose, avoir assez de membres pour qu'ils fussent dispersés dans toutes les villes de l'Europe et qu'ils portassent témoignage de

la cause pour laquelle je combats et je meurs ! »

LXV

Délivré de la présence de ses persécuteurs sacrés, Montrose, qui cultivait la poésie comme le luxe de l'âme, écrivit des vers que lui inspiraient l'amour et la mort, et par lesquels il éternisait, autant qu'il était en lui, dans la langue immortelle, ses adieux à ce qu'il avait aimé ici bas. Le poëte en ces vers suprêmes est digne du héros.

Le lendemain, il subit en martyr son supplice. Sa tête fut clouée et ses membres envoyés aux quatre capitales de l'Écosse.

Charles II, en apprenant à Jersey la défaite, la mort de son ami et le triomphe du parlement, n'hésita plus à accepter la couronne des mains sanglantes des presbytériens écossais, désormais sans rivaux à Édimbourg. Il

débarqua en Écosse, au milieu de l'armée qui était venue au-devant de lui. Le premier spectacle qui frappa ses yeux fut un lambeau de corps de son partisan Montrose, cloué sur la porte de la ville.

On peut présumer ce que fut le règne de ce jeune prétendant, asservi par un parlement, surveillé par les prêtres, dominé par les généraux de l'armée qui embrassait ainsi sa cause, prisonnier plus que roi de ses superstitieux sujets, obligé de simuler, pour leur complaire, un fanatisme et une austérité dont il se moquait, persécuté jusque dans son palais par les rémontrances des prophètes presbytériens, qui épiaient jusqu'aux battements de son cœur et qui lui faisaient des crimes publics des légèretés de son âge. Il leur échappa un jour par la fuite, préférant la liberté au trône à ce prix. Ressaisi par eux et ramené à Édimbourg, le besoin qu'ils avaient de son nom lui fit restituer un peu d'autorité. On lui permit de combattre à la tête de l'armée qui marchait sur l'Angle-

terre à l'appel des royalistes anglais du nord. Cromwell marcha à lui avec son armée et entra en Écosse. Le prince de Galles, échappant avec quatorze mille Écossais aux manœuvres mal combinées de Cromwell, pénétra hardiment sur les derrières de l'armée anglaise et fit lui-même une invasion sur le sol anglais ; il s'empara de Worcester, et appela de là tous ses partisans à s'unir à lui. Cromwell, surpris, mais infatigable, ne lui en donna pas le temps : il fondit sur Worcester avec quarante mille hommes, combattit dans la ville, l'inonda de sang, et dispersa l'armée évanouie du prince de Galles. Ce prince lui-même, après des exploits précoces et dignes de son rang dans les rues de Worcester s'échappa à la faveur des ténèbres, suivi seulement d'une poignée de ses cavaliers. Après avoir parcouru vingt lieues dans l'espace d'une nuit, ils abandonnèrent leurs chevaux et se dispersèrent dans les forêts.

LXVI

Suivi du seul comte de Derby, gentilhomme anglais qui lui avait amené les combattants de l'île de Mann. Charles, réfugié chez un fermier nommé Penderell, y prit le costume et la hache du bûcheron avec les quatre fils du fermier, pour tromper les yeux des soldats de Cromwell répandus jusque dans les forêts pour l'atteindre. Couché sur la paille, nourri de pain d'orge dans la chaumière de Penderell, il fut contraint, par les visites domiciliaires des puritains, de quitter même cet abri et de coucher plusieurs nuits sur un chêne, qu'on appela depuis le *chêne royal*, et dont les feuilles le dérobèrent aux regards des soldats postés à ses pieds. Un colonel royaliste, nommé Lane, l'abrita ensuite à Bentley, et tenta de lui faire atteindre le port de Bristol où il pourrait s'embarquer

pour le continent. La marche avait tellement blessé les pieds du jeune roi, qu'il fallut lui faire traverser à cheval les contrées parcourues par les cavaliers ennemis. La seconde fille du colonel Lane le conduisit, sous les habits d'un paysan, dans la demeure de sa sœur, madame Morton, aux environs de Bristol. Mademoiselle Lane, en arrivant chez sa sœur, ne confia à personne le nom du jeune paysan qui la suivait; elle demanda seulement une chambre et un lit pour lui, disant qu'il avait la fièvre et le recommandant aux soins des serviteurs. Un de ces serviteurs entra dans la chambre du jeune paysan pour lui porter sa nourriture. Le visage noble, majestueux et beau du prince éclata, sous ce costume, aux yeux du domestique de madame Morton; il tomba à genoux devant le lit de Charles et le salua comme son maître, en faisant à haute voix la prière usitée par les royalistes pour le roi. Charles insista en vain : il fallut se laisser reconnaître et recommander seulement le silence.

LXVII

De là, n'ayant point trouvé de navire sur la côte, il fut recueilli par la famille royaliste d'une veuve nommée Windham, qui, ayant perdu son mari et trois fils pour la cause de Charles I[er], offrait encore avec dévouement les deux qui lui restaient au fils du roi décapité. Elle reçut Charles, non en fugitif, mais en roi.

« Quand mon mari fut sur son lit de mort, lui dit-elle, il fit approcher nos cinq enfants, et il leur dit :

» — Mes enfants, nous avons vu jusqu'ici des jours sereins et paisibles sous nos trois derniers souverains ; mais je dois vous avertir que je vois des nuages et des tempêtes qui s'accumulent sur le royaume. Je vois des factions s'élever de toute part, et le repos de notre patrie menacé ! Écoutez-moi

bien : quels que soient les événements, respectez votre prince légitime, obéissez-lui et restez fidèles à la couronne ! Oui, ajouta-t-il avec force, je vous recommande de rester fidèles à la couronne, *quand même elle pendrait à un buisson du chemin !*

» Ces derniers mots ont gravé le devoir dans le cœur de mes cinq fils, poursuivit la mère, et ceux qui me restent ici sont à vous comme ceux qui sont morts furent à votre père ! »

Tous les royalistes de la contrée connurent et gardèrent le secret de la résidence de Charles chez les Windham. Le sceau de la fidélité était sur les lèvres comme sur les cœurs du pays. Ce secret, longtemps et miraculeusement gardé, ne courut risque d'être découvert qu'au moment où le jeune roi, déguisé, fuyait vers la côte pour mettre enfin les vagues de la mer entre sa tête et le glaive de Cromwell. Le fer de son cheval s'étant détaché, le maréchal, auquel le roi s'adressa pour le reclouer, examina, avec l'intelligence

de son métier, le métal, et dit tout bas, avec l'apparence du soupçon, que ces fers n'avaient pas été forgés dans le pays, mais dans le nord de l'Angleterre. Ajoutons que le forgeron fut aussi discret que le gentilhomme. Charles, remontant en sûreté à cheval, galopa vers la falaise où l'attendait l'esquif. Le continent l'abrita de nouveau contre Cromwell.

LXVIII

Les royalistes vaincus, le roi décapité, les niveleurs réprimés, l'Irlande égorgée, l'Écosse soumise, la noblesse caressée, le parlement assoupli, les factions religieuses éteintes et amorties par la liberté de conscience, la guerre maritime avec la Hollande, heureuse et féconde en triomphes sur la mer; la démission de Fairfax de ses commandements, par dégoût et par repentir;

la souplesse de Monk, laissé par Cromwell à Édimbourg pour contenir les Écossais ; la subordination volontaire, servile et adulatrice des autres chefs militaires, empressés de se rallier aux succès : toutes ces circonstances, tous ces crimes, toutes ces lâchetés, tous ces bonheurs qui s'accumulent dans tous les temps sous les pas des favoris de la fortune, n'auraient rien laissé à désirer à Cromwell, si la possession incontestée de sa patrie eût été son but; mais, pour tout homme qui étudie impartialement ce caractère, il en avait un autre, c'était la possession du ciel. Son salut le préoccupait plus que l'empire. Jamais il ne fut plus théologien que quand il fut tout-puissant : au lieu de faire proclamer sa souveraineté sous un titre quelconque, il laisse ses amis proclamer la république, il se borne à en tenir l'épée et en répandre la parole. Ses décrets sont des oracles; il ne veut être que le *grand inspiré* de sa patrie. Sa correspondance, à cette époque, atteste les humbles pensées d'un

père de famille chrétien, qui ne désire ni ne présage aucun trône pour ses enfants.

« Monte le petit cheval de ferme de notre père, et ne monte pas dans les carrosses du luxe, » écrit-il à sa fille Dorothée.

Il marie son fils aîné, Richard Cromwell, à la fille d'un de ses amis, de condition modeste et de fortune bornée ; il lui donne, en le mariant, plus de dettes que de biens ; il écrit à cet ami, beau-père de son fils :

« Je vous confie Richard. Je vous en prie, donnez-lui de sages conseils; j'ai peur qu'il ne se laisse entraîner aux plaisirs du monde. Engagez-le à étudier : l'étude est bonne, subordonnée aux choses divines cependant. Cela vaut mieux que l'oisiveté et les voluptés apparentes du monde. Ces choses rendent propre à servir le peuple et, c'est pour cela que l'homme est né. »

« Ne vous découragez pas, écrit-il à un autre de ses sectaires, lord Warthon; vous vous scandalisez de ce que, dans les élections, le peuple choisit souvent à contre-sens

ses représentants, renvoyant les bons, conservant les mauvais dans le parlement. Il en est ainsi depuis neuf ans; et voyèz cependant ce que Dieu a fait avec ces mauvais instruments en neuf années ! Ne jugez pas la manière dont Dieu agit !...

« Chez vous, à cause de ses scandales et de ces murmures de votre esprit, ajoute Cromwell, il y a trouble, peine, embarras, doute; chez moi, il y a confiance, certitude, lumière, satisfaction! oui, satisfaction intérieure ! Oh ! nos cœurs faibles! s'écrie-t-il en finissant au courant rapide de la plume, oh! ce monde mensonger! oh ! les pensées courtes et flatteuses de notre orgueil !... Combien il est plus grand d'être le serviteur du Seigneur dans l'ouvrage le plus dur ! Combien nous avons de peine à nous élever dans ce service jusqu'au-dessus du monde, jusqu'à la hauteur du service que Dieu exige de nous! Combien il est aisé de nous décourager là où la chair a tant d'empire sur l'esprit !... »

LXIX

Les lettres intimes de Cromwell à son fils Richard sont pénétrées de cette onction de piété et de domesticité qu'on n'attendrait jamais d'un homme qui avait le pied dans le sang de son roi, de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Angleterre, mais qui avait le cœur en repos dans sa fausse conscience, et la tête dans l'auréole de la plus sincère mysticité.

« Vos lettres me plaisent et m'attendrissent, écrit-il à Richard, qu'il caresse de son nom enfantin de Dick ; j'aime les mots qui coulent du cœur tout simplement, sans étude et sans recherche. Je suis persuadé que c'est la bonté du ciel qui vous a placé dans la famille où vous êtes ! Soyez-en heureux et reconnaissant ; remplissez-y tous vos devoirs pour la gloire de Dieu. Recherchez constamment le Seigneur et sa di-

vine présence : que ce soit là la grande affaire de votre vie, et toute votre force ! La connaissance de Dieu n'est pas dans les livres ou dans les définitions théologiques ; non , elle est intérieure, elle transforme l'esprit par une action indépendante de nous et toute divine ! Connaître Dieu, c'est être divinisé soi-même en lui, par lui !... Combien peu les saintes Écritures sont connues parmi nous !... Mes faibles prières sont à votre intention... Efforcez-vous de comprendre la république que j'ai fondée, ainsi que les bases sur les lesquelles elle repose. J'ai beaucoup souffert en me donnant aux autres... Le père de votre femme , mon compère Mayor, vous servira beaucoup dans cette intelligence... Vous penserez peut-être que je n'ai pas besoin de vous recommander d'aimer votre chère femme ! Que le Seigneur vous enseigne à l'aimer cependant : autrement vous ne l'aimerez pas saintement. Quand le lit et l'amour sont purs, cette union est justement comparée à celle du

Seigneur avec les pauvres âmes que son Église renferme. Faites mes amitiés à votre femme; dites-lui que je l'aime de toute mon affection et que je me réjouis des faveurs du ciel sur elle. Je désire qu'elle soit féconde de toutes les manières! et vous, Dick, que le Seigneur vous bénisse de toutes les bénédictions!

» Votre affectionné père,

» OLIVIER CROMWELL. »

LXX

La même préoccupation des choses du ciel, mêlée à la même inquiétude des choses de la terre, se révèle à chaque ligne dans ses lettres privées à ses amis d'autrefois. Qu'avait-il à feindre avec ses enfants et avec ses familiers? Et quelle hypocrisie que celle qui n'aurait pas laissé tomber le masque une seule minute de sa vie, même pour respirer

avec sa femme et ses enfants, dans le foyer le plus secret de la famille, dans les effusions de la vie et sur le lit de mort!

« Je serais bien content d'apprendre comment va le petit (l'enfant de Richard et de Dorothée), écrit-il au beau-père de Richard, son compère et son ami; je gronderais volontiers le père et la mère de leur négligence envers moi. Je sais que Richard est un paresseux, mais j'avais meilleure opinion de Dorothée. J'ai peur que son mari ne la gâte; dites-leur cela de ma part. Si Dorothée est enceinte, je lui pardonne, mais non autrement... Que le Seigneur la bénisse!.... J'espère que vous donnez de bons conseils à mon fils Richard, il est à l'époque dangereuse de la vie, et ce monde est plein de vanité. Oh! combien il est bon de se rapprocher de bonne heure du Seigneur! cela mérite nos pensées. J'espère que vous me garderez toute votre ancienne amitié. Vous voyez comme je suis occupé; j'ai besoin de pitié! Je sais ce que je ressens de peine dans

mon cœur. Une haute situation, un haut emploi dans le monde ne méritent pas qu'on les recherche. Je n'aurais pas de consolation intérieure dans mes travaux, si mon espoir et mon repos n'étaient pas dans la présence du Seigneur ; je n'ai pas ambitionné ces choses !... Véritablement, je n'y ai été appelé que par le Seigneur. C'est pour cela que je ne suis pas sans quelque espérance qu'il donnera à son pauvre ver de terre, à son faible serviteur, la force de faire sa volonté et d'atteindre le seul but pour lequel je suis né ; et en cela je vous demande vos prières ! Rappelez-moi à l'amitié de ma chère sœur, à mon fils, à notre fille Dorothée, à ma cousine Anna ! et je suis toujours votre affectionné frère.

« OLIVIER. »

Les mêmes expressions, attendries encore par la sainte union d'une vie déjà longue entre les deux époux, émeuvent le cœur dans ses lettres à sa femme.

« Pour ma femme chérie, Elisabeth Cromwell. »

Cette lettre porte la suscription de ses billets.

« Tu me grondes dans tes lettres de ce que j'oublie en apparence par mon silence toi et nos petits enfants : véritablement ce serait à moi de gronder, car je ne vous aime que trop. Tu es pour moi la plus chère de toutes les créatures : que cela suffise !... Le Seigneur nous a montré une miséricorde extrême. J'ai été miraculeusement soutenu dans mon être intérieur; quoi que je tâche, je deviens vieux et je sens que les infirmités de l'âge s'emparent rapidement de moi. Plût à Dieu que mes penchants au péché diminuassent dans la même proportion que mes forces physiques! Prie pour moi, et demande pour moi cette grâce! »

LXXI

Il confirme les forts, il fortifie les douteux, il prêche les faibles dans sa foi avec une fièvre toujours ardente de persuasion, qui montre combien il était lui-même persuadé ; il sent que son zèle va quelquefois en paroles jusqu'à l'extravagance.

« Pardonnez-le moi, écrit-t-il à l'apogée de sa puissance, à un ami qui s'éloignait de lui par répugnance contre l'implacable sévérité de ses armes en Irlande et en Écosse : quelquefois cette extravagance que vous me reprochez a fait du bien ; quoiqu'elle dépasse le bon sens, elle est inspirée par la charité et par le zèle ! Je vous en prie reconnaissez-moi pour un homme sincère du Seigneur ! — Seigneur, s'écrie-t-il en finissant, ne détourne pas ta face et ta miséricorde de mes yeux ! — Adieu ! »

« Je ne puis me décider, écrit-il ailleurs à sa femme, à laisser partir ce courrier sans un mot pour toi, quoique, en vérité, j'aie peu de chose à écrire, mais j'aime à écrire pour écrire à ma bien-aimée, qui repose sans cesse au fond de mon cœur. Que le Seigneur multiplie toujours ses dons sur toi ! Le grand bien, le seul que ton âme puisse désirer, c'est que le Seigneur répande sur toi la lumière de sa force, ce qui vaut plus que la vie ! qu'il bénisse tes bons conseils et tes bons exemples à nos chers enfants ! Prie pour ton Olivier ! «

LXXII

Son gendre Fleetwod, auquel il a laissé un commandement en Ecosse avec Monk, n'a pas moins de part à ces épanchements à la fois familiers et théologiques de Cromwell. Après avoir exprimé à Fleetwod le chagrin

d'être séparé, par la nécessité des affaires, de cette branche de sa famille :

« Embrassez pour moi votre chère femme, lui écrit-il, recommandez-lui bien de prendre garde (dans sa piété) de n'avoir pas le cœur servile. La servilité produit la crainte, l'amour est le contraire de la crainte! Pauvre Biddy! nom de caresse de sa fille, je sais que c'est là son erreur.

» L'amour raisonne bien autrement ! quel Christ-Loi ! quel père en lui et par lui ! quel nom que celui de ce Père céleste! il s'appelle lui-même le miséricordieux, le patient, le faiseur de toutes grâces, le pardonneur de toutes fautes et de toutes transgressions ! Ainsi est vraiment sublime l'amour de Dieu ! Faites mes amitiés à mon fils Henry! je prie pour lui afin qu'il grandisse et se fortifie dans l'amour du Seigneur. Rappelez-moi à tous les officiers. »

LXXIII

Tout prospérait à Cromwell, et il renvoyait toute gloire et toute prospérité de la republique au ciel. Aucune trace historique ou privée ne trahit en lui la volonté de fixer sa fortune et sa puissance par un changement dans son titre de général et dans l'espèce de condescendance volontaire qui lui assujettissait le parlement, l'armée, le peuple. L'histoire qui finit par tout savoir et par tout révéler, ne découvre dans Cromwell à cette époque qu'une répugnance extrême à s'élever plus haut. Il est évident que, selon ses propres expressions, il cherchait Dieu dans sa volonté et l'oracle dans les événements. Ni Dieu ni l'oracle ne s'étaient expliqués clairement pour lui. Prêt à descendre comme à monter, il attendait l'ordre ou l'inspiration. L'inspiration et l'ordre lui vinrent de la mo-

bilité naturelle du peuple et de l'impatience ambitieuse de l'armée.

Le long parlement de cinq ans, que le peuple avait baptisé d'un de ces noms de mépris qui sont les arrêts cyniques du dégoût de la multitude, le *parlement croupion*, à cause de son éternelle session sur les bancs de Westminster, avait lassé l'Angleterre. Les déclamations de ses puritains, les bigoteries de ses saints, les impopularités de ses démagogues, les folies anti-sociales de ses niveleurs, le meurtre d'un roi innocent et héroïque, le remords qui agitait la conscience de la nation, les impôts et les égorgements de la guerre civile, la lassitude enfin de cette tyrannie anonyme que le peuple supporte plus impatiemment que la tyrannie sous un nom glorieux, tout cela retombait en odieux et en ridicule sur le parlement. Cromwell avait eu l'art, ou plutôt le bonheur, d'agir pendant que ce parlement discourait, de grandir pendant qu'il s'abaissait, de lui laisser la responsabilité des crimes et de pren-

dre les responsabilités des victoires. Ce parlement, qui n'avait pas conscience de son impopularité, commençait à s'agiter sous son maître. Cinq ou six grands républicains, ombrageux comme la liberté, tramaient la perte de Cromwell. Les discours d'Henry Vane, leur principal orateur, contestaient tout à l'autorité militaire et recueillaient des applaudissements significatifs, qui paraissaient autant de menaces à l'armée. Les chefs de l'armée, présents à Londres, pressentant le danger, se réunirent et signèrent à l'envi une pétition à Cromwell pour demander la dissolution de ce parlement avili. Cromwell, que l'on accusa d'avoir inspiré la pétition à l'armée, en était innocent. On n'a jamais besoin d'inspirer l'ambition aux généraux et le despotisme aux soldats. La pétition était menaçante. La lutte allait éclater d'elle-même entre l'armée et le parlement. La victoire des uns comme des autres pouvait également effacer Cromwell s'il persistait à rester neutre. « Prenez-y garde ! arrêtez cela, la chose est

sérieuse, » lui dit tout bas Bulstrade, un de ses familiers, pendant la harangue des officiers. Il suspendit sa résolution et se borna à remercier l'orateur de l'armée de son zele pour le salut public. Mais la nuit et la méditation lui portèrent conseil. Il tenta un accommodement entre le parlement et l'armée dans des conférences conciliatrices, en sa présence. Le parlement combla la mesure de ses exigences, il demanda à se perpétuer en instituant un comité permanent choisi parmi ses membres actuels qui validerait ou invaliderait à son gré toutes les élections futures.

«Ah ! c'est trop fort ! s'écria enfin Cromwell indécis, en apprenant cet acte d'omnipotence sur le pays présent et à venir. »

C'était le 20 avril, dans la matinée ; il se promenait dans sa chambre en habit noir et en bas gris. Il sort dans ce simple costume, en disant à tous ceux qu'il rencontre sur son passage :

« Ce n'est pas juste, ce n'est pas honnête !

Non, ce n'est pas même de l'honnêteté la lus vulgaire ! »

Il donne l'ordre, en passant, à un officier de ses gardes de se porter avec trois cents soldats à Westminster et de se poster à toutes les issues du palais. Il y entre lui-même et s'assied en silence à sa vieille place dans la salle, écoutant en apparence les discours. Les orateurs républicains et parlementaires parlaient alors en faveur du bill qui devait assurer la perpétuité de leur pouvoir par leur arbitraire sur les élections futures du peuple. Le bill allait être mis aux voix, lorsque Cromwel, comme s'il eut épié le moment de frapper ce corps en flagrant délit d'iniquité et de tyrannie, relève sa tête appuyée sur ses deux mains, et fait signe à Harrison, son plus fanatique sectateur, de venir s'asseoir près de lui. Harrison obéit. Cromwell reste encore un quart d'heure en silence, puis, comme cédant malgré lui à une impulsion intérieure, supérieure à toute hésitation dans son âme : « C'est le moment, je le

sens, » dit-il à Harrison. Il se lève, s'avance vers le président, pose son chapeau sur la table, et se dispose à parler au milieu du silence et de la stupeur de ses collègues.

Selon son habitude, sa parole lente, obscure, embarrassée, incohérente, pleine de circonlocutions, de parenthèses, de divagations, de répétitions et de retours sur elle-même, dégage difficilement sa pensée. Il commence par faire un tel éloge des services rendus par le parlement à la liberté, à la conscience, au pays, que les parlementaires étonnés, et lui-même peut-être, s'attendaient à une conclusion conforme au décret que la chambre allait voter. Des murmures d'encouragement et de satisfaction des républicains s'élèvent à la fin de sa période, quand tout à coup, comme si l'accès de colère, longtemps et vainement combattu dans son âme, eût bouleversé ses pensées et changé ses paroles sur ses lèvres, il s'arrête, il regarde avec menace et mépris les cinquante-sept membres des communes qui composaient seuls, ce jour-là,

le parlement, il passe sans transition de la flatterie à l'outrage; il énumère toutes les lâchetés, toutes les insolences, toutes les bassesses de ce corps usé par la révolte autant que par la servitude, et fulmine en masse, au nom de Dieu et du peuple, l'arrêt de sa réprobation.

A ces étranges invectives, auxquelles les caresses du début les avaient si peu préparés, les parlementaires s'indignent et s'insurgent. Le président, digne de ses fonctions par son courage, lui interdit la parole. Wentword, un des républicains les plus iilustres et les plus imposants par son caractère, demande qu'il soit rappelé à l'ordre et au respect :

« Ce langage est aussi inattendu que coupable, dit Wentworth, dans la bouche d'un homme qui avait hier toute notre confiance, que nous avons honoré des plus hautes fonctions de la république ! d'un homme qui!... »

Cromwell ne le laissa pas achever.

« Allons ! allons ! assez de paroles comme cela, dit-il d'une voix tonnante : je vais finir tout ce bruit et faire taire tous ces bavards ! »

Et, s'avançant au milieu de la salle, enfonçant son chapeau sur sa tête avec un geste de défi, il frappe du pied les dalles et s'écrie :

« Vous n'êtes plus rien ! Vous ne siégerez pas une heure de plus. Cédez la place à des hommes qui valent mieux que vous ! »

LXXIV

A ces mots, Harrison, averti par un regard du général, s'échappe et rentre une minute après à la tête de trente soldats, vétérans des longues guerres civiles, qui entourent Cromwell de leurs armes nues. Ces vétérans, levés par le parlement, n'hésitent pas à la voix de leur chef, à tourner leurs armes contre

ceux qui les ont armés : exemple de plus, depuis le Rubicon de César, de l'incompatibilité des armées permanentes et de la liberté !

« Misérables ! reprend alors Cromwell, comme si la violence sans l'outrage n'eût pas suffi à sa colère, vous vous appelez un parlement, vous? Non vous n'êtes pas un parlement, vous êtes un ramas de buveurs, de débauchés !

« Toi, poursuit-il en montrant du doigt les vicieux les plus notoires de l'assemblée à mesure qu'ils passent devant lui pour vider la salle, toi, tu es un ivrogne Toi, tu es un adultère ! Toi, tu es un vendu qui reçois le salaire de tes discours !... Vous tous, vous êtes des pécheurs scandaleux qui faites honte à l'Évangile !... Et vous seriez en masse un parlement du peuple de Dieu ?... Non, non, allez ! sortez ! partez ! qu'on n'entende plus jamais parler de vous ! Le Seigneur vous rejette !... »

A ces apostrophes, les membres violentés par les soldats sont chassés ou traînés hors

de la salle. Cromwell revient vers la table, soulève avec un geste de mépris la masse en argent, signe vénéré de la souveraineté parlementaire, et, la montrant en souriant à Harrison :

« Que ferons-nous de ce jouet? dit-il qu'on l'emporte !

L'un des soldats emporte la masse. Cromwell se retourne; il aperçoit derrière lui le président du parlement Lenthall, qui, fidèle à la dignité de ses fonctions et à l'autorité des communes, refusait, avec une intrépidité héroïque, d'avilir le droit devant la force.

« Descends ! lui crie le dictateur.

« Je ne descendrai du poste que m'a confié le parlement que si on m'en arrache, répond Lenthall.

Harrison, à ces mots, s'élance, arrache le président de son siége et le traîne hors de l'enceinte au milieu des soldats.

Cromwell emporta les clefs de Westminster dans ses mains.

« Je n'entendis pas un chien aboyer dans la ville, écrivait-il quelques jours après. Le long parlement, si puissant pour détruire, était impuissant pour fonder. La guerre civile que ce parlement avait suscitée avait fait ce qu'elle fera toujours : elle avait substitué l'armée au peuple, elle avait fait surgir une dictature au lieu d'un gouvernement, elle avait tué le droit et inauguré la force. Un homme avait pris la place de la patrie.

LXXV

Cet homme était Cromwell. On fait toujours honneur aux hommes de la force des choses et du génie des circonstances. On leur suppose après coup les longues ambitions, les lentes préméditations, les astucieuses combinaisons de résultats souvent atteints par le hasard. Tout indique ici, au contraire, que Cromwell n'avait rien prémédité

de son attentat contre les communes, qu'il y fut poussé par le mouvement général des choses, du peuple de l'armée, et décidé, à la dernière minute, par cette puissance intérieure que Socrate appelait son démon, César son conseil, Mahomet son ange Gabriel, Cromwell son inspiration, divinité des grands instincts, qui sonne la conviction dans l'esprit et l'heure dans l'oreille. Les efforts laborieux que Cromwell avait fait pour réconcilier, la veille, le parlement et l'armée, le parlement nouveau, qu'il convoqua le lendemain et auquel il remit toute l'autorité législative sans même se réserver la sanction de ses lois; enfin une conversation politique qui avait eu lieu, à portes closes, quelques jours auparavant, chez lui, entre lui et les grands conseillers de sa politique, semblent attester que cet éclat de foudre sur le parlement sortit de lui-même de tant de nuages. On s'occupait dans cet entretien de rechercher dans les débris de la monarchie détruite les éléments d'une constitution à faire

par le parlement. Les membres présents étaient Cromwell, Harrison, son séide, Desborow, beau-frère de Cromwell, Olivier Cromwell, son cousin, Witlocke, son ami, Widrington, orateur éminent et homme d'État des Communes, le président du parlement Lenthall, et plusieurs autres officiers ou parlementaires, républicains éclairés.

« Il s'agit, dit Harrison, d'examiner ensemble, de concert avec le général, comment nous devons organiser un gouvernement.

« Grande question en effet ! dit Witlocke; constituerons-nous une république absolue, ou une république mêlée à quelques éléments monarchiques ?

« C'est cela, dit Cromwell : ferons-nous une république pure, ou une république corrigée par quelques principes d'autorité monarchique ? Et dans ce dernier cas, entre les mains de qui placerons-nous ce pouvoir emprunté à la monarchie ?

Widrington se prononça pour un gouver-

nement mixte qui emprunterait la liberté à la république, l'autorité à la monarchie, et qui remettrait l'exercice de cette part d'autorité monarchique à son possesseur naturel, un des fils du roi décapité. Widrington était flatteur et doux de caractère ; il n'aurait pas proposé un tel parti devant Cromwell s'il avait pressenti dans le dictateur cette implacable ambition pour lui-même, qui n'aurait jamais pardonné cette insinuation.

« Question délicate ! dit Fleetwood, sans se compromettre autrement. »

Le lord chancelier Saint-John déclara que dans son opinion, à moins de saper toutes les vieilles lois et toutes les habitudes de la nation, il fallait une large part de pouvoir monarchique dans tout gouvernement qu'on établirait.

« Ce serait, en effet, dit le président du parlement, une étrange confusion de toutes choses, qu'un gouvernement parmi nous qui n'aurait pas quelque caractère de la monarchie ! »

Desborow, allié de Cromwell et colonel de de l'armée, déclara qu'à son avis il n'y avait pas de raison pour que l'Angleterre ne pût pas se gouverner républicainement, comme tant d'autres nations antiques et modernes.

Le colonel Walley soutint, comme son collègue militaire, la république pure.

« Le fils aîné de notre roi est en armes contre nous, dit-il ; son second fils est également notre ennemi, et vous délibérez !

« Mais le troisième fils du roi, le duc de Glocester est entre nos mains, repartit Widrington ; il est trop jeune pour avoir levé la main contre nous, ou pour avoir été infecté par les principes de nos ennemis ! »

« On peut sommer les deux fils aînés de se rendre en un jour fixe au parlement, et débattre avec eux les conditions d'un gouvernement libre et monarchique, dit Witlocke sans craindre de blesser Cromwell.

Cromwell, jusque-là silencieux et impassible, prit la parole :

« Cela serait, dit-il, une négociation bien

difficile; cependant je pense que cela ne serait pas impossible avec sûreté pour nous et pour nos droits, tant comme Anglais que comme chrétiens, et je suis convaincu qu'une constitution libre, avec une forte dose du principe monarchique en elle, serait le salut de l'Angleterre et de la religion.»

On ne prit pas de résolution encore. Cromwell parut pencher vers la république consolidée par une autorité monarchique attribuée à un des fils du roi, gouvernement qui lui aurait assuré à lui la longue tutelle d'un enfant et qui aurait assuré au pays la transmission paisible d'un pouvoir national et libre.

LXXVI

Un conseil entièrement composé par lui, Cromwell, de ses partisans et de ses amis les plus fanatiques se rassembla et constitua le

gouvernement en république sous un *protecteur :* un seul possesseur à vie de tout le pouvoir exécutif, Cromwell, et un seul corps élu, possesseur de tout le pouvoir législatif, le parlement. Tel fut dans sa simplicité, tout le mécanisme de la constitution anglaise. Véritable dictature avec un nom plus spécieux et plus doux, qui déguisait la servitude sous la confiance et l'omnipotence sous l'égalité! Toutes les attributions du roi étaient dévolues à Cromwell, même celle de dissoudre le parlement et d'en appeler au pays, en cas de conflit entre les deux pouvoirs. Il avait de plus le privilége presque dynastique de nommer son successeur. Or il avait un fils. Que manquait-il à cette royauté, si ce n'est la couronne ? Cromwell montra assez, par les dix années de son gouvernement absolu, qu'il était loin de la désirer; mais, s'il se sentait l'*élu de Dieu* par l'inspiration pour gouverner le peuple de Dieu, il ne sentait nullement la même inspiration divine dans sa race. Il ne prit du

peuple que ce qu'il croyait avoir reçu d'en haut, la responsabilité viagère du peuple, remettant le reste à d'autres inspirations divines qui susciteraient d'autres inspirés. On retrouve, en approfondissant bien sa conduite, toute sa secte dans sa politique. Il lui était alors plus difficile d'éluder le titre de roi que de le prendre. Le parlement lui aurait donné avec enthousiasme le trône pour se prémunir contre l'armée, l'armée le lui offrait presque avec violence pour se délivrer du parlement. On retrouve toute cette sincérité d'abnégation dans les discours de Cromwell devant les nouveaux parlements. Bien éloigné de prétendre à un plus haut titre, il s'excuse de celui de protecteur qu'il a été contraint d'accepter.

LXXVII

« Les membres du conseil des communes et l'armée, qui ont délibéré, » dit-il, « hors de ma présence sur cette constitution, ne m'ont communiqué leur plan qu'après qu'il eut été combiné librement et mûrement par eux. J'ai opposé lenteur sur lenteur, refus sur refus à leurs instances. Ils m'ont tellement démontré que, si je ne changeais pas de gouvernement, tout allait s'écrouler en confusion, en ruines, en guerres civiles, que j'ai dû céder, malgré mon immense répugnance, et revêtir un nouveau titre. Tout allait bien, je n'avais pas besoin de plus, ma situation était suffisante. J'avais un pouvoir arbitraire par le commandement général de l'armée et de la nation, et, j'ose le dire, avec la bienveillance de l'armée et la faveur du peuple. Je crois sincèrement que

j'aurais été encore plus agréable à l'armée et au peuple en restant ce que j'étais qu'en acceptant ce pouvoir et ce titre de protecteur. Je prends à témoin les membres de cette assemblée, les officiers de l'armée, le peuple, de ma résistance jusqu'à la violence sur moi-même. Qu'ils parlent, qu'ils disent! Cela ne s'est pas fait à l'ombre dans un coin, cela s'est fait en plein jour, aux applaudissements de l'immense majorité du peuple. Je ne veux pas être cru sur parole, être mon témoin à moi-même : que le peuple anglais soit mon témoin!... Maintenant je jure que je maintiendrai cette constitution; je consens à être traîné sur la claie de mon sépulcre et enseveli dans l'infamie si j'y laisse toucher. Nous nous sommes perdus en nous déchirant au nom de la liberté de l'Angleterre. La liberté de l'Angleterre, c'est Dieu seul qui pouvait nous la donner. La voilà! Plus de privilége devant Dieu ni devant les hommes! La plénitude du pouvoir législatif nous appartient. Je

suis tenu de vous obéir; si vous n'écoutez pas mes observations, je ferai mes observations sur vos lois, puis je me soumettrai. »

Il tint assez fidèlement parole. Seulement il se réserva toujours son inspiration pour dernière prérogative, et, toutes les fois qu'il aperçut l'esprit de résistance, de faction ou de langueur dans ses parlements, il n'hésita pas à les dissoudre comme il avait fait du long parlement.

LXXVIII

La brièveté de l'espace que la nature de cet ouvrage impose à l'histoire nous force à négliger les faits secondaires de son administration. Ce fut pour l'Angleterre un interrègne plus fort et plus fécond que ses plus grands règnes. Les factions avaient reconnu l'autorité du premier des factieux;

rien n'est plus souple et plus servile que les factions domptées. Comme elles contiennent généralement plus d'insolence que de force et plus de passion que de patriotisme, quand la passion épuisée se retire d'elles, les factions ressemblent aux globes des aérostats, qui semblent occuper une place immense dans l'espace et se confondre avec les étoiles pendant qu'ils s'élèvent gonflés d'air inflammable, et qui, lorsque ce gaz est évaporé, retombent à plat sur le sol et tiennent dans la main d'un enfant. Le véritable patriotisme et le véritable esprit de liberté ne perdirent même pas à cette éclipse de dix ans des factions parlementaires. La nation anglaise, fière d'avoir pu se passer si longtemps de ses rois sans baisser en Europe et sans se déchirer au dedans, ne rappela ses rois qu'à des conditions de prérogative et de dignité pour le peuple qui firent de l'Angleterre nouvelle une véritable république représentative avec un *protecteur royal et héréditaire*, couronnement de cette république :

idée empruntée à Cromwell lui-même, comme nous l'avons vu dans sa conférence avec ses amis. Il gouverna en patriote qui n'avait à penser qu'à la force et à la grandeur de son pays, et non en roi qui aurait eu à ménager avec les partis ou avec les cours les intérêts de sa dynastie. Il eut de plus, grâce à la toute-puissance des républiques, la force d'accomplir ce qui aurait dépassé les forces d'une royauté. Les républiques sont des accès de vigueur dans une nation. Ces accès centuplent l'énergie du gouvernement par l'énergie de la nation tout entière. Rien ne leur est impossible de ce qui étonnerait la résolution de vingt monarchies. Anonymes et irresponsables, elles achèvent, avec la main de tous, des révolutions, des transformations, des entreprises qu'aucune royauté n'oserait rêver.

Ce fut ainsi que Cromwell vainquit un roi, dompta une aristocratie, pacifia les guerres religieuses, écrasa les niveleurs, réprima les parlements, établit la liberté de conscience,

disciplina l'armée, créa la marine, triompha sur mer de la Hollande, de l'Espagne, de Gênes, conquit la Jamaïque et des colonies devenues des empires dans le nouveau monde, s'établit à Dunkerque, contre-balança la France, força les ministres de la jeunesse de Louis XIV à des complaisances et à des alliances avec lui, et enfin par ses lieutenants ou par lui-même, rattacha si invinciblement l'Irlande et l'Écosse à l'Angleterre, qu'il accomplit l'unité de l'empire britannique avec cette fédération des trois royaumes, dont les luttes, les alliances, les discordes, les tiraillements étaient un germe d'éternelles faiblesses et une menace de mort dans l'empire. La révolution lui prêta sa force pour abattre d'une main le despotisme, de l'autre les factions, et pour achever une nationalité. Tout cela fut fait en dix ans, sous le nom du dictateur, mais, en réalité, par la force de la république, qui s'était, pour ces grandes œuvres, concentrée, incarnée et disciplinée en lui. C'est ce qui pouvait avoir

lieu en France, en 1790, si la révolution française s'était donné en viager une dictature dans un des grands révolutionnaires animés de son fanatisme, tels que Mirabeau, Lafayette ou Danton, au lieu de se donner en propre à un soldat, pour fonder, sur de vieux fondements, un nouvel empire.

LXXIX

Un malheur domestique atteignit Cromwell au cœur à cette période ascendante de sa vie, où l'on s'étonne de trouver des larmes dans les yeux de l'homme qui avait vu d'un œil sec l'infortuné Charles Ier arraché des bras de ses enfants pour mourir. Il perdit sa mère, âgée de quatre-vingt-quatorze ans. C'était cette Elisabeth Stuart, fille du sang des rois qu'avait détrônés son fils, femme biblique, mère d'une nombreuse famille, source de leur piété, nourrice de leurs vertus, inspi-

ration vivante de leur passion pour la liberté religieuse de leur secte; elle jouissait, dans la plénitude de ses facultés, de la gloire humaine, mais surtout de la gloire céleste du plus grand de ses fils, du Machabée de sa foi. Cromwell, dans sa toute-puissance, la cultivait et la vénérait comme la racine de son cœur, de sa croyance et de sa destinée.

« La mère de mylord protecteur, écrit, à cette date de 1654, le secrétaire intime de Cromwell, Thurloe, est morte la nuit dernière, âgée de près d'un siècle. Un moment avant d'expirer, elle fit appeler son fils auprès de son lit, et, lui donnant de la main sa bénédiction :

» —Que le Seigneur, lui dit-elle, fasse constamment briller la splendeur de sa face sur vous, mon fils ! Qu'il vous soutienne dans toutes vos adversités ! Qu'il égale vos forces aux grandes choses que le Très-Haut vous a chargé d'accomplir pour la gloire de son saint nom et pour le salut de son peuple !... Mon cher fils, ajouta-t-elle en insistant sur ce

nom qui faisait sa gloire au dernier moment; mon cher fils, je laisse mon esprit et mon cœur avec toi! Adieu! adieu!

» Et elle retomba, dit Thurloe, dans son dernier assoupissement. »

Cromwell fondit en larmes comme un homme qui aurait perdu une partie de la lumière qui l'éclairait dans ses ténèbres. Sa mère, qui l'aimait comme fils et qui le vénérait comme élu de Dieu, habitait avec lui le palais des rois de White-Hall; mais elle y vivait dans un appartement retiré et nu du palais.

« Ne voulant pas, disait-elle, approprier à elle et à ses autres enfants cette splendeur à laquelle le Seigneur condamnait son fils, mais qui n'était que la décoration passagère d'une hôtellerie à laquelle elle ne voulait attacher ni son cœur, ni l'existence future de sa famille.

De cruels soucis troublaient ses jours et ses nuits dans ce palais des rois, où elle regrettait sa ferme champêtre du pays de

Galles. La haine des royalistes, la jalousie des républicains, le ressentiment des niveleurs, le sombre fanatisme des presbytériens, la vengeance des Irlandais et des Écossais, les complots des parlementaires toujours présents à son esprit, lui montraient sans cesse le poignard ou le pistolet d'un assassin levé sur son fils. Quoique très-courageuse autrefois, elle ne pouvait entendre l'explosion d'une arme à feu dans les cours sans frémir et sans courir aux appartements de Cromwell pour s'assurer que son fils n'était pas mort. Cromwell fit à sa mère des funérailles de reine, témoignage de piété filiale plus que d'ostentation. Elle fut ensevelie au milieu des poussières royales ou illustres, sous le parvis de Westminster, ce Saint-Denis des dynasties et des grandeurs britanniques.

Lui-même, depuis quelques années, redoutait de périr par un assassinat. Il portait une cuirasse sous ses habits, des armes défensives à la portée de sa main. Il ne couchait jamais longtemps dans la même cham-

bre du palais, changeant de place et de lit pour dérouter les trahisons domestiques et les complots militaires. Despote, il subissait les angoisses de la tyrannie. Le poids invisible des haines qu'il avait accumulées pesait sur son imagination et sur son sommeil. Les moindres murmures dans l'armée lui semblaient des présages d'insurrection contre son pouvoir, tantôt il frappait, tantôt il caressait ceux de ses lieutenants dont il redoutait la révolte. Il cultivait Warwick, il flattait Fairfax, il domptait Ireton, il ramenait avec peine le républicain Fleetwood, à qui il avait donné une de ses filles, républicaine, irréconciliable avec la dictature comme son mari ; il éloignait Monk, il était alarmé de l'intrigue et de la popularité de Lambert, général qui cherchait un parti tantôt dans les royalistes, tantôt dans les républicains, tantôt dans les mécontentements de l'armée. Il craignait de blesser ou d'aliéner le parti militaire en sévissant contre ce soldat ambitieux. Il compensa le commandement qu'il

lui enleva par une opulence prodigue, qui retenait Lambert dans la déférence par les liens de la corruption. Mais les partis étaient trop divisés en Angleterre pour se porter à des assassinats contre le dictateur, comme celui du Sénat contre César. L'un surveillait l'autre. Cromwell vivait parce qu'aucun de ces partis n'était certain de profiter de sa mort. Cependant il avait le sentiment de son impopularité, la pudeur de son ambition, et ses dix discours aux divers parlements de l'interrègne attestent ses efforts quelquefois humiliants pour se faire pardonner le rang suprême. On ne connaîtrait pas bien l'homme si on ne connaissait pas ses paroles. L'âme est dans l'accent. Nous traduisons quelques mots au milieu de ce déluge de phrases. La pensée semble s'y noyer dans un verbiage tour à tour humble et impérieux. On y sent partout le fermier parvenu au trône et le sectaire changeant la tribune en chaire pour prêcher son peuple après l'avoir dompté.

« Où en étaient, dit-il dans son premier discours au parlement des trois royaumes réuni après la dissolution du long parlement, où en étaient, avant nous, les deux libertés fondamentales de l'Angleterre, la liberté de conscience et la liberté de citoyen, deux choses pour lesquelles il est aussi beau et aussi juste de combattre que pour aucun des biens que Dieu nous ait donnés sur cette terre? On ne pouvait imprimer la Bible sans l'autorisation du magistrat. N'était-ce pas la libre foi du peuple remise à la merci de l'autorité civile? N'était-ce pas refuser la liberté religieuse et la liberté civile à ce peuple qui a reçu ces deux droits avec le sang? Qui oserait aujourd'hui imposer des restrictions à la foi! »

Il fulmine alors plus en prophète qu'en homme d'État contre les *hommes de la cinquième monarchie*, secte religieuse et politique, qui annonçait le règne direct du Christ revenu sur la terre pour gouverner lui-même son peuple. On assurait même qu'il était déjà

incarné dans la personne d'un jeune aventurier, qui se faisait adorer sous ce nom de Christ. Puis il passe sans transition à sa joie de voir enfin devant lui un parlement librement élu.

« Oui, affirme-t-il avec satisfaction, j'ai devant moi un libre parlement. Parlons un peu de nos affaires, » continue-t-il. Et il raconte longuement la marche et le succès de ses opérations en Hollande, en France, en Espagne, en Portugal. Il les congédie ensuite paternellement, en les assurant qu'il priera pour eux et en les engageant à rentrer tranquillement chacun dans sa maison pour réfléchir au bon maniement des affaires du pays qu'il va leur soumettre.

Dans le discours suivant, il revient avec amertume sur le joug que lui impose contre son gré le salut de l'État.

« Je vous le dis dans la candeur de mon âme, je n'aime pas, non, je n'aime pas le poste où je suis; je l'ai déjà dit dans mes

précédents entretiens avec vous. Oui, je vous l'ai dit, je n'ai désiré qu'une chose, c'est d'avoir la liberté pour moi comme pour les autres, de me retirer dans la vie privée; c'est d'avoir mon congé de ma charge. J'ai demandé cela encore et encore! Et Dieu sera juge entre moi et les hommes, si je mens en vous le disant. Que je ne mens pas en vous le disant, bien des gens ici le savent!... Mais si je mens en vous disant ce que vous ne voulez pas croire, ce que beaucoup regardent comme un mensonge, une hypocrisie de ma part, que Dieu me juge!... Que les hommes sans charité qui jugent les autres sur eux-mêmes disent et pensent ce qu'ils voudront; je vous affirme que c'est la vérité. Mais, hélas! je ne pus pas obtenir ce que je désirai si vivement, ce que mon âme soupirait d'obtenir! Les autres furent d'avis que je ne le pouvais sans crime... Je suis indigne cependant de ce pouvoir que vous me forcez de retenir dans mes mains; je suis un pêcheur! »

Il entre ensuite dans une digression diffuse sur les affaires du temps.

« Enfin, dit-il, nous avons été suscités pour le salut de cette nation ! Nous avons la paix chex nous et la paix dehors ! »

Son quatrième discours est une objurgation amère contre ce même parlement, qui s'est laissé, dit-il, corrompre par les vieilles factions, et qu'il finit par dissoudre après l'avoir balancé deux heures entre les caresses et les malédictions, au gré de l'esprit qui souffle et de la parole qui tombe.

Le cinquième discours, devant le parlement suivant, est une divagation de quatre heures, à laquelle il est difficile aujourd'hui de rien comprendre et qu'il termine par la récitation d'un psaume.

« Je confesse, dit Cromwell, que j'ai été diffus, je sais que je vous fatigue, mais encore un mot. Hier, j'ai lu par hasard un psaume qu'il ne sera pas déplacé en moi de remarquer. C'est le soixante-sixième psaume ! Il est véritablement instructif et applicable à

nos circonstances. Je vous engage à le lire à loisir, il commence ainsi : Seigneur, tu fus miséricordieux pour ta terre; tu nous a rachetés de la captivité de Jacob; tu a remis tous nos péchés. »

Et il récite le psaume tout entier à son auditoire; puis, s'interrompant et fermant sa Bible :

« En vérité, en vérité, dit-il, je désire que ce psaume soit gravé dans nos cœurs encore plus lisiblement qu'il n'est imprimé dans ce livre, et que nous puissions nous écrier tous comme David : C'est toi, Seigneur, c'est toi seul qui fais cela ! »

« Allons, mes amis, du cœur à l'ouvrage, reprend-il en s'adressant au parlement; et si nous avons du cœur à l'ouvrage, nous entonnerons joyeusement cet autre psaume :

« Au nom du Seigneur, tous nos ennemis seront confondus. »

« Non, nous ne craindrons ni le pape, ni les Espagnols, ni le diable ! Non, nous ne tremblerons pas, même lorsque les plaines

seraient soulevées au-dessus des montagnes et que les montagnes seraient précipitées dans l'Océan ! Dieu est avec nous !

« J'ai fini, j'ai fini, dit-il enfin, tout ce que j'avais à vous dire. Priez Dieu qu'il vous favorise de sa présence, et allez-vous-en ensemble et en paix chacun chez vous ! »

LXXX

Ces discours, dont nous donnons seulement quelques lignes textuelles, durent des heures : on en saisit mal le sens. Il y a dans la même voix du Tibère, du Mahomet, du tyran, du patriote, du soldat, du prêtre, du fou. C'est l'inspiration laborieuse d'une âme triple, qui cherche à tâtons sa propre pensée, qui la trouve, qui la perd, qui la retrouve, et qui laisse flotter jusqu'à satiété ses auditeurs entre la terreur, l'ennui et la pitié. Quand le langage de la tyrannie n'est pas

bref comme le coup de la volonté, il est ridicule. La force absolue, qui veut se faire deviner ou qui s'explique devant des sénats vendus ou devant des citoyens asservis, s'embarrasse dans les sophismes, s'exalte dans les nues ou se traîne dans la trivialité. Le silence est la seule éloquence de la tyrannie, parce qu'il n'admet pas la réplique.

LXXXI

Nulle part ces caractères de la parole de Cromwell n'éclatèrent plus que dans ses réponses au parlement, qui vint trois fois en 1658 lui offrir la couronne. La première fois, ce n'était qu'une simple députation du parlement, qui venait le pressentir dans sa chambre sur l'offre que le parlement allait lui faire : la réponse est familière comme l'entrevue. Il ne voulait pas du titre de roi, parce que son inspiration politique lui disait

qu'il n'en serait pas plus fort et qu'il en serait écrasé. D'un autre côté, il n'osait pas refuser trop nettement ce titre, parce que ses généraux, plus amitieux que lui, lui imposaient de prendre le trône afin de compromettre sans retour sa grandeur et celle de sa famille avec leur fortune. Il craignait que ses généraux n'allassent, par mécontentement de son refus, offrir le trône à quelque autre chef de l'armée, plus téméraire et moins scrupuleux que lui-même. On comprend son embarras dans ses paroles ; il emploie huit jours et mille circonlocutions pour s'expliquer.

« Messieurs, répondit-il le premier jour à la députation confidentielle du parlement, j'ai vécu la plus grande partie de ma vie (si je puis parler ainsi) dans le feu, au milieu des troubles ; mais toutes les choses qui me sont survenues depuis que j'ai été mêlé aux affaires du bien public, si elles pouvaient être accumulées en bloc dans une seule perspective, ne me frapperaient pas autant de ter-

reur et de respect devant Dieu, que cette chose dont vous venez de prononcer le nom devant moi, et que ce titre que vous venez m'offrir ! Ce qui me rassure et me tranquillise dans toutes les crises de ma vie passée, c'est que les fardeaux les plus lourds qui ont pesé sur moi m'ont été imposés directement et sans ma participation par la main de Dieu ; et j'ai bien souvent reconnu que j'allais succomber sous ces fardeaux, s'il n'avait pas été dans les vues, dans les plans et dans la bonté de Dieu de m'aider à les soulever. Si donc je me permettais de vous donner une réponse dans une matière si soudainement et si inopinément présentée à ma décision, avant d'avoir senti cette réponse mise dans mon cœur et sur mes lèvres par celui qui a été mon oracle et mon guide dans toutes les occasions, cette réponse vous donnerait peu de garanties de ma sagesse. Accepter ou refuser d'un mot ce que vous m'offrez par des raisons tirées de mon propre intérêt personnel, cela sentirait la chair et le

sang. M'élever ainsi par des considérations d'ambition ou de vaine gloire, ce serait à la fois une malédiction pour moi, pour ma famille et pour cet empire lui-même. Il vaudrait mieux alors, sachez-le bien, que je ne fusse jamais né. Laissez-moi donc prendre conseil à loisir de Dieu et de mon propre sens, et j'espère que ni la rumeur d'un peuple léger et irréfléchi, ni l'ambition de ceux qui pourraient espérer grandir de ma grandeur, n'auront d'influence sur ma délibération dont je vous ferai connaître le plus tôt possible le résultat. »

LXXXII

Trois heures après, le parlement revint hâter la réponse. Elle est confuse, inintelligible. On croit voir le geste embarrassé de César repoussant avec un sourire la couronne d'Antonin et des soldats au cirque. Il

n'en était rien, cependant. Après quatre jours d'instances répétées de la part du parlement, d'ajournements polis, mais significatifs de la sienne, Cromwell finit par s'expliquer intelligiblement dans un déluge de paroles :

« La royauté se compose de deux choses dit-il, du titre de roi et des fonctions de la monarchie. Ces fonctions de la monarchie sont tellement liées par les racines avec notre vieille législation, que toutes nos lois tombent s'il n'y a point dans leur application une part d'autorité monarchique. Quant au titre de roi, il implique non-seulement une autorité suprême, mais j'oserai dire une autorité divine. J'ai pris la place que j'occupe pour prévenir les périls imminents de ma patrie et pour la préserver encore. Je ne chicanerai pas sur le titre de roi ou de protecteur, car je suis prêt à vous servir non-seulement comme protecteur ou comme roi, mais comme constable, si vous le voulez, le dernier des magistrats du pays. En vérité,

en examinant bien ma situation, je me suis dit souvent que je n'étais rien au fond qu'un constable, l'ordre et la paix de la paroisse. Je juge en conséquence qu'il n'y a aucune nécessité à vous de me donner, à moi d'accepter le titre de roi... puisque tout autre nom est aussi utile... »

Puis, avec un abandon trop humble pour n'être pas sincère :

« Permettez-moi, ajouta-t-il, de faire ici tout haut devant vous un retour sur moi-même. Au moment où j'ai été appelé par Dieu et préféré pour mon œuvre à tant d'autres qui valaient mieux que moi, qu'étais-je? Je n'étais rien que simple capitaine de cavalerie dans un corps de milice ; j'avais pour chef, là, un ami, un digne ami, un noble cœur, et dont je sais que vous chérissez comme moi la mémoire, M. Lampden. La première fois que j'allai au feu avec lui, je vis que nos troupes novices, indisciplinées, composées d'hommes qui ne craignaient pas Dieu, étaient battues dans toutes les rencontres ; j'introduisis un

esprit nouveau avec la permission de M. Lampden, un esprit de zèle et de piété, dans nos troupes ; je formai mes hommes dans la crainte de Dieu. Depuis ce jour, ils n'ont pas cessé de battre l'ennemi. A lui la gloire ! Il en a été de même, il en sera de même, messieurs, dans le gouvernement. Le zèle et la piété nous sauveront sans roi !... Comprenez-moi bien : je consentirai volontiers à être victime ici pour le salut de tous; je ne pense pas, non, en vérité, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que cette victime pour tous soit un roi ! »

Hélas ! il l'avait malheureusement pensé pour Charles Ier ; le sang de ce roi protestait trop tard contre ses paroles. Il avait voulu un roi innocent pour holocauste, non au peuple, mais à l'armée !

LXXXIII

Il commençait à s'agiter dans ses remords. Ce fut, dit-on, pour les apaiser ou pour les nourrir que, pendant les jours où le parlement tenait ainsi la couronne suspendue sur sa tête, il se fit conduire dans le caveau souterrain de White-Hall, où reposait, en attendant un autre sépulcre, le corps décapité de Charles Ier. Allait-il chercher dans ce spectacle l'oracle de son incertitude et la leçon de son ambition ? Allait-il implorer de sa victime le pardon du meurtre qu'il avait permis, la rémission de la vie et du trône qu'il lui avait ravis ? On l'ignore. Ce qu'on dit, c'est qu'il fit lever la planche du cercueil qui recouvrait le cadavre et la tête embaumés du roi supplicié, qu'il éloigna tous les témoins, qu'il resta longtemps en silence face à face avec le

mort : entrevue bien stoïque si elle n'était pas de repentir! méditation dont Cromwell ne pouvait sortir que plus criminel s'il n'en sortit pas plus consterné! Ses serviteurs remarquèrent une pâleur inaccoutumée sur ses traits et un morne silence sur ses lèvres. La peinture a souvent reproduit cette scène étrange : on y a vu le triomphe de l'ambitieux sur le corps de sa victime, nous aimons mieux y voir le triomphe du remords sur le meurtrier.

LXXXIV

Ses lettres intimes respirent, à cette époque de sa vie, la mélancolie d'une ambition qui a touché le sommet et le fond des grandeurs humaines, et qui sent son propre vide dans une destinée en apparence si pleine. Elles respirent aussi un ramollissement du

cœur, qui amollit dans sa main les rênes du gouvernement.

« Véritablement, écrit-il à Fleetwood, son gendre et son lieutenant en Écosse, véritablement, mon cher Charles, jamais autant qu'à présent je n'ai eu besoin des secours, des prières de mes amis chrétiens! Ceux de chaque opinion veulent me faire adopter la leur préférablement à tout. Cet esprit de douceur qui est maintenant en moi ne plaît à aucun. Je crois pouvoir le dire avec vérité, ma vie a été un sacrifice volontaire, et, je le crois, un sacrifice pour tous. Persuadez aux amis qui sont auprès de vous d'être très-modérés. Si le jour du Seigneur approche, comme le disent quelques-uns, combien notre modération doit éclater! Dans ma tristesse, je suis prêt à dire : Ah ! que n'ai-je les ailes de la colombe! alors, oh! alors, je m'envolerais!... Mais, je le crains, c'est une impatience répréhensible. Je bénis le Seigneur de ce que j'ai dans ma femme et mes enfants quelque chose qui m'attache à la

vie... Excusez-moi donc de vous découvrir le fond de mes entrailles. Mon amour à votre chère femme, et ma bénédiction, si elle vaut quelque chose, à ton petit enfant. »

Il s'occupait dans le même temps d'assurer après lui quelque fortune indépendante à chacun de ses fils et de ses filles. Les sommes considérables que le parlement lui allouait pour la splendeur de son titre, ses propres biens et l'économie austère quoique décente de sa vie lui permettaient d'acquérir quelques domaines privés. On en trouve la liste et le revenu dans ses lettres à son fils Richard. Ce sont douze domaines de trente mille francs, à six mille francs de revenu.

« Qu'importe, au reste ? disait-il quelquefois, je leur laisse pour fortune la grâce de Dieu, qui m'a tiré de si bas pour me placer si haut ! »

On eût dit qu'il avait le pressentiment de sa fin prochaine.

LXXXV

Ceux qui l'approchaient l'avouaient eux-mêmes. Le quaker Fox, un des fondateurs de cette secte pieuse et philosophique qui a réduit toute la théologie à la charité, s'entretenait quelquefois librement avec Cromwell. Fox écrivait en ce temps-là à un de ses amis :

« J'ai rencontré hier Cromwell dans le parc d'Hampton-Court ; il était à cheval, à la tête de ses gardes. Avant même que je le visse, je sentis comme un esprit de mort qui passait entre lui et moi. Quand je fus en face de lui, je vis sur son visage la pâleur du sépulcre. Il s'arrêta ; je lui parlai des souffrances des amis (les quakers) ; je lui donnai les avertissements que le Seignenr mit sur mes lèvres. Il me dit : Venez me voir demain. Le lendemain j'allai à Hampton-Court ; on

me dit qu'il était indisposé. Je ne le revis plus depuis ce jour. »

Hampton-Court, magnifique résidence féodale d'Henri VIII, était un séjour qui, par sa morne et monacale grandeur, devait plaire à Cromwell. Le château, flanqué de tours larges et surbaissées comme des bastions d'une place forte, est couronné de créneaux sans cesse noircis par des volées de corneilles. Il est bâti au bord de ces profondes forêts, luxe de la terre cher à la race saxonne. Les chênes séculaires de son vaste parc semblent affecter la majesté d'une végétation royale pour s'égaler aux tours gothiques du château. De longues avenues voilées d'ombre et de brumes n'y ont pour perspective que de verts gazons traversés en silence par des troupeaux de daims apprivoisés. Des portes étroites, basses, cintrées en ogives, semblables à des ouvertures de caverne dans le massif du rocher, donnent accès à des souterrains, à des corps de garde, à des salles d'armes voûtées, tapissées

de faisceaux d'armures antiques, d'écussons et de bannières chevaleresques. Tout y respire cette souveraineté ombrageuse qui fait le vide autour des rois par le respect ou par la terreur. Hampton-Court était le séjour de prédilection de Cromwell, mais la douleur l'y retenait en ce moment autant que le délassement.

La Providence avait placé, comme il arrive à beaucoup de grands hommes, la vengeance et l'expiation de ses prospérités autour de lui, dans sa propre famille. Plusieurs filles avaient embelli son foyer. La première était mariée à lord Falconbridge, l'autre à Fleetwood, la troisième à lord Claypole, la quatrième, la plus jeune, lady Frances, était veuve à dix-sept ans de Rich, petit-fils du comte de Warwick, vieux compagnon d'armes du protecteur. La douleur de cette jeune femme bien-aimée de sa mère attristait l'intérieur d'Hampton-Court, Fleetwood, républicain ombrageux, toujours combattu entre l'ascendant de Cromwell, qu'il subis-

sait non sans remords, et les opinions des républicains purs, qui voyaient un tyran dans le protecteur, reprochait à son beau-père d'avoir absorbé la république en la sauvant. Il avait entraîné par fanatisme et par amour sa jeune femme dans ses mécontentements et dans ses murmures. Lady Fleetwood avait à la fois, comme le second Brutus, un invincible attrait et une invincible horreur pour son père, devenu le tyran de son pays. Le sang et l'esprit de secte se combattaient dans son cœur. Elle empoisonnait la vie de son père de ses reproches. Cromwell, au milieu des soucis du gouvernement, était sans cesse assiégé par les invectives de sa fille républicaine contre les mesures absolues de son gouvernement, et sans cesse il tremblait de découvrir la main de Fleetwood et de sa femme dans quelque entreprise des républicains contre lui. Le ton suppliant de ses lettres à lady Fleetwood donne la mesure des angoisses de ce père obligé de s'excuser dans sa maison, quand tout tremblait devant lui en Angle-

terre et en Europe. Mais cette fille de Cromwell, sans cesse agitée du remords de la liberté détruite, ne se calmait à la voix de son père que pour un moment. Il fallait sans cesse recommencer à la convaincre, de peur d'avoir à la punir. Elle était la Némésis de son père.

LXXXVI

Sa fille Élizabeth, lady Claypole en était la consolation. Cette jeune et séduisante femme possédait en grâces, en esprit et en sentiment tout ce qui justifiait la préférence, et on pourrait dire l'admiration de Cromwell pour elle. L'historien royaliste Hume, qui n'est pas suspect d'adulation ni même de justice pour la maison du meurtrier de son roi, avoue que lady Claypole avait en charmes et en vertu tout ce qu'il fallait pour justifier aussi l'adoration du monde. Une de

ces fatalités cruelles qui semblent des hasards, mais qui sont les châtiments de la tyrannie, avait tout récemment brisé le cœur, jusqu'à la mort de cette charmante femme, et élevé entre elle et son père une de ces dissensions tragiques de famille dans lesquelles la nature, déchirée par deux sentiments contraires, comme Camille, entre sa patrie et son amant, ne peut abjurer l'un sans trahir l'autre. La mort est la seule issue à de telles situations.

Dans une des récentes conspirations royalistes contre le pouvoir du protecteur, un jeune cavalier (nom qu'on donnait aux partisans de Charles II) avait été condamné à mort. Cromwell avait le droit de faire grâce, et il l'aurait exercé si le coupable, pour lequel il connaissait le tendre intérêt de sa fille, avait consenti, par une condescendance quelconque, à donner prétexte à la clémence. Mais l'intrépide Hewet (c'était le nom du condamné) avait bravé le protecteur devant la justice, comme il avait bravé le

péril dans la conspiration. Cromwell, sourd pour la première fois aux supplications, aux sanglots, au désespoir de sa fille prosternée à ses pieds pour lui arracher la vie de l'homme qui lui était cher, avait ordonné l'exécution. Lady Claypole se sentit frappée à mort du même coup. Cromwell avait tué sa fille à travers le cœur d'un de ses ennemis. Élizabeth, tombée dans une langueur mortelle et retirée à Hampton-Court pour y recevoir les soins de sa mère et de ses sœurs, ne sortait de son abattement que pour reprocher à son père le sang de sa victime. Ses tragiques imprécations, interrompues par des repentirs et par des retours de tendresse pour son père, remplissaient le palais de trouble, de mystère, de remords, de consternation. La vie de lady Claypole se consumait rapidement dans ces alternatives de larmes et de malédictions. Celles de Cromwell lui-même s'usait en angoisses, en supplications, en tardifs repentirs. Il se sentait haï à cause de sa cruauté, de l'être qu'il aimait le plus

sur la terre, et, pour comble de remords, c'était lui-même qui s'était frappé dans sa fille. Ainsi la république qu'il avait trompée, d'un côté, la royauté qu'il avait martyrisée, de l'autre, prenaient, l'une le fanatisme, l'autre, le cœur de ses filles pour venger sur son propre cœur, dans sa propre maison, son ambition ou ses inhumanités contre les deux causes. Situation de moderne Atride, qui corrompait toutes ses apparentes prospérités, capable de donner de la pitié à ses plus implacables ennemis !

Lady Claypole mourut dans ses bras à Hampton-Court, à la fin de 1658, en pardonnant à son père. Mais la nature ne lui pardonnait pas. Du jour où il eut enseveli sa fille bien-aimée, il ne fit plus que languir.

Bien qu'il fût, en apparence, robuste de corps, et que sa verte maturité de cinquante-neuf ans, entretenue par la guerre, l'exercice, la sobriété, la chasteté des mœurs, lui conservât la souplesse et la vigueur d'un jeune bomme, le dégoût de la vie, cette pa-

ralysie de l'âme, étreignit son cœur mort dans un corps sain. Il sembla ne plus prendre intérêt aux affaires du gouvernement ni aux distractions de sa propre famille. Ses confidents essayèrent de détourner ses pensées du tombeau de sa fille, en le contraignant à des changements de lieux et à des diversions de pensées propres à changer l'atmosphère morale qui le consumait. Son secrétaire Thurloe et quelques-uns de ses amis les plus écoutés, de concert avec sa femme, lui ménagèrent, à son insu, des revues, des chasses, des courses, des entraînements de devoir ou de plaisir pour diversifier ses pensées. Ils le ramenèrent à Londres : la ville lui fut aussi odieuse que ses maisons de campagne. Ils imaginèrent de ranimer sa langueur par des repas champêtres, apportés du palais par ses serviteurs et dressés sur l'herbe, à l'ombre des plus beaux arbres, dans les sites qu'il aimait le plus. Son premier goût, le goût de la nature rurale et des animaux qui la vivifient, était le dernier qui

mourait en lui. Le gentilhomme cultivateur et l'éleveur de bestiaux se retrouvaient sous le maître d'empire. La Bible et la vie patriarcale, à laquelle la Bible fait sans cesse allusion, s'asssociaient dans son imagination à ses souvenirs d'occupations rurales, qu'il regrettait jusque dans ses palais. Il disait souvent, comme Danton : « Heureux celui qui vit sous le chaume et qui cultive son champ. »

Un jour que Thurloe et les domestiques de Cromwell lui avaient fait préparer un repas sur l'herbe, au milieu du jour, à l'ombre d'un bois de magnifiques chênes écarté de la ville et plus ténébreux alors qu'aujourd'hui, il se sentit plus rasséréné et plus gai qu'à l'ordinaire, et il voulut passer le reste de la journée dans cette solitude. Il ordonna à ses écuyers de lui amener six chevaux Isabelles que les États de Hollande lui avaient envoyés en présent, pour les essayer à la voiture, dans les avenues du parc. Deux pages montaient le cheval de main des deux premiers couples.

Cromwell fit asseoir Thurloe dans la voiture, à sa place, et, montant lui-même sur le siége, il prit en main les guides des deux chevaux du timon. Mais les animaux fougueux et encore indomptés, ayant précipité, en se cabrant, les deux pages, s'emportèrent au hasard et brisèrent, contre un arbre la légère voiture de Cromwell renversée sur lui. Sa chute fit partir la détente d'un pistolet qu'il portait sous ses habits. Il fut traîné un moment sur le sable parmi les débris de son équipage. Bien qu'il se relevât sans blessure, cette chute, la détonation de l'arme à feu révélant ses terreurs, par ses précautions, les sarcasmes dont cette aventure ne manquerait pas de nourrir la malignité de ses ennemis, lui parurent un présage et lui causèrent un saisissement mal contenu. Il affecta cependant d'en rire avec Thurloe :

« Il est plus aisé, lui dit-il, quelquefois de conduire un gouvernement qu'un attelage ! »

LXXXVII

Il se fit ramener à Hampton-Court, et l'image présente de sa fille chérie dans les salles lui paraissait peupler de douleurs moins cruelles que l'oubli les lieux que sa mort avait laissés vides. Une fièvre lente et intermittente l'y saisit. Il en brava les premiers accès sans que personne autour de lui soupçonnât la gravité du mal. La fièvre devint tierce et plus aiguë. Elle consumait rapidement ses forces. Les médecins appelés de Londres l'attribuèrent à l'air marécageux des bords mal endigués de la Tamise, à l'extrémité des jardins d'Hampton-Court. On le ramena au palais de White-Hall, comme s'il eût été dans les décrets de la Providence de le faire mourir devant la même fenêtre du même palais où l'on avait, par sa volonté,

construit, dix ans auparavant, l'échafaud du roi sa victime.

Cromwell ne devait plus se relever du lit royal où on le coucha à son retour à Londres. On a mille fois travesti ou interprété ses actes et ses paroles pendant sa longue agonie, au gré des partis qui avaient à se venger de sa vie ou à se parer de sa mort. Un document nouveau, authentique et inappréciable, les notes prises à son insu, heure par heure et soupir par soupir, par l'intendant de sa chambre, qui le servait jour et nuit, font assister à toutes ses pensées et à toutes ses paroles. Les paroles de cette heure suprême sont le secret des pensées. La mort démasque tous les visages, et il n'y a pas d'hypocrisie sous la main levée de Dieu.

LXXXVIII

Dans les intervalles de ses accès de fièvre, il remplissait ses heures par des lectures des livres saints et par des retours, tantôt désespérés, tantôt résignés, sur la mort de sa fille.

« Lisez-moi, dit-il dans un de ces moments à sa femme, l'épître de saint Paul aux habitants de Philippes »

Elle lut ces mots :

« J'ai appris à être satisfait dans quelque tribulation où Dieu me jette; j'ai appris à connaître les deux fortunes, l'excès des abaissements et l'excès des prospérités; je sais braver l'une et l'autre avec la force du Dieu qui me soutient. »

La lectrice s'arrêta.

« Ce verset, dit Cromwell, m'a sauvé une fois la vie, au moment où la mort de mon

premier né, le petit Olivier, m'entra dans le cœur comme la lame d'un poignard. — Ah ! saint Paul, continua-t-il, vous aviez le droit de parler ainsi, vous ! vous aviez correspondu à la grâce ! Mais moi !... »

Puis, se reprenant d'un ton de confiance réfléchie, après un peu de silence :

« Mais celui qui était le Christ de Paul, dit-il, n'est-il pas aussi le mien ? »

On priait pour lui dans les trois royaumes : les puritains, pour leur prophète ; les républicains, pour leur champion ; les patriotes, pour le soutien de leur patrie. Les antichambres retentissaient du murmure sourd et perpétuel des ministres prêcheurs, des chapelains, des inspirés, des amis de sa personne et de sa famille, offrant à Dieu leurs gémissements pour racheter la vie de leur saint. White-Hall ressemblait plus à un sanctuaire qu'à un palais ; ce même esprit d'inspiration mystique qui l'avait poussé dans cette demeure au commencement éclatait dans sa fin. Il ne s'entretenait que de

piété, jamais de politique : tant la pensée du salut l'emportait en lui sur la pensée de prolonger son pouvoir ! Il avait désigné son fils Richard pour son successeur, dans un papier scellé et égaré le jour même où il avait été nommé protecteur. On aurait voulu, autour de lui, qu'il renouvelât cet acte; mais il témoignait ou de l'indifférence ou de la répugnance à le faire. Enfin, quand on lui demandait devant témoins s'il n'était pas vrai que sa volonté fût que son fils Richard lui succédât : « Oui, balbutiait-il avec un signe de tête affirmatif. »

Et il changeait aussitôt l'entretien.

Il était évident que cet homme, rompu aux vicissitudes des empires et à la versatilité des peuples, attachait peu de valeur aux testaments d'un dictateur et s'en rapportait à la Providence du sort de sa dictature après lui.

« Dieu gouvernera par l'instrument qu'il lui conviendra de choisir, disait-il; qui est-ce qui m'a donné à moi-même l'autorité sur son peuple ? »

Il croyait avoir déposé ce papier à Hampton-Court, on alla l'y chercher, on ne trouva rien, on n'en reparla plus. Richard, qui vivait toujours à la campagne dans la maison paternelle de sa femme, arriva à Londres avec ses sœurs et ses beaux-frères pour entourer le lit de mort du chef de famille. Il ne semblait pas lui-même se faire plus d'illusion que son père sur l'hérédité de son pouvoir. Il n'en avait ni le goût ni l'ambition. Toute la famille, laissée par la protecteur dans la vie privée et dans la médiocrité de la vie commune, paraissait prête à y rentrer avec bonheur, comme des acteurs qui sortent de la scène après le drame. Ils n'avaient accumulé sur eux ni haine ni envie par leur insolence ou leur orgueil. Enfants de Sylla qui pouvaient impunément se mêler à la foule, la tendresse mutuelle de cette famille et ses larmes étaient le seul appareil de cette mort autour du lit du protecteur.

« Ne pleurez pas ainsi, dit-il une fois à sa femme et à ses enfants qui sanglotaient dans

sa chambre; n'aimez pas ce vain monde, je vous le dis au bord de ma tombe, n'aimez pas ce monde! »

Il y eut un moment où il parut ressentir cependant quelque faiblesse pour la vie.

« N'y a-t-il personne ici qui puisse me tirer du danger? »

On ne répondit rien.

« Les hommes ne peuvent rien, reprit-il, Dieu peut ce qu'il veut! Eh bien, n'y a-t-il personne qui veuille prier avec moi? »

Le silence de ses lèvres était interrompu de temps en temps par des aspirations mystiques et par des balbutiements, et l'on entendait l'accent de la prière intérieure :

« Seigneur, vous m'êtes témoin que, si je désire vivre, c'est pour glorifier votre nom et achever vos œuvres! Il est terrible, il est terrible, il est terrible, murmura-t-il trois fois de suite, de tomber entre les mains du Dieu vivant!

» Croyez-vous, dit-il à son chapelain, que l'homme puisse jamais perdre l'état de grâce

devant Dieu, une fois qu'il y a été élevé?

» — Non, répondit le chapelain; l'état de grâce ne suppose pas la possibilité de la rechute.

» — Eh bien, répliqua Cromwell, je suis content, car je suis sûr d'avoir été en état de grâce parfait à une certaine période de ma vie. »

Tous ses problèmes étaient de la vie à venir, aucun de la vie présente.

« Je suis le dernier des hommes, continua-t-il un moment après, mais j'ai aimé Dieu, loué Dieu, ou plutôt je suis aimé de Dieu! »

Il y eut un moment où l'on crut que le danger de sa maladie était passé, où il le crut lui-même. White-Hall et les temples retentirent d'actions de grâces. Ce moment fut court, la fièvre redoubla. Il eut des jours et des nuits de tranquille affaiblissement et de vagues délires. Dans la matinée du 30 août, un de ses officiers, regardant par la fenêtre, reconnut le républicain Ludlow, exilé de

Londres, qui passait sur la place. Cromwell, informé de la présence de Ludlow, s'inquiéta du motif qui lui donnait l'audace de se montrer dans la capitale et de passer sous les fenêtres de son palais. Il craignit une explosion républicaine calculée pour éclater à son dernier soupir. Il envoya son fils Richard chez Ludlow pour sonder l'intention secrète des républicains. Ludlow assura Richard qu'il n'était venu à Londres que pour une affaire privée et qu'il ignorait même, en y venant, la maladie du protecteur. Il promit de repartir le même jour. C'est ce même Ludlow qui, proscrit peu de temps après la mort de Cromwell comme régicide, alla vieillir et mourir impénitent de ce meurtre à Vévay, sur les bords du lac Léman où l'on voit sa tombe.

Cromwell, rassuré sur les intentions des républicains, ne s'occupa plus que de sanctifier sa fin. L'intendant de sa chambre, qui le veillait, l'entendit proférer, par versets décousus, sa dernière prière à haute voix. Il

nota, pour sa propre édification, les paroles à mesure qu'elles s'échappaient des lèvres du protecteur mourant et les transmit longtemps après à l'histoire.

« Seigneur, je suis une misérable créature. Mais je suis dans ta vérité par la grâce, et j'espère comparaître devant toi pour ce peuple. Tu m'as créé, quoique indigne, pour être l'instrument de quelque bien ici-bas et de quelques services à mes frères. Beaucoup d'entre eux ont eu de moi une idée trop supérieure de mes forces, tandis que beaucoup d'autres vont se réjouir de ma mort. N'importe, ô mon Dieu! Continue de les combler de tes secours; donne-leur la constance et la rectitude de sens; rends par eux le nom du Christ de plus en plus glorieux dans l'univers; enseigne à ceux qui se fiaient trop à ton instrument à ne placer la confiance qu'en toi seul! Excuse ceux qui sont impatients de fouler aux pieds ce ver de terre! et accorde-moi une nuit de paix, si c'est ton bon plaisir! »

Le lendemain, anniversaire des batailles de Dumbar et de Worcester, ses plus grands triomphes, le bruit des fanfares militaires qui célébraient ces victoires monta jusque dans ses appartements.

« Je voudrais, s'écria-t-il, vivre encore assez pour rendre de pareils services à ce peuple ; mais ma journée est faite. Que Dieu soit toujours avec ses enfants ! »

Après une dernière nuit d'insomnie, on lui demanda s'il voulait boire ou dormir?

« Ni boire ni dormir, maintenant, répondit-il, mais m'en aller vite à mon Père. »

Au lever du soleil, il perdit la voix, mais on le voyait prier encore à voix basse.

L'ouragan d'équinoxe, qui soufflait depuis la veille, se changea, à ce moment, en une tempête si convulsive qu'elle ressemblait à un tremblement de terre. Les voitures qui amenaient à Londres les amis du protecteur, avertis de l'extrémité du péril, ne purent avancer contre le vent et se réfugièrent dans des hôtelleries sur la route. Les

maisons hautes de Londres semblaient osciller comme des navires sur les vagues. Des toits furent emportés, des arbres séculaires d'Hyde Park déracinés et balayés sur le sol, avec toutes leurs feuilles, comme des brins de paille. Cromwell expira à deux heures après-midi, au milieu de ce bouleversement de la nature. La tempête l'emporta, comme elle l'avait apporté. La superstition du peuple vit un prodige dans cette coïncidence d'une convulsion atmosphérique avec la dernière convulsion de son Machabée. Il lui sembla qu'il avait fallu un effort suprême des éléments pour déraciner du tronc et de la vie cet homme qui portait le poids des destinées de l'Angleterre et dont la disparition allait creuser un vide qu'il comblait seul de sa dictature. L'obéissance était tellement devenue une habitude, et la terreur survivait tellement au bras, qu'aucune faction n'osa respirer devant son cadavre et que ses ennemis, comme ceux de César, furent obligés de feindre le deuil de ses funérailles.

Il fallut plusieurs mois à l'Angleterre pour se convaincre que son maître n'existait plus et pour tenter quelques mouvements de liberté après une si mémorable servitude. S'il y avait eu un Antoine à la tête des soldats de l'armée de Londres et un Octave dans Richard Cromwell, le Bas-Empire pouvait commencer par la Grande-Bretagne. Mais Richard abdiqua, après quelques jours d'exercice du pouvoir. Il avait embrassé avec larmes les genoux de son père, pour le supplier d'épargner la tête du roi Charles Ier. L'abdication ne lui coûta pas, car il avait vu de trop près le prix du pouvoir suprême. Il redevint un simple et modeste citoyen de sa patrie, jouissant en paix de son obscurité et de son innocence.

LXXXIX

Voilà le caractère de Cromwell, enlevé au roman et restitué à l'histoire. Ce prétendu comédien de soixante ans redevient un homme. On ne le comprenait pas, on le comprend.

Un grand homme est toujours la personnification de l'esprit qui soufle à telle ou telle époque sur son temps et sur sa patrie. L'esprit biblique souflait en 1600 sur les trois royaumes. Cromwell, plus pénétré qu'un autre de cet esprit, ne fut ni un politique, ni un ambitieux, ni un Octave, ni un César; ce fut un *juge* de l'Ancien Testament : sectaire d'autant plus puissant qu'il était plus superstitieux, plus étroit et plus fanatique. S'il avait eu plus de génie que son époque, il aurait été moins puissant sur son siècle. Sa nature était moins grande que son rôle :

sa superstition fut la moitié de sa fortune. Véritable Calvin soldatesque, tenant la Bible d'une main, et l'épée de l'autre, il visait au salut plus qu'à l'empire. Les historiens, mal informés jusqu'ici, ont pris une de ces ambitions pour l'autre. C'était celle du temps. Toutes les factions de ce siècle étaient religieuses, comme toutes les factions du nôtre sont politiques. En Suisse, en Allemagne, dans le Nord, en France, en Écosse, en Irlande, en Angleterre, tous les partis empruntaient leurs principes, leurs divisions, leur férocité, à la Bible : ce livre était devenu l'oracle universel. Interprété diversement par les sectaires opposés, cet oracle donnait à chaque interprétation l'âpreté d'un schisme, à chaque destinée la sainteté d'une révélation, à chaque chef l'autorité d'un prophète, à chaque vaincu l'héroïsme d'un martyr, à chaque vainqueur la férocité d'un bourreau sacrifiant à Dieu des victimes. Un accès de frénésie mystique avait saisi le monde chrétien ; le plus frénétique devait

l'emporter. Danton a dit qu'en révolution la victoire était au plus scélérat. On peut dire, avec la même justesse, qu'en guerre religieuse la victoire est au plus superstitieux. Lorsque cet homme est en même temps un soldat et qu'il anime de sa mysticité une soldatesque, il n'y a plus de bornes à sa fortune : il assujettit le peuple par l'armée, et l'armée par la superstition populaire. Il est Mahomet s'il a du génie, il est Cromwell s'il n'a que de la politique et du fanatisme.

XC

On ne peut donc refuser à Cromwell la sincérité. Elle motive seule son élévation ; elle n'excuse pas, mais elle explique ses crimes. Cette sincérité, qui fut sa vertu, donna à sa vie la foi, le dévouement, l'enthousiasme, la suite, le patriotisme, la tolérance, l'austérité des mœurs, l'application à

la guerre et aux affaires, le sang-froid, la modestie, la prière, l'abnégation, l'ambition personnelle pour sa famille, tout ce caractère patriarcal et romain de la première république, qui caractérisent sa vie et son interrègne. Elle lui donne aussi cette implacabilité d'un sectaire qui, en frappant ses ennemis, croit frapper les ennemis de Dieu. Les massacres de vaincus en Irlande et le meurtre à froid de Charles Ier, sont les vertiges de cette fausse conscience. Elle n'était tempérée en lui par aucune de ces clémences du cœur qui font excuser dans César les inhumanités de l'ambition. On y sent le *væ victis* brutal du sectaire, du démagogue et du soldat dans un même homme.

XCI

Ainsi qu'il arrive toujours, ces deux crimes sans pitié tournèrent, l'un contre sa cause, l'autre contre sa mémoire.

Que voulait Cromwell ? ce n'était pas le trône : nous avons vu qu'il l'avait eu dix fois sous la main et qu'il l'avait repoussé pour laisser régner la seule Providence. Il voulait assurer à sa secte des indépendants en matière de foi, la liberté religieuse, et il voulait que cette liberté religieuse fût garantie par la puissante représentation du peuple et du parlement, avec une direction monarchique à la tête de cette république des saints. Voilà ce qui ressort nettement de toute sa vie, de tous ses actes, de toutes ses paroles. Or, en épargnant la tête du roi vaincu et en concluant avec lui ou avec ses fils un pacte national, une nouvelle grande

charte garantissant la liberté religieuse et la liberté représentative à l'Angleterre, Cromwell laissait une tête à la république, un roi aux royalistes, un parlement tout-puissant à la nation, une indépendance victorieuse aux consciences. En tuant le roi et en massacrant l'Irlande, il donnait un grief sanglant aux royalistes, des martyrs aux cultes persécutés, une réaction longue et certaine au pouvoir absolu, au protestantisme d'État ou au catholicisme romain. Il préparait le règne inévitable des derniers Stuarts survivants, car les dynasties ne meurent jamais dans le sang, mais dans la fuite. Sa férocité retombait donc tôt ou tard sur sa cause. Mais, de plus, elle devait retomber éternellement et justement sur sa mémoire. Ce Marius biblique ne pouvait jamais sortir absous de ces proscriptions. Après avoir beaucoup tué, il gouverna patriotiquement, c'est vrai; il fonda sur terre et sur mer la grande puissance de l'Angleterre. Mais les nations, si souvent ingrates envers les vertus qu'on dé-

ploie pour elles, sont ingrates aussi et plus justement envers les crimes que l'on commet pour leur grandeur. Les nations, quoi qu'en disent les disciples de Machiavel et de la Convention, ont une conscience et des remords qui durent autant que l'histoire. Cromwell blessa celle de l'Angleterre autant que son humanité par ses cruautés. Les éclaboussures de ce sang royal et de ce sang d'un peuple, ont rejailli sur son nom. Sa mémoire est restée grande, mais sinistre. C'est une gloire de l'Angleterre, mais une gloire par réticence. Ses historiens , ses orateurs, ses patriotes n'aiment pas à en parler et n'aiment pas qu'on leur en parle. Ils rougissent de devoir tout à un tel homme. Le patriotisme britannique, qui ne peut méconnaître historiquement la réalité de ses services , jouit des fondements que Cromwell a donnés en Europe à la puissance de sa patrie, mais il les récuse dans sa gloire. Il accepte l'œuvre , il répudie l'homme. Le nom de Cromwell est pour les Anglais comme ces

pierres duidiques sur lesquelles leurs barbares ancêtres faisaient à leurs dieux des sacrifices humains, que l'on a jetées ensuite dans les fondations des édifices d'un autre âge, et qu'on ne peut déterrer et rendre à la lumière sans y voir encore les traces du sang versé par de féroces superstitions.

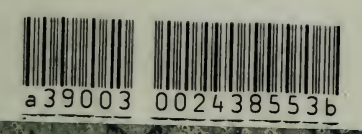
FIN

Coulommiers. — Typographie A. Moussin.



600

670


a39003 002438553b

